SECONDE PARTIE.

SIECLE DE LOUIS XIV.

LIVRE PREMIER.

POÉSIE.

CHAPITRE IX.

De l'Ode et de Rousseau.

La carriere de J. B. Rousseau prolongée assez avant dans ce siecle, son nom si souvent mêlé avec celui de Voltaire, et le malheureux éclat de leurs querelles, nous ont accoutumés à le compter parmi les poëtes qui appartiennent à l'âge présent. Il n'en est pas moins vrai que le siecle de Louis XIV peut le réclamer avec plus de justice. Rousseau, né en 1669, disciple de Despréaux, et qui eut l'avantage précieux de travailler vingt ans sous les yeux de ce grand maître, *dont il apprit* (nous dit-il

lui-même) *tout ce qu'il savait en poésie*, Rousseau avait fait avant la mort de Louis XIV la plupart des ouvrages qui le mettent au nombre de nos écrivains classiques. Ses pseaumes, ses belles odes, ses cantates avaient paru avant la fatale époque de 1710, qui l'éloigna de la France, et qui, en commençant ses malheurs, parut marquer en même-temps le déclin de son génie. Il est donc juste de ranger la poésie lyrique, dans laquelle il n'a point de rival, parmi les titres de gloire qui sont propres au siecle dont je retrace le tableau.

Rousseau en eut tous les caracteres dans le genre où il a excellé, l'heureuse imitation des Anciens, la fidélité aux bons principes, la pureté du langage et du goût. *Dieu vous bénira*, lui disait le marquis de Lafare; *car vous faites bien des vers.* Malgré cette prédiction, il éprouva bientôt que si le talent d'écrire en vers est un beau présent de la nature, ce n'est pas toujours une bénédiction du ciel.

Bien des gens regardent ses pseaumes comme ce qu'il a produit de plus parfait: c'est au moins ce qu'il paraît avoir le plus travaillé; mais son talent est plus

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 26 June, 2018

élevé dans ses odes et plus varié dans ses cantates.

La diction de ses pseaumes est en général élégante et pure, et souvent très-poétique. Il s'y occupe d'autant plus du choix des mots, qu'il a moins à faire pour celui des idées. Ses strophes, de quelque mesure qu'elles soient, sont toujours nombreuses, et il connaît parfaitement l'espece de cadence qui leur convient. C'est peut-être de tous nos poëtes celui qui a le plus travaillé pour l'oreille, et c'est la preuve qu'il avait une aptitude naturelle pour le genre de poésie que l'oreille juge avec d'autant plus de sévérité, qu'elle en attend plus de plaisir, et que la diversité du mètre fournit plus de ressources et plus d'effets. Quoique les pensées soient par-tout un mérite essentiel, elles le sont dans une ode moins que par-tout ailleurs, parce que l'harmonie peut plus aisément en tenir lieu. Des penseurs trop séveres, et entre autres Montesquieu, ont cru que c'était une raison de mépriser la poésie lyrique. Mais il ne faut mépriser rien de ce qui fait plaisir en allant à son but, et le poëte lyrique qui chante, n'est pas obligé

de penser autant que le philosophe qui raisonne. Rousseau possede au plus haut degré cet heureux don de l'harmonie, l'un de ceux qui caractérisent particuliérement le poëte. On en peut juger par tous les rythmes différens qu'il a employés dans ses pseaumes, et toujours avec le même bonheur.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés d'un oeil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux.

Ces deux alexandrins où l'oreille se repose après quatre petits vers, ont une sorte de dignité conforme au sujet.

La strophe de dix vers à trois pieds et demi, l'une des plus heureuses mesures qui soient du domaine de l'ode, a deux repos où elle s'arrête successivement, et peut dans son circuit embrasser toute sorte de tableaux, comme elle peut s'allier à tous les tons.

Dans une éclatante voûte,
Il a placé de ses mains

Ce soleil qui dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere,
Cet astre ouvre sa carriere,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

A cette comparaison le psalmiste en ajoute une autre qui n'est pas moins bien rendue par le poëte français, et n'offre pas une peinture moins complette.

L'univers à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance,
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit,
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

00064910

La strophe de cinq vers, composée de quatre alexandrins à rimes croisées, tombant doucement sur un petit vers de huit syllabes, convient davantage aux sentimens réfléchis. C'est celle que Rousseau a choisie dans l'ode qui commence par ces vers:

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur, etc.

ode dont le sujet rappelle un morceau fameux de Claudien sur la providence.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma faiblesse.
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
Mon zele m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.
Cette mer d'abondance où leur âme se noie,
Ne *craint* ni les écueils ni les vents rigoureux.
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux;
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie;
Le sort n'ose changer pour eux, etc.

Et un peu après:

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil,
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil,
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.
Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie!
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil?
Quoi! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil?
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

Cette autre espece de strophe, formée de quatre hexamètres suivis de deux petits

vers de trois pieds, est très-favorable aux peintures fortes, rapides, effrayantes; à tous les effets qui deviennent plus sensibles, quand le rythme prolongé dans les grands vers, doit se briser avec éclat sur deux vers d'une mesure courte et vive. Tel est celui de l'ode sur la vengeance divine, appliquée à la défaite des Turcs.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide,
Sur qui l'impiété fondait son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre,
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.
Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue.
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés,
Et l'éclat foudroyant des lumieres célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

. . . . . .

L'ambition guidait vos escadrons rapides;
Vous dévoriez déjà, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil.
Mais le Seigneur se leve, il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

L'expression de ces derniers vers est sublime. Six hexamètres partagés en deux

tercets, où deux rimes féminines sont suivies d'une masculine, ont une sorte de gravité uniforme, analogue aux idées morales : aussi ce rythme forme plutôt des stances qu'une ode véritable. Racan s'en est servi dans une de ses meilleures pieces, celle sur *la Retraite*, et Rousseau dans la paraphrase d'un pseaume sur l'aveuglement des hommes, qui vivent comme s'ils oubliaient qu'il faut mourir.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile,
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne payera point à Dieu le prix de sa rançon.

Ces idées, il est vrai, ont été souvent répétées dans toutes les langues; mais elles sont relevées ici par l'expression. C'est un

art nécessaire que n'a pas toujours Rousseau, qui sait mieux colorier de grands tableaux, qu'il ne sait embellir la pensée. Il serait trop long de parcourir toutes les diverses especes de rythme lyrique, qu'il a formées du mélange des rimes et de celui des vers de différente mesure. Toutes n'ont pas un dessein également marqué; mais toutes sont susceptibles de beautés particulieres. Une des plus harmonieuses, et qu'il a le plus fréquemment employée, c'est la strophe de dix vers de huit syllabes. Si la mesure du vers ne peut avoir la pompe et la majesté de l'alexandrin, la strophe entiere y supplée par une marche nombreuse et périodique, qui suspend deux fois la phrase avant de la terminer et par le rapprochement des rimes dont le son frappe plus souvent l'oreille: ces avantages la rendent propre aux grands effets de la poésie. Je n'en prendrai pour exemple en ce moment que le pseaume composé dans ce rythme, qui est aussi celui de l'ode à la fortune. Quelques strophes nous offriront tour-à-tour des peintures fortes ou riantes, des mouvemens pleins de vivacité ou de douceur.

Mais quoi! les périls qui m'obsedent
Ne sont point encore passés!
De nouveaux ennemis succedent
A mes ennemis terrassés!
Grand Dieu! c'est toi que je réclame.
Leve ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux; (1)
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux

. . . . . .

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore;
Ils s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'éleve sous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

---

(1) Abaisse la hauteur des cieux, est d'une beauté rappante. Voltaire l'a transporté dans sa Henriade:

Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur.

Mais *enflammés* n'ajoute rien à l'idée, et le petit vers de Rousseau est d'un plus grand effet que l'hexamètre de Voltaire, parce qu'il n'y a rien d'inutile, et qu'il a eu soin de commencer [illegible] par le mot essentiel, *abaisse*.

De leurs grains les granges sont pleines.
Leurs celliers regorgent de fruits.
Leurs troupeaux tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits.
Pour eux la fertile rosée,
Tombant sur la terre embrâsée,
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme regne dans leurs villes ;
Nul bruit n'interrompt leur sommeil.
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage,
Où l'on jouit d'un tel bonheur.
Qu'ils restent dans leur rêverie :
Heureuse la seule patrie,
Où l'on adore le Seigneur.

La richesse des rimes, essentielle à tous les vers lyriques, l'est sur-tout à ceux où, comme ici, le voisinage des rimes en fait ressortir l'intention et la beauté. L'oreille est flattée de ce retour exact des mêmes sons, qui retombent si juste et si près l'un de l'autre, et ce plaisir tient en partie à je ne sais quel sentiment d'une difficulté heureusement vaincue, qui sera

toujours pour les connaisseurs un des charmes de la poésie, quand il ne sera pas seul; et de plus chaque strophe formant un petit cadre séparé, ne laisse apercevoir que l'agrément de la rime et en dérobe la monotonie. C'est un des grands avantages que le vers de l'ode a sur l'hexamètre; mais aussi l'ode ne peut traiter que des sujets d'une étendue très-bornée. Nous ne pourrions pas supporter un long poëme coupé continuellement par strophes : ces interruptions régulieres nous fatigueraient au point de devenir à la longue plus monotones cent fois que l'alexandrin. D'ailleurs cette coupe uniforme et périodique montre l'art trop à découvert, et ne pourrait se concilier ni avec la vivacité et la variété du récit, ni avec la vérité et l'abandon du style passionné; et c'est par cette raison que l'épopée et le drame se sont réservé le grand vers chez les Anciens comme chez les Modernes. Ce vers toujours le même pour l'espece, quoiqu'on puisse et qu'on doive en varier les formes pour l'effet, n'est, pour ainsi dire, qu'une sorte de donnée; un langage de convention, qui une fois établi, n'étonne

gueres plus que le langage ordinaire, au lieu que la strophe ne peut jamais faire oublier le poëte, parce que le mécanisme en est trop prononcé; et c'est encore une autre raison pour la bannir du genre dramatique, où l'auteur ne peut pas se montrer, et de l'épique, où il fait si souvent place aux personnages. Peut-être objectera-t-on que les octaves italiennes, dans l'épopée, semblent déroger à ce principe; mais on peut répondre que le vers des octaves est le grand vers italien, que les rimes n'y sont jamais qu'alternées, et que ces octaves n'étant point obligées de finir comme nos strophes françaises par une chute plus ou moins frappante, et pouvant enjamber les unes sur les autres, ne forment gueres que des intervalles de phrases un peu plus réguliers que ceux de la versification continue.

A l'élégance, à la noblesse, à l'harmonie, à la richesse, qu'on admire dans les pseaumes de Rousseau, il faut joindre cette onction qu'il avait puisée dans l'original. Ce n'est pas qu'on ne puisse en desirer davantage, sur-tout quand on a lu les choeurs de Racine: il y a dans ceux-ci plus de sentiment, comme il y a

plus de flexibilité dans les tons [illegible] d'habileté à passer continuellement de l'élévation et de la force à la douceur et à la grace, la plainte et les consolations. Mais il est juste aussi de remarquer que les choeurs de Racine, mélangés de toutes les sortes de rythme, se prêtaient plus facilement à cette intéressante variété : c'était des odes que Rousseau voulait faire. Il est vrai encore que dans la seule où il ait employé le mélange des rythmes, qu'il aurait peut-être pu mettre en usage plus souvent, il n'en a pas tiré, à beaucoup près, le même parti que Racine dans ses choeurs. Mais enfin l'on peut avoir moins de sensibilité que Racine et n'en être pas dépourvu, et c'est encore dans ses pseaumes que Rousseau en a le plus. Je n'en veux pour preuve que le cantique d'Ezéchias, le morceau le plus touchant qu'il ait fait.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant.
La mort déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles

La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouïs.

Grand Dieu ! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se leve,
Et votre souffle m'enleve
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

. . . . . .

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir,
Et mes yeux, noyés de larmes
Etaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit ! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours, etc.

Je ne reprocherai pas aux poésies sacrées de Rousseau le retour fréquent des mêmes idées et des mêmes images : je crois que cela était inévitable dans une

imitation des pseaumes, dont les sujets se ressemblent beaucoup. Mais on pourrait desirer qu'il ne se fût pas dispensé quelquefois de rajeunir, par une expression plus neuve, des idées devenues trop communes. Dans ces stances morales, par exemple, dont j'ai cité les deux plus belles, il y en a plusieurs de trop faibles.

Vous avez vu tomber les plus superbes têtes,
Et vous pouvez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

Ces derniers vers sur-tout sont trop prosaïques et trop secs. Comparez-les à cet endroit d'un discours en vers de Voltaire, qui dit précisément la même chose :

C'est du même limon que tous ont pris naissance,
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance,
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Quelle différence! et puisque les idées sont les mêmes, elle tient uniquement à ce qu'on appelle l'intérêt du style, qualité rare, et qui rachete souvent chez Vol-

qu'il a de moins parfait dans d'autres parties.

Le dix-septieme des pseaumes de Rousseau presque tout entier,

Mon âme louez le Seigneur, etc.

peche par ce même vice de sécheresse prosaïque.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui.
Ne fondons point sur eux une espérance folle.
Leur pompe indigne de nos voeux,
N'est qu'un simulacre frivole,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.
. . . . . .
Heureux qui du Ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne-heure en lui toute son espérance.
Il (1) protege la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.
C'est le Seigneur qui nous nourrit,
C'est le seigneur qui nous guérit.
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes,
Il assure nos pas craintifs,
Il délie, il brise nos chaînes,
Et par lui nos tyrans deviennent nos captifs.

(1) A qui se rapporte *il* ?

Il n'y a pas, à proprement parler fautes dans ces vers ; mais c'en est une grande, dans une piece de huit strophes, d'en faire trois où il n'y a pas la moindre beauté poétique. C'est une de ses plus médiocres, il est vrai; mais plusieurs autres ne sont pas exemptes du même défaut, et je ne veux pas épuiser des citations que tout lecteur judicieux peut suppléer.

Quelquefois aussi, il paraphrase longuement et faiblement ce qui est beaucoup plus beau dans la simplicité de l'original.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur,
Tout ce que leur *globe enserre*
Célebre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

Comme le reste du pseaume est fort supérieur, on le cite souvent aux jeunes gens, et j'ai vu ce même commencement rapporté avec les plus grands éloges dans

vingt ouvrages faits pour l'éducation de la jeunesse. Il serait utile au contraire de leur faire apercevoir la différence de cette première strophe aux autres. Les deux premiers vers sont beaux, quoiqu'ils ne vaillent pas, à mon gré, la simplicité si noble de l'original : (1) *les cieux racontent la gloire de l'Eternel, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains.* Mais tous les vers suivans sont remplis de fautes. *Enserre* est un mot dur et désagréable, déjà vieilli du temps de Rousseau. *Le globe* des cieux est une expression très-fausse. *Résulte de leurs accords* termine la strophe par un vers aussi sourd que prosaïque. Jamais le mot *résulte* n'a dû entrer que dans le raisonnement. Mais ce qu'il y a de plus vicieux, c'est la rédondance de tous ces mots presque synonymes, *sublime cantique, concert magnifique, divine harmonie, grandeur infinie* : c'est un amas de chevilles, indignes d'un bon poëte.

On pardonne de légeres négligences, de petites imperfections, même dans un

(1) *Cœli enarrant gloriam dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

morceau de peu d'étendue, où d'ailleurs les beautés prédominent; mais un terme absolument impropre, un vers absolument mauvais, ne saurait s'excuser dans une ode qui n'en a que trente ou quarante.

Les remparts de la cité sainte
Nous sont un refuge assuré.
Dieu lui-même dans son enceinte
A marqué son séjour sacré.
Une onde pure et délectable
Arrose *avec légéreté*
Le tabernacle redoutable,
Où repose sa majesté.

Arrose avec légéreté serait mauvais même en prose, où il faudrait dire *arrose légérement.*

Sans une âme *légitimée*
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels, etc.

On ne sait ce que c'est qu'*une âme légitimée* : c'est une expression inintelligible. Ces sortes de fautes sont rares, il est vrai, dans les poésies sacrées de Rousseau; mais elles ne devaient pas s'y trouver. Ailleurs il dit en parlant à Dieu, *ta crainte*, pour dire, *la crainte que tu dois*

inspirer, ce qui n'est nullement français. Toutes ces taches plus ou moins fortes, n'empêchent pas que l'ouvrage en général ne soit bien travaillé, et que l'auteur n'ait lutté avec succès contre la difficulté. Mais il fallait les faire observer, parce que les fautes des bons écrivains sont dangereuses, si on ne les rend pas instructives.

Livré à son génie, et ne dépendant plus que de lui-même dans ses odes, il me semble y avoir mis plus d'inspiration, une verve plus soutenue. On a beaucoup parlé de l'enthousiasme lyrique, et ces deux vers de Despréaux sur l'ode :

Son style impétueux souvent marche au hasard;
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

ont donné lieu a bien des commentaires. Les uns ont confondu ce qu'on appelle fureur poétique, avec la déraison; les autres se sont perdus dans une métaphysique subtile, pour expliquer méthodiquement ce *beau désordre* de l'ode. Avec un peu de réflexion, il est facile de s'entendre, et quand on ne veut rien outrer, tout s'éclaircit. Le poëte lyrique est censé céder au besoin de répandre au dehors

des idées dont il est assailli, de se livrer aux mouvemens qui l'agitent, de nous présenter les tableaux qui frappent son imagination : il est donc dispensé de préparation, de méthode, de liaisons marquées. Comme rien n'est si rapide que l'inspiration, il peut parcourir le monde dans l'espace de cent vers, entrer dans son sujet par où il veut, y rapporter des épisodes qui semblent s'en éloigner; mais à travers ce *désordre*, qui *est un effet de l'art*, l'art doit toujours le ramener à son objet principal. Quoique sa course ne soit pas mesurée, je ne dois pas le perdre entiérement de vue; car alors je ne me soucierai plus de le suivre. S'il n'est pas obligé d'exprimer les rapports qui lient ses idées, il doit faire en sorte que je les aperçoive, puisqu'enfin c'est un principe général, que ceux à qui l'on parle de quelque maniere que ce soit, doivent savoir ce qu'on veut leur dire. Tout consiste donc à procéder par des mouvemens, et à étaler des tableaux : c'est là le véritable enthousiasme de l'ode. Les écarts continuels de Pindare ne sont pas un modele qu'il nous faille suivre rigoureusement. On n'a pas fait at-

que les sujets qu'il traitait, lui en [illegible] une loi : ils étaient toujours les [illegible] ; c'étaient toujours des victoires [illegible] jeux olympiques ; il n'y avait donc que des digressions qui pussent le sauver de la monotonie, et l'on sait l'histoire du poëte Simonide et de son épisode de Castor et Pollux : cette histoire est celle de Pindare. Il se tira en homme de génie d'une situation embarrassante ; et de plus ses digressions roulaient sur des objets toujours agréables et intéressans pour les Grecs. Horace qui avait la liberté de choisir ses sujets, s'est permis beaucoup moins d'écarts, et sa marche, quoique très-rapide, est beaucoup moins vague. Il a soin de la cacher ; mais on l'aperçoit, et c'est le meilleur guide que l'on puisse se proposer. Malherbe occupé principalement de la langue et du rythme qu'il avait à former, n'a pas assez de verve et de mouvemens : son mérite consiste sur-tout dans l'harmonie et les images. Les vrais modeles de la marche de l'ode en notre langue, sont dans les belles odes de Rousseau, dans celles au comte du Luc, au prince Eugene, au duc de Vendôme, à Malherbe.

Comparons les idées principales de ces quatre odes avec tout ce que le talent du poëte y a mis, et nous comprendrons comment il faut faire une ode. La meilleure théorie de l'art sera toujours l'analyse des bons modeles.

Le comte du Luc, l'un des protecteurs de Rousseau, plénipotentiaire à la paix de Bade, et ambassadeur en Suisse, avait bien servi la France dans ses négociations. Il était d'une mauvaise santé : le poëte veut lui témoigner sa reconnaissance, le louer des services qu'il a rendus à l'Etat, et lui souhaiter une santé meilleure et une longue vie. Ce fond est bien peu de chose : voici ce qu'il en fait. Il commence par nous peindre l'état violent où il est, quand le démon de la poésie veut s'emparer de lui. Il se compare à Protée, quand il veut échapper aux mortels qui le consultent, au prêtre de Delphes, quand il est rempli du dieu qui va lui dicter ses oracles : il nous apprend tout ce que doit coûter de travaux et de veilles cette laborieuse inspiration. Ce début serait fort étrange, et ce ton serait d'une hauteur déplacée, si le poëte allait tout de suite à son but,

qui

qui est la santé du comte du Luc. Il n'y aurait plus aucune proportion entre ce qu'il ferait : il ressemblerait à ces imitateurs maladroits, qui depuis ont tant abusé de ces formules rebattues d'un enthousiasme factice, qu'il est si aisé d'emprunter, et qui deviennent si ridicules, quand on ne les soutient pas. Mais ici Rousseau est encore bien loin du comte du Luc, et le chemin qu'il va faire justifiera la pompe et la véhémence de son exorde.

Des veilles, des travaux un faible cœur s'étonne,
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un prophète fidele,
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle,
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme une aigle intrépide,
Et jusques chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui regne sur les ombres,
Fit respecter sa voix.
Heureux si trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour, il ne l'eût pas perdue
Une seconde fois.

Telle était de Phœbus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Appollons.

Ah ! si ce Dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi, de l'antique harmonie
Les magiques accords,
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts !

Je n'irais point des Dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Ni, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile !
O mon fidele espoir !
Implorer aux enfers ces trois fieres déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux et nos promesses
N'ont eu l'art d'émouvoir.

Nous savons donc enfin où il en voulait venir. Nous concevons qu'il ne lui fallait rien moins que cette espece d'obsession dont il a paru tourmenté par

dieu des vers, puisqu'il s'agit de tenter ce qui n'avait réussi qu'au seul Orphée, de fléchir les Parques et d'attendrir les Enfers. Il va faire pour l'amitié ce qu'Orphée avait fait pour l'amour, et sa prière est si touchante, le chant de ses vers est si mélodieux, qu'il paraît être véritablement ce même Orphée qu'il veut imiter:

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts.
Puissent-ils amollir vos superbes courages,
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybele,
La terre ne vit naître un plus parfait modele,
Entre les dieux mortels;
Et jamais la vertu n'a dans un siecle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare,
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient la vertu contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file,
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque,
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi.
Lachesis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible,
Tomberait devant moi.

Il tomberait, sans doute, si l'oreille des divinités infernales était sensible au charme des beaux vers. C'est là qu'est bien placé l'orgueil poétique, devenu aujourd'hui un

lieu commun postiche parmi nos rimeurs, qui ne sentent pas combien il est ridicule, quand on ne sait pas le rendre intéressant : il l'est ici parce que le poëte encore tout bouillant de l'inspiration, tout plein du sentiment qui lui a dicté son éloquente priere, ne croit pas qu'on puisse lui résister, et nous fait partager cette confiance si noble et si naturelle. Quelle foule de beautés dans ce morceau ! Pas une expression qui ne soit riche, pas un détail qui ne rappelle ce langage des dieux que devait parler le rival d'Orphée. Un homme vertueux est ici le plus parfait modele que la terre ait vu naître *entre les dieux mortels.* Le protecteur de l'équité est ici celui qui la soutient *contre la tyrannie d'un astre injurieux.* La durée de de notre vie est *la fatale soie que les Parques redoivent aux dieux du Styx* : par-tout la poésie de l'ode.

Il continue, et fait souvenir le comte du Luc que les dieux, en lui prodiguant leurs dons, ne l'ont pas exempté de la loi commune, qui mêla pour nous les maux avec les biens, et cette idée est rendue avec la même élégance.

C'en était trop hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Il rappelle tout ce que son héros a fait de mémorable, et quand il a tout dit, il se sert de l'artifice permis en poésie : il suppose qu'il n'est pas en état de remplir un si grand sujet. Il demande quel est l'artiste qui l'osera, quel sera l'Apelle de ce portrait : pour lui, las de sa course, il revient à lui-même, et termine son ode aussi heureusement qu'il l'a commencée.

Que ne puis-je franchir cette noble barriere !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carriere,
Je vais jusqu'où je puis ;
Et semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature,
Mes yeux sont égayés ;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promene toujours mes douces rêveries,
Loin des chemins frayés.

Celui qui se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui plus hardis percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célebres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténebres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons comme eux arriver jusqu'au temple
De l'Immortalité.

Notre poésie lyrique a pu traiter de plus grands sujets et offrir de plus grandes idées : les idées ne sont pas ce qui brille le plus dans Rousseau ; mais pour l'ensemble et le style, je ne connais rien dans notre langue de supérieur à cette ode. On peut y apercevoir quelques taches, mais légeres et en bien petit nombre. Le seul vers qu'il eût fallu, je crois, retrancher de ce chef-d'oeuvre, est celui-ci :

Et je verrai enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Cette métaphore est de mauvais goût.

L'ode au prince Eugene n'est pas, à beaucoup près, aussi finie dans les détails ; plusieurs strophes sont faibles et communes ; mais elle offre aussi des beautés du premier ordre, et le plan, quoiqu'il y ait bien moins d'invention, lyrique. Elle roule principalement sur cette idée, que le prince Eugene n'a rien fait pour la renommée, et tout pour le devoir et la vertu. Un auteur qui n'aurait eu que des pensées et point d'imagination, Lamotte par exemple, eût nivelé sur ce sujet des stances philosophiques. Mais le poëte qui veut parler de la Renommée, commence par la voir devant lui, et il nous la montre sous les traits que lui a prêtés Virgile.

Est-ce une illusion soudaine,
Qui trompe mes regards surpris ?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits ?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagere indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre,
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre,
L'éclat dont *elle* (1) les séduit;
Mais bientôt leur âme orgueilleuse
Voit sa lumiere frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi ! qui sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins et le devoir;
Héros, des héros le modele,
Etait-ce pour cette infidele

(1) *Elle* est amphibologique. Est-ce la *vanité ?* est-ce la *renommée ?*

Qu'on t'a vu cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux et les tempêtes
Défier les fureurs de Mars ?

Le poëte arrive à son héros ; nous y a conduits sans l'annoncer, et à travers une galerie de tableaux. Cette suspension qui nous attache est un des moyens de la poésie lyrique dans les grands sujets, mais il faut prendre garde, en voulant irriter la curiosité, de ne pas l'impatienter. Ici comme par-tout ailleurs, la mesure est nécessaire ; et sur-tout lorsqu'on vient au fait, il faut que nous saisissions les rapports avec ce qui a précédé. C'est ce qu'on a vu dans l'ode au comte du Luc, et ce qu'on trouve dans celle-ci.

Rousseau veut dire au prince Eugene que le temps et l'oubli dévorent tout ce que la sagesse et la vertu n'ont point consacré; mais il ne s'arrête pas à l'idée morale; elle lui fournit une peinture sublime.

Ce vieillard qui d'un vol agile,
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,

A peine du sein des ténebres
Fait éclore les faits célebres,
Qu'il les replonge dans la nuit;
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

Ces deux vers

Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,

sont au nombre des plus beaux qu'on ait faits dans aucune langue. *L'immobile éternité* est une des figures les plus heureusement hardies qu'on ait jamais employées, et le contraste du *temps mobile* la rend encore plus frappante.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Souleve l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps;
Et dans le registre des âges,
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

Souleve l'équitable histoire est un emprunt

que l'éleve de Despréaux fait à son maître : celui-ci avait dit,

Et soulever pour toi l'équitable avenir.

Le mot *registre* ne semble pas fait pour les vers ; mais *le registre des âges* est nobli par la grandeur de l'idée, comme celui de *la revue accoutumée*, dans la strophe de la Renommée.

Dans le reste de l'ode, l'auteur faiblit et ne se releve que par intervalles. La comparaison des exploits d'Eugene avec ceux des héros de la fable, est une froide hyperbole.

L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Cette idée est fausse : comment les triomphes réels d'Eugene seront-ils *les fondemens des fables fantastiques* ? et remarquez que presque toujours, quand on pense mal, on ne s'exprime pas mieux. La diction a déjà perdu de son coloris, quoiqu'elle ait encore du nombre : dans ce qui suit, il n'y a plus rien.

Tous ces traits incompréhensibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles,
Par-là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis au même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Les idées sont aussi fausses que les vers sont prosaïques et traînans. Comment Eugene sera-t-il cause que *les vrais Césars et les faux Hercules seront au même degré?* Comment le poëte peut-il confondre, ou croire que l'on confondra jamais les faits très-attestés de César et les faits chimériques d'Hercule, et dire des uns comme des autres qu'on les *admire sans les croire*, et que, graces à Eugene, ils *seront crus sans être admirés?* Quoi! l'on n'admirera plus César, parce qu'Eugene a été un grand guerrier? quelle foule d'exagérations dénuées de sens? Ce n'est pas ainsi que Boileau louait Louis XIV; mais Boileau avait un très-bon esprit, et c'est ce qui manquait à Rousseau. On ne le voit que trop dans ses autres ou-

vrages, et l'on s'en aperçoit même dans ses odes, où ce défaut pouvait être moins sensible, parce qu'en ce genre il est plus aisé de le couvrir par la diction poétique, la seule qualité que Rousseau possédât éminemment.

Les lieux communs sont un moindre défaut que les hyperboles puériles; mais trois ou quatre strophes de suite, répétant la même pensée et une pensée très-commune, sans la soutenir par l'expression, jetteraient de la langueur dans le plus bel ouvrage.

> Ce n'est point d'un amas funeste
> De massacres et de débris,
> Qu'une vertu pure et céleste
> Tire son véritable prix.

Cela est trop vrai : il est trop évident qu'une *vertu céleste* ne peut pas *tirer son prix des massacres* : il y aurait contradiction dans les termes. L'auteur veut dire que les massacres et les débris ne sont pas les titres d'une vertu céleste ; mais il ne le dit pas ; et quand il le dirait, cette vérité est si vulgaire qu'il faudrait l'orner davantage.

Les dernieres strophes sont plus sou-

tenues; mais il y a encore des fautes, et en général toute cette seconde moitié de l'ode n'est pas digne de la premiere. Celle qui est adressée au duc de Vendôme, à son retour de Malthe, a de moins grandes beautés, mais elle est beaucoup plus égale. L'auteur met l'éloge de ce prince dans la bouche de Neptune, qui ordonne aux Tritons et aux Néréïdes de porter son vaisseau et d'écarter les tempêtes. Cette fiction lui fournit un début imposant; le discours de Neptune y répond, et quand le poëte reprend la parole, c'est avec un ton ferme et assuré.

Après que cette île guerriere,
Si fatale aux fiers Ottomans,
Eut mis sa puissante barriere
A couvert de leurs armemens;
Vendôme qui par sa prudence,
Sut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées;
Qui réservaient à ses années
D'autres climats et d'autres soins.

Mais dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux,
Qui devait éclairer la route
De ce héros ami des dieux;

Du fond de ses grottes profondes,
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré,
Et ce Dieu prenant la parole,
Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré.

Allez, tyrans *impitoyables*,
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes *effroyables*
Troubler ailleurs le sein des mers.
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'est au Vulturne pacifique
Que j'ai destiné votre emploi.
Partez, et que votre furie,
Jusqu'à la derniere Hespérie,
Respecte et subisse ma loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri.
Lorsque vos campagnes humides
Porteront ce prince chéri,
Aplanissez l'onde orageuse,
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fideles matelots;
Allez, et d'une main agile,
Soutenez son vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Rousseau qui sait faire l'usage le plus heureux des épithetes, en abuse aussi quelquefois, et les prodigue sans effet,

comme dans une des strophes précédentes, où les *tyrans impitoyables* et *les tempêtes effroyables* forment des rimes trop faciles; mais dans cette derniere strophe, le choix en est admirable. Ces six vers

Aplanissez l'onde, etc.

semblent composés de syllabes rassemblées à dessein, pour peindre à l'imagination le léger sillage d'un vaisseau qui vogue par un vent favorable.

Il s'offre encore dans cette ode quelques endroits trop peu poétiques.

O détestable calomnie;
Fille de l'*obscure* fureur,
Compagne de la *zizanie*
Et mere de l'aveugle erreur!

Zizanie ne peut jamais entrer dans le style noble. L'*obscure fureur* est vague, et c'est dire trop peu de la calomnie, que de la nommer *mere de l'erreur.* Elle a été *la mere* d'une foule de crimes, et le poëte en cite des exemples.

Dès-lors quels périls, quelle gloire
N'ont point signalé son grand coeur?
Ils font *le plus beau de l'histoire*
D'un héros en tous lieux vainqueur.

Le plus beau de l'histoire est beaucoup trop familier. Mais dans la strophe qui suit, les premiers exploits de la jeunesse de Vendôme fournissent une très-belle comparaison.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit, aux yeux de son roi,
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ses rives d'effroi:
Tel que d'une ardeur sanguinaire,
Un jeune aiglon, loin de son aire,
Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Rousseau, dans une de ses lettres, dit en parlant de l'ode à Malherbe, qu'il la croit assez pindarique. Il y a en effet des mouvemens d'enthousiasme, et un bel épisode du serpent Python tué par le dieu des arts, et dont le poëte fait l'emblême de l'envie. Cependant l'ensemble de cette ode est inférieur à celle qu'il fit pour le comte du Luc, et quoiqu'une des mieux écrites, elle ne se soutient pas par-tout. *Nos insolens propos*, expression au dessous du genre; *des temps d'infirmité*, pour dire des temps d'ignorance;

Et de là naissent *les sectes*
De tous ces sales *insectes*.

La rime est riche; mais ne saurait faire passer des *sectes d'insectes*. C'est à-peu-près tout ce qu'il y a de répréhensible, et les beautés sont nombreuses. Rousseau s'élève contre les détracteurs des talens.

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, âmes viles,
Du sort de l'affreux Python.
Chez les filles de mémoire,
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée,
De sa vapeur empestée,
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux.
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr et terrible
Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphise rapide,
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.

Tous ces détails sont brillans de poésie. *Le naissant ouvrage des mains de Deucalion*, pour dire l'homme nouvellement formé, est bien d'un poëte lyrique, qui doit répandre sur tout ce qu'il exprime le coloris des figures. C'est un des mérites les plus fréquens dans Rousseau, celui qui prouve le plus sa vocation pour le genre où il s'est exercé, et qui fait regretter davantage que dans ses odes les mieux faites, il ait laissé des traces de prosaïsme ou d'incorrection. Cette inégalité est remarquable dans les deux strophes suivantes de la même piece.

Une louange équitable
Dont l'honneur seul est le *but*
Du mérite véritable
Est l'infaillible *tribut*.

En quatre vers, deux expressions visiblement impropres. On ne sait ce que c'est que *l'honneur* qui *est le but de la louange*: le *but de la louange* est de rendre justice, d'exciter l'émulation; et de plus la louange n'est point *le tribut du mérite*, elle en est la récompense, quand elle est *le tribut* de l'équité. Le six autres vers de la même strophe sont excellens:

Un esprit noble et sublime
Nourri de gloire et d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée,
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Même disproportion dans la strophe d'après.

Mais cette flatteuse *amorce*
D'un hommage *qu'on croit dû*;
Souvent prête même *force*
Au vice qu'à la vertu.

Qu'on croit dû afflige étrangement l'oreille, et jamais une *amorce* n'a *prêté de la force*. Le poëte se releve aussitôt par six vers superbes.

De la féconde rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé,

Fait également éclore,
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Et il ajoute tout de suite, en finissant cette ode par un élan singuliérement lyrique:

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux;
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du nord,
De vos brûlantes froidures,
Sécher ces feuilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

On a pu voir dans l'analyse de ces quatre odes, malgré quelques imperfections que j'ai observées, les qualités essentielles du genre, et particuliérement l'espece de fictions et d'épisodes qui lui conviennent. Il n'y en a point dans l'ode sur la bataille de Pétervaradin: c'est une description d'un bout à l'autre; mais elle est pleine de feu, et de la plus entraînante rapidité: la critique la plus sévere n'y pourrait presque rien reprendre. Ici le poëte entre dans son sujet dès les premiers vers, et débute par une comparaison qui sert à l'annoncer.

Ainsi le glaive fidele
De l'ange exterminateur,
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible,
Tous ses soldats égorgés,
De la fidele Judée,
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre,
Dont les fieres légions
Devaient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées,
Le jour les voit écoulées,
Comme de faibles ruisseaux,
Qui grossis par quelque orage;
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Cette comparaison est admirable. Il y en avait déjà une dans la premiere strophe; mais celle-ci est d'une tournure toute différente, et d'ailleurs l'ode, comme l'épopée, permet de multiplier cette espèce d'ornemens, pourvu qu'ils soient bien placés. Rousseau excelle dans cette partie: on voit d'ailleurs qu'il procede ici bien différemment de ce qu'il a fait dans les

odes précédentes: ni préparation ni détours: il est tout de suite sur le champ de bataille, et cette vivacité brusque est parfaitement analogue au sujet.

Autant sa muse est impétueuse, il chante une victoire, autant il ralentir, quand il pleure la mort du de Conti. C'est la différence d'un chant de triomphe à un hymne funebre, également marquée dans le rythme et dans le style. Au lieu de ces petits vers de trois pieds et demi qui semblent se précipiter les uns sur les autres, trois hexamètres se traînent lentement et se laissent tomber, pour ainsi dire, sur un vers qui n'est que la moitié d'un alexandrin.

Peuple dont la douleur aux larmes obstinée,
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici bas.

. . . . . .

Il n'est plus, et les dieux en des temps si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous: allons porter ces tristes restes
Au pied de leurs autels.

Je ne pousserai pas plus loin les citations. Les odes dont j'ai parlé, qui toutes ont

ont une marche différente, sont les plus brillantes productions du génie de Rousseau dans le genre le plus relevé, et dans ce qu'on appelle les grands sujets. On peut y joindre *l'ode aux princes chrétiens :*

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide, etc.

Il y a de belles choses dans l'ode *sur la paix de Passarowitz*,

Les cruels oppresseurs de l'Asie indignée, etc.

dans l'ode *au roi de Pologne*, dans l'ode *sur la paix ;* mais elles sont en total fort inférieures, et le déclin de l'auteur s'y fait apercevoir. Ce declin est bien plus sensible dans presque toutes les odes du dernier livre. Quoique l'auteur ne fût pas fort avancé en âge, sa muse avait vieilli avant le temps. Je n'ai point parlé de l'ode *au duc de Bretagne*, qui est la premiere de son recueil : il y a du nombre et de la tournure ; mais le talent de l'auteur n'était pas mûr encore, et ce n'est gueres qu'une amplification de rhétorique, un amas de froides exclamations, une imitation mal-adroite d'une églogue de

Virgile. Il demande la lyre de Pindare, et pourquoi? pour nous annoncer que,

Les temps prédits par la Sybille
A leur terme sont parvenus;
Nous touchons au regne tranquille,
Du vieux Saturne et de Janus.....
. . . . . .
Un nouveau monde vient d'éclore.
L'univers se réforme encore
Dans les abîmes du cahos....
. . . . . .
Les élémens cessent leur guerre,
Les cieux ont repris leur azur.
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avait d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidele
Du Nil ne trouble plus les eaux;
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage,
Bondissent avec les troupeaux.

Toute cette mythologie de l'âge d'or est très-déplacée et très-voisine du ridicule. La poésie peut dans tous les temps fouiller la mine, quoiqu'un peu épuisée, des fables de l'antiquité; mais pour donner cours à cette vieille monnaie, il faut la refrapper à notre coin. Il faut sur-tout se ser-

vir de la fable, de maniere à ne pas choquer la raison ; et l'on sent bien que la naissance d'un duc de Bretagne ne pouvait en aucun sens *réformer l'univers dans les abîmes du cahos*, ne faisait rien aux crocodiles du Nil, et ne pouvait pas familiariser les lions avec les troupeaux, c'est de la poésie d'écolier, et Rousseau est depuis devenu un maître.

L'ode est susceptible de tous les sujets. Il y en a d'héroïques, et ce sont celles dont je viens de faire mention: il y en a de morales, de badines, de galantes; de bachiques, etc. Horace sur-tout a fait prendre à l'ode tous les tons, et Rousseau en a essayé plusieurs. La plus célebre de ses pieces morales est *l'ode à la fortune :* il y a de belles strophes ; mais la marche en est trop didactique. Le fond de l'ouvrage n'est qu'un lieu commun, chargé de déclamations et même d'idées fausses. On la fait apprendre aux jeunes gens dans presque toutes les maisons d'éducation; elle est très-propre a leur former l'oreille à l'harmonie ; il y en a beaucoup dans cette ode ; mais on ne ferait pas mal de prémunir leur jugement contre ce qu'il y

a de mal pensé, et même d'avoir un goût sur ce que la versification a de défectueux.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage,
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême,
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Faiblesse, injustice, arrogance,

Trahisons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

D'abord ces trois strophes ne sont-elles pas trop méthodiquement raisonnées, et Rousseau qui reprochait à Lamotte *ses odes par articles*, ne l'a-t-il pas un peu imité en cet endroit? *De quelque superbe titre qu'ils soient revêtus, prenons la raison pour arbitre et cherchons*, etc.; ne sont-ce pas là toutes les formules de la discussion en prose? Une ode, quelle qu'elle soit, doit-elle procéder comme un traité de morale? Otez les rimes, qu'y a-t-il d'ailleurs qui ressemble à la poésie? Un défaut plus grand, c'est que ces trois strophes redisent trop prolixement la même chose : ce sont des pensées communes délayées en vers faibles. Enfin, si l'on examine de près le style, on y trouvera des fautes d'autant moins pardonnables, que les vers doivent être plus sévérement soignés dans une piece de peu d'étendue, et dans un genre où l'on ne saurait être trop poëte. Qu'est-ce qu'*un culte frivole*? Cela ne peut vouloir dire

qu'un culte sans conséquence ; car ce qui est frivole est l'opposé de ce qui est sérieux, important, réfléchi ; et le culte qu'on rend à la fortune n'est-il pas malheureusement trop réel ? n'est-il pas très-suivi, très-médité? n'a-t-il pas les suites les plus sérieuses? il n'est donc rien moins que *frivole*. *Jusques à quand honorerons-nous* est une suite de sons désagréables. *Du titre de vertu suprême : suprême* est là pour la rime et contre le sens. Comment *dépouille-t-on la vertu du titre de vertu suprême?* Il faudrait pour cela que *la vertu* fût nécessairement *la vertu suprême*, et cela n'est pas: il y a des degrés dans la vertu comme dans le vice. *Extravagance, faiblesse, injustice, arrogance, trahisons, fureurs, cruautés* : trois vers qui ne sont qu'un assemblage de substantifs ne sont pas d'une élégance lyrique. *Etrange vertu qui se forme souvent : souvent* est rejeté d'un vers à l'autre contre les regles de la construction poétique: de plus il forme une espece de contradiction. Peut-on dire qu'une vertu où l'on *ne trouve que trahisons, fureurs*, etc., est *souvent un assemblage de vices?* Elle l'est toujours et nécessairement.

prends que la seule sagesse
ut faire des *héros parfaits.*

se ne fait point des *héros*, et
e qu'un *héros parfait?* Toutes
-là manquent de justesse. Les
ophes suivantes sont fort belles,
xcepte le rapprochement d'Alexandre et d'Attila, qu'il ne fallait pas mettre sur la même ligne.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche,
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans?
Des voeux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des meres pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous som
Nous admirons de tels exploi
Est-ce donc le malheur des l
Qui fait la vertu des grands
Leur gloire féconde en ruines
Sans le meurtre et sans les ra
Ne saurait-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Voilà du feu, du mouvement, des images; nous avons retrouvé l'ode. Je ne prétends pas que tout doive être de la même force; mais rien ne doit s'écarter du genre, ni tomber trop au-dessous. Ici du moins la poésie est sans reproche; mais la raison peut-elle approuver que l'on ne mette aucune différence entre Alexandre et Attila? est-il possible, quand on a lu l'histoire avec quelque attention, de les regarder du même oeil? Le poëte, quand il veut être moraliste, n'est-il pas obligé d'être juste et raisonnable? Certes, l'ambition d'Alexandre n'est pas un modele de sagesse; mais on a déjà observé que jamais conquérant n'eut des motifs plus légitimes, et n'usa de sa fortune avec plus de grandeur. *J'abhorre*

dans Attila un dévastateur qui ne conquérait que pour détruire, qui depuis les Palus-Méotides jusqu'aux Alpes, marchait sur des ruines, dans des torrens de sang et à la lueur des villes incendiées; un aventurier insolent qui traînait des rois à sa suite, pour en faire les jouets de sa férocité brutale. Un homme qui se fait gloire du titre de *fléau de Dieu*, doit être l'horreur du monde; mais *j'admire* dans le jeune Alexandre un guerrier qui, chargé à vingt ans de la juste vengeance des Grecs si souvent en proie aux invasions des Perses, traverse en triomphateur l'empire du grand-roi, depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus, renverse tout ce qui veut l'arrêter, et pardonne à tout ce qui se soumet, ne doit ses victoires qu'a une fermeté d'âme qui résiste à l'ivresse du succès comme elle fait tête aux dangers, entretient la discipline dans une armée riche des dépouilles du monde, respecte, dans l'âge des passions, les plus belles femmes de l'Asie, ses captives, et se fait chérir de la famille du monarque vaincu, au point de leur coûter des larmes à sa mort. *J'admire* un vainqueur qui joint les vues de

la politique à la rapidité des conquêtes, fonde de tous côtés des villes florissantes, établit par-tout des communications et des barrieres, aperçoit vers les bouches du Nil la place que la nature avait marquée pour être le centre du commerce des trois parties du monde, ouvre dans Alexandrie une source de richesses dont tant de siecles n'ont pu tarir le cours, et qu'aujourd'hui même la barbarie ottomane n'a pu fermer entiérement. Aussi le nom d'Alexandre, que tant de monumens ont consacré, est-il en vénération dans toute l'Asie; et qu'est-il resté d'Attila, qui n'est connu que dans notre Europe? rien que le nom d'un brigand fameux.

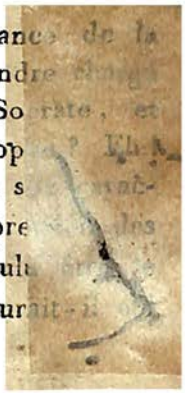
Je suis fâché qu'Alexandre, qui fut tel que je viens de le peindre, du moins jusqu'au moment où l'orgueil de la prospérité l'égara, ait été si mal avec nos poëtes, que Boileau l'ait voulu mettre aux Petites-Maisons, et que Rousseau le confonde avec Attila.

Rousseau, pour rabaisser Alexandre, a recours à une supposition qui ne signifie rien.

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Mais d'abord, faut-il mettre un homme hors de sa place pour le bien juger? Fallait-il que Turenne et Condé, pour être grands, se trouvassent à la place du chancelier de l'Hôpital ou du philosophe Charron ? Est-il bien vrai d'ailleurs qu'Alexandre, à la place de Socrate, eût été *le dernier des mortels?* Rien n'a tant illustré Socrate que sa mort: est-il bien sûr qu'Alexandre n'eût pas su mourir comme lui ? Socrate prêchait la morale ! Alexandre n'en a-t-il pas quelquefois donné les plus beaux exemples? Il est même très-difficile de deviner le séns de l'hypothese de Rousseau. *Concevez Alexandre à la place de Socrate* : mais comment? est-ce Alexandre, avec son caractere, transporté

dans telle ou telle circonstance de la vie de Socrate? est-ce Alexandre changé de la destinée entiere de Socrate, et obligé de n'être que philosophe? Eh bien, Alexandre, conservant son caractere, aurait voulu être le premier des philosophes, comme il a voulu être le premier des rois. Pourquoi aurait-il *le dernier des mortels?*



Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur:
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile,
Fit tout le succès d'Annibal.

Que veut dire *le solide honneur* qui *réside dans les alarmes?* Ce n'est pas là exprimer sa pensée. Celle de Rousseau était sûrement: » je veux que l'honneur consiste à braver les dangers, à triompher dans un champ de bataille; mais il ne l'a pas rendue. Il n'est pas ici plus juste pour Annibal que pour Alexandre: il n'est pas

vrai qu'Annibal *doive toute sa gloire à la honte* de Varron. Il profita de ses fautes, et c'est une partie du talent militaire; mais Fabius qui n'en commit point, n'eut aucun avantage sur lui; et il battit Marcellus qui en savait plus que Varron. Seize ans de séjour dans un pays ennemi, où il tirait presque toutes ses ressources de lui-même; et le seul projet de sa marche vers l'Italie, depuis Sagonte jusqu'à Rome, à travers les Pyrénées, les Alpes et l'Appennin, cette seule idée, exécutée avec tant de succès, est d'une grande tête, et prouve un autre talent que celui de battre de mauvais généraux. Annibal est apprécié depuis long-temps par les juges de l'art autrement que par Rousseau.

> Héros cruels et sanguinaires,
> Cessez de vous enorgueillir
> De ces lauriers *imaginaires*,
> Que Bellone vous fit cueillir.

Il me semble qu'ici l'expression ne rend pas l'idée du poëte : les lauriers de la victoire ne sont point *imaginaires* : il peut y avoir, et il y a en effet une autre gloire bien préférable ; la gloire de Cicé-

ron sauvant sa patrie, valait mieux aux yeux de la raison, que tous les [illegible] de César; mais la raison elle-même ne les trouve pas *imaginaires*. Ce qui est vaut beaucoup mieux.

En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'univers d'horreurs;
Il n'eût point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux et juste,
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos coeurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde;
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Il n'y a ici qu'à louer, et je n'insisterai point sur le mot *funeste* qui est mis évidemment pour remplir le vers; car en prose on dirait, *au moindre revers*, *le masque tombe*. Mais ce sont là de ces légères imperfections rachetées par les

beautés qui les entourent, et inévitables dans notre versification, si difficile et si peu maniable. Je ne réprouve que ce qui blesse ouvertement le bon sens, l'oreille ou le goût, et ce qui par conséquent ne doit pas rester, sur-tout quand on n'a que des vers à faire.

Je crois que l'ode à la Fortune aurait mieux fini par la strophe que je viens de citer : celles qui la suivent ne la valent pas.

L'ode que Rousseau adresse à M. d'Ussé, en forme de consolation, et qui roule sur les vicissitudes de la vie humaine, finit par deux strophes charmantes.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux yeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux ;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt habitans des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices,
Elle nous promene à son gré,

Le seul remede à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé,
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence
Et qui revient par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moi

On desirerait de retrouver plu[illegible] dans les odes de Rousseau cet agrément et cette facilité. C'est le mérite de son ode *à une veuve*, des stances à l'abbé de Chaulieu, et de quelques-unes de celles qu'il fit pour l'abbé Courtin. Dans ces dernieres, il maltraite un peu trop Epictete. Il ne voit dans son Manuel de philosophie que l'*esclave d'Epaphrodite*. Il me semble que rien ne sent moins l'esclave que cet ouvrage, qui n'a d'autre défaut que de porter trop haut les forces morales de l'homme.

J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Non, Epictete n'est pas *affligé*, et l'on sait que sa conduite fut aussi ferme que sa doctrine. Mais il défend à l'homme de

s'affliger jamais, et c'est à-peu-près comme s'il lui défendait d'être malade.

Rousseau traite encore plus mal Brutus.

> Toujours ces sages hagards,
> Maigres, hideux et blafards,
> Sont souillés de quelque *opprobre*,
> Et du premier des Césars
> L'assassin fut homme *sobre*.

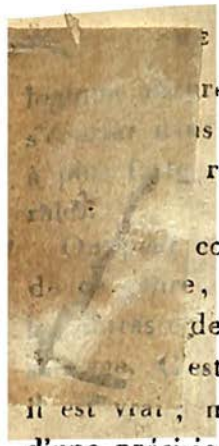
C'est abuser d'un mot de César qui était fort juste. Il ne craignait, disait-il, que les gens d'un aspect sombre et d'un visage austere : il avait raison. Cet extérieur est la marque d'un caractere capable de résolutions fortes et inébranlables, tel qu'était celui de Brutus. Mais il ne faut pas dire, même en prêchant le plaisir, que l'austérité est toujours *souillée de quelque opprobre*. Ce n'est pas d'ailleurs une chose convenue, que l'action de Brutus ait souillé sa mémoire. C'est encore aujourd'hui un problême, que l'on ne décide gueres que suivant les rapports de l'opinion avec le gouvernement. En bonne morale et dans les principes de notre religion, l'assassinat n'est jamais permis : dans les anciennes républiques, l'opinion avait

consacré le meurtre des tyrans, et c'est au moins une excuse pour Brutus, dont l'action, dirigée par les maximes romaines, fut illégitime, mais ne fut pas *un opprobre.*

La strophe qui suit, choque étrangement le rapport qui doit toujours se trouver entre des idées qui tendent à la même proposition. L'auteur, qui vient de parler de Brutus, continue ainsi.

Dieu bénisse nos dévots :
Leur âme est vraiment loyale ;
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchaient tant la populace,
S'occupaient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

Ce rapprochement n'est pas tolérable. Que peut-il y avoir de commun entre Brutus et le curé de Saint-Côme, prédicateur de la Ligue ? Il est impossible de saisir la pensée du poëte, ni d'apercevoir aucune liaison entre cette strophe et la précédente, quoique dans toutes les deux il veuille établir la même chose. Il y a une



relle dont il ne faut jamais
s quelque sujet que ce soit,
raison dans des stances mo-

compter parmi les meilleures
e, l'ode à M. de la Fare, sur
de l'homme civil et de l'homme
est encore un lieu commun,
il est vrai ; mais le style est en général
d'une précision énergique, malgré quelques faiblesses ; et si les idées ne sont pas toujours exactement vraies pour la raison qui considere les objets sous toutes les faces, elles le sont assez pour la poésie, qui peut, comme l'éloquence, ne les présenter que sous un seul aspect.

Ses cantates sont des morceaux achevés : c'est un genre de poésie dont il a fait présent à notre langue, et dans lequel il n'a ni modele ni imitateur. C'est là qu'il paraît avoir eu le plus de souplesse et de flexibilité : il sait choisir ses sujets, les diversifier et les remplir : ce sont des morceaux peu étendus, mais finis. Le récit est toujours poétique, les couplets sont toujours élégans, quelquefois même gracieux. Plusieurs de ces poésies qu'on peut ap-

peler galantes, sont de natur
parées aux vers lyriques de Q
eau a moins de sentiment et d
mais sa versification est bien
et bien plus forte. La cantat
un morceau à part : elle a to
et l'élévation de ses plus
avec plus de variété : c'est
d'oeuvres de la poésie franç
du poëte n'est pas longue; mais il la fournit d'un élan qui rappelle celui des chevaux de Neptune, dont Homere à dit qu'en trois pas, ils atteignaient aux bornes du monde.

On sait combien Rousseau a excellé dans l'épigramme. Tout homme d'esprit peut en faire une bonne; mais en faire un si grand nombre sur tous les sujets, et les faire si bien, est l'ouvrage d'un talent particulier. Ce talent consiste principalement dans la tournure concise et piquante de chaque vers; car le mot de l'épigramme est souvent d'emprunt. Il en a peu de mauvaises, et on les trouve parmi celles qui roulent sur l'amour ou la galanterie, quoiqu'il en ait de très-bonnes, même de cette espece. Ses épigrammes satiriques ou licen-

cieuses sont parfaites, et quoique dans ces dernières on puisse réussir à bien peu de frais, celles de Rousseau font voir qu'il y a dans les plus petites choses, un degré qu'il est rare d'atteindre; ou du moins d'atteindre si souvent; car une saillie de délicatesse, quelque heureuse qu'elle soit, n'est pas un effort d'esprit. Nous avons des couplets sur ce ton, du temps de la Fronde, dont les auteurs ne sont pas même connus; et l'on ne sait pas beaucoup de gré à Auguste de son épigramme ordurière contre Fulvie, quoique peut-être on n'en ait jamais fait une meilleure.

Les épîtres de Rousseau, dans le temps où elles parurent, furent accueillies par l'esprit de parti avec des louanges que ce même esprit a reportées depuis dans les compilations littéraires ou périodiques, et que la multitude répétait sans réflexion, mais qui toujours ont été démenties par les bons juges dont la voix commence enfin à l'emporter. L'auteur les composa presque toutes en pays étranger : toujours plus ou moins remplies de satires directes ou indirectes contre des hommes très-connus, elles étaient reçues avidement dans une

capitale, toujours pleine d'hommes oisifs, inquiets, passionnés, pour qui la médisance est une espece de besoin, où il entre encore plus de désœuvrement que de malignité. Rousseau, d'ailleurs éloigné et malheureux, excitait une sorte d'intérêt qui pouvait paraître excusable : il avait beaucoup de partisans, et ses adversaires avaient beaucoup d'ennemis. Il affectait dans la plupart de ses pieces un ton de dévotion très-propre à lui concilier ceux qui croyaient favoriser en lui la cause de la religion, sans songer qu'il en violait le premier précepte, et que la piété véritable n'écrit point de méchancetés. Mais quand ces petits intérêts du moment sont passés, quand on ne cherche plus dans l'ouvrage que l'ouvrage même, alors, s'il n'a pas un mérite réel, la satire non-seulement n'est plus un attrait, elle devient même un tort de plus. C'est ce qui est arrivé aux épîtres de Rousseau, et l'on doit à la vérité de convenir qu'elles sont presque par-tout aussi mal pensées que mal écrites. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques endroits qui nous rappellent le talent du versificateur ; mais qu'est-ce qu'un très-petit nombre de vers bien frap-

pés, qui se montrent de loin en loin dans des pieces du plus mauvais goût et du plus mauvais esprit, dans des pieces surchargées de déclamations insipides ou absurdes, de vers chevillés, durs, incorrects, dans des pieces composées d'un mélange d'injures triviales, de verbiage obscur et de figures forcées? Telles sont en général les épîtres de Rousseau : si l'on était obligé de le prouver par une lecture suivie, et détaillée, la preuve irait jusqu'à l'évidence; mais l'évidence irait jusqu'a l'ennui. Je me borne à une courte analyse, et à un certain nombre de citations, où tous les défauts que j'ai indiqués dominent au point qu'on pourra juger qu'ils tiennent au caractere de l'ouvrage et à la maniere de l'auteur.

L'abus du marotisme est un des vices qui les défigurent. Je dis l'abus; car employé avec choix et sobriété dans les genres qui le comportent, tels que le conte, l'épigramme, l'épître badine et tout ce qui tient au genre familier, il contribue à donner au style de la naïveté et de la précision. La Fontaine en a fait usage avec succès dans ses contes, et l'a judicieusement exclus de ses fables, où la morale

et la raison n'admettent point cette bigarrure, et où les animaux qu'il introduit devaient parler la même langue. Voltaire s'en est servi de même, avec ce goût exquis qui savait distinguer les nuances propres à chaque sujet. Le style marotique permet de retrancher les articles et les pronoms, comme on les retranchait au temps de Marot, ce qui donne à la phrase un tour plus vif. Il permet une espece d'inversion qui ne va pas au style sérieux, et quelques constructions anciennes que notre langue empruntait du latin, avant qu'elle eût une syntaxe réguliere. Ces formes vieillies ont l'avantage de nous rappeler le premier caractere de notre langue, qui était la naïveté; et d'ailleurs tout ce qui est ancien, prend à nos yeux un air de simplicité, parce que l'élégance est moderne. Il n'est personne qui n'ait remarqué, quand un étranger, homme d'esprit, parle mal notre langue et y mêle involontairement des tournures de la sienne, que son expression en reçoit quelquefois une sorte d'agrément et de vérité qui nous plaît : dans les femmes sur-tout, un accent étranger est bien souvent une grace, et leurs phrases,

moitié

moitié françaises, moitié étrangeres, ont quelque chose qui leur sied fort bien, comme elles enfans nous charment et nous persuadent en balbutiant leur pensée. C'est le principe du plaisir que peut nous faire le vieux langage, quand on s'en sert à-propos et avec ménagement, comme dans cette épigramme de Rousseau.

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle,
Par l'amour seul était ragaillardi.
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile,
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle.
Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Temps où le coeur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor même sans être aimé.

Il n'y a là de marotisme que ce qu'il en faut. *Aussi n'est-il de chaleur* est une construction très-commode pour resserrer dans la mesure du vers cette phrase qui en bon français serait plus longue, s'il fallait dire, comme dans le style soutenu, *aussi n'est-il point de chaleur plus subtile. Merveille n'est*, au lieu de dire, *il n'est pas étonnant*, ou *ce n'est pas merveille*,

est vif et rapide. *Fais-moi bailler cédule* est une vieille locution, mais que tout le monde entend, et qui signifiait autrefois une obligation, un engagement, est ici d'un choix très-heureux. Il n'en est pas de même des épigrammes suivantes.

Soucis cuisans *au partir* de Caliste,
Jà commençaient à me *supplicier*,
Quand Cupidon qui me vit pâle et triste,
Me dit, ami, pourquoi *te soucier?*
Lors m'envoya pour me *solacier*,
Tout son cortege et celui de sa mere, etc.

Au partir ne vaut pas mieux qu'*au départ*, et c'est parler mal sans y rien gagner. *Supplicier* est une expression désagréable, parce qu'elle ne signifie plus aujourd'hui que mener au supplice, et qu'elle rappelle l'idée d'une exécution. *Te soucier* ne se dit plus dans le sens absolu pour prendre du souci, et comme il se met encore avec un régime, *se soucier de quelque chose*, il fait un mauvais effet pour nous qui sommes accoutumés à lui donner un sens très-faible, et qui savons qu'un amant fait beaucoup plus que *se soucier* de l'absence de sa maîtresse. C'est donc du marotisme très-déplacé,

puisqu'il affaiblit le sens au lieu d'y ajouter. *Solacier* est bien pis : c'est un mot dur et rebutant, autrefois emprunté du latin, pour dire *consoler*, et qu'aujourd'hui on n'entend plus. Il ne faut ressusciter les vieux mots que quand l'oreille les adopte. Les mêmes défauts sont encore plus choquans dans cette autre épigramme adressée à une femme qui chassait :

Quand sur Bayard, par bois ou sur montagne,
A giboyer vous prenez vos ébats,
Dieux des forêts d'abord sont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos appas.
Amis Sylvains, ne vous y fiez pas;
Car ses regards font souvent *pires niches*
Que feu ni fer; et cœurs en tels *pourchas*,
Risquent du moins autant que cerfs et biches.

pires niches est affreux à l'oreille, et peut-on comparer des *niches* au *feu* et au *fer*? *Pourchas* est encore plus dur qu'il n'est vieux, et c'est un des défauts du marotisme de Rousseau, de choisir très-mal les vieux mots qu'il veut rajeunir : ceux que leur dureté a fait tomber en désuétude, ne peuvent jamais renaître.

J'ai pris ces exemples dans les épigrammes, parce qu'elles admettent le style ma-

rotique. L'épître sérieuse et morale en est bien moins susceptible, et il gâte souvent celles de Rousseau.

Comte, pour qui *terminant tous délais*,
Avec vertu fortune a fait la paix,
Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soit alliée à titres et puissance,
Que de splendeur et d'honneurs mérités
Votre maison *luise* de tous côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes,
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes, etc.

Il est clair que le marotisme, bien loin de donner aucun relief à ces vers, les rend maussades et ridicules, d'abord parce qu'il est étranger au fond des idées qui est très-sérieux ; ensuite parce qu'il est employé sans choix et sans goût. Je ne m'arrête pas au premier vers, *terminant tous délais*, qui est évidemment une cheville ; mais dans le second la suppression des articles,

Avec vertu fortune a fait la paix,

est anti-harmonique. *Jaçoit*, pour *quoique*, ne sentend plus et sûrement ne vaut pas mieux, et il convient de ne parler la langue du quinzieme siecle que de maniere à être entendu du nôtre. Une mai-

son qui *luit de splendeurs*, ne vaut rien dans aucun semps. *Si toutefois ne sont-ce* est très-dur. A quoi donc sert ici le langage de Marot?

Ce n'est le tout; car *en chant* harmonique
Non moins primés qu'en rime poétique;
Et s'avez los de bon *poétiqueur*,
Aussi l'avez de bon *harmoniqueur*.

S'avez pour *si vous avez* est barbare. La particule *si* ne peut s'élider dans notre langue, sans dénaturer le mot auquel elle se joindrait, et sans dérouter entiérement l'oreille. *Car en chant* fait mal à entendre. *Poétiqueur! harmoniqueur!* quel jargon? On trouve un peu après des mortels de vertus *réfulgens*, pour des mortels brillans de vertu: c'est parler latin en français. *Serait-ce point Apollon Delphien?* Ce n'est pas là imiter Marot; c'est ressusciter Ronsard.

Il est vrai que le vers à cinq pieds, qui a, pour ainsi dire, une allure familiere, semble se prêter plus que tout autre au style marotique, et d'autant plus que c'était le vers que Marot employait le plus volontiers; mais encore une fois,

tout dépend de l'usage qu'on en fait. Voltaire dans *le Temple de l'amitié*, dont le ton est moitié gai, moitié sérieux, a tiré un grand parti d'une inversion marotique.

Un riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dîmes de Sion,
Oppressé *fut* d'une indigestion.

S'il eût mis *fut oppressé*, l'effet du vers était perdu. *Oppressé fut* marque l'étouffement avec l'hémistiche, et frappe le coup de l'apoplexie. C'est là se servir habilement des licences du genre; mais quand Rousseau, dans son épître à Marot, lui dit:

Mon nom par vous est *encore connu*
Dont bien et mal m'est ensemble advenu,
Bien, *par trouver* l'art de m'être fait lire,
Mal, *par avoir* des sots *excité l'ire*, etc.

ces constructions marotiques ne font que des vers horriblement durs, et ce n'est pas là une trouvaille. Quand il dit dans la même piece:

Tout beau l'ami, ceci passe sottise,
Me direz-vous, et ta plume baptise

[illegible] noms trop doux gens de tel *acabit*;
Ce sont trop bien *marouſles que Dieu fit.*
Marouſle soit : je ne veux vous dédire, etc.

. . . . . .

Car de quels noms plus doux et plus *musqués*
Puis-je appeler tant d'esprits *disloqués?*...
Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit examinez-le bien :
Vous trouverez qu'il n'en a que *le casque*, etc.

. . . . . .

Je m'en rapporte à tout lecteur *benin*;
Et gens sensés craindront plus le venin
D'un fade auteur qui dans ses vers en prose
A tous venans distille *son eau rose*,
Toujours de *sucre et d'anis saupoudré.*
Fiez-vous-y : ce rimeur *si sucré*,
Devient amer quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'*aloës ni jus de coloquinte*, etc.

cet amas d'expressions basses, grossieres, bizarres n'a rien de marotique, et n'est autre chose que l'absence totale de l'esprit et du goût. Cette épître à Marot est pourtant une de celles où il y a quelques bons endroits, quoiqu'elle soit fondée toute entiere sur ce principe très-faux, qu'un sot ne peut pas être honnête homme, et qu'un mal-honnête homme ne peut pas avoir de l'esprit. Le contraire est tellement prouvé par l'expérience, que ce-

paradoxe ne mérite pas de réfutation. L'épître au comte de Bonneval est très-mauvaise de tout point : l'épître à Rollin ne vaut gueres mieux. Dans ce qu'il y a de raisonnable sur l'utilité des ennemis, l'auteur ne fait que noyer dans un style traînant et diffus ce qu'a dit Boileau sur le même sujet dans un très-petit nombre de très-bons vers de l'épître à Racine : tout le reste est un froid et ennuyeux sermon. Le principe si connu de la réunion de l'utile à l'agréable dans les écrits, l'*utile dulci* d'Horace, peut-il être plus misérablement délayé que dans ce morceau ?

Tout écrivain vulgaire ou *non commun*,
N'a proprement *que de deux objets l'un*,
Ou d'éclairer par un travail utile,
Ou d'attacher par l'agrément du style.
Car sans cela quel auteur, quel écrit
Peut *par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?*
Mais cet esprit *lui-même* en tant d'étages
Se subdivise à *l'égard des ouvrages*,
Que du public tel charme la moitié,
Qui très-souvent à l'autre fait pitié,
Du sénateur la gravité s'offense
D'un agrément *dépourvu de substances.*
Le courtisan *se trouve* effarouché
D'un sérieux d'agrément *détaché.*

Tous les lecteurs ont leurs goûts, leurs *manies*;
Quel auteur donc peut *fixer leurs génies*?
Celui-là seul qui formant le projet
De réunir et l'un et l'autre objet,
Sait rendre à tous *l'utile délectable*,
Et l'attrayant utile et profitable.
Voilà *le centre et l'immuable point*
Où toute ligne aboutit et se joint.
Or, ce grand but, ce *point mathématique*,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique.
Tout hors de lui n'est que *futilité*,
et tout en lui devient *sublimité*, etc.

Il n'est pas nécessaire d'appuyer sur toutes les fautes de ces vers, les termes impropres, les contre-sens, les platitudes: elles sautent aux yeux. S'agit-il de la renommée? Ce n'est plus cette belle peinture que nous avons admirée dans l'ode au prince Eugene: nous en sommes bien loin.

Fantôme errant qui nourri *par* le bruit,
Fuit qui le cherche et cherche qui le fuit.
Mais qui du sort *enfant illégitime*,
Et quelquefois *misérable victime*,
N'est rien en lui qu'un être mensonger,
Une ombre vaine, *accident* passager,
Qui suit le corps, bien souvent le précede,
Et plus souvent l'accourcit et l'excede.

Cherchez du sens dans ce plat amphigouri. Veut-il parler des calomniateurs ?

Le danger de se voir insulté
N'est pas restreint à la difficulté
De réfuter les fables *rômancieres*
De ces *fripiers* d'impostures grossieres,
Dont *le venin, non moins fade qu'amer,*
Se fait vomir comme l'eau de la mer.
Il est aisé d'arrêter *leurs vacarmes,*
Et de les vaincre avec leurs propres armes.

Je n'insiste pas sur l'incohérence des figures, sur des *fripiers* qui ont du *venin* et dont on *arrête les vacarmes*; mais quel contre-sens dans le dernier vers !

Et de les vaincre avec leurs propres armes.

A-coup-sûr il ne veut pas dire qu'*il est aisé de les vaincre* par l'imposture et la calomnie, qui sont *leurs armes;* et pourtant il le dit formellement. Quelle bévue plus impardonnable que de dire le contraire de ce qu'on veut dire, et de tomber, sans y prendre garde, dans le sens le plus odieux et le plus absurde ? On a cité dans quelques livres les vers sur l'histoire, qui sont en effet ce qu'il y a de plus passable, mais qui ne sont pas exempts de fautes.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts sortant de leur tombeau,
Viennent encore sur une scene *illustre*,
Se présenter à nous dans le vrai *lustre*,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, *suivant ce qu'il peut être*,
Doit pratiquer, voir, entendre, connaître.

Les deux derniers vers sont bien tristement prosaïques. On n'entend pas trop l'épithete d'*illustre* qui caractérise trop vaguement *la scene* de l'histoire. *Dans leur vrai lustre* est encore moins juste; car beaucoup des *acteurs* de l'histoire n'ont aucune espece de *lustre*. Mais enfin ces vers en total sont raisonnables, et cela est rare dans les épîtres de Rousseau. Celle qui s'adresse à Racine le fils est une espece d'homélie extrêmement faible de diction et de pensées; on y a distingué cependant le morceau suivant où il y a de la poésie et de la vérité.

Mais dans ce siecle *à la révolte ouvert*, (1)

(1) Expression impropre.

L'impiété marche à front découvert;
Rien ne l'étonne, et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendarts,
L'œil assuré, courent de toutes parts,
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encélades,
Vont redoublant leurs folles escalades
Jusques au sein de la divinité,
Portent la guerre avec impunité,
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte,
Et déjà même arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes :
Y pensez-vous, insensés que vous êtes ? etc.

Ces métaphores sont justes et soutenues.

L'épître à Thalie, sur ce qu'on nomme *le comique larmoyant*, qui commençait alors à être en vogue, contient d'assez bons principes, mais souvent fort mal exprimés. Toute la premiere moitié est très-mauvaise : le portrait de la vraie comédie, telle qu'elle est dans Moliere, est entiérement calqué sur celui qu'en a fait Boileau dans *l'Art poétique*, et la copie

est bien inférieure à l'original; remarque qu'on peut faire dans tous les endroits où Rousseau a voulu imiter celui qu'il appelait son maître. Boileau sur-tout avait toujours le mot propre, parce qu'il était sûr de sa pensée.

Ce que l'on conçoit bien, s'exprime clairement.

S'il eût voulu dire que la comédie ne doit guères présenter des modeles de perfection morale, il n'eût point dit;

L'art n'est point fait pour tracer des modeles;

car il aurait dit le contraire de la vérité et de sa pensée. Mais il aurait applaudi à ces vers très-sensés, sur le style recherché.

Car tout novice en disant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever assez haut.
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire
Qu'il s'éblouit, se délecte et s'admire;
Dans ses écarts non moins présomptueux,
Qu'un indigent superbe et fastueux,
Qui se laissant manquer du nécessaire,
Du superflu fait son unique affaire.

L'épître à madame d'Ussé sur l'amour platonique, n'est qu'un verbiage alambi-

qué, souvent même inintelligible, et dont rien ne rachete l'ennui. Enfin sur quatorze épîtres il n'y en a que quatre où les défauts soient du moins balancés par un certain nombre de morceaux bien écrits: ce sont celles que l'auteur adresse aux Muses, au comte du Luc, au baron de Breteuil et au P. Brumoy. La premiere est une imitation de la satire neuvieme de Boileau, et l'intervalle est immense entre les deux pieces. Celle de Rousseau offre pourtant des endroits qui lui font honneur: tel est celui-ci:

Tout vrai poëte est semblable à l'abeille;
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

Tel est encore cet adieu aux Muses:

Muses, gardez vos faveurs pour quelque autre;
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons:
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons.
Reprenez tout: j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrêne,

Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi bien quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares esprits,
De tant de soins à polir leurs écrits,
A repeter les beautés hors de place,
Mettre (1) d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double sens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites,
Qui malgré vous dans le style glissés,
Rentrent toujours quoique toujours chassés?
Quel est le prix d'une étude si dure?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie,
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, et qui sûr de se plaire,
Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire?

---

(1) L'exactitude grammaticale veut que l'on répete la préposition, *à mettre*, et nous avons déjà vu la même licence. Je la crois autorisée en poésie, quand elle ne rend la construction ni dure ni obscure.

Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés,
Ses vers souvent sont des enfans mort-nés;
Mais chacun l'aime et nul ne s'en défie;
A ses talens aucun ne porte envie.
Il a sa place entre les beaux-esprits,
Fait des chansons, des bouquets pour Iris,
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement et sans blesser personne,
Toujours discret et toujours bien disant,
Et sur le tout aux belles complaisant.
Que si jamais pour faire une oeuvre en forme
Sur l'Hélicon Phœbus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ses chers confidens,
De son mérite admirateurs ardens,
Qui *par cantons* répandus dans la ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile.
Car il n'est point d'auteur si désolé,
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Tout se débite: *un sot*, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

La plupart de ces idées sont dans ce même Despréaux qu'il vient de citer; mais le style est celui du genre; il a de la facilité et de la verve satirique. C'est la seule espece de verve qui l'anime quelquefois dans ses épîtres: il ne faut gueres y chercher autre chose. Il y en a une qui roule sur un sujet que Voltaire a traité, *sur la calomnie*: celle de

Voltaire est adressée à madame du Châtelet, celle de Rousseau au comte du Luc. Cette derniere ne peut pas soutenir la comparaison, quoiqu'il y ait des parties bien traitées. Le faux esprit s'y montre de temps en temps, comme dans les autres.

Le zele que Rousseau fait souvent paraître en faveur de la religion, et qui n'est pas assez éclairé pour être fort édifiant, revient encore dans l'épître au baron de Breteuil, et c'est malheureusement ce qu'elle a de plus mauvais. Il se tire mieux des morceaux dont l'intention est satirique; et celui-ci dirigé contre Lamotte, est un de ceux qu'il a le mieux écrits.

J'ai vu le temps, mais, Dieu merci, tout passe,
Que Calliope au sommet du Parnasse,
Chapperonnée en burlesque docteur,
Ne savait plus qu'étourdir l'auditeur
D'un vain ramas de sentences usées,
Qui de l'Olympe excitant les nausées,
Faisaient souvent, en dépit de ses soeurs,
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vu presque durant deux lustres,
Le Pinde en proie à de petits illustres,
Qui traduisant Séneque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang-froid s'écriaient, je m'égare,
Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare;

Et suppliaient le lecteur morfondu,
De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprentif philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurais bien pu du bonnet doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids dixains rédigés en chapitres;
Plus, grain à grain tous mes vers enfilés
Bien arrondis et bien intitulés,
Faire servir votre nom d'épisode,
Et vous offrir sous le pompeux nom d'ode,
A la faveur d'un éloge apprêté,
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue,
Et ne sait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade,
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Si Rousseau écrivait toujours ainsi, ses épîtres, sans valoir celles de Despréaux, pourraient être mises au rang des bons ouvrages. Mais en les condamnant en général, j'en extrais ce qu'il y a de louable: c'est le seul dédommagement de la nécessité de condamner.

L'épître au P. Brumoy est toute en-

tirée contre Voltaire, contre ses amis et ses admirateurs, parmi lesquels il ne craint pas de désigner le maréchal de Villars. Tel est le malheur de la haine : voilà jusqu'où elle nous conduit, à insulter un héros pour attaquer un grand écrivain. Cette pièce roule en grande partie sur la rime que Voltaire en effet a trop négligée ; mais était-ce une raison pour lui dire?

Apprends de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on souffre, encor qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un Lafontaine,
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de nos jours.

C'est venir un peu tard pour mettre Voiture à côté de Lafontaine et au-dessus de Voltaire. Cet *écolier*, quand l'épître de Rousseau parut, avait fait la Henriade, Oedipe, Brutus et Zaïre. C'est porter un peu loin le zele pour la rime, que de traiter *d'écolier* l'auteur de si beaux ouvrages. O! qu'il faut se garder d'être l'ennemi du talent, sur-tout lorsqu'on en a soi-même! Ce qu'écrivent les sots meurt du moins avec eux ; mais les injustices d'un grand écrivain vivent au-

tant que ses écrits; elles sont immortelles comme sa gloire, et y impriment une tache qui ne s'efface pas.

Les allégories de Rousseau sont d'un style moins inégal et moins incorrect que ses épîtres; mais elles ont le plus grand de tous les défauts : elles sont mortellement ennuyeuses. La fiction en est toujours très-commune, quelquefois forcée et invraisemblable; la versification en est monotone. Plusieurs se ressemblent trop pour le fond, et toutes roulent sur deux ou trois idées allongées dans deux ou trois cents vers. Quelques tableaux poétiquement coloriés, tels que celui de l'Envie, qu'on a cité dans tous les recueils didactiques, ne peuvent pas racheter cette insipide prolixité, et la satire même ne peut pas les rendre plus piquantes. Qui de nous se soucie de toutes les injures entassées contre le directeur de l'Opéra, Francine, dans l'allégorie intitulée *le Masque de Laverne?* Celle qui a pour titre *Pluton*, est toute entière contre le parlement qui l'avait condamné : la fable en est absurde. Il suppose que Pluton, trompé par ses flatteurs, laisse la justice

des enfers à la merci de juges corrompus qui se laissent gagner par argent, et envoient les honnêtes gens dans le Tartare et les méchans dans l'Elysée. Comment se prêter à un emblême qui dément toutes les idées de la mythologie sur laquelle il est appuyé? N'est-il pas reçu dans le système des Anciens que ce n'est qu'au tribunal des enfers qu'il n'y a plus ni passion, ni erreur, ni injustice, et que chacun y est traité selon ses mérites? Comment les juges des enfers auraient-ils besoin d'argent? Eaque, Minos et Rhadamante ont toujours eu, il faut l'avouer, une grande réputation d'intégrité, et la mauvaise allégorie de Rousseau ne la leur ôtera pas.

Il a fait des comédies : elles sont oubliées. On en joua deux, *le Capricieux* qui n'eut point de succès, *le Flatteur* qui en eut dans sa nouveauté et qui n'en eut point à la reprise. L'intrigue en est froide et le style faible, quoiqu'assez pur. Il n'y a de comique que dans une ou deux scenes, et ce n'est pas assez pour soutenir cinq actes. Aussi la piece n'a-t-elle point reparu, et le talent de Rousseau était

peu propre au théâtre. Ses opéras sont encore bien au-dessous de ses comédies: c'est tout ce qu'il convient d'en dire.

On a inséré dans quelques éditions de ses Oeuvres les couplets qui lui furent si funestes, et que son procès a rendus fameux. Je ne me permettrai pas d'avoir une opinion sur un fait qui a été tant discuté sans être jamais éclairci; mais je crois pouvoir remarquer que la réputation qu'ils ont long-temps conservée, prouve combien l'on est peu difficile en méchanceté.

Le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

Les éditeurs s'extasient sur le mérite poétique de ces couplets. Quelques-uns, à la vérité, sont bien tournés; mais la plupart sont très-mauvais. L'auteur, quel qu'il soit, a l'air d'être toujours enragé, mais il n'est pas souvent inspiré.

Je le vois ce perfide coeur,
Qu'aucune *religion* ne touche,
Rire au-dedans, d'un ris moqueur,
Du Dieu qu'il confesse de bouche
C'est par lui que s'est égaré
L'impie au visage effaré,

Condamné par nous à la roue,
Boindin athée déclaré,
Que l'hypocrite désavoue.
. . . . . .
Ainsi finit l'auteur secret.
Ennemis *irréconciliables*,
Puissiez-vous crever de regrets!
Puissiez-vous être à tous les diables!
Puisse le démon Couplegor
S'il se peut embrâser encor
Le noir sang qui bout dans mes veines,
Bien pour moi plus précieux que l'or,
Si je puis augmenter vos peines!

Ce sont là de détestables vers, s'il en fut jamais, et il y en a bien d'autres qui ne valent pas mieux. Mais ce qui peut fournir matiere aux réflexions, ce qu'il est bien étonnant qu'on n'ait pas remarqué, c'est qu'en deux couplets voilà quatre vers qui manquent de mesure; et la copie que nous avons est authentique. Or, parmi ces couplets, il y en a d'assez bien faits, pour qu'on ne puisse pas douter que l'auteur ne sût beaucoup plus que la mesure des vers, et même qu'il ne fût exercé à en faire. Ainsi de deux choses l'une: ou les couplets sont de plusieurs mains, ou celui qui les a faits seul a voulu dérouter les

conjectures, en commettant des fautes grossieres qu'un écolier ne commettrait pas, et c'est peut-être aussi la raison de l'extrême inégalité du style. Cette observation peut mener à plusieurs conséquences; mais aucune n'irait plus loin que la probabilité, et en matiere criminelle il n'y a rien que la certitude.

Résumons. Il ne reste jamais dans la balance de la postérité que les bons ouvrages: ce sont eux et eux seuls qui décident la place d'un auteur. Les odes et les cantates de Rousseau ont fixé la sienne parmi nos grands poëtes; mais il n'y a que l'esprit de parti qui ait pu pendant quelque temps, affecter de lui donner un rang à part, et de l'appeler *le grand Rousseau*, le *prince de la poésie française*, comme je l'ai vu dans plus d'une brochure. Les gens désintéressés savent fort bien comment s'était établie, dans une certaine classe de gens de lettres, cette dénomination que je n'ai vue dans aucun écrivain accrédité, et qu'aujourd'hui l'on ne répete plus. Il semble que ce titre soit un honneur rendu au génie: c'était un présent fait par la haine: les ennemis de Voltaire crurent

crurent l'affliger en déifiant son ennemi.

Je ne suis point détracteur de Rousseau; et pourquoi le serais-je? mais je ne puis le regarder comme le *prince de la poésie française*. Ce nom de *grand*, fait pour si peu d'hommes, si justement accordé à Corneille, au créateur Corneille qui a tiré le théâtre de la barbarie et répandu tant de lumiere dans une nuit si profonde, me paraît fort au-dessus du mérite de Rousseau, qui venu long-temps après Malherbe, a trouvé la langue toute créée, qui venu du temps de Despréaux, a trouvé le goût tout formé, et qui avec tous ces secours est resté fort au-dessous d'Horace, dont il n'a ni l'esprit ni les graces, ni la variété, ni le goût, ni la sensibilité, ni la philosophie, et qui manque sur-tout de cet intérêt de style qui vient de l'âme et qui se communique à celle des lecteurs. Et de quel titre se servira-t-on pour les Racine, les Voltaire, pour ces hommes qui ont été si loin dans les arts les plus difficiles où l'esprit humain puisse s'exercer, qui ont fait plus de chefs-d'oeuvres dramatiques que Rousseau n'a fait de belles odes, pour ces enchanteurs si aimables, à qui nous ne

pouvons jamais donner autant de louanges qu'ils nous ont donné de plaisirs? Si Rousseau est *grand* pour avoir fait de beaux vers qui souvent ne sont que des vers, que seront ceux qui ont dit tant de belles choses en vers aussi beaux, ceux qui non-seulement savent flatter notre oreille, mais qui remuent si puissamment notre âme, éclairent et élevent notre esprit, ceux que nous relisons avec délices, que nous ne pouvons louer qu'avec transport? Que de jeunes têtes exaltées, pour qui le mérite seul de la versification est le premier de tous, soient plus frappées d'une strophe de Rousseau, que d'une scene de Zaïre ou de Mahomet, on le pardonne à l'effervescence de leur âge; mais l'expérience nous apprend que celui dont le plus grand mérite est de bien faire des vers, est relu par ceux qui aiment les vers par-dessus tout, mais que les poëtes qui parlent au coeur et à la raison sont relus par tout le monde.

CHAPITRE X.

De la satire et de l'épître.

DE BOILEAU.

Il semble que tout soit dit sur Boileau. Les commentateurs l'ont traité comme un Ancien : ils ont épuisé dans leurs notes les recherches de toute espece, l'érudition et les inutilités. Son rang est fixé par la postérité : il le fut même de son vivant, et c'est un bonheur remarquable, que cet homme qui en avait attaqué tant d'autres, ait été apprécié par un siecle qu'il censurait; que ce critique sévere qui mettait les auteurs à leur place, ait été mis à la sienne par ses contemporains, et que tout son mérite ait été dès-lors généralement reconnu, tandis que celui de Moliere, de Racine, de Quinault, de Lafontaine, n'a été bien parfaitement senti qu'avec le temps. Corneille et Despréaux, parmi les grands poëtes du dernier siecle, sont les seuls qui

ayent joui d'une réputation à laquelle les générations suivantes n'ont pu rien ajouter; l'un, parce qu'il devait subjuguer les esprits par l'ascendant et l'éclat d'un génie qui créait tout; l'autre, parce que faisant parler le goût en beaux vers, à une époque où le goût et les beaux vers avaient tout le prix de la nouveauté, il apportait une lumière que chacun semblait attendre, et se distinguait d'ailleurs dans un genre où il n'avait point de rivaux. Mais dans Racine, dans Moliere, la perfection dramatique qui se compose de tant de qualités différentes, avait besoin de cette grande épreuve du temps, et de l'examen raisonné des connaisseurs, pour être embrassée dans son entier. Le talent de Quinault, secondaire sous plusieurs rapports, partagé par le musicien, combattu par des autorités, n'a pu obtenir qu'une justice tardive et due en partie à l'infériorité de ses successeurs. Enfin dans la fable et le conte, la petitesse des sujets et le défaut d'invention ne laissaient pas apercevoir d'abord tout ce qu'était Lafontaine, et il a fallu qu'une longue jouissance, nous donnant toujours de nou-

veaux plaisirs, attirât plus d'attention sur le prodige de son style. Telles sont les différentes destinées des grands écrivains, toujours plus ou moins dépendantes, et des circonstances et du caractere de leur composition. Ceux que je viens de citer ont gagné dans l'opinion, et sont aujourd'hui plus admirés qu'ils ne le furent jamais : Corneille et Despréaux n'ont rien perdu de leur gloire ; mais leurs ouvrages sont plus sévérement jugés. L'admiration et la reconnaissance que l'on doit au premier, n'ont pas empêché qu'on ne vît tout ce qui lui manque ; et malgré les obligations que nous avons au second, quelques-uns de ses écrits n'ont plus à nos yeux le même éclat qu'ils eurent dans leur naissance. Qu'on ne s'imagine pas que par cet aveu, je me prépare à donner gain de cause à ses détracteurs : j'en suis si éloigné que cet article sera employé tout entier à les combattre. La restriction que j'ai annoncée ne regarde que ses premieres et ses dernieres satires. Je vais faire voir que sur ce point seul la différence des temps a dû lui faire perdre quelque chose ; que c'est la seule portion de ses titres littérai-

04910

res qui ait baissé dans l'esprit des bons juges, et que sur tout le reste, notre siecle est d'accord avec le sien. Je dis notre siecle, parce qu'en effet il n'est représenté que par ceux qui lui font le plus d'honneur, par ceux qui, ayant des droits à la gloire, en sont les justes appréciateurs dans autrui. Si de nos jours des hommes éclairés et d'un mérite réel, ont fait à Boileau quelques reproches qui ne me paraissent pas fondés, je les distinguerai, comme je le dois, de ceux qui lui refusent toute justice; et quant à ceux-ci, s'il est permis de descendre jusqu'à les réfuter, c'est moins pour venger la mémoire de Boileau, qui n'en a pas souffert, que pour mettre dans tout son jour cet esprit de vertige et de révolte qui multiplie sans cesse parmi nous les ennemis du bon goût et de la raison, et pour marquer la distance qui sépare les vrais gens de lettres de ceux qui ne veulent usurper ce titre que pour le déshonorer.

Une des académies de province, qui, à l'exemple de celles de la capitale, distribuent des prix annuels, proposa pour

sujet, il y a quelques années, *l'influence de Boileau sur la littérature française.* Ce programme réveilla la haine secrette que les successeurs des Cotins nourrissent depuis long-temps contre le redoutable ennemi du mauvais goût et le fondateur immortel des bons principes. L'académie de Nîmes reçut un discours où l'on se moquait d'elle et de la prétendue influence de Boileau : on s'efforçait d'y prouver qu'il n'en avait jamais eu d'aucune espece. Ainsi donc celui qui fut parmi nous le premier législateur de tous les genres de poésie et le premier modele de notre versification, n'aurait rendu aucun service aux lettres et n'aurait répandu aucune lumiere ! C'est une étrange assertion : l'écrit où elle était développée n'a pas vu le jour ; mais il n'y a rien de perdu : on vient d'imprimer une brochure anonyme qui contient des révélations bien plus merveilleuses. Comme ce nouveau docteur va infiniment plus loin que tous les déclamateurs qui l'avaient précédé, je ne compte venir à lui qu'à la fin de cet article, parce qu'il faut toujours finir par ce qu'il y a de plus curieux.

Il est à propos d'abord d'écarter un des sophismes les plus spécieux et les plus trompeurs dont se servent les ennemis de Despréaux. Ils rangent hardiment à leur parti des écrivains renommés, qui, en admirant notre poëte, lui ont pourtant refusé quelques avantages que d'autres croient devoir reconnaître. C'est pour leur enlever ces appuis illusoires et confondre leur mauvaise foi, que je me permettrai de discuter l'opinion d'un de nos plus célebres académiciens, dont je fais profession d'aimer et d'honorer la personne et les talens. L'auteur des *Elémens de littérature*, ouvrage qui doit être mis au rang de nos bons livres classiques, et qui contient la théorie la plus lumineuse et la plus savamment approfondie de tous les arts de l'imagination, M. Marmontel a trop d'esprit et de lumieres pour ne pas reconnaître le mérite de Despréaux; aussi lui rend-il un hommage aussi authentique que légitime. Il voit en lui *un critique judicieux et solide, le vengeur et le conservateur du goût, qui fit la guerre aux mauvais écrivains et déshonora leurs*

exemples; fit sentir aux jeunes gens les bienséances de tous les styles; donna de chacun des genres une idée nette et précise; connut ces vérités premieres qui sont des règles éternelles; et les grava dans les esprits avec des traits ineffaçables. Ce sont ses termes; c'est le témoignage qu'il rend à l'auteur de l'*Art poétique*, et je n'aurai qu'à étendre et développer ce texte pour rendre compte de cette *influence* qu'on veut contester. Il y a loin de ce langage au mépris qu'ont affecté ceux qui ont dit ce *plat Boileau*, *le nommé Boileau*, *le froid versificateur Boileau*, ceux qui lui ont reproché, ainsi qu'à Racine, d'avoir *perdu la poésie française.* J'ai pris la liberté, il y a déjà long-temps, d'en rire avec le public, et cela ne mérite pas d'autre réponse. Mais il peut être intéressant d'examiner les reproches et les restrictions qu'un écrivain tel que M. Marmontel mêle à ses éloges. Je ne prétends point le juger: ce sont des objections que je lui propose. Dans cette discussion, d'ailleurs, se trouveront naturellement placées les preuves que je crois faites pour consta-

ter tout le bien que Boileau a fait aux lettres, tout l'honneur qu'il a fait à la France, et c'est en ce moment le principal objet dont je dois m'occuper.

» Boileau n'apprit pas aux poëtes de » son temps à bien faire des vers; car » les belles scenes de Cinna et des Ho- » races, ces grands modeles de la versi- » fication française, étaient écrites, lors- » que Boileau ne faisait encore que d'as- » sez mauvaises satires. » *Elém. de litt.*

Quoiqu'il y ait de très-beaux vers, des vers sublimes dans Cinna, dans le Cid, dans les Horaces, quoique ces belles scenes ayent été les premiers modeles du style tragique, ceux où Corneille enseigna le premier, comme je l'ai dit ailleurs, quel ton noble, élevé, soutenu, devait distinguer le langage de Melpomene, je ne crois pas que ce fussent encore *les grands modeles de la versification française.* Il aurait fallu pour cela que ces *belles scenes* fussent écrites avec une élégance continue, que la propriété des termes, l'exactitude des constructions, la précision, l'harmonie, toutes les convenances du style y fussent habituelle-

ment observées, et il s'en faut de beaucoup qu'elles le soient. Le premier ouvrage de poésie où le mécanisme de notre versification ait été parfaitement connu, où la diction ait toujours été élégante et pure, où l'oreille et la langue ayent été constamment respectées, ce sont les sept premières satires de Boileau qui parurent avec le discours adressé au roi en 1666, un an avant Andromaque. M. Marmontel trouve ces satires *assez mauvaises :* on peut trouver ce jugement bien rigoureux. Ces satires doivent être considérées sous différens rapports: s'il s'agit de l'intérêt du sujet; la difficulté de la rime, les embarras de Paris, un mauvais repas, les sermons de Cassagne et de Cotin et la Pucelle de Chapelain, peuvent n'être pas des objets fort attachans pour la postérité, et c'est en ce sens que Voltaire a dit qu'elle *n'y arrêterait point ses regards.* Mais il s'agit ici de versification et de style, et sous ce point de vue notre langue n'avait encore rien produit d'aussi parfait. Que m'importe, a dit Voltaire, en comparant les sujets des satires de Boileau à ceux qu'a traités Pope, que m'importe

Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à notre intelligence.

Ce jugement, comme l'on voit, ne porte que sur la comparaison des matieres plus ou moins importantes. Mais il est ici question de vers, de goût, de style, et Voltaire avoue que ces vers sont *beaux*; et c'était un très-grand mérite dans un temps où il fallait épurer et former la langue poétique. Aussi ces satires, qui aujourd'hui nous intéressent moins que les autres écrits du même auteur, eurent un succès prodigieux; et ce n'était pas seulement parce que c'étaient des satires, c'est que personne n'avait encore écrit si bien en vers. Les pieces de Moliere, si remplies de vers heureux, ne pouvaient pas être des modeles du style soutenu, d'abord parce que le genre comique admet le familier, et de plus, parce qu'elles fourmillent de fautes de langage et de versification. On convient que celles de Corneille, dans un autre genre, méritent le même reproche: c'était donc la premiere fois que nous avions un ouvrage en vers, écrit avec toute la perfection dont il était susceptible. Boileau

nous apprit donc le premier à chercher toujours le mot propre, à lui donner sa place dans le vers, à faire valoir les mots par leur arrangement, à relever et ennoblir les plus petits détails, à se défendre toute construction irréguliere, toute locution basse, toute consonnance vicieuse, à éviter les tournures louches ou prosaïques ou recherchées, les expressions parasites et les chevilles, à cadencer la période poétique, à la suspendre, à la varier, à tirer parti des césures, à imiter avec les sons, à n'user des figures qu'avec choix et sobriété; et qu'est-ce que tout cela, si ce n'est *apprendre aux poëtes à bien faire des vers?* On peut apprendre cet art même à ceux qui font des ouvrages de génie. Corneille et Moliere en avaient fait; car le génie devance toujours le goût. Mais Boileau qui n'aurait fait ni le *Cid* ni le *Misantrope*, fut précisément l'homme qu'il fallait pour donner à notre langue ce qui lui manquait encore, un système parfait de versification. Il s'occupait particuliérement à étudier la nôtre; il avait un tact juste, une oreille délicate, un discernement sûr.

travailla toute sa vie sur le vers français ; il en perfectionna le mécanisme, en surmonta les difficultés, en indiqua les effets et les ressources, en évita les défauts. Aussi est-ce après lui que parut un homme qui joignit au génie dramatique qu'avaient possédé Corneille et Moliere, une pureté, une élégance, une harmonie, une sûreté de goût, que ni l'un ni l'autre n'avait connues ; et il est permis de croire que lié avec Despréaux, l'époque de son Alexandre, dont la verification laisse encore tant à desirer, il apprit à être bien plus précis, plus élégant, plus châtié, plus séyere dans *Andromaque*, et bientôt après à s'élever jusqu'à la perfection de *Britannicus* et d'*Athalie*, au-delà desquels il n'y a rien.

Je crois avoir positivement spécifié la premiere obligation que nous avons à Boileau et à ses satires, et les raisons du grand éclat qu'elles eurent en paraissant. Si j'avais besoin d'ajouter des autorités à l'évidence, j'en citerais une qui ne peut pas être suspecte, et qui prouve combien les meilleurs esprits du temps avaient senti le mérite particulier que je fais observer

dans ces satires, aujourd'hui trop rabaissées. Moliere devait lire une traduction en vers de quelques chants de Lucréce, dans une société où se trouva Despréaux : on pria celui-ci de lire d'abord la satire adressée à Moliere sur la rime, piece qui n'était pas encore imprimée, non plus qu'aucune des autres du même auteur. Mais quand Moliere l'eut entendue, il ne voulut plus lire sa traduction, *disant qu'on ne devait pas s'attendre à des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de M. Despréaux, et qu'il lui faudrait un temps infini, s'il voulait travailler ses ouvrages comme lui.* Ce propos est à-la-fois l'excuse de Moliere, à qui le temps manquait, et l'éloge de Boileau qui employait le sien. L'un était obligé de faire des pieces de théâtre qui devaient être prêtes au jour marqué ; l'autre n'avait que des vers à faire, pouvait les travailler à loisir, et le caractere de son esprit le portait à les travailler jusqu'à ce qu'ils fussent aussi bons qu'il était possible. Ainsi la nature et les circonstances se réunissaient pour faire de lui le meilleur versificateur qui eût encore

existé parmi nous. L'un de ses amis, Chapelle, qui dans la familiarité d'un commerce intime, se moquait de sa patience laborieuse, plaisantait sur sa *cruche à l'huile*, et lui disait si gaîment, *tu es un boeuf qui fait bien son sillon*, Chapelle si éloigné en tout de la moindre conformité avec lui, reconnaissait la supériorité de ses vers.

Tout bon paresseux du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.
Mais quant à monsieur Despréaux,
Il en compose de fort beaux.

Pourquoi cette même satire sur la rime, qui fit tant de peur à Moliere, nous paraît-elle assez peu de chose? C'est que la difficulté de rimer est un mince sujet dont le style ne peut plus racheter à nos yeux la petitesse; c'est que notre versification s'étant perfectionnée dans le dernier siecle, nous voulons dans celui-ci que ce mérite ne soit jamais seul, que l'on dise d'excellentes choses en bons vers.

Mais avant d'en venir là, il a fallu apprendre à en faire, et celui qui nous l'apprit le premier, c'est Boileau. Graces à lui et à ceux qui l'ont suivi, ce n'est pas assez que *le boeuf fasse bien son sillon*; il faut qu'il laboure une terre fertile.

Maintenant si j'osais énoncer un jugement sur la valeur réelle de ces satires, j'avouerais d'abord, quoi qu'il pût m'en arriver, que je les lis toutes avec plaisir, excepté les trois dernieres. Celle sur *l'équivoque*, qui est la douzieme, est généralement condamnée: c'est un fruit dégénéré, une faible production d'un sol épuisé. On ne reconnaît point le bon esprit de l'auteur dans cette longue et vague déclamation qui roule toute entiere sur un abus de mots, et où l'on attribue à *l'équivoque* tous les malheurs et les crimes de l'univers, à dater du péché originel et de la chûte d'Adam, jusqu'à la morale d'Escobar et de Sanchez. Le satirique vieilli redit en assez mauvais vers ce qu'avait dit Pascal en très-bonne prose, et ce n'est plus, à quelques endroits près, le style de Boi-

leau. On le retrouve un peu plus dans la satire sur *le faux honneur*, dont les soixante premiers vers sont encore dignes de lui, mais le reste est un sermon froid et languissant, chargé de redites. L'auteur est presque toujours hors du sujet; et les tournures monotones et le prosaïsme avertissent de la faiblesse de l'âge. La satire contre les femmes, quoique plus travaillée, quoiqu'elle offre des portraits bien frappés, entre autres celui du directeur, quoique les transitions y soient ménagées avec un art dont le poëte avait raison de s'applaudir, n'est pourtant qu'un lieu commun qui rebute par la longueur et révolte par l'injustice. Tout y est appuyé sur l'hyperbole, et Boileau qui en a reproché l'excès à Juvenal, n'aurait pas dû l'imiter dans ce défaut. Je ne dissimule point ses fautes, ce me semble; elles sont en partie celles de la vieillesse, et l'on peut aussi les attribuer à cette mode assez générale de son temps, de faire entrer la religion dans des sujets où elle était étrangere. C'est là ce qui lui fait conclure dans la satire sur *l'honneur*,

Qu'en Dieu seul est l'honneur véritable,

quoique ces deux idées n'eussent pas dû se rencontrer ensemble. C'est là ce qui lui dicta celle de ses épîtres que les connaisseurs goûtent moins que les autres, l'épître sur l'amour de Dieu, sorte de controverse trop peu faite pour la poésie, quoique la prosopopée qui termine la pièce soit heureuse et vive. Ces sujets occupaient alors tout Paris échauffé sur la controverse, comme il l'a été de nos jours sur la musique. L'on oubliait qu'il fallait laisser ces questions à la Sorbonne, et que les muses ne veulent point que l'on dogmatise en vers.

Quant aux neuf autres satires, quoique ce soit le moindre des bons ouvrages de Boileau, je hasarderai encore d'avouer que j'aime à les lire, parce que j'aime la bonne poésie, la bonne plaisanterie et le bon sens. Elles sont moins philosophiques, moins variées que celles d'Horace; il y a moins d'esprit, la marche en est moins rapide; il emploie moins souvent la forme dramatique du dialogue, et quand il s'en sert, c'est avec moins de vivacité; mais on peut être au-dessous d'Horace et n'être pas à mépriser. Il a même, au-

tant que je puis m'y connaître, deux avantages sur le satirique latin ; il a plus de poésie, et raille plus finement. Horace a fait comme lui la description d'un repas ridicule ; c'est, si l'on veut, un bien petit sujet ; mais si le mérite du poëte peut consister quelquefois à relever les petites choses, comme à soutenir les grandes, je saurai gré à Boileau d'avoir été en cette partie bien plus poëte qu'Horace dans le récit du festin. Personne ne lui avait donné le modele de vers tels que ceux-ci :

Sur un lievre flanqué de six poulets étiques ;
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encore le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.

C'est là, j'en conviens, un très-mauvais rôt ; mais ce sont de bien bons vers. La piece entiere est écrite de ce style, et l'auteur l'a égayée par la conversation des campagnards, qui forme une espece de scene fort plaisante. Quant à la raillerie, il y excelle, et personne en ce genre ne

l'a surpassé. La satire neuvieme, adressée à son esprit, a toujours passé pour un chef-d'oeuvre de gaîté satirique, pour le modele du badinage le plus ingénieux.

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique,
Qui ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on prêcher si bien qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui, Juvenal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin, etc.

On ne peut pas railler plus agréablement. La satire sur la noblesse est fort belle, mais pourrait être plus approfondie. On regarde comme une de ses meilleures la satire sur l'homme: c'est une de celles où il y a le plus de mouvement et de variété, et qui dans le temps eurent le plus de vogue. Desmarets et d'autres écrivains de même trempe en firent une critique très-absurde, en prenant le sens de l'auteur dans une rigueur littérale. Ils crierent

au sacrilege sur le parallele d'un âne et d'un docteur: ils prouverent démonstrativement que l'un en savait plus que l'autre, et je crois que Boileau en était persuadé. Mais qui ne voit que le fond de cette satire est réellement très-vrai et très-philosophique? Qui peut nier que l'homme qui fait un mauvais usage de sa raison, ne soit en effet au-dessous de l'animal qui suit l'instinct de la nature? Cette vérité appartient à la satire morale, et Boileau l'a fort bien développée.

On lui a reproché de manquer de *verve*; on a dit que ses vers étaient *froids*. Ces reproches ne me semblent pas fondés: il a la sorte de verve dont la satire est susceptible, et Juvenal qui l'a outrée est presque toujours déclamateur. Si les vers de Boileau étaient *froids*, ils auraient le plus grand de tous les défauts: on ne les lirait pas.

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur,

a-t-il dit lui-même, et avec grande raison. Entend-on par vers *froids* ceux qui n'expriment pas des sentimens et des passions? on se trompe. Les vers ne sont *froids* que

lorsqu'ils n'ont pas le degré d'expression qu'ils doivent avoir relativement au sujet, et si dans le sujet il n'y a rien pour le coeur, le poëte n'est pas obligé de parler au coeur. Boileau, dans ses satires, parle seulement à la raison et au goût. Il faut voir s'il parle *froidement* des objets qu'il traite, s'il n'y met pas la sorte d'intérêt qu'on peut y mettre: dans ce cas il aurait tort. Mais s'il s'échauffe contre les travers de l'esprit humain et le mauvais goût des auteurs, autant qu'il convient de s'échauffer sur de tels objets, il a de la *verve*. La *verve* en ce genre, c'est la mauvaise humeur, et qui peut dire qu'il en manque; qu'elle ne donne pas à son style tous les mouvemens qui doivent l'animer? Ouvrez ses écrits au hasard; voyez la satire sur l'homme que je viens de citer; entendez-le crier contre le monstre de la chicane.

Un aigle sur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience,

Et jamais juge entr'eux, ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun, l'un avec l'autre, en toute sureté,
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'était peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer?
Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encor de lois embrouiller un Digeste,
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.

Est-ce là écrire *froidement?* Remarquez ce dernier trait contre le fastidieux babil de la plaidoirie, qu'il met avec un sérieux si comique au-dessus de tous les maux que produit la chicane? N'est-ce pas là le cachet de la satire? n'est ce pas mêler, comme il le prescrit, *le plaisant au sévere?* En vérité, quoi qu'on en dise, ce Boileau savait son métier. Veut-on lui contester le droit de se moquer des plats écrivains? Ecoutez-le.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!

Et

Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre;
C'est un sombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un; *pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer: que n'écrit-il en prose!
Voilà ce que l'on dit: et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrete,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere:
On le veut, j'y souscris et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modele on vante ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux-esprits;
Comme roi des auteurs qu'on l'éleve à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire:
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et comme ce barbier,

Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Et c'est là cet homme *sans verve*, ce versificateur *froid?* Le Misantrope dans ses accès a-t-il un autre ton? Prenons même cette satire *contre la rime*, si souvent censurée. Je sais que la rime importe fort peu à beaucoup de gens ; mais elle désole parfois ceux qui la cherchent. Voyons s'il n'en parle pas en poëte et en poëte satirique.

Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
Ma muse au moins souffrait une froide épithete,
Je ferais comme un autre, et sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louois Philis *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt, *à nulle autre seconde.*
Si je voulais vanter un objet *nompareil*,
Je mettrais à l'instant, *plus beau que le soleil.*
Enfin, parlant toujours *d'astres et de merveilles*,
De *chefs-d'œuvres des cieux*, de *beautés sans pareilles*;
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide,
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.

Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée,
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison!
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleraient sans envie :
Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant,
Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir et le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de soins, libre de passion,
Sait donner une borne à son ambition;
Et fuyant des grandeurs la présence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune;
Et je serais heureux, si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avait fait rimer.

. . . . . .

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens.
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire,
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art asservir son génie!
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir :
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;

Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

Eh! bien, s'est-il donc si mal tiré de cette piece sur la rime? n'a-t-il pas su joindre l'agrément à l'instruction? était-ce une chose inutile de proscrire ces hémistiches rebattus, ces épithetes de remplissage que l'on prenait pour de la poésie, et qu'il frappa d'un ridicule salutaire? N'y a-t-il pas un grand sens dans ce contraste qu'il établit entre l'homme médiocre toujours enchanté de ce qu'il fait, parce qu'il n'imagine rien au-delà, et l'homme supérieur que tourmente toujours l'idée du mieux, quand il a trouvé le bien?

Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

Moliere fut frappé de ce vers comme d'un trait de lumiere. *Voilà*, dit-il au jeune poëte en lui serrant la main, *une des plus belles vérités que vous ayez dites. Je ne suis pas de ces esprits sublimes dont vous parlez; mais tel que je suis, je n'ai rien*

fait en ma vie dont je sois véritablement content. Les détracteurs des grands écrivains auraient tort de se prévaloir contre eux de cet aveu qui leur est commun avec Moliere, et de dire : nous avons donc raison de vous censurer. Le génie aurait droit de répondre : oui, si en me censurant vous m'éclairiez; mais vous n'en avez le plus souvent ni la volonté ni le pouvoir. Vos critiques et ma conscience sont rarement d'accord, et ce que je cherche, ce n'est pas vous qui me le montrerez.

Pour revenir à cette satire, je ne me pique pas d'être plus difficile que Moliere, et je la trouve très-agréable. Au reste en rendant aux satires de Boileau la justice que je leur crois due, je ne prétends pas qu'elles soient irréprébensibles; que dans la foule des bons vers, il n'y en ait quelques-uns de faibles ou même de mauvais; que quelques idées ne manquent de justesse. On l'a relevé sur Alexandre qu'il veut mettre *aux Petites-Maisons*; cela est un peu fort, même dans une satire, et de plus on a observé qu'il y avait une contradiction mal-adroite à traiter si mal Alexandre, qu'ailleurs il met à côté de

Louis XIV. Mais je pense que malgré ces taches, qui sont rares, ses satires furent très-utiles dans leur temps, et qu'elles sont encore très-estimables dans le nôtre. Il me paraît les avoir fort bien appréciées lui-même dans cet endroit de son épître à M. de Seignelay.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure.
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Par-tout se montre aux yeux et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour par-tout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Tel est en effet le caractere de Boileau, dans ses satires, et dans ses épîtres et dans l'*Art poétique*, qui sont fort au-dessus de ses satires: c'est par-tout le poëte de la raison. M. Marmontel *reconnaît en lui toutes*

les qualités du poëte, hormis la sensibilité, et les graces du naturel. A l'égard de la *sensibilité*, nous avons déjà vu quelle valeur on peut donner à ce reproche, et puisque la nature ne l'avait pas fait *sensible*, on ne peut que le louer d'avoir eu la sagesse de ne pas entreprendre des ouvrages qui auraient exigé une qualité qu'il n'avait pas. Quant au *naturel*, s'il ne va pas chez lui jusqu'à la *grace*, on ne peut pas dire assurément qu'il en manque : il a toujours celui qui tient au bon sens et au goût, et qui exclud toute affectation. Voltaire a dit que Boileau avait répandu dans ses écrits *plus de sel que de grace*: cette appréciation me paraît plus mesurée.

Il faut en venir à ces jugemens d'autant plus reprochés à Boileau, qu'on pardonne moins à celui qui a si souvent raison, d'avoir tort quelquefois. C'en est un réel de n'avoir pas su, comme le dit M. Marmontel, *aimer Quinault, ni admirer le Tasse.* Mais n'oublions pas ce que j'ai rappelé ailleurs, que ses satires sont antérieures aux opéras de Quinault, qui ne fut connu d'abord que par de mauvaises tragédies. N'oublions pas que le satirique

a déclaré que les opéras de Quinault *lui avaient fait une juste réputation.* Je ne prétends pas détruire le reproche, mais seulement le restreindre. Ce n'était pas un éloge suffisant d'avouer que l'auteur d'Atys et d'Armide *excellait à faire des vers bons à être mis en chant*, puisque ces vers se sont trouvés bons à lire et à retenir; mais si le critique a été trop sévere, il n'a pas été absolument injuste, et il y a bien quelque différence. Il ne l'a pas été non plus envers le Tasse. Peut-être eût-il mieux valu ne pas faire ce vers fameux, où il n'est cité que sous un rapport défavorable :

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

mais ce vers est-il sans fondement ? Les plus grands admirateurs de ce poëte (et je suis du nombre) peuvent-ils disconvenir qu'il ne soit aussi inférieur à Virgile pour le style qu'il l'emporte sur lui pour l'invention? Sa poésie n'est-elle pas assez souvent faible dans l'expression et recherchée dans les idées ? Ce *clinquant* que blâme Despréaux, n'est-il pas assez fréquent dans la Jérusalem, et même dans

les morceaux les plus importans ou les plus pathétiques, dans la description des jardins d'Armide, dans le récit de la mort de Clorinde? L'Aristarque du siecle n'était-il pas d'autant plus fondé à réprouver ce *clinquant* qu'il opposait à *l'or de Virgile* qu'alors la France allait chercher ses modeles dans l'Italie et dans l'Espagne? Et n'était-ce pas sa mission de faire voir en quoi ces modeles pouvaient être dangereux? Faut-il en conclure que le mérite du Tasse lui eût échappé? Il y revient dans *l'Art poétique*, à propos de l'intervention du diable et de l'enfer des chrétiens, qu'il veut exclure de l'épopée moderne. Je crois cette prohibition beaucoup trop rigoureuse, et je ne condamnerai dans le Tasse que l'usage trop répété de ce moyen, et quelquefois avec peu d'effet. Mais enfin voici comme Despréaux s'exprime sur lui :

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès :
Je ne veux point ici lui faire son procès;
Mais quoi que notre siecle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,

Et si Renaud, Argant, Tancrede et sa maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ils ont fait plus ; ils l'ont enrichi d'un grand intérêt. Mais ces vers enfin ne sont-ils pas un éloge du Tasse ? Boileau convient que son livre a *illustré l'Italie*; il rend témoignage à *sa gloire*; il ne le dément pas ; il explique sur quoi elle est fondée, et son explication est très-judicieuse. Veut-on savoir quel est sur ce même poëte l'avis d'un de ses plus zélés partisans, de Voltaire? précisément, celui de Boileau : il place le Tasse après Virgile.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas.
Mais que ne tolere-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie ?

Toutes ces considérations peuvent justifier suffisamment l'avis de Boileau, mais pas tout-à-fait le vers dont on se plaint. Le Tasse malgré ses défauts, est un si grand poëte, qu'il ne fallait pas le nommer à côté de Virgile, uniquement pour sacrifier l'un à l'autre; et je conviens avec M. Marmontel que ce n'est pas là *savoir admirer le Tasse*.

Mais est-il vrai, comme l'avance le même auteur, qu'*il confondit Lucain avec Brébeuf dans son mépris pour la Pharsale?* je n'en vois nulle part la preuve. Il n'a nommé Lucain qu'une seule fois :

> Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
> Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

C'est énoncer simplement la disproportion qu'il y a entre eux deux; et quoique Lucain, mort très-jeune, eût montré un grand talent, son poëme est si défectueux, qu'on ne peut faire un crime à Boileau de l'avoir mis à une grande distance de l'Enéïde; mais d'ailleurs il n'en parle nulle part avec *mépris.*

Il mit Horace à côté de Voiture; et c'est un de ses plus grands torts. Je sais qu'il était fort jeune, et que la voix publique l'entraîna; mais celui que la grande réputation de Chapelain ne put séduire ni intimider, devait-il être la dupe de celle de Voiture? Voltaire prétend qu'il rétracta ses éloges: non, il les restreignit, et ce n'était pas assez. Il dit dans la satire sur *l'équivoque*:

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse ambiguë; etc.

Un siecle entier de proscription a prouvé que Voiture n'est point un *auteur si charmant*,

Ni *pour mille beaux traits vanté si justement.*

S'il l'était, on le lirait; mais on ne le lit pas, on ne peut pas le lire, parce qu'à peu de chose près, il est fort ennuyeux, quoiqu'il ait eu de l'esprit et même qu'il n'ait point été inutile; mais il n'avait proprement que de l'esprit de société, et celui-là ne vaut rien dans un livre.

Enfin pour achever la liste de tous les péchés de Boileau, il n'a point nommé Lafontaine dans son *Art poétique*, et l'on aura peut-être plus de peine à lui pardonner ce silence que tous les arrêts contre lesquels on a réclamé. Ce n'est certainement pas faute d'avoir senti le talent de Lafontaine: heureusement nous avons une dissertation sur *Joconde* qui en fait foi.

On a imprimé tout récemment qu'il n'avait pu parler de ses fables, parce qu'elles n'avaient paru qu'en 1678, cinq ans après l'*Art poétique*. Mais une apologie si mauvaise de tout point montre seulement avec quelle légéreté l'on prononce aujourd'hui sur tout, et combien ceux qui parlent de littérature dans les journaux sont sujets à ignorer les faits les plus faisés à constater. D'abord, sur la date, on s'est trompé de dix ans. Les six premiers livres des fables ont paru en 1668, dédiés au Dauphin, fils de Louis XIV; et de plus, quand elles n'auraient été publiées qu'après la premiere édition de l'*Art poétique*, qui aurait empêché Boileau d'en faire mention dans les autres éditions qui se sont suivies de son vivant? La Fable et Lafontaine ne devaient-ils pas fournir à un poëme didactique un article intéressant et même nécessaire? Il est très-probable que la vraie cause de cette étrange omission fut la crainte de déplaire à Louis XIV, dont la piété très-scrupuleuse avait été fort scandalisée des contes de Lafontaine, et dont l'opinion sur ce point était fortifiée par un rigo-

risme qu'on affichait sur-tout à la cour. C'est là probablement le motif qui fit taire Boileau ; mais ce motif n'est pas une excuse.

Je n'ai déguisé aucune des accusations portées contre lui, et j'ai tâché de les exposer sous leur vrai point de vue, leur laissant ce qu'elles avaient de réel, et modérant ce qu'elles avaient d'outré. Il en résulte qu'il a quelquefois poussé la sévérité trop loin, et qu'il n'a été trop complaisant qu'une seule fois : cette disproportion peut assez naturellement se trouver dans un satirique de profession. C'est par cette raison, sans doute, que M. Marmontel le taxe d'avoir été un critique *peu sensible*. Il le fut trop peu, il est vrai, pour le Tasse et Quinault, mais non pas pour Racine et Moliere. Avec quel intérêt il parle de notre grand comique dans son épître à Racine!

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,

Venaient pour diffamer son chef-d'oeuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scene plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, rougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne *put plus* se tenir.

L'époque de cette épître fait autant d'honneur à Boileau que l'épître même: elle fut adressée à Racine, au moment où la cabale avait fait abandonner Phedre, et accumulait contre la piece et l'auteur les critiques et les libelles. Boileau seul tint ferme contre l'orage, et voulut rendre publique sa protestation contre l'injustice. Il était l'ami de Racine, dira-t-on: son courage n'en est pas moins digne d'éloges. Il est si rare qu'en pareille occasion l'amitié fasse tout ce qu'elle doit faire, sur-tout l'amitié des gens de lettres! Et je parle de ceux qui méritent ce nom,

de ceux qui ont le plus de droits à l'estime générale. C'est une vérité triste, mais trop prouvée : on peut appliquer aux lettres ce mot de l'Evangile : *Les enfans de ténebres sont plus éclairés sur leurs intérêts que les enfans de lumiere.* Voyez comme les mauvais auteurs font cause commune ; comme ils se prodiguent réciproquement les plus grandes louanges sur les plus misérables productions, quels efforts on fait pour relever des pièces proscrites également à la cour et à la ville ! Mais à quoi doit s'attendre ordinairement celui qui donne un bon ouvrage, celui dont on peut craindre la supériorité ? Que ses ennemis en diront bien haut tout le mal qu'ils n'en pensent pas, et que ses amis en diront tout bas beaucoup moins de bien qu'ils n'en pensent. Ils ne diront pas une sottise ridicule ; mais ils ne diront pas non plus la vérité décisive. Ils suivront tout doucement le public ; mais ils ne le devanceront pas : sans contrarier son mouvement, ils ne feront rien pour l'accélérer. Tel est le coeur humain : on n'aime point à voir ses confreres monter d'un

degré, et quand l'homme de talent y parvient, à qui le doit-il? Au public indifférent, qui à la longue est toujours juste. Souvent il le serait plutôt, s'il entendait une voix faite pour le décider; souvent il ne faut qu'un homme accrédité pour montrer la vérité à ceux qui sont prêts à la suivre; mais qui veut prendre sur lui d'être cet homme? Quand on abandonna *Brutus*, que firent les beaux esprits du temps, ceux même que Voltaire appelait ses *amis?* Ils lui conseillerent de renoncer au théâtre. Quand on sifflait *Adélaïde*, qui prit sa défense? Qui voulut être le vengeur du talent et le guide du public impartial? Boileau fut cet homme pour Racine: aussi contribua-t-il beaucoup à la résurrection de Phedre. Au milieu du déchaînement universel, il osa dire à l'illustre auteur:

Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Eh! qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siecle fortuné,

Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Applaudissons à ce langage de l'amitié, prononçant les arrêts de la justice.

Après avoir examiné ce que sont ses satires en littérature, faudra-t-il les justifier en morale? On sait combien, sous ce rapport, elles furent attaquées dans le dernier siècle : elles ne l'ont pas été moins dans celui-ci. On n'a plus cherché à intéresser dans cette cause l'Etat et la religion, parce qu'il ne s'agissait plus de perdre l'auteur; mais on a mis en avant cet esprit de société dont on abuse aujourd'hui en tout sens. On a dit qu'il n'était pas permis, qu'il n'était pas honnête d'affliger l'amour-propre d'autrui. Ce principe est vrai en lui-même : il est la base de toutes les convenances sociales. Mais comment n'a-t-on pas vu que l'exception (et il y en a dans tout) se présentait d'elle-même dans un cas où l'on commence par se placer hors de l'ordre commun, et par mettre volontairement son amour-propre en compromis? Que fait tout homme qui rend le public juge de ses talens? Ne demande-t-il pas des louanges; et peut-il

les demander sans se soumettre par une conséquence nécessaire à la condition d'encourir le blâme? Je vous aurais loué, si vous m'eussiez satisfait : j'ai donc le droit de vous condamner, si je suis mécontent. Il n'y a personne qui ne soit autorisé à raisonner ainsi avec un auteur. Tout homme est obligé de vivre en société : il doit donc s'attendre à y trouver tous les ménagemens qu'il doit aux autres. Mais personne n'est obligé d'écrire : donc tout le monde est en droit de vous dire : vous n'écrivez pas bien. C'est une gageure que vous soutenez : vous ne pouvez pas la gagner sans vous exposer à la perdre.

Qu'on n'objecte pas que le public seul a le droit de juger : c'est ici un abus de mots : la voix du public ne peut se composer que de celle de chaque individu, et chacun peut donner la sienne. Le public prononce en corps lorsqu'il est rassemblé ; mais il ne l'est pas toujours, à beaucoup près ; et pour lors chacun peut donner sa voix en particulier, comme il la donnerait avec tous les autres.

On insiste : est-il permis d'imprimer contre quelqu'un ce que la politesse ne permettrait pas de dire en face? Le poète satirique répondra : c'est précisément parce que je parle au public, que je ne suis plus en société. L'auteur a donné son ouvrage, et je donne mon avis, chacun de nous à ses risques et fortunes : tout est égal ; le public est juge, et dans tout cela il n'y a rien contre la morale.

Au reste, j'aurais pu renvoyer sur cet objet à Boileau lui-même, dans la préface de ses satires : la question y est solidement discutée, et sa justification établie sur les meilleures raisons. S'il était besoin d'y joindre une autorité imposante, en est-il une que l'on pût préférer à celle du célebre Arnauld ? Le patriarche du jansénisme ne manquait sûrement ni de sévérité ni de lumieres. Voici comme il s'énonce dans sa lettre à Perrault, où il prend contre lui la défense des satires de Despréaux. » Les guerres entre les auteurs » passent pour innocentes, quand elles ne » s'attachent qu'à ce qui regarde la critique » de la littérature ; la grammaire, la » poésie, l'éloquence, et que l'on n'y

» mêle point de calomnies et d'injures » personnelles. Or, que fait autre chose » M. Despréaux à l'égard de tous les » poëtes qu'il a nommés dans ses satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras et autres, sinon d'en dire son jugement et d'avertir le public que ce » ne sont pas des modeles à imiter? Ce » qui peut être de quelque utilité pour » faire éviter leurs défauts et peut contribuer même à la gloire de la nation, » à qui les ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits; comme, » au contraire, ç'a été un déshonneur » à la France d'avoir fait tant d'estime » des pitoyables poésies de Ronsard. »

Et voilà en effet le bien que fit aux lettres cet homme dont on veut nier *l'influence*. Il parut au moment où il était le plus nécessaire, et pouvait devenir le plus utile. Les modeles ne faisaient que de naître: nous les voyons aujourd'hui dans l'élévation où le temps les a placés; mais il faut les voir à cette premiere époque, exposés à la concurrence, devant un public qui flottait encore entre le bon et le mauvais goût. Il faut son-

ger que les pieces de Montfleuri balançaient celles de Moliere, que les tragédies de Thomas Corneille avaient des succès aussi grands et plus grands que celles de Racine. Il faut se rappeler ce qu'était Chapelain, regardé comme l'oracle de la littérature, nommé par le roi pour être le distributeur de ses graces, honneur dangereux qui depuis n'a été accordé à personne, et que même aujourd'hui personne, à ce que j'imagine, n'oserait accepter. Cotin régnait à l'hôtel de Rambouillet, et avait du crédit à la cour où il s'en servait contre Moliere. Quelle sorte de bien pouvait faire alors un jeune poëte, qui avait assez de talent pour écrire très-bien en vers, assez de goût pour juger ceux des autres, assez de hardiesse et de véracité pour énoncer son opinion? A quoi pouvait servir la réputation qu'il obtint de bonne heure par ses premieres satires? A diriger le jugement de la multitude qui croit volontiers l'auteur qu'elle lit avec plaisir, à lui montrer la distance de Moliere à Montfleuri en célébrant l'un, et renvoyant l'autre

Aux laquais assemblés jouer ses mascarades;

à marquer l'intervalle entre Racine et Thomas Corneille, en exaltant l'un et se taisant sur l'autre; à ramener les esprits à la justice en se moquant de la Phedre qu'on applaudissait, et consacrant celle que l'on censurait; à opposer le ridicule au crédit et à la renommée de Chapelain. Nous croyons aujourd'hui qu'un poëme tel que la Pucelle n'avait besoin de personne pour tomber : point du tout : on en fit six éditions en dix-huit mois. Il ennuyait tout le monde, mais on n'osait pas le dire. La crainte retenait les gens de lettres qui voyaient dans sa main toutes les récompenses; le préjugé arrêtait les gens du monde qui n'osaient attaquer une si grande réputation. Furetiere seul eut cette confiance; mais il n'avait pas celle du public. Quand l'auteur de la Pucelle en fit la lecture chez le grand Condé, devant tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les deux sexes à la cour et à la ville, tout le monde se récriait, *que cela est beau* ? Madame de Longueville dit tout bas, à l'oreille du prince, *oui, cela est beau; mais cela est bien ennuyeux*; et ce mot qui courut,

passa pour une singularité de madame de Longueville. Notez qu'elle n'osa pas dire que cela ne fut pas *beau* : elle n'eut que le bon esprit de s'ennuyer et la bonne foi d'en convenir. Tout le monde n'est pas de même: nos jugemens dépendent si fort de ceux d'autrui! On se laisse si aisément entraîner au mouvement général! Mais quand un poëte tel que Despréaux fit voir *les durs vers* de Chapelain, *sans force et sans graces, enflés d'épithetes, montés sur de grands mots comme sur des échasses*, quand il se moqua de sa muse *allemande en français*, tout le monde fut de son avis. Cela n'était pas, comme le remarqueront peut-être des hommes *profonds*, fort important pour l'Etat: oui, mais cela n'était pas indifférent au bon goût.

Il convenait à celui qui avait su faire justice des mauvais auteurs et la rendre aux bons, de fixer les principes dont ses divers jugemens n'étaient que les conséquences: c'est ce qui lui restait à faire dans l'*Art poétique*. Cet excellent ouvrage, un des beaux monumens de notre langue, est la preuve de ce que j'ai eu occasion d'éta-

d'établir plus d'une fois, qu'en général la saine critique appartient au vrai talent, et que ceux qui peuvent donner des modèles sont aussi ceux qui donnent les meilleures leçons. C'était à Cicéron et à Quintilien à parler de l'éloquence : ils étaient de grands orateurs ; à Horace et à Despréaux de parler de la poésie : ils étaient de grands poètes. Que ceux qui veulent écrire en vers, méditent *l'Art poétique* de l'Horace français, ils y trouveront marqué d'une main également sûre le principe de toutes les beautés qu'il faut chercher, celui de tous les défauts dont il faut se garantir. C'est une législation parfaite dont l'application se trouve juste dans tous les cas, un code imprescriptible dont les décisions serviront à jamais à savoir ce qui doit être condamné, ce qui doit être applaudi. Nulle part l'auteur n'a mieux fait voir le jugement exquis dont la nature l'avait doué. Ceux qui ont étudié l'art d'écrire, qui en connaissent, par une expérience journalière, les secrets et les difficultés, peuvent attester combien ils sont frappés du grand sens renfermé dans cette foule de vers aussi bien pensés qu'heureu-

sement exprimés, et devenus depuis longtemps les axiômes du bon goût. Il serait bien injuste qu'ils perdissent de leur mérite, parce que le temps nous les a rendus familiers, ou parce que de grands modeles les avaient précédés. L'exemple ne rend pas le précepte inutile : ils se fortifient l'un par l'autre. L'exemple du bon est toujours combattu par celui du mauvais, sur-tout quand le bon ne fait que de naître. Tous les esprits ne sont pas également propres à en faire la distinction ; la multitude est facile à égarer ; la perfection est sévere, le faux esprit est séduisant; le mauvais goût est contagieux. Dans cette lutte continuelle de la vérité et de l'erreur, l'homme dont la main est assez sûre pour poser la limite immuable qui les sépare, l'homme qui nous montre le but, nous indique la véritable route ; nous détourne des chemins trompeurs, nous marque les écueils, ne rend-il pas un service important? n'est-il pas le bienfaiteur des arts? Accordons que *l'Art poétique* n'ait pu rien apprendre à un Racine, quoique le plus grand talent puisse toujours apprendre quelque chose d'un bon

esprit, il aura toujours fait un bien très-essentiel, celui d'enseigner à tout le monde pourquoi Racine était admirable. En disant ce qu'il fallait faire, il apprenait à juger celui qui avait bien fait, à le discerner de celui qui faisait mal. En resserrant dans des résultats lumineux toutes les regles principales de la tragédie, de la comédie, de l'épopée, et des autres genres de poésie, en renfermant tous les préceptes de l'art d'écrire dans des vers parfaits et faciles à retenir, il laissait dans tous les esprits la mesure qui devait servir à régler leurs jugemens. Il rendait familieres au plus grand nombre ces lois avouées par la raison de tous les siecles et par le suffrage de tous les hommes éclairés. Il dirigeait l'estime et le blâme; et s'il est vrai que l'empire des arts ne peut, comme tous les autres, subsister sans une police à-peu-près généralement reçue, sans des lois qui ayent une sanction et un effet, quoique souvent violées comme ailleurs, sans une espece d'hiérarchie qui établisse des rangs, des honneurs et des distinctions, l'écrivain qui a contribué plus que personne à fonder cet or-

dre nécessaire, qui fut, il y a cent ans, le premier législateur de la république des lettres, et qu'aujourd'hui elle reconnaît encore sous ce titre, ne mérite-t-il pas une éternelle reconnaissance ?

L'Art poétique eut à peine paru, qu'il fit la loi, non-seulement en France, mais chez les étrangers qui le traduisirent. Son *influence* n'y fut pas, à beaucoup près, si sensible que parmi nous; mais dans toute l'Europe lettrée, les esprits les plus judicieux en approuvèrent la doctrine. On peut bien croire qu'il excita la révolte sur le bas Parnasse : par tout pays les mauvais sujets n'aiment pas qu'on fasse la police. Mais ce fut en vain qu'on l'attaqua : la raison en beaux vers a un grand empire. La bonne compagnie sut bientôt par cœur ceux de Boileau, et il fallut s'y soumettre. Les rapsodies qu'on appelait poëmes épiques, et qui avaient encore de nombreux défenseurs, n'en eurent plus dès ce moment, et l'on n'appela point de l'arrêt qui les condamnait au néant. Le regne des pointes, déjà fort ébranlé, tomba entiérement au théâtre, au barreau et dans

la chaire, et l'on convint avec Despréaux de renvoyer à l'Italie,

De tous les faux brillans l'éclatante folie.

Le burlesque qui avait eu tant de vogue, fut frappé d'un coup dont il ne se releva pas, malgré Desmarets et d'Assouci qui jetaient les hauts cris, et prétendaient que Boileau n'avait décrié le burlesque que parce qu'il n'était pas en état d'en faire. La province n'admira plus *le Typhon* ni *l'Ovide en belle humeur*, et le bon d'Assouci, témoin de cette déroute, d'Assouci qui s'intitulait *empereur du burlesque*, prit le parti d'imprimer naïvement: *Si le burlesque ne divertit plus la cour, c'est que Scarron a cessé de vivre et que j'ai cessé d'écrire.* Boileau couvrit d'un ridicule ineffaçable ces productions si ennuyeusement emphatiques, ces grands romans si fort à la mode, dont les personnages hors de nature, les sentimens sans vérité, les intrigues sans passion, les aventures sans vraisemblance, les dangers sans intérêt, avaient passé sur la scene et introduit jusques dans la société le langage guindé et galimathias sentimental, qui

se reproduit aujourd'hui sous une autre forme. La considération personnelle dont jouissait mademoiselle Scudéry, que l'on traitait *d'illustre*, et ses protections puissantes n'intimidèrent point l'inflexible Aristarque, et ne tinrent pas contre quatre vers de l'Art poétique :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air et l'esprit français à l'antique Italie,
> Et sous des noms romains faisant notre portrait,
> Peindre Caton galant et Brutus damereť.

Le *fatras obscur* et empoulé de Brebeuf qui avait rendu la Pharsale *aux provinces si chere*, qui était d'autant plus capable de faire illusion, qu'il était mêlé de quelques *étincelles* brillantes, fut mis à sa place et distingué de la vraie grandeur. Boileau en appréciant Corneille, en payant au pere du théâtre le tribut d'une admiration éclairée, indiqua ses principales fautes, sans le nommer, en plus d'un endroit de *l'Art poétique*, la froideur de ses dissertations politiques et de son dialogue trop raisonné, le faste déclamatoire trop fréquent, même dans ses meilleures pieces, l'obscurité de l'intrigue d'Héraclius, l'em-

barras de quelques-unes de ses expositions, le défaut de *ressorts qui puissent attacher*. Il accoutuma le public à lui comparer Racine, et les auteurs à se modeler sur ce dernier, qui savait mieux que tout autre *émouvoir le spectateur*. Son autorité était si bien affermie, on le regardait tellement comme l'apôtre du goût et le grand justicier du Parnasse, que lorsque Charles Perrault leva contre les Anciens, au milieu de l'Académie, l'étendard d'une guerre que Lamotte renouvela depuis avec aussi peu de succès, Boileau déjà vieux ayant gardé le silence, le prince de Conti, connu par les agrémens de son esprit et son amour pour les lettres, celui dont Rousseau a si dignement célébré la mémoire, dit tout haut qu'il irait à l'Académie et qu'il écrirait sur le fauteuil de Despréaux, *tu dors, Brutus.*

Enfin pour borner cette énumération, et faire voir que *l'influence* du poëte ne s'étendait pas seulement sur les choses de goût et les matieres de littérature, et qu'un bon esprit sert à tout, deux vers de ses satires firent abolir l'infamie juridique du congrès qui souillait nos tribunaux; et son

arrêt *contre une inconnue nommée la raison*; badinage qui courut tout Paris après avoir été présenté au président de Lamoignon, nous sauva la honte d'un arrêt plus sérieux, que l'on sollicitait contre la philosophie de Descartes en faveur de celle d'Aristote. C'était bien assez de celui qu'on avait déjà rendu sur le même objet en 1624; et si du moins cette sottise ne fut pas réitérée, une plaisanterie de Despréaux en fut cause.

Heureusement dans les ouvrages dont il me reste à parler, dans les Epîtres et *le Lutrin*, les éloges unanimes qu'on accorde au poëte ne peuvent plus être mêlés d'aucune plainte, d'aucune chicane contre le critique. S'il est inférieur à Horace dans les satires (excepté la neuvieme) il est pour le moins son égal dans les épîtres. Je ne crois pas même que les meilleures du favori de Mécène puissent soutenir le parallele avec l'épître à M. de Seiguelay *sur le vrai*, et avec celle qui est adressée à M. de Lamoignon sur les plaisirs de la campagne, mis en opposition avec la vie inquiete et agitée qu'on mene à la ville. Auguste, dans les épîtres

d'Horace, n'a jamais été loué avec autant de finesse ni chanté avec un ton si noble, si élevé et si poétique, que Louis XIV l'a été dans celles de Despréaux. Enfin celles d'Horace n'ont pas un seul morceau comparable au passage du Rhin : il y a plus de mérite encore dans la louange délicate que dans la satire ingénieuse, et notre poëte possede éminemment l'un et l'autre.

Un bruit court que Louis va tout réduire en poudre,
Et dans Valenciennes est entré comme un foudre ;
Que Cambrai des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil ;
Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complette.
Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait des vers comme l'on prend des villes.

Ce dernier trait est charmant.

Pour moi qui sur ton nom déjà brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la satire,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix ;
Toutefois si quelqu'un de mes faibles écrits,
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;

Et comme tes exploits étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin veut les traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables:
Boileau qui dans ses vers pleins de sincérité
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

C'est là prendre ses avances avec toute l'adresse possible. Ce morceau récité devant Louis XIV, fit sur lui une impression sensible et devait la faire : plus un grand coeur aime la louange, plus il goûte vivement celle qui est apprêtée avec un art qui dispense de la repousser. Au reste, Boileau, en se vantant de parler comme l'histoire, ne disait rien qui ne fût vrai. Ce poëte qu'on accuse de manquer de philosophie, en eut assez pour louer un roi conquérant bien moins sur ses victoires que sur les réformes salutaires et les établissemens utiles que l'on devait à la sagesse de son gouvernement. Peut-être y avait-il quelque courage à dire au vainqueur de l'Espagne, au conquérant de la Franche-Comté et de la Flandre :

Il est plus d'une gloire : en vain aux conquérans
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs :
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siecle est fécond en heureux téméraires ;
Chaque climat produit des favoris de Mars ;
La Seine a ses Bourbons, le Tibre a ses Césars.
On a vu mille fois des fanges méotides
Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisans ;
Le ciel à les former se prépare long-temps.

. . . . . .

Assez d'autres sans moi ; d'un style moins timide,
Suivront au champ de Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paisible,
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans ;
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans
On verra par quels soins ta sage prévoyance,
Au fort de la famine, entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés ;
La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés ;
Du débris des traitans ton épargne grossie ;
Des subsides affreux la rigueur adoucie ;
Le soldat, dans la paix, sage et laborieux ;
Nos artisans grossiers rendus industrieux ;

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles,
Que payait à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Des loisirs d'un héros nobles amusemens.
J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées, etc.

Il n'y a pas un de ces vers qui ne rappelle un fait constaté dans l'histoire. Tout ce que la prose éloquente de Voltaire a consacré dans le siecle de Louis XIV, les lois, les manufactures, les canaux, la police, les travaux publics, la diminution des tailles, les édifices élevés pour les arts, tout est ici exprimé en beaux vers. On voit dans ces morceaux et dans beaucoup d'autres, non-seulement l'homme d'esprit qui sait plaire, le poëte qui sait écrire, mais l'homme judicieux qui choisit les objets de ses louanges, et ne veut pas être démenti par la postérité.

Si la versification de ses épîtres est plus forte que celle de ses satires, elle est aussi plus douce et plus flexible. Le censeur s'y montre moins et l'homme s'y montre davantage : c'est toujours le même fonds de raison ; mais elle éclaire souvent sans blesser. Ne reconnaît-on pas l'homme vrai,

l'ennemi de toute espece d'affectation, dans ces vers à M. de Seignelay?

Sans cesse on prend le masque, en quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure,
Par-là le plus sincere assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit : mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant.
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassé,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même :
Chacun pris dans son air, est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

On aurait tort de prendre trop à la lettre ces vérités morales, exprimées avec la précision poétique qui les rend plus piquantes. On sait bien qu'il y a des gens qui, pour être fort désagréables, n'ont

besoin, que d'être ce qu'ils sont ; mais cela n'empêche pas que le principe général ne soit très-juste, et que tout le morceau ne soit plein de ce bon sens que nous aimons dans les vers d'Horace. C'est lui qu'on croit lire aussi dans l'épître sur les douceurs de la campagne.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'oeil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes de Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Quand Boileau introduit dans ses épîtres

un interlocuteur, il dialogue bien mieux que dans ses satires. Il supprime toute formule de liaisons, ces *dis-tu*, *poursuis-tu*, *diras-tu*, qui reviennent si fréquemment dans sa satire contre les femmes et ailleurs, et jettent de la langueur dans le style. Voyez la conversation sur les auteurs dans la Satire du repas :

Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?
Mieux que vous mille fois, *dit le noble en furie.*
Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
A sur-le-champ l'auteur aigrement reparti.

On voyait assez que c'était *l'auteur* qui avait répondu, et un vers entier pour le dire, allonge inutilement un morceau qui doit être vif et rapide. Ses épîtres ne tombent point dans ce défaut : quand le poëte y dialogue, c'est avec la précision d'Horace, témoin l'entretien de Cynéas et de Pyrrhus, qui est un modele en ce genre; témoin l'épître à M. de Lamoignon, dans plus d'un endroit.

Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
Et le roi, que dit-il ? Le roi se prit à rire.

. . . . . .

Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade?
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
Non ; à d'autres, dit-il, on connaît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges!
Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ce progrès est d'autant plus louable, que dans les nombreuses critiques où l'on épluchait vers par vers toutes les poésies de l'auteur, on ne lui avait point reproché ce défaut, et cela prouve que les réflexions d'un bon écrivain l'instruisent mieux que toutes les censures.

Lorsqu'on a prétendu que Boileau n'avait ni *fécondité* ni *feu* ni *verve*, on avait apparemment oublié le *Lutrin*. Il fallait bien quelque *fécondité* pour faire un poëme de six chants sur un pupitre remis et enlevé; et si nous avons déjà vu que ses satires même n'étaient point dépourvues de l'espece de *verve* qu'elles comportaient, combien il a dû en montrer davantage

dans une espece d'ouvrage qui demandait de l'imagination pour construire une machine poëtique et du *feu* pour l'animer! Qui jamais, parmi ceux que l'on peut citer comme des connaisseurs, a méconnu l'un et l'autre dans le Lutrin? Tous les agens employés par le poëte ont leur destination marquée, et la remplissent en concourant à l'effet général. La fable, pendant cinq chants, est parfaitement conduite. La vérité des caractères, la vivacité des peintures y répandent tout l'intérêt dont un semblable sujet était susceptible, c'est-à-dire l'amusement qu'on peut prendre à voir de grands débats pour la plus petite chose. Mais que de ressources et d'art il fallait pour nous en occuper?

. . . . La Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

s'indigne du repos qui regne à la Sainte-Chapelle, et jure d'y détruire la paix, comme elle a su la détruire ailleurs. Elle apparaît en songe, sous les traits d'un vieux chantre, au prélat qu'elle excite et souleve contre le grand chantre son rival. Elle lui suggere le projet d'ensevelir ce

fier concurrent sous la masse d'un vieux lutrin, relégué depuis long-temps dans une sacristie. Tous les préparatifs pour cette entreprise se font avec la plus grande solennité, et c'est toujours à table que se prennent toutes les résolutions. Au moment où les amis du prélat, choisis par le sort, vont élever dans la nuit ce lutrin qui doit désespérer le chantre, la Discorde pousse un cri de joie.

L'air qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Citeaux réveiller la mollesse.

La Nuit, sa confidente naturelle, lui raconte les querelles qui vont s'allumer. La Mollesse en prend occasion de se plaindre de tous les maux qu'on lui a faits; elle regrette les beaux jours de son regne, et là se trouve si heureusement amené celui de Louis XIV, que les détracteurs même de Boileau ont rendu hommage à la beauté de cet épisode, qui laisse les admirateurs sensibles hésiter entre le mérite de l'invention et celui de l'exécution. Mais avec quelle facilité l'auteur rentre dans son sujet, et sait lier cet épisode à l'action!

Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidelle;
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser,
Oui, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! nuit, si tant de fois dans les bras de l'amour,
Je t'admis au plaisir que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas....

Ainsi la Nuit se trouve mise en action. Elle va cacher dans le creux du lutrin le hibou qui fait une si grande peur aux trois champions réunis pour emporter la fatale machine; et il faut que la Discorde, sous les traits de Sidrac, les harangue pour leur rendre le courage, et les fasse rougir de leur puérile frayeur. Ils se raniment, mettent la main à l'œuvre,

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

Voilà de la fiction, du mouvement et de l'action, c'est-à-dire tout ce qui donne de la vie à un poëme, soit badin, soit héroïque, et ce qui serait encore trop peu de chose sans le style; mais il est au-dessus de tout le reste.

Les critiques du temps se déchaînerent contre cet incident du hibou: ils le tour-

verent trop petit, et le commentateur Saint-Marc qui veut toujours donner tort à Boileau, comme Brossette veut toujours lui donner raison, a fait une longue diatribe contre l'intervention de la Nuit et contre le hibou. Mais Saint-Marc et ceux dont il s'est fait l'apologiste, ont apparemment voulu oublier la nature du sujet: ils n'ont pas voulu voir que le hibou figure très-convenablement avec le perruquier, l'Amour, et le sacristain, Boirude, qui vont, armés d'une bouteille, à la conquête d'un lutrin. Les événemens sont dignes des personnages, comme le combat des chantres et des chanoines, qui se jettent à la tête des livres de Barbin sur le grand escalier du Palais, est l'espece de bataille qui convenait à cette espece d'épopée.

Mais comment l'auteur a-t-il pu enrichir une matiere si stérile, et se soutenir si long-temps avec si peu de moyens? Comment a-t-il pu faire tant de beaux vers sur une querelle de chapitre? C'est là le miracle de son art; c'est à force de talent poétique, c'est en prodiguant à pleines mains le sel de la bonne plai-

santerie, en donnant à tous ses personnages une physionomie vraie et distincte, qu'il est parvenu à transporter le lecteur au milieu d'eux, et à l'attacher par des ressorts qui dans une main moins habile auraient manqué d'effet. Tous ses héros ont une figure dramatique, une tête et une attitude pittoresque, et rien n'est plus riche que le coloris dont il les a revêtus. Veut-il peindre le prélat qui repose?

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Ici c'est le vieux Sidrac, conseiller du prélat, qui s'avance dans l'assemblée.

Quand Sidrac à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges;
Il sait de tous les temps les différens usages;
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de cheffecier.

Là c'est le docteur Alain.

Alain tousse et se leve; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la somme.

Qui possede Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'Akempis.

Ce latin qui est celui de *l'Imitation*, est le plus facile de tous à entendre. Le poëte place toujours à-propos le trait comique qui réduit à la vérité le ton héroïque dont il s'amuse à agrandir les objets.

Au mérite des portraits joignez celui des tableaux.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle.
Ses chanoines vermeils et brillans de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Et ailleurs :

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Regne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.

Celui qui avait dit dans l'Art poétique :

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

les a choisis tous ici, de maniere qu'il n'y a pas une seule syllabe qui fasse assez de bruit pour réveiller le prélat qui dort. Et quelle verve dans la peinture du vieux Boirude !

Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix?
Boirude sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître!
On dit que ton front jaune et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur ;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arriere.

Entrons dans la demeure de la Mollesse.

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour,
Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Mais c'est sur-tout dans la description les objets les plus communs qu'il dépl[illegible]

toutes les richesses de l'expression, et qu'il fait servir la langue poétique à des peintures qui semblaient faites pour s'y refuser.

A ces mots il saisit un vieil Infortiat;
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.

Qui avait su avant Boileau faire descendre si heureusement la poésie à de semblables détails? Est-il bien facile de dire en vers élégans qu'on allume une bougie avec un briquet et une pierre à fusil? Le talent du poëte saura encore ennoblir cette peinture si familiere.

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait sortir un feu qui pétille en sortant,
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Rien n'est oublié, et tout est fidelement rendu, non pas en cherchant des termes nouveaux et inusités, des figures bizarres, des combinaisons forcées; le poëte n'a point recours au néologisme; il se sert des

des mots les plus ordinaires, la mèche, le soufre, le caillou, la cire, le brasier; mais il les combine sans effort, de manière à leur donner de l'élégance et du nombre. Et de jeunes gens qui n'ont gueres fait qu'entasser des lieux communs ampoulés sur le soleil et la lune, prétendent créer la poésie descriptive, créer une langue inconnue à Boileau et à Racine! Au lieu de songer à en faire une, qu'ils étudient encore celle de leurs maîtres, et sans vouloir la changer, qu'ils apprennent à s'en servir comme eux.

Nous n'avons point d'ouvrage où l'on trouve plus souvent que dans le Lutrin l'exemple de ces détails vulgaires, relevés par ceux qui les avoisinent. Je n'en citerai plus qu'un seul entre mille autres : c'est l'habillement du chantre.

On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

Quel choix d'expressions et de circonstances! L'ouate que nous prononçons com-

munément *ouette*, ne semble pas faite pour figurer dans un vers ; mais le poëte en faisant tomber doucement le sien sur *l'ouate molle*, et le relevant pour y faire *éclater le tabis*, vient à bout d'en tirer de l'élégance et de l'harmonie. Il emploie le même art pour ennoblir la soutane du chantre par une épithete bien placée, par une figure fort simple, qui consiste à prendre la partie pour le tout, et il en résulte un vers élégant et pittoresque.

D'une longue soutane il endosse la moire.

Prendre ses gants est bien une action triviale ; mais

Ces gants violets, les marques de sa gloire,

sont relevés par une heureuse apposition. Enfin il met de l'intérêt jusques dans ce *rochet*, placé à une césure artificielle, ce *rochet*,

Qu'un prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

Ce style montre la science de tout embellir, et le néologisme ne montre que l'impuissance.

On a pu remarquer dans tout ce que

j'ai rapporté, combien l'auteur possede tous les secrets de l'harmonie imitative. On a cité mille fois le sommeil de la Mollesse et ces vers sur les rois fainéans :

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour.
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Les vers marchent aussi lentement que les bœufs qui traînent le char. C'est ainsi que le poëme est écrit d'un bout à l'autre : par-tout le même rapport des sons avec les objets.

Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin gît la machine énorme.

Cette épithete, si bien placée à la fin du vers, présente le lutrin dans toute sa masse.

Et d'un bras qui peut tout ébranler,
Lui-même en se courbant s'apprête à le rouler.

Vous voyez, vous entendez l'effort des bras qui le soulevent : voyons-le dans la place qu'on lui destine.

Aussitôt dans le chœur la machine emportée,
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillets unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Un poëte moderne (1) qui prétend que *notre poésie se meurt de timidité*, quoique le plus souvent elle ne soit malade que d'extravagance, et qui a cru la faire revivre en lui rendant les vêtemens bigarrés dont l'avait affublée Ronsard, a pourtant fait l'honneur à Boileau de s'approprier ce vers imitatif :

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

seulement il a mis une *forêt* à la place de *l'orgue*, et au lieu de *gémissement* qui

(1) L'auteur du poëme des Mois, qui d'ailleurs avait du talent : il en sera parlé dans la suite de cet ouvrage.

lui a paru trop *usé*, il a jugé à propos de ressusciter le vieux mot *bruissement* dont il ne reste plus que la racine, *bruire*, et qui, lorsqu'on lui donne la valeur de deux pieds, a l'inconvénient de substituer deux syllabes à une diphtongue, ce qui forme un mot sourd et un rythme indéterminé. Il a mis :

Et la forêt en pousse un long *bruissement*.

Ainsi en rendant à Boileau l'expression, l'effet et l'artifice du vers, il ne reste à celui qui l'a pris que le *bruissement*, qui n'est pas une invention merveilleuse. Ne valait-il pas mieux prendre le *gémissement* avec tout le reste, que de rajeunir de cette maniere la langue *usée* de Despréaux ?

Je me suis un peu étendu sur le Lutrin, parce que cet ouvrage est, avec l'Art poétique, ce qui fait le plus d'honneur à Boileau ; c'est un de ceux où la perfection de la poésie française a été portée le plus loin, enfin celui où l'auteur a été plus poëte que dans tous les autres. Il n'en existait point de modele. Qu'est-ce en comparaison que le combat des rats

et des grenouilles, si peu digne d'Homere, et *le seau enlevé* de *Tassoni*, production si médiocre et si froidement prolixe? Le seul défaut de ce chef-d'œuvre, c'est que le dernier chant ne répond pas aux autres : il est tout entier sur le ton sérieux, et la fiction y change de nature. Le personnage allégorique de la Piété est trop grave pour figurer agréablement avec la Nuit, la Mollesse et la Chicane. La fin du poëme ne semble faite que pour amener l'éloge du président de Lamoignon. Cette faute a été relevée, il y a long-temps; mais un sixieme chant défectueux n'ôte rien du grand mérite des cinq autres, ni du plaisir continu qu'on éprouve en les lisant.

Un homme d'esprit (1) qui s'amuse quelquefois à insérer dans le journal de Paris des lettres fort agréables, a proposé sur Boileau des questions assez singulieres. Ce ne sont pas celles d'un détracteur de ce grand homme; car, après en avoir parlé comme tous les gens sensés, ce qu'il ajoute semble n'exprimer que la surprise et le regret que Boileau n'ait pas tenté tous

(1) M. de Villette.

les genres de poésie. Voici comme il parle à ce sujet :

« Pourquoi ce génie souple et fécond,
» qui a donné de si excellens préceptes,
» n'a-t-il pas en même-temps fourni des
» exemples des différens genres qu'il a
» traités ? Pourquoi n'avez-vous pas de
» lui une seule églogue, une élégie, une
» scene comique, tragique ou lyrique ?
» pourquoi promettre toute sa vie un poë-
» me épique à la France, et n'en pas es-
» sayer un seul chant ? »

Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais.

Heureusement toutes ces questions se réduisent à une seule : pourquoi Boileau n'a-t-il pas tout fait ? C'est peut-être la premiere fois qu'on s'est avisé d'une question semblable. On n'a jamais demandé pourquoi Horace n'avait point fait de poëme épique, ni Virgile des odes, ni Homere des tragédies. Tout le monde répondra : c'est que chacun a son talent. L'Art poétique commence par établir cette vérité éternelle :

La nature fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.

et il recommande à chacun de bien connaître le sien.

> Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
> Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.

Boileau n'est point tombé dans ce travers: il n'a fait que ce qu'il savait faire : il faut lui en savoir gré, et lui pardonner de ne s'être compromis qu'une fois en composant une mauvaise ode. S'il n'a essayé ni l'églogue ni l'élégie, c'est qu'il n'avait pas les inclinations pastorales ni l'imagination amoureuse. Si nous n'avons pas de lui une scene comique, tragique ou lyrique, c'est qu'on ne fait point une scene de ce genre : on fait une tragédie, une comédie, un opéra. Il en a laissé le soin à Racine, à Moliere et à Quinault, qui s'en sont fort bien tirés. Pour lui il a fait des satires, des épîtres, un Art poétique et le Lutrin, et il ne s'en est pas mal acquitté. *Est locus unicuique suus.*

Je ne sais s'il a toute sa vie *promis un poëme épique*: je n'en vois aucune trace dans ses oeuvres ni dans sa vie. Je vois par le magnifique morceau du passage du Rhin qu'il était capable de soutenir le ton

de l'épopée; la variété de l'Art poétique, et la richesse du Lutrin peuvent justifier l'auteur des *questions*, qui l'appelle un *génie souple* et *fécond*; mais Racine bien plus *souple* et plus *fécond* encore, n'a point tenté non plus de poëme épique. Si je lui en demandais la raison, il me dirait qu'il a fait *Phedre* et *Iphigénie*, et et je trouverais la réponse fort bonne. Les *pourquoi* continuent.

« Pourquoi nous parler harmonieuse-
» ment du triolet, de la ballade, du ron-
» deau, déjà passés de mode, et nous
» donner une description technique des
» *rigoureuses lois* du sonnet, cet *heureux*
» *Phenix* dont la perfection même serait
» si *fastidieuse?* »

Il n'a fait que nommer le triolet : il a parlé en quatre vers de la ballade et du rondeau : il le devait dans un Art poétique, où il n'était pas permis d'omettre les divers genres qui avaient été les premiers essais de notre poésie naissante, parce que la naïveté qui fait leur mérite, se rapprochait du seul caractere qu'ait eu notre langue pendant plusieurs siecles. La vogue en était diminuée depuis que Ronsard eut mis

l'héroïque en honneur ; mais loin qu'ils fussent *passés de mode* du temps de Boileau, Sarrazin, Voiture et Lafontaine les avaient fait revivre avec succès. Comment n'aurait-il point parlé du sonnet, quand ceux de Voiture et de Benserade avaient causé un schisme dans la France ? Et s'il m'est permis de me servir aussi du *pourquoi*, pourquoi donc la perfection d'un sonnet serait-elle si *fastidieuse* ? Il n'y a point de raison pour qu'une piece de quatorze vers ennuie, parce qu'elle est *parfaite* : nous en avons quelques-uns de bons qui ne sont point ennuyeux. Enfin, si Boileau en a parlé *harmonieusement*, comme de la ballade et du rondeau, vraiment il n'a fait que son devoir : quand on fait des vers sur quelque sujet que ce soit, il faut toujours les faire *harmonieux*.

Nous ne sommes pas encore à la fin des *pourquoi*. « Pourquoi ne trouve-t-on » pas chez lui un seul vers de dix syllabes?.... Pourquoi n'a-t-il pas employé » les rimes redoublées, les vers mêlés, » les vers de huit syllabes?...

C'est que chacun a son goût et qu'il aimait mieux les grands vers ; c'est qu'ils

sont sans comparaison les plus difficiles de tous, comme les plus beaux; c'est qu'il les faisait supérieurement.

« Pourquoi est-il éternellement occupé » de la facture du monotone alexandrin? »

C'est que l'alexandrin est le vers de l'épopée, de la tragédie et de la comédie, de la satire et de l'épître, et par conséquent le plus important de tous, celui qui offre le plus de difficultés à vaincre et de mérite à les surmonter. S'il est *monotone* par lui-même, l'art consiste à faire disparaître cette monotonie, et cet art, Boileau l'enseigna pendant toute sa vie.

Autres reproches.

« On regrette que ce grand peintre, » au milieu des chefs-d'oeuvres et des » merveilles de ce siecle, ne nous parle » jamais des arts.....

C'est qu'il ne se connaissait ni en peinture, ni en sculpture, ni en architecture, et qu'il n'aimait à parler que de ce qu'il savait. Cela est un peu *passé de mode* aujourd'hui; mais ne l'était pas encore de son temps.

« Comment n'a-t-il pas au moins pres- » senti quelle force, quelle énergie on

» pouvait donner à l'art des vers, en les
» nourrissant des grandes idées d'une mo-
» rale universelle et de la saine philoso-
» phie ?..... Comment Boileau, disciple
» d'Horace et contemporain de Pope,
» n'est-il jamais occupé du progrès des
» lumieres et de la marche de l'esprit
» humain ? »

Ce reproche, s'il était fondé, pourrait s'adresser à tous les grands poëtes de son siecle. Voltaire dans le nôtre est le premier Français qui ait appliqué l'art des vers à la philosophie, et il a souvent abusé de l'un et de l'autre. Dans *la marche de l'esprit humain*, l'imagination précede la réflexion, et les beaux-arts devancent toujours la philosophie. D'ailleurs on ne fait pas tout à-la-fois, et comme il a fallu créer l'algebre avant de l'appliquer à la géométrie, de même avant de rendre les muses françaises philosophes, il fallait d'abord leur créer une langue. C'est à quoi Despréaux et Racine se sont exercés ; et s'ils avaient tout fait dans leur siecle, que serait-il donc resté au nôtre ?

A l'égard de Pope, il n'avait que vingt et un ans quand Boileau est mort, et n'avait

pas encore songé à son *Essai sur l'homme*. De plus, la littérature anglaise était presque inconnue en France, et Pope lui-même et Addisson sont les premiers poëtes anglais qui ayent mis la philosophie en vers, lorsque tous les genres de poésie étaient depuis long-temps cultivés chez eux avec succès, tant *la marche de l'esprit humain* est par-tout la même!

« On souffre de voir cet ami de la vérité, » si avare d'éloges pour les écrivains du » premier ordre, et si prodigue de louan- » ges pour la cour et les courtisans. »

A-t-il été si *avare d'éloges* pour Corneille, Racine, Moliere, Pascal, Arnauld? ceux des courtisans qu'il a loués en étaient-ils indignes? C'étaient Montausier, Larochefoucauld, le grand Condé, Pomponne, Dangeau, Vivonne, Colbert, Seignelay, Lamoignon. Qu'on nous dise quel est celui d'entre eux qu'il fût honteux de louer, et qu'on nous cite un homme de la cour dont l'éloge ait pu compromettre la muse de Boileau.

« Après toutes ces questions, il en res- » terait peut-être une plus *importante* » encore. Il serait facile de montrer le

» livre à la main, nombre d'expressions, » nombre de façons de parler, qui sans » doute étaient reçues au temps de ce » célèbre satirique, et qui certainement » sont aujourd'hui des fautes de français, » ce qui dans le fait accuse moins le goût » très-épuré du poëte, que l'instabilité » de nos idiômes modernes. »

Ce n'est plus ici une *question*, c'est une assertion; et pour y répondre, il faut distinguer. Elle n'est pas sans fondement, s'il s'agit de la prose de Boileau : s'il s'agit de ses vers, elle est très-légérement hasardée. Boileau et Racine sont les deux écrivains qui ont fait en vers pour notre langue ce que Pascal avait fait en prose : ils l'ont fixée. Rien ne serait si difficile et si rare que de trouver chez eux des expressions qui ayent vieilli. Il y a pourtant des fautes de langage; mais c'étaient des fautes de leur temps comme du nôtre. Au contraire, on trouve dans la prose de Boileau beaucoup de locutions, de tournures, qui sont aujourd'hui vicieuses et inusitées, et qui ne l'étaient pas de son temps; et cela prouve seulement que le style soutenu a bien moins *d'instabilité*

que le langage usuel toujours soumis à un certain point aux variations de la mode, à l'esprit de société, et à ce qu'on appelle le ton du jour.

L'homme du monde, qui sous le nom de M. *Nigood*, a imprimé les *questions* précédentes n'a point, comme on le voit, disputé à Boileau son mérite ; seulement il lui en désirerait un autre, et j'ai fait voir qu'on pouvait se contenter de celui qu'il a eu. Les reproches sur ses jugemens rentrent dans ceux que j'avais déjà discutés; cependant l'auteur anonyme de *la lettre sur l'influence de Boileau*, a bien envie de compter M. Nigood parmi ses complices, et en même-temps il a grande peur, je ne sais pourquoi, de passer pour son plagiaire. Dans un *avertissement des éditeurs*, (car on sent bien qu'il faut des *éditeurs* pour une brochure de cette importance) il apprend à l'univers que sa brochure *a été achevée le* 1.*er mai de cette année* 1787. « Il s'est rencontré en » deux ou trois endroits (disent *les éditeurs*) avec M. Nigood, et *c'est tant* » *mieux* pour l'un et pour l'autre. Il est » bon que de temps-en-temps on *secoue*

» *les fers des préjugés littéraires*, et *les* » *Brutus* sont rares dans tous les pays. » On a vu qu'il n'avait point *secoué de fers* ni combattu aucun *préjugé*; mais on ne voit pas trop ce que font ici *les Brutus*. *Les Brutus* placés si à-propos, me rappellent cet *avis au public*, où en lui annonçant des *tablettes de bouillon*, on faisait l'éloge du *grand Sully*; et remarquez pourtant qu'on ne disait point que ces tablettes dussent se vendre à l'enseigne du *grand Sully*, ce qui était le seul cas où le *grand Sully* pût se trouver là convenablement.

Les éditeurs commencent par donner une leçon à M. Daunou, de l'Oratoire, auteur du discours *sur l'influence de Boileau*, couronné par l'académie de Nîmes.

« On ne doit point appeler *écrivains* » *obscurs* et *littérateurs subalternes* tous » ceux qui ont *critiqué* Despréaux, ou qui » ne l'ont point *admiré exclusivement*. »

J'en demande pardon *aux éditeurs*; mais quand on parle de Boileau, il faut, comme lui, appeler les choses *par leur nom*, et dans cette phrase, il y a un mensonge et une absurdité. M. Daunou dont l'ouvrage

est très-judicieux, n'a pu manquer de sens au point de traiter *d'écrivains subalternes* ceux qui ont *critiqué* Boileau; car il n'y a point d'auteur, si grand qu'il puisse être, qu'on ne puisse *critiquer*, et de plus il n'a jamais existé personne d'assez inepte pour *admirer exclusivement* Boileau, ce qui veut dire en français, n'admirer rien que Boileau. Je soupçonne qu'ils ont voulu dire admirer sans restriction, ce qui est très-différent, et ce qui pourtant n'est ni plus vrai ni plus raisonnable; car il n'y a point non plus d'auteur qu'on ait jamais admiré sans restriction, attendu ce vieil axiôme, qu'il n'y a rien de parfait dans l'humanité. Voici les propres termes de M. Daunou : « des littérateurs subalter-» nes ont dit de Boileau : ses plaisante-» ries sont triviales, ses critiques injus-» tes, ses vues étroites, son âme basse » et jalouse, son tempérament est de » glace. *L'Art poétique* prouve que son » auteur n'était pas poëte, etc. » Il appelle cela des invectives et il a raison. Les *éditeurs* appellent cela *critiquer* ou *ne pas admirer exclusivement* : ils ont tort : c'est proprement déraisonner et calomnier, et

certes il n'y a que des *littérateurs subalternes* qui ayent tenu un pareil langage. En changeant si étrangement le texte de M. Daunou, les *éditeurs* ont donc fait un mensonge. Nous en verrons bien d'autres dans la *lettre*; mais il ne faut pas encore quitter l'avertissement qui est très-digne de la lettre. La dénomination d'*écrivains obscurs*, dans M. Daunou, est aussi employée très-à-propos. « Ce n'est pas que » Despréaux n'ait eu, comme tous les » grands hommes, des envieux et des dé» tracteurs; mais que peuvent contre une » estime générale, appuyée sur les plus » solides motifs, les clameurs de quelques » *écrivains obscurs?* Lit-on aujourd'hui » la *Critique désintéressée*, de Cotin, la » *Défense des beaux-esprits*, de Sainte» Garde? » Cette phrase prouve la mauvaise foi des éditeurs. On voit sur qui tombe le titre *d'écrivains obscurs*; mais que font-ils? ils associent à Cotin et à Sainte-Garde tous ceux qui en rendant justice aux grands talens de Boileau, ont *critiqué* quelques-uns de ses ouvrages, et ne l'ont *pas admiré sans restriction*, et ils s'écrient avec emphase : « Voltaire,

» Helvétius, Fontenelle, d'Alembert, Huet, » Thomas, MM. Marmontel, Condorcet, » Dusaulx, ne sont ni *subalternes* ni *obs-* » *curs.* » Ils appliquent ainsi à ces hommes célebres ce que l'on a dit de Cotin et de Sainte-Garde; ce que l'on a dit des *envieux* et des *détracteurs* de Boileau, et parmi ces *envieux* et ces *détracteurs*, ils comptent les plus grands noms de la littérature. Comme cette même maniere de raisonner, cette même énumération revient dans la lettre, j'y reviendrai aussi en finissant, et je promets que la réponse sera péremptoire.

De-là *les éditeurs* prennent occasion de régenter M. Daunou sur ses expressions de *littérateurs subalternes* et d'*écrivains obscurs*, qui semblent leur tenir fort au coeur, et apparemment ce n'est pas sans raison. « Cette maniere de s'exprimer peut » avoir cours à l'Oratoire ou dans les » colleges de l'Oratoire, mais à Paris on » parle plus *poliment*; et lorsqu'on se » permet de juger *avec modération* un » écrivain qui a jugé presque tous ses » contemporains avec assez d'amertume, » on ne croit pas s'exposer à de pareils » reproches. »

Vous verrez bientôt, Messieurs, avec quelle *modération* s'exprime l'auteur de la *lettre*; mais puisque les éditeurs veulent enseigner *la politesse*, comment n'ont-ils pas senti combien il était indécent de traiter avec tant de mépris une communauté aussi recommandable que l'Oratoire dans les annales littéraires, un ordre qui a donné à la France Mallebranche, Massillon et d'autres écrivains illustres, qui connaissaient un peu mieux que les *éditeurs* la politesse et les convenances du style?

Ils ont cependant raison sur un fait, et c'est la seule vérité qu'il y ait dans cette brochure. Ils relevent la méprise de M. Daunou, qui a confondu Claude Perrault, l'architecte, avec Charles Perrault, l'auteur du *Parallèle des Anciens et des Modernes*; et afin qu'il ne l'oublie pas, ils ajoutent: « il y a eu quatre Perrault, » qui tous quatre étaient freres *comme* » *les quatre fils Aymon.* » Quelle platitude! Elle sera sifflée *à Paris*, comme dans *les colléges de l'Oratoire*.

Ils lui pardonnent pourtant cette erreur, mais non pas d'avoir dit que *l'intérêt de*

la littérature exigeait les railleries du satirique contre les Perrault ; et c'est là-dessus qu'ils prononcent les axiômes suivans : « jamais il ne faut railler un homme » de génie, et l'architecte Perrault en avait. » Jamais il ne faut railler un philosophe, » lorsqu'il cherche la vérité, et Perrault » le philosophe l'a cherchée dans son » *Parallele.* »

Malgré le respect que doit inspirer ce ton sentencieux et magistral, j'oserai proposer aux *éditeurs* quelques petites distinctions. *Jamais il ne faut railler un homme de génie :* non, jamais, j'en conviens, s'il ne sort point des objets relatifs à son *génie.* Ainsi Boileau aurait eu grand tort de railler Perrault, s'il eût été question d'architecture; mais si l'architecte veut se rendre juge en poésie, et juge ridiculement, je ne sais s'il ne serait pas permis à toute force de s'en moquer un peu, et je crois même que nombre d'honnêtes gens prendraient cette liberté. Or Claude Perrault prenait bien celle de dire beaucoup de mal des écrits de Despréaux, et de trouver fort bons les jugemens de son frere Charles, qui mettait Homere au-

dessous de Scudery. Pourquoi donc le poëte se trouvant sur son terrain, n'aurait-il pas eu le droit de prendre sa revanche ? Newton valait bien Claude Perrault : ne s'est-on pas moqué de son *Apocalypse ?* Cela n'a pas empêché que sa théorie du monde ne soit admirable, comme la façade du Louvre est un monument superbe.

« Jamais il ne faut railler un philosophe, » lorsqu'il cherche la vérité, et le philo» sophe Perrault l'a cherchée dans son » Parallele. » Ah ! Messieurs *les éditeurs*, personne ne vous accordera jamais une proposition si mal sonnante. Vous sentez bien que depuis le mélange fortuit des atômes d'Epicure jusqu'aux monades de Leibnitz et aux tourbillons de Descartes, tous les philosophes vous diront qu'ils ont *cherché la vérité*, et le monde entier vous dira que l'on a osé mille fois se moquer des rêveries de la philosophie tant ancienne que moderne, sans croire commettre un sacrilege. Le monde entier vous dira qu'en *cherchant la vérité*, il est très-possible et très-commun de débiter mille folies, et qu'en conscience il serait trop

dur qu'il fût défendu de s'en amuser. Perrault, qu'il vous plaît d'appeler *le philosophe*, a pu chercher la vérité dans son Parallele ; mais à-coup-sûr il ne l'a pas trouvée, et si jamais ouvrage a pu apprêter à rire, c'est celui où il a rassemblé tant de paradoxes insensés. J'avoue qu'on l'a bien surpassé depuis dans ce genre ; mais Boileau ne pouvait pas deviner l'avenir, ni sur-tout la *lettre* dont vous êtes *les éditeurs* et dont il est temps de parler.

Elle est adressée à un homme de qualité qui a fait des vers élégans, qui aime ceux de Boileau, et qui dans un discours aussi bien pensé que bien écrit, a détaillé les principales obligations que nous avions à l'auteur de l'Art poétique. L'hommage qu'il lui rend a beaucoup scandalisé l'anonyme, qui lui dit d'abord : « Vous me » permettrez de voir dans l'auteur du » Lutrin un parodiste adroit des auteurs » de l'Iliade et de l'Enéïde ; dans celui » de l'Art poétique un imitateur ingénieux » d'Horace, de Lafrenaye Vauquelin et » de Saint-Geniez ; dans celui des Epî- » tres et sur-tout des Satires, un glaneur

» fortif d'idées et de mots épars çà et là;
» et dans tous ses écrits enfin des gerbes
» composées d'épis étrangers et ramassés
» dans des domaines qui ne lui appar'e-
» naient à aucun titre. »

L'anonyme à son tour nous *permettra* (car je ne suis pas seul à lui demander cette permission) de voir dans le *Lutrin* toute autre chose qu'une *parodie*, et dans l'épisode de la Mollesse quelque chose de plus que de *l'adresse*; de voir dans *l'Art poétique*, où il n'y a que soixante vers imités d'Horace, autre chose qu'une *imitation ingénieuse*; de compter pour rien *Lafrenaye Vauquelin* dont la *poétique* souverainement plate, n'est le plus souvent qu'une languissante paraphrase d'Horace, et n'a rien fourni à Boileau qui vaille la peine d'être cité; de mettre à l'écart les satires latines de Saint-Geniez qui n'ont rien de commun avec l'Art poétique, quoique Boileau en ait à-peu-près imité une douzaine de vers dans ses satires et ses épîtres. Il nous *permettra* de lui rappeler ce que tout le monde sait, qu'il n'y a aucun de nos grands poëtes qui n'ait emprunté plus ou moins, et qu'ils ne sont

pas

pas pour cela regardés comme des *glaneurs furtifs*, d'abord parce qu'ils ne s'en sont point cachés ; ensuite parce qu'on n'appelle point *glaneurs* ceux qui possédant un champ fertile et des moissons abondantes, cueillent quelques fleurs dans le champ d'autrui. Enfin nous laisserons à Boileau le *domaine* de son *Art poétique*, de son *Lutrin*, de ses belles *épîtres* et de ses bonnes *satires*, jusqu'à ce qu'on nous ait appris à qui ce *domaine* appartient plutôt qu'à lui.

Ce ne sont encore que de petites chicanes : voici bien mieux. « Vous croyez » que l'influence de Boileau a été très-heu» reuse, et je ne vois que *le mal qu'il* » *a fait*. Vous croyez que les gens de » lettres lui doivent de la reconnaissance, » et j'admire *la modération* de ceux qui » partageant mon opinion, ne sont qu'*in*» *grats* envers lui, et *portent son joug* » sans se plaindre. »

Si Boileau *n'a fait que du mal*, sans doute l'anonyme va nous le prouver. Mais en attendant, il aurait pu profiter de deux de ses vers qu'il a trop oubliés.

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

L'anonyme répondra peut-être qu'il n'aime point du tout la raison, qu'il s'en pique même, et qu'il va nous le faire voir de maniere qu'il ne sera pas possible d'en douter. Mais cet éloignement ne peut pas aller jusqu'à prétendre qu'il faille se contredire en deux lignes. Or c'est ce qu'il fait ici; car ceux qui *partagent son opinion*, pensent sûrement qu'on ne doit aucune *reconnaissance* à Boileau qui *n'a fait que du mal*. Comment donc peuvent-ils être *ingrats* envers lui? On n'est ingrat qu'envers celui à qui l'on croit devoir quelque chose : la phrase renferme donc un contre-sens évident. Je ne fais cette remarque qu'en passant, et c'est une bagatelle pour l'anonyme. Mais ce que j'ai déjà observé dans l'avertissement et ce que je citerai de la *lettre*, nous prépare une réflexion consolante : on dirait qu'il y a une sorte de providence qui condamne les contempteurs des grands hommes (je ne dis pas les critiques) non-seulement à heurter le bon sens dans leurs opinions, mais à les décréditer eux-mêmes, s'il en était

besoin, par une ignorance honteuse des premiers élémens de l'art d'écrire. Poursuivons.

« L'Art poétique, dites-vous, est le plus » beau monument qui ait été élevé à la » gloire des muses : je le crois comme » vous. »

C'est, sans doute, une concession oratoire et l'auteur ne parle pas sérieusement. Comment ce qui n'est qu'*une imitation ingénieuse de Lafrenaye Vauquelin et de Saint-Geniez*, pourrait-il être un si *beau monument ?* comment ce qui a fait tant *de mal* aux lettres, serait-il *à la gloire des muses ?* C'est encore une contradiction, et l'auteur y est sujet. « De quoi » servirait un palais qui offrirait aux ar» tistes les formes d'une architecture si » parfaite qu'elle inspirerait le désespoir, » au lieu d'exciter l'émulation? »

Voilà certainement le plus grand éloge possible de l'Art poétique : ce n'est pas ma faute si l'on ne peut pas l'accorder avec le peu d'estime que l'auteur a témoigné plus haut pour le même ouvrage, et ce serait une grande tâche de le concilier avec lui-même. Ce n'est pas ma faute, s'il fait

un motif de réprobation de ce qui a toujours passé pour être le comble de la gloire. On croit avoir énoncé le suffrage le plus flatteur, lorsqu'on dit d'un ouvrage, c'est le désespoir des artistes. Point du tout : écoutez l'anonyme. « L'Art poétique retarda les progrès qu'auraient pu faire » les éleves ; il les arrêta à l'entrée de la » carriere, et les empêcha d'atteindre au » but que leur *noble orgueil* aurait dû se » proposer. Les infortunés virent la palme » de loin et n'oserent y prétendre, de » peur de manquer d'haleine au milieu de » leur course et de trébucher sur une arêne » que le doigt du législateur leur montrait » par-tout semée d'écueils et *d'abymes*, » et *plus célebre mille fois par les défaites que par les victoires.* Boileau en » effet explique les regles de l'épopée, de » la tragédie, de la comédie, de l'ode et » de quelques autres genres de poésie, » avec tant de précision, de justesse et » d'exactitude, que tout lecteur attentif se » croit incapable de les observer, et que » la sévérité des préceptes fait perdre l'envie de donner jamais des exemples. Il » faut de l'audace pour entreprendre, du

» courage pour exécuter, et Boileau en-
» chaîne l'audace et glace le courage. Avant-
» on saisi, avant de le lire, la trompette
» héroïque ou la flûte champêtre, les
» crayons de Thalie ou les pinceaux de
» Melpomene ? A peine l'a-t-on lu que
» les pinceaux tombent de la main, char-
» gés encore de la couleur *sanglante*, que
» les crayons s'échappent *honteux* d'avoir
» ébauché quelques traits, et que la flûte
» et la trompette se taisent, ou ne poussent
» plus dans les airs que des sons *expirans*
» *ou douloureux.* »

Il faut respirer un moment après cette complainte lamentable. Malgré la *couleur sanglante* et les *crayons honteux* et les *sons douloureux*, malgré tout ce fatras amphigourique, certainement, Messieurs, vous aurez été frappés de ce que dit l'auteur de la maniere dont les préceptes sont tracés dans *l'Art poétique*, et vous vous serez dit à vous-mêmes : est-ce donc un ennemi, un détracteur de Boileau, qui reconnaît si positivement le mérite qu'il a, et qu'il devait avoir ? Rien n'est plus vrai ; mais suspendez votre jugement, et la suite vous convaincra que c'est bien contre son

intention que l'auteur rend cet hommage à Boileau. Vous entendrez ses conclusions; pour le moment, ce qui est très-clair, c'est qu'il tire de cette perfection même l'influence la plus funeste pour les lettres. Cette maniere de raisonner est si insoutenable, qu'il en coûterait trop de la combattre directement : prenons une méthode tout aussi sûre et plus agréable. Quand on veut prouver la fausseté d'un raisonnement sophistique, il suffit d'en déduire les conséquences exactes. Le raisonneur se trouve, comme disent les logiciens, réduit à l'absurde, et l'on finit par rire au lieu d'argumenter. Ainsi donc, suivant la logique de l'anonyme, il faudrait dire à Cicéron et à Quintilien, les plus grands maîtres de l'éloquence, qui en ont enseigné l'art avec tant de soin et d'étendue, à ceux qui ont tracé les regles de la peinture, d'après les chefs-d'œuvres de Raphaël, de Michel-Ange et du Titien : à quoi pensez-vous avec vos préceptes si difficiles à suivre, et vos modeles si désespérans? Vous *arrêtez les élèves à l'entrée de la carriere*, vous *enchaînez leur audace*, vous *glacez leur courage*. Si vous voulez qu'on ait *le noble orgueil*

d'être orateur, ou peintre, ou sculpteur, sans en avoir le talent, laissez chacun écrire et peindre et sculpter à sa mode. Pourquoi faites-vous de si beaux tableaux, de si beaux discours, de si belles statues, en suivant tous les principes de l'art, de la nature et du bon sens? Vous voyez bien que cela est trop pénible, et que jamais personne n'en pourra faire autant, à moins qu'il n'ait du génie. Au reste, puisque vous en avez, faites comme vous voudrez; mais du moins n'allez pas nous dire qu'il faut du bon sens dans le discours, du dessin, de l'ordonnance et de l'expression dans les tableaux, des proportions et de la grace dans les statues. Car aussitôt vous allez voir tomber la plume, les crayons, les pinceaux, les ciseaux, et pendant toute la durée des siecles, les éleves vous feront entendre leurs *sons expirans et douloureux*.

Telle est la conséquence nécessaire des argumens de l'anonyme: elle est effrayante; mais l'expérience de tous les siecles nous rassure un peu. Nous savons que depuis Cicéron et Quintilien, il y a eu de grands orateurs, que leurs préceptes n'ont pas effrayés, que leurs exemples n'ont pas déses-

pérés; que depuis Raphaël et Michel-Ange, nous avons eu une foule d'excellens artistes, qui tous avaient appris leur art à la même école, et avaient eu sans cesse les yeux attachés sur ces premiers modeles. Enfin c'est en voyant un tableau de Raphaël, en le considérant avec réflexion; que le Correge s'écrie: *Et moi aussi je suis peintre.* Donc tout ce qu'on peut conclure des raisonnemens de l'anonyme, c'est qu'en lisant l'Art poétique, il n'a pas pu dire, et moi aussi je suis poëte.

Mais ce qui peut être une consolation pour lui-même, c'est un autre fait non moins incontestable, qui détruit ses inductions, et j'avoue que je ne puis concevoir qu'il n'ait pas vu ce qui saute aux yeux. Quoi! l'Art poétique a fermé la carriere! Eh! depuis Boileau, le nombre des poëtes (je veux dire de ceux qui font des vers, et c'est tout ce que demande l'anonyme) s'est accru au centuple. Il y en a une nation toute entiere: d'innombrables journaux ne suffisent pas au titre seul de leurs ouvrages. Se plaindrait-il par hasard qu'il n'y en eût pas assez? Je le crois: il s'écrie douloureusement: « que de germes il a étouffés

» dans le champ de la poésie! que d'aigles » jeunes encore il a empêchés de grandir et » de s'élever vers les cieux! que de talens » il a tués au moment peut-être où ils » allaient se produire! » Eh! mon Dieu! voilà une fatalité bien étrange. Il est bien malheureux qu'il ait *tué tant de talens*, qu'il ait laissé vivre tant de gens qui n'en ont pas : qu'il ait *empêché tant d'aigles de grandir* sur les sommets du Pinde, et qu'il n'ait pu empêcher tant d'oisons de croasser dans les marais.

L'anonyme excepte pourtant de cette foule de meurtres commis par l'homicide Despréaux, *quelques hommes hardis, quelques heureux téméraires, qui ne se sont point laissés effrayer par de pareils obstacles, et qui pliant les regles à leur génie, au lieu d'asservir le génie aux regles, ont vu leur audace justifiée par le succès.* Il aurait bien dû nous faire la grace de les nommer : quant à moi, je ne les connais pas. Ce que je sais, c'est que les deux hommes qui ont le mieux écrit en vers, dans le siecle qui a succédé à celui de Despréaux, sont sans contredit Voltaire et Rousseau. Celui-ci se faisait gloire de reconnaître Des-

préaux pour son maître, l'autre pendant soixante ans n'a cessé de le citer comme *l'oracle du goût*, et aucun des deux n'a songé à *plier les regles à son génie*, parce que ces regles, pour parler enfin sérieusement et ramener les termes à leur acception véritable, ne sont autre chose que le bon sens; et ce serait une étrange entreprise que de *plier* le bon sens. La marche de nos nouveaux docteurs est toujours la même : ils cherchent à s'envelopper dans des généralités vagues, à égarer le lecteur avec eux dans les détours de leurs longues déclamations; ils accumulent de grands mots vides de sens; ils parlent de *tyrannie*, *d'esclavage*. On dirait qu'il s'agit de conventions arbitraires, de fantaisies bizarres, et l'on est forcé de leur répéter ce qu'eux seuls ignorent ou veulent ignorer, c'est que tous les principes des arts, qui sont les mêmes dans Aristote, dans Horace et dans Boileau, ne sont que les aperçus de la raison, confirmés par l'expérience. Qu'ils les attaquent, au lieu de s'en plaindre; qu'ils en fassent voir la fausseté ou l'inutilité; qu'ils nous citent un seul écrivain distingué, qui ne les ait pas habituel-

lement suivis; qu'ils osent nier que les ouvrages où ces principes ont été le mieux observés, soient généralement reconnus pour les plus beaux. Voilà ce qui s'appellerait aller au fait; mais c'est précisément où ils n'en veulent pas venir. Ils en voient trop le danger, et c'est la preuve la plus complète qu'en cherchant à faire illusion aux autres, ils ne peuvent pas se la faire à eux-mêmes. Un seul, il y a quelques années, soit persuasion, soit affectation de singularité, a essayé de combattre la théorie de l'art dramatique; mais il s'est donné un si grand ridicule, que personne n'a été tenté de le suivre; et bien avertis par cet exemple, tous les autres se sont promis de s'en tenir toujours à faire des phrases, sans s'exposer jamais à raisonner.

Il s'ensuit que le vrai moyen d'empêcher qu'ils ne fassent des dupes, c'est de réduire leurs figures et leurs métaphores aux termes propres; et dans le moment on voit tomber l'échafaudage de leur puérile rhétorique. S'ils prétendent que des hommes de génie ont *plié* les regles et que le *succès a justifié leur audace*, on leur dira : cela ne peut être vrai que dans un sens que

Boileau lui-même a prévu ; c'est qu'ils auront négligé une des regles de l'art, pour en observer une autre plus importante. Ils se seront permis une faute pour en tirer une grande beauté qui la couvre et la fait oublier. Ce calcul est celui du talent, et l'auteur de l'Art poétique le connaissait bien, quand il a dit :

> Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
> Trop resserré par l'art, sort des regles prescrites,
> Et de l'art même apprend à franchir les limites.

Remarquez cette expression, *de l'art même*. En effet la raison qui a dicté tous les préceptes de l'art, sait bien qu'elle ne saurait prévoir tous les cas sans aucune exception, et comme le premier de tous les principes est d'atteindre le but où ils tendent tous, qui est de plaire, c'est la raison, c'est *l'art* qui prescrit au talent de proportionner l'application des regles à ce premier dessein, d'en mesurer l'importance, et de sacrifier ce qui en a le moins à ce qui en a le plus. C'est ainsi que d'*heureux téméraires* savent *plier* quelquefois les regles, non pas parce qu'ils les méprisent, mais parce qu'ils les connaissent.

Aussi ne sont-ce pas ceux-là dont l'anonyme veut parler ; car alors il aurait dit ce que nous savons tous, et ce qui d'ailleurs était contraire à sa thèse, bien loin de l'appuyer. Probablement les *téméraires* dont il parle n'ont pas été si *heureux*, puisqu'il n'ose pas les nommer : il les exclute seulement de ceux à qui ce terrible Boileau a arraché la plume des mains. « Combien d'esprits timides, *quoique profonds*, nont point osé s'immortaliser en » écrivant, parce qu'il leur a trop fait sentir » les difficultés de l'art d'écrire! » Observons que ce n'est pas ici une simple possibilité ; c'est un fait répété vingt fois et affirmé comme la chose la plus positive. En vérité, il aurait bien dû nous faire part des révélations qu'il a eues à ce sujet. Pour s'exprimer ainsi sur ces esprits *timides quoique profonds* ou *profonds* quoique *timides*, il faut bien qu'il les ait connus. Cependant ils *n'ont pas osé s'immortaliser en écrivant*. Comment donc, s'ils ont été si *timides*, peut-il savoir qu'ils ont été *si profonds ?* cela n'est pas aisé à deviner. Mais ce qui n'est pas plus facile, c'est de s'accoutumer à cette incon-

cevable maniere d'écrire, à ce ton si décidément affirmatif dans les propositions les plus inintelligibles, à ces faits avancés avec tant de confiance, sans la plus légere preuve, sans la moindre apparence de sens. Que l'on essaie, par exemple, d'en trouver un au passage suivant : « Les regles » sont en général détestées de tout le » monde et presque tout le monde s'y » soumet. Pourquoi cela? il me sera facile » d'en donner la raison. Le sentiment de » la liberté est gravé dans toutes les âmes, » et rien n'a jamais pu l'y détruire. L'homme guidé en tout par sa volonté, fait » toujours avec grace ce qu'il n'est point » forcé à faire. Lui impose-t-on une tâche » ou lui donne-t-on des chaînes, le tra- » vail qui lui plaisait lui devient insup- » portable, et plus le joug est pesant, » plus il s'efforce de le secouer. Il s'en- » suit de-là, me direz-vous, que les regles » de l'Art poétique ne doivent point ar- » rêter l'essor du poëte, quelque onéreuses qu'elles lui paraissent. Non : lorsque les regles sont accréditées à tel » point qu'on ne peut les braver sans » être *ridicule*, que *la philosophie* même

» craindrait d'en montrer les divers abus,
» lorsque le temps leur a donné une sanc-
» tion et des droits *imprescriptibles*, le
» poëte alors n'ose ni les contredire ni
» les éluder. »

Je reprends cette curieuse tirade, et suivant toujours la même méthode, je réponds : comme il s'agit des regles de la poésie, et qu'il est démontré qu'elles ne sont autre chose que le bon sens; jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé le contraire, dire que *tout le monde déteste les regles et que tout le monde s'y soumet*, c'est dire que tout le monde déteste le bon sens et que tout le monde s'y soumet : l'un et l'autre est également faux. On ne déteste pas le bon sens, du moins l'anonyme nous permettra de croire que cette aversion n'est pas générale; mais il n'est pas toujours si aisé de se conformer au bon sens. Tout le monde ou du moins le plus grand nombre reconnaît que les regles sont bonnes, mais peu de gens sont capables de les suivre : voilà la vérité.

Le sentiment de la liberté est gravé dans toutes les âmes. Où en sommes-nous ? *le sentiment de la liberté*, quand

il s'agit d'un poëme ou d'une tragédie ! *L'Art poétique* un attentat contre la liberté de l'homme ! Eh bien ! Messieurs, l'auriez-vous imaginé qu'on en vînt jusques-là ? allons, puisqu'il est question de *liberté*, rassurons l'auteur, et protestons-lui que malgré les Horace, les Despréaux et tous les législateurs du monde, il sera toujours permis, très-permis de faire de mauvais vers, des drames extravagans et de la prose insensée, sans qu'il y ait aucun inconvénient à craindre, si ce n'est celui qu'il nous indique lui-même, c'est-à-dire un peu de *ridicule*, et il sait que pour bien des gens ce n'est pas une affaire.

L'homme fait toujours avec grace ce qu'il n'est point forcé de faire. Ce petit axiôme est un peu trop général, et souffre exception. Tous ceux qui écrivent ne sont point forcés d'écrire, et pourtant tous ne le font pas *avec grace.*

La philosophie même craint de montrer l'abus des regles. C'est que la philosophie qui n'est que l'étude de la raison, ne voit point d'abus à être raisonnable.

L'auteur prétend que si Lafontaine avait lu l'Art poétique, *il n'aurait pas osé nous*

donner des contes délicieux qui en blessent les lois et les maximes, ni ces apologues dont les négligences adorables forment un contraste si scandaleux avec des beautés arrangées et des *graces tirées au cordeau.*

Pas un mot qui ne porte à faux. Il n'y a point de *graces tirées au cordeau*; et Boileau qui nous parle des graces d'Homere, ne nous en donne pas cette idée. *Les beautés arrangées* sont propres aux ouvrages sérieux; il en faut d'une autre espece dans les contes, et qui n'étaient pas inconnues à celui qui a si bien développé celles de Lafontaine dans son excellente dissertation sur Joconde. Ces contes ne *blessent* point *les maximes de l'Art poétique*, où l'on ne parle pas du conte. Les fables de Lafontaine ne sont point *adorables* par la *négligence*: elles sont séverement travaillées, quoique le travail n'y paraisse pas: les fautes, même légeres, y sont très-rares. L'auteur a confondu l'air négligé qui sied au conte avec la facilité qui sied à la fable, et ce ne sont point les négligences qui rendent les apologues de Lafontaine *adorables*; ils ont cent autres

mérites qu'apparemment l'anonyme n'a pas sentis.

Il se fait une objection : « Horace a » donc eu tort de composer un Art poé- » tique ? » Mais l'objection ne l'embarrasse pas. « Horace a eu tort sans doute, » et la preuve qu'il a eu tort, c'est que » depuis Horace, excepté Juvenal peut- » être, il n'y a eu à Rome que des poëtes » extrêmement médiocres. »

Belle conclusion et digne de l'exorde !

On avait cru jusqu'ici que la décadence des lettres à Rome avait eu pour causes principales la dégradation des esprits sous les empereurs, l'avilissement qui suit l'esclavage, l'effroi qu'inspirait un gouvernement sous lequel les talens de Lucain lui ont coûté la vie. Point du tout : c'est l'Art poétique d'Horace qui a produit cette fatale révolution. Si cette assertion est un peu extraordinaire, il ne faut pas nous en étonner : on trouve un moment après ces paroles remarquables : *je suis en train de dire des choses extraordinaires.* Quand il a dit celle-là, il était en bon *train.*

Au reste, on peut lui rappeler que l'Art

poétique d'Horace, tout destructeur qu'il ait pu être, avait paru avant que Virgile ne composât son Enéïde. Cela est si vrai qu'Horace en parlant de Virgile ne fait l'éloge que de ses églogues et de ses géorgiques et le représente comme le favori des muses champêtres. Pour l'épopée, il ne cite que Varius, dont nous avons perdu les ouvrages. Ainsi l'Enéïde a du moins échappé à la funeste *influence* de la poétique d'Horace, et c'est bien quelque chose.

« Il a fallu une langue nouvelle, une » régénération totale dans les expressions, » et même dans les idées pour effacer le » souvenir de la désespérante sévérité du » législateur, et lorsque le Dante a donné » ce *beau monstre*, où l'enfer et le paradis doivent être un peu étonnés de » se trouver ensemble, il n'y a pas apparence que l'épître aux Pisons ait *influé* » en rien sur ses travaux. »

Oh ! non, et l'on s'en aperçoit. Car la *divine comédie* du Dante est précisément le *monstre* dont Horace se moque dans les premiers vers de son épître aux Pisons ; et là-dessus tout le monde est d'accord avec lui. Il est fort douteux que

ce *monstre* soit *beau*, parce qu'on y trouve deux ou trois morceaux qui ont de l'énergie; mais ce qui n'est pas douteux, c'est l'ennui mortel qui rend impossible la lecture suivie de cette rapsodie informe et absurde. On sait qu'elle n'a de prix, même en Italie, que parce que l'auteur a contribué un des premiers à former la langue et la versification italienne. Ce avantage prouve le talent naturel; mais s'il y eût joint quelque connaissance de l'art, il eût pu faire un poëme qu'on lirait avec plaisir. Il se serait gardé, non pas de *mettre ensemble le paradis et l'enfer*, comme le dit l'anonyme qui ne sait pas mieux juger les défauts que les beautés; (ce rapprochement n'a rien de répréhensible en lui-même, et se trouve dans l'Enéïde et dans la Henriade) mais de composer un long amas de vers sans dessein, sans action, sans intérêt, sans goût, sans raison. En un mot il eût pu faire comme le Tasse, le Tasse dont l'anonyme se donne bien de garde de parler, le Tasse qui avait lu la poétique d'Horace, et qui dans le beau siecle de la renaissance des lettres a été un peu plus loin que le Dante dans

la barbarie du treizieme ; le Tasse, qui en imitant Homere et Virgile, en se soumettant à toutes ces regles, *détestées de tout le monde* et qui ont *tué tant de talens*, a fait un poëme de la plus magnifique ordonnance et du plus grand intérêt, un poëme rempli de charme, que toute l'Europe lit avec délices, et que les gens de lettres savent par cœur comme l'Iliade et l'Enéïde. Qu'en dites-vous, monsieur l'anonyme ? la Jérusalem ne vaut-elle pas bien votre *beau monstre* du Dante ? pourquoi ne nous en pas dire un mot ? Il peut bien y avoir une petite adresse dans ce silence ; mais il n'y a pas de courage.

Tous nos législateurs du jour ont un malheur ; c'est qu'ils sont toujours écrasés par les faits, autant que par les raisonnemens ; mais ils ont une ressource bien consolante : nous ne disons que des vérités communes ; et ils ont la gloire de dire *des choses extraordinaires*. Si l'auteur se tait sur le Tasse, en récompense il fait grand bruit de Milton. Il reproche à Boileau, comme une preuve de *ses idées bornées*, de n'avoir pas soupçonné quel

parti l'on pouvait tirer de l'enfer et de Satan. Il loue avec raison dans le poëte anglais le caractere du prince des démons et la description de l'Eden. Ce sont en effet les beautés qui ont immortalisé Milton, mais si de beaux morceaux ne font pas un poëme; si celui du *Paradis perdu*, sans tous ses autres défauts, pèche encore par un vice dans le sujet, si passé les premiers chants, il est si difficile de le lire, enfin si tous ces reproches que lui ont faits tant de bons critiques peuvent se démontrer, comme je me propose de le faire en son lieu, l'avis de Boileau demeurera justifié, et le poëme anglais prouvera seulement qu'un homme de génie peut tirer de grandes beautés d'un sujet mal choisi, mais non pas en faire un bon ouvrage.

L'anonyme s'écrie à propos de Milton: « Pourquoi vouloir renfermer le génie » dans le champ des fables anciennes et » lui défendre de s'en écarter? Croit-on » que *la philosophie ayant fait main-basse* » *depuis long-temps sur tout cet oripeau* » *mythologique*, un poëte *serait* (1) bien

(1) C'est un solécisme; il faut absolument *fût bien venu*.

» venu à nous mettre en vingt-quatre
» chants la métamorphose d'Io en vache,
» ou des filles de Minée en chauves-sou-
» ris? Croit-on que les chauves-souris et
» une vache fussent des héroïnes bien in-
» téressantes, et que toutes ces vieilles
» et absurdes chimeres pussent nous tenir
» lieu de merveilles plus récentes et plus
» vraisemblables?

C'est un petit artifice très-vulgaire, lorsqu'on ne peut avoir raison contre ce qui existe, de se battre à outrance contre ce qui n'existe pas; mais quand les géants aux cent bras se trouvent transformés en moulins à vent, on rit aux dépens de D. Quichotte. Contre qui s'escrime ici l'auteur? Qui jamais a prétendu renfermer l'épopée dans les fables anciennes? Qui jamais a imaginé de faire un poëme de vingt-quatre chants sur Io changée en vache ou sur les filles de Minée changées en chauves-souris? Quel imbécille a cru que *la vache et les chauves-souris fussent des héroïnes intéressantes?* Despréaux, il est vrai, trouve que les noms de la fable sont heureux pour les vers; mais pour

ce qui regarde le choix du sujet, voici comme il s'exprime :

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui jusqu'aux défauts tout se montre héroïque
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs ;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis ;
Non tel que Polynice et son perfide frere
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

Polynice est pourtant un sujet de la fable : c'est celui qu'avait choisi Stace : Boileau le proscrit et n'indique que des héros de l'histoire. Il y a plus : il est vrai que l'auteur de la lettre s'éleve ici contre un travers chimérique, que parmi les poëmes épiques modernes étrangers ou nationaux, il n'y en a pas un seul tiré de la fable ; ni le Tasse, ni Camoëns, ni le Trissin, ni d'Ercilla n'ont travaillé sur la mythologie. Le Saint-Louis, la Pucelle, le Clovis, l'Alaric, le Jonas, le Moïse, le Charlemagne, le Childebrand ne sont pas des sujets fabuleux. A qui donc en veut-il ? que veut-il dire, lorsqu'il nous fait cette demande d'un air triomphant ? « Milton n'a-t-il pas été heureusement » inspiré, *lorsqu'il s'est élancé hors du cercle*

» *cercle de puérilités si vantées, et que* » *semblable à Lafontaine, il a franchi* » *des barrieres qu'il ne connaissait pas?* »

Je ne vois pas hors de quelles *puérilités* Milton a pu *s'élancer*, si ce n'est hors de celles de l'Iliade et de l'Enéïde, qui ne laissent pas de nous intéresser encore; mais sur-tout je ne vois pas quel rapport on peut découvrir entre Milton et Lafontaine, ni comment l'un a été *semblable* à l'autre, ni quelles *barrieres a franchies* Lafontaine qui a fait des fables après Esope et Phedre, et des contes après Bocace et l'Arioste. Ce sont là des découvertes particulieres à l'auteur, et qu'il devrait bien expliquer aux *esprits étroits et timides* qui ne les comprennent pas. Ces *merveilles*, pour me servir de ses termes, sont très-*récentes*; mais elles ne sont pas trop *vraisemblables*.

Je ne sais pas non plus quand *la philosophie a fait main-basse sur l'oripeau mythologique*. Je sais que nombre d'écrivailleurs compromettent tous les jours ce mot de *philosophie* qu'ils n'entendent gueres et lui font faire des exécutions qu'elle n'avoue pas; qu'elle n'a pu *faire main-basse*

sur des poëmes fabuleux, puisque nous n'en avons point; qu'elle n'a point *fait main-basse* sur nos tragédies tirées de la fable, qui sont encore l'ornement et la gloire de notre théâtre; que les métamorphoses d'Ovide sont un ouvrage charmant, lu avec grand plaisir même par les *philosophes*; que Voltaire qui ne manquait pas de *philosophie*, regardait ce poëme comme un des plus beaux monumens de l'antiquité, et qu'il estimait ces *puérilités* au point qu'il en a fait l'éloge dans une très-jolie pièce de vers consacrée particulièrement à ce sujet. Il est vrai que le fréquent usage qu'on a fait des idées et des images de la fable, prescrit au talent de ne plus s'en servir que très-sobrement et de chercher d'autres ressources, parce qu'il est dangereux de revenir sur ce qui est épuisé. Serait-ce là par hasard ce que l'auteur a voulu dire? Mais cette observation est aussi trop usée, et les philosophes n'y sont pour rien. Elle traîne depuis trente ans dans tous les livres, dans tous les journaux, et il est triste de n'avoir raison qu'en répétant ce qui est si rebattu, et le répétant hors de propos.

Il retombe dans le même défaut, lorsqu'à propos du Lutrin, il emploie deux pages à nous dire comme une nouveauté ce que tous les critiques ont repris dans le sixieme chant, en admirant le reste du poëme. Cependant il semble qu'il ne puisse pas renouveler une observation juste, sans que le plaisir d'avoir une fois raison après tout le monde, le porte à passer toute mesure, au point qu'il finit par avoir tort. Il veut qu'on applique au Lutrin ce vers fait sur l'Astrate,

Et chaque acte en sa pièce est une piece entiere.

Mais comme ce vers serait très-injuste, si l'Astrate avait quatre actes supérieurement faits, l'auteur sera tout seul à l'appliquer à un poëme dont cinq chants sont irréprochables, sur un seul défectueux.

Il revient bientôt à son ton naturel, et voici une découverte vraiment rare. « Il » existait dans notre langue, avant le » Lutrin, un poëme du même genre et » sans comparaison supérieur. » Vous ne vous en doutiez pas, Messieurs, ni moi non plus, et je ne l'aurais sûrement pas deviné. Mais la brochure que j'ai sous les

yeux me met à la source des lumieres, et il faut vous en faire part, d'autant plutôt que notre curiosité doit être proportionnée à l'impatience de connaître ce phénomene. C'est le poëme intitulé *Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés.* Vous n'êtes guères plus avancés, et vous dites qu'est-ce que *Dulot vaincu ?* Mais l'auteur vous dira que ce n'est pas sa faute, si *Dulot* vous est inconnu : vous verrez que ce sera encore la faute de Boileau. Quoi qu'il en soit, l'anonyme en donne un extrait très-détaillé; mais comme je ne suis pas aussi sûr de votre patience qu'il l'est de celle de ses lecteurs, je ne risquerai pas d'aller avec lui à la suite de *Dulot.* Je me contenterai de vous assurer de sa part, qu'*on ne peut rien comparer à Dulot, dans notre langue, pour le genre héroïcomique, si ce n'est le Vert-vert peut-être*; qu'*il n'y a rien dans notre langue de plus original et de plus comique que le premier chant*; qu'*il n'y a pas dans le troisième un détail qui ne soit charmant*; que *c'est le plus poétique et le plus ingénieux de tous*, et qu'*il faudrait le citer en entier pour en*

faire connaître toutes les graces naïves et pittoresques. Vous en croirez, Messieurs, ce que vous voudrez, et ceux qui ne le croiront pas pourront y aller voir. Tout ce que je puis faire pour en donner une idée, c'est de vous citer une douzaine de vers, parmi ceux que l'anonyme rapporte lui-même comme les meilleurs.

Une fière amazone apparaît la première ;
Les cieux la firent naître aussi laide que fière.
On l'appelle *chicane* : autour d'elle *procès*
Sous son commandement marchent mille *procès*.
Pot vient le pot en tête.....
Soutane avance après : elle est noire, elle est belle ;
C'est du fameux Dulot la compagne fidelle....
Six *corps* restent encore : l'un, le peuple des cruches
Portant sur leurs cimiers des panaches d'autruches.
Cette gent est fantasque, et leur chef *Coquemart*
Abandonné des siens, fait souvent bande à part,
Deux barbes vont après, qui grandes et hideuses,
Mènent deux bataillons de barbes belliqueuses.

C'en est assez, je crois, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce poëme qu'on nous dit être dans le genre du Lutrin. L'épisode de la Mollesse est dans un goût un peu différent ; mais cela n'empêche pas que *le plan de Dulot* ne soit *mieux conçu*

et que *l'ordonnance* ne soit *plus sage* que celle du *Lutrin*. On avoue pourtant que Dulot est *très-inférieur pour le style*; mais c'est, dit-on, que *rien n'égale dans notre langue celui du Lutrin*. On ne s'attendait pas à trouver ici un pareil éloge: mais encore une fois il n'est pas plus aisé de se rendre raison des louanges de l'anonyme, que de ses critiques. Peut-être pensera-t-on que la Henriade a des beautés d'un ordre supérieur à celles du Lutrin même; mais quand l'auteur de cette diatribe s'avise de louer Despréaux, il faudrait être de mauvaise humeur pour le chicaner sur le plus ou le moins.

Quant à lui, il chicane sur tout: il fait un crime à l'auteur de *l'Art poétique*, de n'avoir pas parlé de l'épître et du poëme didactique, comme s'il pouvait y avoir des préceptes sur l'épître qui ne rentrassent pas dans les leçons générales qu'il donne sur le style, et comme si l'art poétique lui-même n'était pas un modele suffisant du genre didactique. Il plaisante un peu cruellement sur un accident malheureux, arrivé, dit-on, à Boileau dans son enfance, et il assure que par cet accident

Boileau *perdit sa voix et son génie.* « Boileau » *mignarde* son distique sur le madrigal » et *pomponne* la peinture de l'idylle..... » Que fallait-il pour le contenter? d'har- » monieuses *billevesées.* Il ne songe pas » qu'il faut que *des vers disent quelque chose.* » Il faut que ce soit sans y *songer* que Boileau ait fait ce vers dont il répete la substance en vingt endroits :

Et mon vers bien ou mal dit toujours quelque chose.

Il voudrait qu'au lieu de *l'Art poétique*, Boileau eût composé *l'Art des rois*..... qu'*il eût, tant soit peu, sevré Racine de l'encens qu'il lui prodigue pour l'offrir aux Antonin, aux Titus, aux Henri IV.*

On reconnaît bien ici le caractere des esprits faux qui gâtent tout ce qu'on leur apprend et abusent de tout ce qu'ils entendent. Depuis que l'art d'écrire est formé, des sages ont exhorté les poëtes à mettre en vers une morale utile aux hommes : on en conclud ici qu'il n'y a jamais eu rien de bon, rien d'estimable que la morale en vers : tout le reste n'est que *billevesées.* Si l'on eût conseillé à Boileau de faire *l'Art des rois*, sans doute

cette entreprise lui aurait paru fort grande; mais peut-être eût-il trouvé ce titre un peu fastueux. Peut-être eût-il observé que *l'Art des rois* se trouve dans l'histoire bien étudiée, plus que dans un poëme didactique, quel qu'il soit; que si les rois peuvent s'instruire dans les bons ouvrages d'économie politique, ou dans une tragédie telle que Britannicus, ils pourraient bien trouver un peu d'orgueil dans le poëte qui composerait *l'Art des rois*. Enfin Boileau aurait pu dire à l'anonyme : « Je me borne à faire *l'Art des poëtes*, parce que je l'ai étudié toute ma vie; vous, Monsieur, qui savez, sans doute, comment il faut régner, faites *l'Art des rois*. » Et il aurait pu ajouter : « Il faut que vous ne m'ayez pas bien lu, puisque vous réclamez mon *encens* en faveur des bons princes. » Voici comme je parle de ce Titus que vous citez, et dans une épître à Louis XIV.

Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux,
Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
N'avait par ses bienfaits signalé la journée.

« Vous voyez, Monsieur, que si je ne me pique pas de savoir *l'Art des rois*, je sais leur proposer d'assez bons modeles. »

On a toujours mis au nombre des meilleurs morceaux du Lutrin le combat des chantres et des chanoines avec les livres de Barbin. On a cru voir beaucoup de gaîté et de finesse dans les allusions satiriques aux différens livres qui servent d'armes aux combattans. Le panégyriste de *Dulot vaincu* n'est pas à beaucoup près aussi content de cette plaisanterie du Lutrin. J'avoue que la critique qu'il en fait est peut-être beaucoup plus plaisante, mais c'est d'une autre maniere. Il prouve très-sérieusement et en rigueur que le caractere moral des ouvrages ne fait rien à leur volume physique, et que par conséquent la plaisanterie du Lutrin *est forcée et hors de nature.* « Je suppose » qu'on reliât pesamment les opéras de » Quinault, qu'on mît sur la couverture » un large fermoir où de gros clous se- » raient attachés, Boileau *les prendrait-* » *il pour des pommes cuites*, si par hasard » on les lui jetait à la tête ? » Voilà de la fine plaisanterie. Eh bien! si ces *pom-*

mes cuites ne font pas la même fortune que *l'Infortiat* de Boileau, ce sera encore ce malheureux *Art poétique* qui en sera cause.

« Quel rapport peut avoir une chose » purement spirituelle avec ce qui n'est » que matériel ? » Il conclud et veut que l'on *convienne avec tous les bons esprits que ces vers ne sauraient jamais trouver grace aux yeux de la raison.*

Il faut pourtant que *la raison* de l'anonyme souffre que notre *raison fasse grace* à ces vers, et même les trouve très-gais et très-agréables. Il faut qu'il apprenne que ces vers, quoi qu'il en dise, ne sont pas *une pointe*, que le procédé de l'allégorie consiste à passer du physique au moral, et qu'il est reçu chez tous les bons écrivains, quand le sens en est clair et frappant. Veut-il des exemples ? qu'il se rappelle l'épigramme de Rousseau contre Bellegarde.

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer,
De Bellegarde ouvrit le premier tome.
Là dans un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé!

Assurément il n'y a rien de commun entre un livre ennuyeux et une fluxion de poitrine. Cependant l'épigramme est bonne, parce que tout le monde entend la plaisanterie et s'y prête volontiers. Voltaire s'est servi de la même figure, et s'en est servi dans la prose qui est moins hardie que la poésie. Je pourrais y joindre vingt autres exemples : mais ceux-là suffisent. C'est cependant de cette prétendue faute que l'auteur prend droit de faire cette exclamation : « Boileau qui s'est tant » moqué de Ronsard devait-il l'imiter » même une seule fois? » Qu'on imagine, si l'on peut, quel rapport il y a entre ce passage, fût-il défectueux, et Ronsard. C'est peut-être la première fois qu'on a mis ces deux noms ensemble. Je crois que l'auteur s'est bien félicité d'avoir amené ce rapprochement étrange; il devrait pourtant savoir que rien n'est si aisé que d'amener des injures par de faux raisonnemens.

Le Lutrin essuie un reproche bien plus grave : c'est ce poëme qui est cause que nous n'avons pas de poëmes épiques, et voilà *l'influence des mauvais exemples de*

Boileau qui n'a fait que du mal. Un long paragraphe est employé à nous prouver que l'auteur du Lutrin n'a eu d'autre *art* que *de tourner les belles choses en ridicule, de parodier l'Iliade et l'Enéide et de les présenter sous un jour qui fasse rejaillir sur elles une sorte de mépris*; que *cet art devait plaire sur tout à Boileau ;* que *ce timide et froid écrivain a fabaissé Homere et Virgile jusqu'à lui ;* que son succès l'a justifié; que *ce succès a été si grand qu'il a fondé une école*, etc. Une école d'où sortiraient des ouvrages dans le goût du Lutrin, pourrait être assez bonne. Malheureusement je n'en connais pas de cette espece, et le maître est resté tout seul avec son chef-d'œuvre. Je conçois qu'il sera toujours très-difficile d'imiter cet ouvrage vraiment original, et marqué au coin de ce talent particulier que Boileau possédait éminemment, celui de faire de beaux vers sur de petits objets. Mais qu'il s'y soit attaché pour rabaisser les grandes choses, je le croirai quand l'anonymie m'aura convaincu qu'Homere, qui dans le combat des rats et des grenouilles a parodié son Iliade, a voulu

rabaisser l'épopée. Qu'il en ait *rejailli du mépris* pour l'héroïque, je le croirai quand on m'aura fait voir que cette parodie faite par Homere a empêché Virgile de faire l'Enéïde, et que le Lutrin a empêché Voltaire de faire la Henriade.

Si Boileau pouvait lire cette lettre, ce passage n'est pas celui qui l'étonnerait moins. Cet admirateur passionné d'Homere et de Virgile ne se serait pas attendu qu'on l'accusât d'avoir *fait rejaillir le mépris sur l'Iliade et l'Enéïde*, et qu'on parlât de cet *art de rabaisser les grandes choses* comme d'un art qui *devait sur-tout lui plaire.* Mais combien sa surprise serait plus grande encore, quand il verrait que l'auteur de cette terrible lettre a dévoilé enfin un secret dont qui que ce soit ne s'était douté ni du vivant de Boileau, ni depuis plus de quatre-vingts ans qu'il est mort. Oui, Messieurs, il est temps de vous communiquer enfin cette grande et mémorable découverte qui couronne toutes les merveilles dont nous sommes stupéfaits. Nous croyons bonnement que Boileau a fait ses ouvrages. Pauvres gens que nous sommes ! « Racine *a fait en se jouant*

» *ou du moins a extrémement perfec-*
» *tionné* les écrits de Boileau. L'épisode
» de la Mollesse et l'épitre sur le pas-
» sage du Rhin *sont absolument dans la*
» *maniere racinienne*.... Racine, Moliere,
» Lafontaine, Chapelle, Furetiere, *ont*
» *mis les ouvrages de Boileau, sans qu'il*
» *s'en aperçût lui-même, dans l'état où*
» *on les a tant admirés.* »

Ceci n'est point simplement une conjecture; c'est une conviction, et l'anonyme pour nous *convaincre que Boileau faisait ses vers en compagnie*, et qu'il ne peut avoir à lui en propre que *la moitié de ses beautés*, nous assure qu'il n'y a qu'à lire sa prose *qui est plus que médiocre*. Il avoue pourtant que cette idée peut paraître *bizarre* : c'est à vous, Messieurs, de juger quelle qualification elle peut mériter.

Je pense qu'à présent vous ne pouvez plus être étonnés de rien, et vous trouverez tout simple que l'auteur, après ce qu'il vient de nous *découvrir*, ait *tenté de prouver que Boileau était moins poëte que Chapelain*. Pour cette fois cependant il ne veut pas prendre absolument cette

tâche sur lui : il met en scene un raisonneur de même force qui argumente ainsi : « L'ode est de tous les genres de poésie celui qui demande le plus de talent » dans un poëte, celui qui suppose le plus » d'inspiration et par conséquent de génie. » Boileau n'a jamais fait que de mauvaises odes, et celle que Chapelain a adressée au cardinal de Richelieu *est très-belle*. Donc Chapelain était plus poëte » que Boileau. »

On dira que cet argument est si ridicule qu'il ne mérite pas de réponse. J'en conviens; mais il est appuyé sur une proposition qui a été fort souvent répétée pendant un certain temps, et que la littérature subalterne fait encore sonner assez haut pour en imposer aux esprits vulgaires. Je m'y arrête pour faire voir que même en réfutant ce qui paraît n'en pas valoir la peine, on peut détruire des préjugés qui ne laissent pas d'avoir quelque crédit, et fournissent quelquefois des armes à l'envie. C'est elle, Messieurs, qui dans le temps des démêlés de Rousseau le lyrique avec Voltaire, dicta dans vingt brochures, dans des feuilles aujourd'hui oubliées, ce prin-

cipe si faux que l'ode est le genre de poésie qui demande le plus de talent, et depuis on a répété cette sottise dans des dictionnaires et des poétiques. Il fallait qu'on fût bien pressé de mettre les pseaumes et l'ode à la Fortune au-dessus de Zaïre et de la Henriade pour oublier qu'un bon poëme épique, une belle tragédie exigent un talent infiniment plus varié, plus étendu, plus fécond, une verve bien plus soutenue, une imagination bien plus inventive, une âme bien plus sensible, une tête bien plus forte que toutes les odes anciennes et modernes. Aussi jamais les Grecs ni les Romains n'ont-ils balancé sur la préférence; et Horace lui-même, l'imitateur de Pindare, reconnaît si bien la supériorité d'Homere, qu'il recommande seulement de ne pas compter pour rien les autres poëtes. « Si Homere a le premier rang, dit-il, » la muse de Pindare et d'Alcée n'est pas » dans l'oubli. » S'il veut parler des beaux jours de la Gréce, il les appelle *le siecle du grand Sophocle* (1). Il éleve Pindare au-dessus de tous les poëtes lyriques; mais

(1) *Quales temporibus magni vignere Sophoclis.*

il ne les compare jamais au père de l'épopée ni aux fameux tragiques grecs. Parmi nous, personne dans le dernier siecle ne s'était avisé de placer Malherbe au-dessus du grand Corneille. C'est de nos jours que la malignité plus raffinée a créé de nouvelles doctrines pour confondre tous les rangs.

Mais que dites-vous, Messieurs, de cette phrase ? *Boileau n'a fait que de mauvaises odes.* Ne dirait-on pas qu'il en a fait un bien grand nombre ? Le langage de la haine a toujours quelque chose qui ressemble au mensonge. Boileau n'a jamais fait qu'une ode, à moins qu'on ne donne le nom d'ode à trois *stances* contre les Anglais, qu'il fit en sortant du collége. Mais personne n'ignore que des stances ne sont pas des odes, et ces vers contre les Anglais sont intitulés stances. Enfin cette ode de Chapelain est-elle en effet *très-belle*, comme on nous le dit ? Boileau, plus réservé, dit seulement qu'elle est *assez belle*, et bien loin qu'on puisse lui imputer de n'en pas dire assez, il suffit de la lire pour se convaincre que la disproportion entre le style de cette ode, qui en général est

assez pur et assez nombreux, et l'horrible barbarie des vers de la Pucelle, a rendu Boileau beaucoup trop indulgent. Cette ode a quelques belles strophes ; mais le plus grand nombre pèche encore par le prosaïsme, par les chevilles, par une langueur monotone. La marche en est exacte, mais froide; les idées se suivent; mais ne procedent point par des mouvemens lyriques. En un mot, c'est, à peu de chose près, une piece fort médiocre que cette ode, dont on veut se faire un titre pour guinder Chapelain au-dessus de Despréaux.

Au reste, l'anonyme qui nous avait annoncé une démonstration, n'ajoute rien à ce bel argument qu'il abandonne tout de suite en avouant que c'est *un sophisme*. Comme il nous a accoutumés à ses contradictions, il n'y a rien à dire. Nous sommes encore trop heureux qu'il veuille bien ne pas nous *prouver que Chapelain est plus poëte que Boileau.*

En revanche, il nous démontre, et toujours par l'organe du même interlocuteur, que *c'est à Chapelain que nous devons Racine*, parce que Chapelain qui disposait des graces, lui procura une pension

de six cents livres pour son ode *sur le mariage du roi*, et engagea le jeune poëte à corriger une strophe où il avait mis des Tritons dans la Seine. Il faut louer Chapelain d'avoir fait une très-bonne action, d'avoir encouragé un talent naissant, et d'avoir ôté de la Seine les Tritons qui s'y trouvaient par une inadvertance que l'anonyme appelle une *incroyable bévue*. Mais Moliere encouragea aussi la jeunesse de Racine, lui donna cent louis de sa premiere tragédie, et lui fournit même le plan d'une autre; et personne n'a jamais prétendu que l'on *dût* Racine à Moliere. On ne doit un homme tel que Racine qu'à la nature, à qui l'on n'a pas souvent de pareilles obligations, et si l'auteur de la *lettre* perd beaucoup de paroles et de papier à nous convaincre que Boileau n'a point appris à Racine à faire Iphigénie et Phedre, c'est qu'apparemment il aime à prendre une peine inutile et à répondre à ce qu'on n'a pas dit. On a dit, et avec raison, qu'un critique et un ami tel que Boileau avait contribué à former le goût et le style de Racine, et il serait également superflu de le prouver ou de le nier.

Notre anonyme, toujours prodigue d'exclamations et toujours à-propos, s'écrie sur ce procédé de Chapelain, *quelle grandeur d'âme ! quelle noblesse !* Peut-être cet enthousiasme paraîtra-t-il un peu exagéré, quand il s'agit d'une pension de six cents livres procurée par un homme, alors le doyen et l'arbitre de la littérature, à un jeune débutant qui avait célébré son roi avec succès ; mais l'exagération est excusable quand on loue les bonnes actions. Ce qui ne l'est pas, c'est de les tourner en reproches injustes contre un autre ; c'est d'en conclure que *l'on doit à Chapelain mille fois plus de respect qu'à Despréaux.* Ce n'est pas tout : il compare à cette conduite de Chapelain avec Racine, celle de Boileau avec Chapelain ; il voudrait que Boileau eût appris aussi à l'auteur de la Pucelle à faire mieux des vers, au lieu d'aller par-tout décrier cet ouvrage, dès que les onze premiers chants eurent paru ; *et peut-être*, dit-il, *Chapelain serait devenu aussi grand que Racine et Boileau.* C'est dommage que cette belle spéculation ne puisse guères s'accorder avec les faits et les dates. J'ai déjà remar-

qué, Messieurs, que l'auteur ne s'en tire pas mieux que des raisonnemens. Quand la Pucelle parut en 1656, Chapelain avait soixante-cinq ans et Boileau en avait vingt. Il était alors dans l'étude d'un procureur; et voyez, je vous prie, jusqu'où peut nous égarer l'envie de montrer *de la grandeur d'âme*. On voudrait qu'un clerc de procureur se fût fait à vingt ans le guide et l'Aristarque d'un poëte plus que sexagénaire, qu'un jeune inconnu eût été offrir ses leçons à l'auteur le plus célebre de son temps. Je ne parle pas de l'impossibilité de donner du goût, de l'oreille, du talent enfin à un homme de cet âge : le dieu des vers lui-même eût échoué près de Chapelain. Mais quelle opinion, Messieurs, peut-on prendre de ceux qui débitent de semblables rêveries avec tant de sérieux et de pathétique, qui dénaturent ainsi tous les faits et toutes les idées pour injurier à plaisir, qui veulent que Boileau dont les satires ne parurent que dix ans après la Pucelle, ait couru *par-tout* pour la *décrier*, lorsqu'il était, comme il le dit lui-même, *dans la poudre du greffe?* Est-ce ignorance de ce qu'il y a de plus aisé à savoir?

est-ce un dessein formé d'écrire contre la vérité? est-ce défaut absolu de sens, impossibilité de lier ensemble deux idées? est-ce tout cela réuni? Que l'on choisisse: les faits parlent. Ils sont sans réplique.

Enfin comment concevoir cette aveugle animosité qui poursuit un homme tel que Despréaux près d'un siecle après sa mort, et l'attaque à-la-fois dans ses écrits, dans son caractere, dans sa personne; qui fait d'une dissertation littéraire un factum diffamatoire, un libelle furieux contre un écrivain respecté qui ne peut plus se défendre? Oui, Messieurs, les sarcasmes et les outrages ne tombent pas ici seulement sur l'écrivain, mais sur l'homme. Que l'auteur en effet appelle les *saphirs du* Tasse ce qui paraît à Boileau du *clinquant*, qu'à-propos d'une satire où le poëte n'a voulu parler que de la rime, il lui reproche de n'avoir pas connu le talent de Moliere, et qu'il oublie le touchant hommage que Boileau a rendu à sa mémoire dans l'épître à Racine, et les jolies stances qu'il lui adressa contre les critiques de *l'Ecole des femmes*; que troublé par une espece de délire qui le met sans cesse en oppo-

sition avec lui-même, il l'appelle tantôt un *esprit timide*, *étroit*, *borné*, tantôt un *grand* poëte ; qu'il nous dise ici que sa tête ne renfermait que des hémistiches ; là, qu'il avait *un jugement et un sens exquis* ; qu'il prenne tout le monde à témoin de *la froide monotonie* de l'écrivain qui dans l'*Art poétique* a su si bien se plier à tous les tons ; que selon lui, Chapelle, qui de sa vie ne fit un vers hexamètre, Furetiere qui n'en a pas fait un bon, ayent fait pour Boileau une foule des plus beaux vers, lorsqu'ils n'en faisaient pas pour eux ; que *Dulot vaincu* lui paraisse au-dessus du Lutrin ; qu'il pousse même l'indécence jusqu'à dire que la plaisanterie connue de Despréaux sur l'Agésilas, était *le coup de pied de l'âne* ; on répond suffisamment à toutes ces folies par le rire de la pitié et du mépris. Mais a-t-on le droit d'imprimer d'un écrivain qui fut toujours si jaloux de la réputation d'honnête homme et à qui jamais on ne l'a contestée ; qu'*il flatta les grands et les heureux du siecle, et se moqua de la vertu dans l'indigence et du talent sans appui?* Boileau se moqua *la vertu et le talent dans*

l'indigence : il fut le bienfaiteur de Patru. On sait qu'il prêtait de l'argent même à Liniere, qui s'en servait pour aller au cabaret faire un couplet contre lui ; on sait qu'il déclara qu'il renoncerait à sa pension, si l'on retranchait celle de Corneille, et qu'il réussit à la lui faire conserver. On ose l'accuser d'avoir *baffoué* Corneille ! Il dit dans son discours au roi :

Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi des Pelletiers on compte des Corneilles.

Il dit dans ses épîtres :

En vain contre le Cid un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Il dit dans l'Art poétique :

Que Corneille pour lui ranimant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace.

Il dit à Racine :

De Corneille vieilli tu consoles Paris.

Il dit à ses vers :

Déjà comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas, chez la postérité,
Courir, marqués au coin de l'immortalité.

Ces hommages si éclatans et si multipliés ne sont-ils pas l'expression d'un sentiment vrai, et peuvent-ils être balancés par un *hélas!* sur l'Agésilas ?

Non, non, les grands hommes du siecle de Louis XIV se respectaient mutuellement, malgré la concurrence et même malgré l'inimitié. Ils étaient justes les uns envers les autres, et ceux du nôtre, quoi qu'en veuille dire l'anonyme, l'ont été envers Despréaux. Ce n'est pas aux gens instruits que l'anonyme s'adressait, lorsqu'il a dit en finissant : « Comment se » fait-il que la plupart de nos écrivains » philosophes se soient *déclarés contre* » *lui?* » et il nomme Voltaire, Vauvernargues, Helvétius et Fontenelle. Il est contre toute raison de compter ce dernier, ennemi déclaré de Boileau, et de regarder ses épigrammes comme un jugement. C'est comme si l'on donnait pour une autorité sa mauvaise épigramme contre l'Athalie de Racine. Il les haïssait tous les deux; c'est tout ce qu'on en peut conclure : ce n'est pas ici le lieu d'examiner [redacted]point cette haine pouvait être fon[redacted]teur de la *lettre* ajoute : « Pour-

» quoi Boileau n'a-t-il jamais pu *captiver* » *l'admiration* de MM. Marmontel, de » Condorcet, Dusaulx, l'abbé de Lille, » *Mercier*? » Je ne m'arrête pas à cette association de noms peu faits pour aller les uns avec les autres. C'est un petit charlatanisme aujourd'hui fort usité par les faiseurs de feuilles et de pamphlets, qui affectant de mêler les noms les moins faits pour se trouver ensemble, s'efforcent en vain de confondre les rangs sur la liste de la renommée, à qui l'on n'en impose pas. Mais ce que je ne dois pas omettre, c'est que ce passage, Messieurs, est ce qui m'a déterminé à entreprendre la réfutation dont je vous ai fait les juges. Dans ce grand nombre d'auteurs nommés, bien des gens ne se rappellent pas, ou n'iront pas chercher exprès les endroits relatifs à la question; et sur-tout n'imagineront pas aisément qu'on se hasarde ainsi à citer des autorités, qui, du moment où elles seront vérifiées, accableront celui qui a voulu s'en appuyer. Cette énumération insidieuse et mensongère est donc très-propre à faire illusion : l'auteur y a compté, puisqu'il a réservé cet

le dernier, comme celui qui pouvait produire le plus d'impression. Et où en serions-nous, si l'on pouvait se persuader que tant d'esprits éminens ayent pu faire cause commune avec l'inconnu qui vient d'outrager si indignement un des plus vénérables fondateurs de notre littérature ? Il importe de mettre la vérité en évidence : les témoignages qu'on invoque ici contre Despréaux vont achever son éloge et constater l'opinion. Il est de fait que le peu de reproches que lui font ceux qui lui rendent d'ailleurs la plus éclatante justice, porte entiérement sur quelques points avoués par tous les gens sensés, sur deux ou trois jugemens trop peu mesurés, sur l'infériorité de ses satires par rapport à ses autres ouvrages, et n'a rien de commun avec cet amas de folles invectives dont je ne vous ai même rapporté qu'une partie.

Commençons par celui qu'il faut toujours placer avant tous, par Voltaire. Ouvrons *le Temple du goût.*

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire;
[redacted]'arma la raison des traits de la satire,
[redacted]nt le précepte et l'exemple à-la-fois,
Etab[redacted] Apollon les rigoureuses lois.

Lisons le discours sur l'envie?

On peut à Despréaux pardonner la satire ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs ;
Mais pour un lourd frelon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille et qui choque les yeux.

Ce contraste entre le bon poëte qui écrit des satires en vers élégans et les mauvais satiriques en mauvaise prose, se présente si naturellement à l'esprit, et l'application en est si fréquente, que nous la retrouverons dans plusieurs des écrivains que je citerai.

Dans le poëme de *la guerre de Genève*, l'auteur s'adresse à Boileau :

Grand Nicolas, de Juvenal émule,
Peintre des mœurs, sur-tout du ridicule,
Ton style pur a de quoi me tenter :
Il est trop beau : je ne puis l'imiter.

Passons des vers à la prose : on y exprime son avis avec plus de développement : on y considere les objets sous toutes les faces. Ecoutons l'article *Ar[illegible]tique*

dans les *Questions sur l'Encyclopédie.* L'auteur commence par y réfuter un philosophe de ses amis, (1) qui avait appelé Boileau un *versificateur.* « Il faut rendre » justice à Boileau. S'il n'avait été qu'un » versificateur, il serait à peine connu. » Il ne serait pas de ce petit nombre de » grands hommes qui feront passer le siecle » de Louis XIV à la derniere postérité. » Ses dernieres satires (2), ses belles épî- » tres et sur-tout son Art poétique, sont » des chefs-d'œuvres de raison autant que » de poésie. *Sapere est et principium et* » *fons.* L'art du versificateur est à la vé- » rité d'une difficulté prodigieuse, sur-tout » en notre langue, où les vers alexandrins » marchent deux à deux, où il est rare » d'éviter la monotonie, où il faut abso- » lument rimer, où les rimes agréables et » nobles sont en trop petit nombre, où » un mot hors de sa place, une syllabe » dure gâte une pensée heureuse. C'est » danser sur la corde avec des entraves; » mais le plus grand succès dans cette » partie de l'art n'est rien, s'il est seul

(1) Diderot.

(2) Il veut parler de la neuvieme et de la huitieme.

» L'Art poétique de Boileau est admira-
» ble, parce qu'il dit toujours agréable-
» ment des choses vraies et utiles, parce
» qu'il donne toujours le précepte et l'exem-
» ple, parce qu'il est varié, parce que l'au-
» teur, en ne manquant jamais à la pu-
» reté de la langue,

» Sait d'une voix légere,
» Passer du grave au doux, du plaisant au sévere.

» Ce qui prouve son mérite chez tous les
» gens de goût, c'est qu'on sait ses vers
» par coeur, et ce qui doit plaire aux
» philosophes, c'est qu'il a presque tou-
» jours raison..... On oserait présumer
» ici que l'Art poétique de Boileau est
» supérieur à celui d'Horace. La méthode
» est certainement une beauté dans un
» poëme didactique : Horace n'en a point.
» Nous ne lui en ferons pas un re-
» proche, puisque son poëme est une
» épître familiere aux Pisons, et non pas
» un ouvrage régulier comme les Géor-
» giques. Mais c'est un mérite de plus
» dans Boileau, mérite dont les philoso-
» phes doivent lui tenir compte. L'Art
» poétique latin ne paraît pas, [illegible]eau-

» coup près, si travaillé que le français.
» Horace y parle presque toujours sur le
» ton libre et familier de ses autres épî-
» tres; c'est une extrême justesse d'esprit,
» c'est un goût fin; ce sont des vers heu-
» reux et pleins de sel; mais souvent sans
» liaison, quelquefois destitués d'harmo-
» nie; ce n'est pas l'élégance et la cor-
» rection de Virgile. L'ouvrage est très-
» bon; celui de Boileau paraît encore meil-
» leur, et si vous en exceptez les tragédies
» de Racine qui ont le mérite supérieur
» de traiter toutes les passions, et de sur-
» monter toutes les difficultés du théâtre,
» l'*Art poétique* de Boileau est sans con-
» tredit le poëme qui fait le plus d'hon-
» neur à la langue française. »

Je ne joindrai pas à un morceau si décisif et si frappant, une foule de passages où Voltaire énonce le même avis en d'autres termes; je n'insisterai pas sur le commentaire de Corneille, où non-seulement les préceptes de Boileau, mais ses jugemens qui nous ont été transmis par tradition, sont cités sans cesse comme on cite les lois dans les tribunaux. Mais je crois devoir remarquer, dans l'article qu'on vient

d'entendre, la différence du ton de Voltaire et de celui de l'anonyme : elle est en raison inverse de celle des lumieres. Voltaire veut-il donner la préférence à l'Art poétique de Boileau, comment s'exprime-t-il ? *On oserait présumer.....* Comparez cette réserve avec la confiance insultante, la morgue magistrale, la hauteur dédaigneuse d'un inconnu qui juge Boileau. Observez que dans cette longue diatribe, où l'on contredit le jugement de deux siecles, on ne trouve pas une fois la formule du doute ; qu'en renversant tous les principes reçus, toutes les notions du bon sens, on ose attester *tous les bons esprits.* Ce seul trait, entre mille autres, suffirait pour prouver que l'auteur ne doute de rien.

Sur quoi donc peut-il s'appuyer, quand il dit que Voltaire *s'est déclaré contre Boileau ?* Sans doute, sur deux vers échappés à sa vieillesse, deux vers qui ne sont qu'une saillie d'humeur, et qui ne peuvent jamais, aux yeux de la raison et de la bonne foi, démentir tant d'hommages réitérés et 60 ans d'admiration. On les lui a reprochés justement, ces vers : ils commencent l'épître à Boileau :

Boileau, *correct auteur de quelques bons écrits,*
Zoïle de Quinault et *flatteur* de Louis ;
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile, etc.

Le premier est un éloge mince ; le second est injurieux. Mais je vous le demande, Messieurs : est-ce dans ces deux vers qu'il faut chercher la véritable opinion de Voltaire, ou dans les morceaux si détaillés que vous avez entendus, et dans tout le reste de ses ouvrages ? Celui qui vient de parler avec tant *d'admiration* de *l'Art poétique*, croyait-il en effet que son auteur ne fût que *correct* et que son mérite se bornât à *quelques bons écrits* ? Du moins ces deux vers qui ne sont que le caprice poétique d'une imagination mobile, ont-ils pu laisser à l'anonyme une sorte de prétexte ; mais je cherche en vain celui que peuvent lui fournir Vauvenargues et Helvétius, qu'il range parmi les détracteurs de Boileau. Voici tout ce qu'on trouve dans l'excellent livre du penseur Vauvenargues, l'un des esprits les plus judicieux de ce siecle.

« Boileau prouve autant par son ou-
» vrage que par ses préceptes, que toutes

» les beautés des bons ouvrages naissent
» de la vive expression et de la peinture
» du vrai. Mais cette expression si tou-
» chante, appartient moins à la réflexion
» sujette à l'erreur qu'à un sentiment très-
» intime et très-fidele de la nature. La
» raison n'était pas distincte dans Boileau
» du sentiment : c'était son instinct. Aussi
» a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt
» qu'il est si rare de rencontrer dans les
» ouvrages didactiques.... Boileau ne s'est
» pas contenté de mettre de la vérité et
» de la poésie dans ses ouvrages : il a
» enseigné son art aux autres ; il a éclairé
» tout son siecle ; il en a banni le faux
» goût autant qu'il est permis de le ban-
» nir de chez tous les hommes. Il fallait
» qu'il fût né avec un génie bien singu-
» lier pour échapper, comme il a fait,
« aux mauvais exemples de ses contem-
» porains, et pour leur imposer ses pro-
» pres lois. Ceux qui bornent le mérite
» de sa poésie à l'art et à l'exactitude de
» la versification, ne font pas peut-être
» attention que ses vers sont pleins de
» pensées, de vivacité, de saillies et même
» d'invention de style. Admirable [illegible] la

» justesse, dans la solidité et la netteté
» de ses idées, il a su conserver ces ca-
» racteres dans ses expressions, sans per-
» dre de son feu et de sa force, ce qui
» prouve incontestablement un grand ta-
» lent..... Si l'on est donc fondé à re-
» procher quelque défaut à Boileau, ce
» n'est pas, à ce qu'il me semble, le dé-
» faut de génie; c'est au contraire d'a-
» voir eu plus de génie que d'étendue ou
» de profondeur d'esprit, plus de feu et
» de vérité que d'élévation et de délica-
» tesse, plus de solidité et de sel dans
» la critique que de finesse ou de gaîté,
» et plus d'agrément que de grace. On
» l'attaque encore sur quelques-uns de
» ses jugemens qui semblent injustes, et
» je ne prétends pas qu'il fût infaillible. »

Voilà l'article entier qui regarde Boileau, Messieurs : que vous semble-t-il d'un homme qui *se déclare contre lui?* Pensez-vous que Boileau en eût été mécontent? Cette distinction si délicate et si juste des différentes qualités qui dominent plus ou moins dans ses ouvrages, est en effet d'un philosophe et d'un homme de goût. Y a-t-il un seul mot qui soit d'un dé-

tracteur? J'ai quelque obligation à l'anonyme, je l'avoue, de m'avoir fourni l'occasion de mettre sous vos yeux cet intéressant morceau, où j'ai eu le plaisir de retrouver en substance tout ce que j'ai tâché de développer dans l'analyse des écrits de Despréaux. Si je ne me suis pas exprimé aussi bien que Vauvenargues, je suis du moins plus assuré de mon opinion, quand elle est si conforme à la sienne.

Voyons Helvétius. Il parle dans une note de ce même accident qui est le sujet des railleries agréables de l'anonyme. Il en parle en physicien observateur, et croit y voir la cause du défaut de sensibilité du poëte, et de son peu d'amour pour les femmes. Mais ce qui prouve qu'il n'en tire pas d'autres conséquences contre son talent, c'est ce qu'il en dit dans son chapitre sur *le génie*. « Lafontaine » et Boileau ont porté peu d'invention » dans le fond des sujets qu'ils ont traités. Cependant l'un et l'autre sont, » avec raison, mis au rang des *génies*; » le premier par la naïveté, le sentiment » et l'agrément qu'il a jetés dans sa narration; le second par la correction, la

» force et la poésie de style qu'il a mi-
» ses dans ses ouvrages. Quelques repro-
» ches qu'on fasse à Boileau, on est forcé
» de convenir qu'en perfectionnant infi-
» niment l'art de la versification, il a réel-
» lement mérité le titre d'inventeur. »

Vous attendez peut-être quelque restriction qui puisse servir d'excuse à l'anonyme. Non, Messieurs : j'ai cité tout : il n'y a pas un mot de plus. Je laisse à vos réflexions le soin d'apprécier les moyens honnêtes et nobles qui sont d'usage aujourd'hui, pour tromper le public et décrier ce qu'on admire. Pour moi je ne m'y arrêterai pas ; je me réserve dans la suite de traiter particuliérement des abus honteux qui déshonorent les lettres dans ce siecle, et que le siecle précédent n'a point connus ; et dans ce nombre je serai obligé de compter l'habitude de se permettre le mensonge sans scrupule et sans pudeur.

On a (dans l'avertissement) nommé d'Alembert parmi les détracteurs de Boileau : écoutons d'Alembert. Je vous préviens, Messieurs, que vous allez retrouver à-peu-près les mêmes idées que dans Voltaire, Vauvenargues, Helvétius, c'est-à-

dire celles qui sont diamétralement opposées à tout ce que l'anonyme a voulu établir; mais cette uniformité d'avis est précisément ce qu'il importe de constater. Après avoir dit, comme nous le disons tous, que les satires de Boileau sont la moindre partie de sa gloire, il continue ainsi : « Il sentit qu'il faut être en vers » comme en prose l'écrivain de tous les » temps et de tous les lieux.... Il produi- » sit ces ouvrages qui assurent à jamais » sa renommée. Il fit ses belles épîtres, » où il a su entremêler à des louanges » finement exprimées des préceptes de lit- » térature et de morale, rendus avec la » vérité la plus frappante et la précision » la plus heureuse; son Lutrin, où avec » si peu de matiere, il a répandu tant » de vérité, de mouvemens et de grace; » enfin son *Art poétique* qui est dans » notre langue le code du bon goût, » comme celui d'Horace l'est en latin: su- » périeur même à celui d'Horace, non- » seulement par l'ordre si nécessaire et si » parfait, que le poëte français a mis dans » son ouvrage, et que le poëte latin sem- » ble avoir trop négligé dans le sien, [illegible]

» sur-tout parce que Despréaux a su faire
» passer dans ses vers les beautés pro-
» pres à chaque genre dont il donne les
» regles..... Nous n'examinerons point
» si l'auteur de ces chefs-d'œuvres mérite
» le titre d'homme de génie, qu'il se don-
» nait sans façon à lui-même, que dans
» ces derniers temps quelques écrivains
» lui ont peut-être injustement refusé ;
» car n'est-ce pas avoir droit à ce titre
» que d'avoir su exprimer en vers har-
» monieux, pleins de force et d'élégance,
» les arrêts de la raison et du bon goût,
» et sur-tout d'avoir connu et développé
» le premier, en joignant l'exemple au pré-
» cepte, l'art si difficile et jusqu'alors si
» peu connu de la versification française ?....
» Despréaux a eu le mérite rare, et qui
» ne pouvait appartenir qu'à un homme
» supérieur, de former le premier en
» France, par ses leçons et par ses vers,
» une école de poésie. Ajoutons que de
» tous les poëtes qui l'ont précédé ou
» suivi, aucun n'était plus fait que lui
» pour être le chef d'une pareille école.
» En effet la correction sévere et pronon-
» cée qui caractérise ses ouvrages, le rend

» singuliérement propre à servir d'étude » aux jeunes éleves en poésie. C'est sur » les vers de Despréaux qu'ils doivent mo- » deler leurs premiers essais..... Despréaux, » fondateur et chef de l'école poétique fran- » çaise, eut dans Racine un disciple qui » lui aurait suffi pour lui assurer l'immor- » talité, quand il ne l'aurait pas d'ailleurs » si bien méritée par ses propres écrits. »

C'est à l'anonyme maintenant à concilier, comme il le pourra, cette doctrine avec la sienne. Le philosophe, à-propos des mauvais satiriques, en vers ou en prose, qui se sont faits si mal-adroitement les singes de Boileau, fait une réflexion qui sûrement ne paraîtra pas ici hors de propos. « Il y a (dit-il) entre eux » et lui cette différence très-fâcheuse pour » eux, qu'il a commencé par des satires » et fini par des ouvrages immortels; et » qu'au contraire ils ont commencé par » de mauvais ouvrages, et fini par des » satires plus déplorables encore. Conduits » à la méchanceté par l'impuissance, c'est » le désespoir de n'avoir pu se donner » d'existence par eux-mêmes, qui les a » ulcérés et déchaînés contre l'existence » des autres. »

L'auteur de la *lettre* a pris pour épigraphe un passage tiré d'un fort beau discours de M. Dusaulx sur les poëtes satiriques. Il ne manque pas de le ranger aussi parmi ceux dont Boileau, dit-il, *n'a jamais pu captiver l'admiration*. Cependant les réflexions du traducteur de Juvenal ne portent que sur les satires de Boileau, dans lesquelles il desirerait, avec raison, un fond plus moral. D'ailleurs il reconnaît en lui l'homme fait pour *apprécier les ouvrages et guider les auteurs*, ce qui est directement le contraire des opinions de l'auteur de la *lettre*; et bien loin de refuser à Boileau *son admiration*, voici comme il finit : « Respectons la mémoire de ce fa-
» meux critique : s'il est contraint de céder
» à ses devanciers la palme de la satire,
» ils ne sauraient lui rien opposer de plus
» parfait que l'Art poétique et le Lutrin. »

L'anonyme appelle aussi M. de Condorcet à son secours, et cite son éloge de Claude Perrault. Ouvrez cet éloge, et vous y verrez qu'en blâmant la satire, en blâmant le poëte de n'avoir pas rendu justice à l'architecte, il n'attaque en rien le mérite littéraire de Despréaux ni les ser-

vices qu'il a rendus aux lettres, et qu'il explique comment Claude Perrault n'était pas plus juste envers Boileau que Boileau envers lui, par la différence des objets qui les occupaient. Son résultat est dans cette phrase : « Boileau qui est un grand poëte » pour les gens de goût et les amateurs » de la poésie, n'est presque qu'un ver- » sificateur pour ceux *qui ne sont que* » *philosophes.* » N'est-ce pas dire clairement que *ceux qui ne sont que philosophes* ne sont pas juges compétens du mérite d'un poëte ?

J'ai exposé en commençant cette analyse l'avis de M. Marmontel : quant à M. l'abbé de Lille, pour nous prouver que Boileau *n'a jamais pu captiver son admiration*, l'on nous renvoie à une satire sur le luxe, où il dit que Cotin a été *quelquefois immolé à la rime.* On sent combien cette preuve est concluante; mais l'auteur de la *lettre*, fidele à ses petites ruses de guerre, se garde bien de citer les deux vers tels qu'ils sont.

Mais laisse là Cotin, misérable victime
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.

On a conservé l'hémistiche *quelquefois à la rime* ; mais on a soigneusement supprimé, *immolée au bon goût* ; et il devient évident, du moins pour l'auteur de la *lettre*, que celui qui s'est permis cette légere plaisanterie ne peut pas *admirer* Boileau. Nous savons que l'anonyme ne raisonne jamais autrement ; mais ceux qui connaissent le traducteur des Géorgiques savent qu'il n'y a point d'auteur dans notre langue qu'il ait plus étudié que Boileau, ni dont il estime davantage la versification.

Il ne reste donc plus que M. Mercier : pour ce coup l'anonyme a raison. Il est avéré que M. Mercier *n'admire* point du tout Boileau ; et si l'on nous demande pourquoi, nous dirons de notre côté : pourquoi ce même M. Mercier méprise-t-il souverainement Racine, qu'il appelle un *froid petit bel esprit*? pourquoi a-t-il si peu d'estime pour Moliere, qui *n'a déchiffré que quelques pages du grand livre de l'homme*, et qui *ne s'est jamais élevé jusqu'au drame?* pourquoi nous invite-t-il *à brûler notre théâtre?* etc. etc. Nos *pourquoi ne finiraient jamais* : ainsi nous répondrons à l'anonyme ; que si Boileau,

Racine et Moliere *n'ont jamais pu captiver l'admiration de M. Mercier*, c'est un malheur dont on peut croire qu'ils auraient la force de se consoler.

J'ai fini la tâche que j'avais entreprise, et j'ose croire qu'elle n'a pu paraître inutile ni déplacée. S'il n'entre pas dans le plan que je me suis proposé, de parler de productions du talent des auteurs vivans, c'en est une partie nécessaire de discuter leurs opinions. Je l'ai déjà fait plus d'une fois, et je compte le faire encore; car on n'établit les vérités qu'en détruisant les erreurs, et ces vérités sortent plus claires et plus brillantes du choc de la discussion. Il est à-propos d'ailleurs de réprimer de temps-en-temps les scandales littéraires. Un homme qui juge Despréaux avec le ton d'un maître, et le déchire avec la fureur d'un ennemi, qui traite comme de petits esprits, comme des gens à préjugés imbécilles, ceux qui honorent l'auteur de l'Art poétique; un tel homme insulte toute une nation éclairée, et j'ai vengé la cause de tous les Français raisonnables, en vengeant celle de Despréaux. J'ai confondu la mauvaise

foi, en faisant voir que celui qui osait attribuer ses propres opinions à nos plus illustres littérateurs, avait calomnié leur justice, en même-temps qu'il calomniait le talent de Boileau. Cette brochure forcenée n'est que l'explosion de la haine secrette d'une troupe de révoltés, qui ne détestent dans Boileau que l'autorité de la raison. Jamais il n'eut plus d'ennemis qu'aujourd'hui, parce qu'il n'en peut avoir d'autres que ceux du bon goût, et que leur audace s'est accrue avec leur nombre : l'expérience atteste le mal qu'ils peuvent faire. Les Romains autrefois, dans les temps de calamités publiques, faisaient descendre du Capitole et tiraient du fond de leurs temples les statues des dieux tutélaires, que l'on portait en pompe par la ville, à la vue des citoyens qu'elles rassuraient. S'il est permis, suivant l'expression d'un Ancien, de comparer de moindres choses à de plus grandes, les lettres ont aussi leurs jours de calamité; et quand l'image révérée de Despréaux vient de paraître dans ce Lycée, où nous appelons avec lui tous les dieux des arts pour les opposer à la barbarie,

n'est-ce pas le moment de repousser les outrages et les blasphêmes que des barbares osent opposer au culte que nous lui rendons ?

CHAPITRE XI.

De la Fable et du Conte.

DE LAFONTAINE.

DANS tous les genres de poésie et d'éloquence, la supériotité, plus ou moins disputée, a partagé l'admiration. S'agit-il d'épopée? Homere, Virgile, le Tasse, se présentent à la pensée, et nul n'ayant réuni au même degré toutes les parties de l'art, chacun d'eux balance le mérite des autres, au moins sous plusieurs rapports. Il en est de même de la tragédie, de l'ode, de la satire. Athènes, Rome, Paris nous offrent des talens rivaux. Les Anciens et les Modernes se disputent la palme de l'éloquence, et nous opposons aux Cicéron et aux Démosthene nos Bos-

suet et nos Massillon. La comédie même, où Moliere a une prééminence qui n'est pas contestée, permet encore que le nom de Regnard soit attendu après le sien. Il n'existe qu'un genre de poésie dans lequel un seul homme a si particuliérement excellé, que ce genre lui est resté en propre, et ne rappelle plus d'autre nom que le sien, tant il a éclipsé tous les autres. « Nommer la Fable, c'est nommer Lafontaine. Le genre et l'auteur ne font plus qu'un. Esope, Phedre, Pilpay, Avienus avaient fait des fables. Il vient et les prend toutes, et ces fables ne sont plus celles d'Esope, de Phedre, de Pilpay, d'Avienus : ce sont les fables de Lafontaine. »

« Cet avantage est unique : il en a un autre presque aussi rare. Il a tellement imprimé son caractere à ses écrits, et ce caractere est si aimable qu'il s'est fait des amis de tous les lecteurs. On adore en lui cette *bonhomie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs, mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV et Lafontaine. Le *bon homme*, voilà le nom qui lui est resté,

comme on dit en parlant de Henri, *le bon roi.* Ces sortes de dénominations, consacrées par le temps, sont les titres les plus sûrs et les plus authentiques. Ils expriment l'opinion générale comme les proverbes attestent l'expérience des siecles.»

« On a dit que Lafontaine n'avait rien inventé. Il a inventé sa maniere d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune : elle lui est demeurée toute entiere : il en a trouvé le secret et l'a gardé. Il n'a été dans son style, ni imitateur ni imité : c'est là son mérite. Comment s'en rendre compte? Il échappe à l'analyse, qui peut faire valoir tant d'autres talens, et qui ne peut pas approcher du sien. Définit-on bien ce qui nous plaît? peut-on discuter ce qui nous charme? quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira Lafontaine, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage; et peut-être si ce génie heureux et facile, pouvait lire ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il avec son ingénuité accoutumée : vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire : il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.»

» Son épitaphe faite par lui-même, suffirait pour nous en convaincre. C'est à-coup-sûr celle d'un homme heureux; mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte? Ce pourrait être celle de Desyvetaux. Il partage sa vie en deux *parts*, *dormir et ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui en faisant de si belles choses, croyait passer sa vie à *ne rien faire!* »

» Ce serait donc une entreprise mal entendue que celle d'analyser ses écrits; mais heureusement c'est toujours un plaisir de s'entretenir de lui. Ne cherchons point autre chose, en nous occupant de cet écrivain enchanteur, plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport, à qui nul n'a ressemblé dans sa maniere de raconter, de donner de l'attrait à la morale et de faire aimer le bon sens; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence; homme modeste, qui a vécu sans éclat, en produisant des chefs-d'oeuvres, comme il vivait avec retenue en se livrant dans ses contes à toute la liberté de l'enjoue-

ment ; homme d'une simplicité extraordinaire, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son talent, mais ne l'appréciait pas ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté, qui devait être plus relu que célébré, et obtint plus de renommée que de récompenses ; et qui peut-être, s'il était aujourd'hui témoin des honneurs qu'on lui rend tous les jours, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite. »

» Sa naissance fut placée près de celle de Moliere, comme si la nature avait pris plaisir à produire en même-temps les deux esprits les plus originaux du siecle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, et son talent pour la poésie, celui de tous qui est le plus prompt à se manifester, parce qu'il appartient plus à la nature et dépend moins de la réflexion, n'était pas encore soupçonné. C'est une tradition reçue qu'une ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premieres étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau : il semblait qu'il eût attendu ce moment pour

dire : je suis poëte : il le fut dès-lors en effet. C'était le temps où tout naissait en France : nourri de la lecture des auteurs anciens, il trouvait peu de modeles dans ceux de son pays. Mais en avait-il besoin? doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger par une suite de cette indolence qu'il portait dans tout, il fallait seulement une occasion qui l'instruisît de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe, en flattant son oreille, lui apprirent combien il était sensible au plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poëte : il sentit que c'était la sienne. La gaîté qu'il goûta dans Rabelais, éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui regne dans tout ce qu'il a écrit. Il aimait à trouver dans Marot et dans Saint-Gelais des traces de cette naïveté dont lui-même devait bientôt devenir le modele. Les images pastorales et champêtres, prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette âme douce, dont tous les goûts étaient si près de la nature. L'imagination de l'Arioste et du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un homme singuliérement né pour raconter. Telles étaient alors les ri-

chesses de la littérature moderne, et tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à Lafontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres ; et quelle différence d'eux tous à lui ! Je dirais aussi quelle distance, si je n'avais nommé l'Arioste, qu'une autre sorte de gloire, la richesse de l'invention et le sublime de la poésie, place dans son genre au premier rang. Mais pour ce qui concerne l'art de narrer, le seul rapport à lequel on puisse les rapprocher, leur maniere est très-différente, sur-tout dans un point capital : l'Arioste a toujours l'air de se moquer le premier de ce qu'il dit; Lafontaine semble toujours être dans la bonne foi. Aussi dans tout ce qu'il emprunte, rien ne paraît être d'emprunt; et la premiere qualité qui nous frappe dans un homme qui n'inventa rien, c'est l'originalité. »

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent et se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'alterent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs ;

se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût, ou par la contagion du mauvais; et de-là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il serait même possible qu'il se formât un esprit qui serait tour-à-tour la perfection ou l'abus des autres esprits, qui empruntant quelque chose de chacun, en total pourrait les balancer tous; et cette espece de génie, aussi brillante que dangereuse, ne pourrait être réservée qu'au siecle qui suivrait celui de la renaissance des arts, et dans lequel la derniere ambition et le dernier écueil du talent serait de tenter tous les genres, parce que tous seraient connus et avancés. Il est une autre espece de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage et se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes par l'impression qu'ils desirent le plus; celle de la nouveauté: c'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute ressemblance avec les autres; qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit; qui semble

tirer tout de lui-même en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il prend à autrui; toujours piquant même dans ses irrégularités, parce que rien ne serait irrégulier comme lui; qui peut tout hasarder, parce que tout lui sied; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grace; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il s'en est fait une qui lui est propre. Cette qualité quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractere de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-même, se répandant peu au dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affaibli ni partagé: tout ce qui sortira de ses mains, aura un trait distinct et ineffaçable; mais ceux qui le chercheront hors de son talent, ne le retrouveront plus. Moliere si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. Lafontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. De-là ce mot plein de

sens de Mme de la Sabliere : *En vérité, mon cher Lafontaine, vous seriez bien bête, si vous n'aviez pas tant d'esprit;* mot qui serait tout aussi vrai en le retournant d'une maniere plus sérieuse: » vous n'auriez pas tant d'esprit, si vous » n'étiez pas si bête. » Ainsi tout est compensé, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai et si moral, il fallait que Moliere fût porté à observer, et l'observation rend sérieux et triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot Lapin et à Robin Mouton, il fallait avoir ce caractere d'un enfant, qui préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui, et Lafontaine était distrait. C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis, les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs, auxquels peut-être il ne songeait gueres : c'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que *Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant: te voilà: nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde Lafontaine le conteur, lui disant : te voilà : conte.*

Cet art de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différens, à l'apologue moral qui a l'instruction pour but, et au conte plaisant qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux: c'est sur le premier qu'il convient de s'étendre davantage. C'est le plus important, le plus parfait et la principale gloire de Lafontaine. »

A la moralité simple et nue des récits d'Esope, Phedre joignit l'agrément de la poésie. On connaît sa pureté, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpai, n'est qu'un tissu assez embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, et surchargées d'une morale prolixe qui manque souvent de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée, sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez: j'y consens; mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but,

je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand Lafontaine puise dans Pilpai, dans Avienus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment souvent des résultats nouveaux qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque presque partout une raison supérieure : cet esprit si simple et si naïf dans la narration, est très-juste et souvent même très-fin dans la pensée ; car la simplicité du ton n'exclut point la finesse du sens ; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singuliérement délicat, et de l'allégorie la plus ingénieuse ? Lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des *Maximes*, au célebre la Rochefoucault. Je la cite de préférence, comme étant la seule qui appartienne notoirement à Lafontaine. Quoi de plus spirituellement imaginé, pour louer un livre d'une philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain

qui craint tous les miroirs, qu'il n'a jamais trouvés assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits, tels qu'ils sont, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans Lafontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce que l'on appelle esprit? Oh! qu'il possédait un don plus éminent et plus précieux! Cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte en paraissant s'y intéresser si véritablement, ce charme singulier qui naît de l'illusion complette où il paraît être, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des monarchies et des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse, et qui n'aimerait à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi Lion un Louvre; une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des courtisans, des médecins; et

quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade absent, le renard, il est clair qu'il a assisté *au coucher*, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé : c'est un art inconnu à tous les fabulistes. Ce sérieux si plaisant ne l'abandonne jamais : jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies : c'est toujours *nos seigneurs les ours*, *nos seigneurs les chevaux*, *sultan léopard*, *dom coursier*, et *les parens du loup*, *gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire.* Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'est fait leur concitoyen, leur ami, leur confident? Oui, sans doute, leur ami: il les aime, il entre dans tous leurs intérêts, il met la plus grande importance à leurs débats. Ecoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier : est-il possible de mieux discuter une cause ? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie: on y invoque les dieux hospitaliers. C'est ainsi qu'il excite en nous ce rire de l'âme que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose, ou gravement occupé de bagatelles. Ce sen-

timent doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer Lafontaine. Ecoutez cette bonne vache se plaignant de l'ingratitude du maître qu'elle a nourri de son lait.

> Enfin me voilà seule: il me laisse en un coin,
> Sans herbe, s'il voulait encor me laisser paître!
> Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
> Un serpent, eût-il pu jamais pousser plus loin
> L'ingratitude?

Est-ce qu'on ne plaint pas cette pauvre bête? n'est-ce pas là ce qu'elle dirait, si elle pouvait dire quelque chose?

La plupart de ses fables sont des scenes parfaites pour les caracteres et le dialogue. Tartüffe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il *l'aime comme ses yeux*, et qu'il était sorti pour *aller faire sa priere aux dieux, comme tout dévot chat en use les matins?* Dans cette fable admirable des *animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'âne? comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute, qu'il semble vouloir aggraver si bonnement!

En un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Et ce cri qui s'éleve!

Manger l'herbe d'autrui!

L'herbe d'autrui! comment tenir à ces traits-là? on en citerait mille de cette force. Mais il faut s'en rapporter au goût et à la mémoire de ceux qui aiment Lafontaine; et qui ne l'aime pas? »

Eloge de Lafontaine. »

Je ne puis cependant résister au plaisir de revoir en détail quelques-unes de ses fables, et sans doute on me le pardonnera. J'ai remarqué souvent que dès qu'on parle de lui, chacun est tenté d'en réciter quelque chose, quoique bien sûr que tout le monde le sait par coeur; et après tout, le plaisir vaut mieux que la nouveauté; ou plutôt c'en est toujours une, au lieu que la nouveauté n'est pas toujours un plaisir. Je ne puis être embarrassé que du choix: sur près de trois cents fables qu'il a faites, il n'y en a pas dix de médiocres, et plus de deux

cent-cinquante sont des chefs-d'oeuvres. Voyons *le rat retiré du monde.*

Les Lévantins en leur légende,
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde:
S'étendant par-tout à la ronde,
Notre hermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert, que faut-il davantage?
Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font voeu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Les députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere.
Ils allaient en terre étrangere,
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis était bloquée:
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espere qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine? non, mais un Dervis.
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Je ne connais point l'original de cette fable. Si Lafontaine l'a imaginée, comme on peut le croire, elle fait voir que ses idées s'étendaient sur des objets qui ont beaucoup occupé les philosophes et les politiques de ce siecle, et que le bon sens du fabuliste indiquait des vérités utiles qui de nos jours ont été plus hardiment exposées; mais cette hardiesse avait-elle le mérite de sa discrétion? Nous apprenait-il moins en ne voulant pas tout dire? La fin de cet apologue n'est-elle pas d'une tournure fine et délicate, qui prouve ce que j'ai avancé tout-à-l'heure, qu'il avait dans l'esprit une finesse d'autant plus réelle, qu'il la cache sous cette *bonhomie* qui était en lui habituelle? Et dans les ouvrages comme dans la société, ceux-là ne sont pas les moins fins qui ne veulent pas le paraître. Observons encore que pour substituer avec

plus de vraisemblance un *Dervis* à un *moine*, il feint d'avoir pris la fable dans la *légende* des *Lévantins*, quoiqu'assurément il n'en soit rien. *Le bon homme*, comme on voit, ne laissait pas d'avoir quelquefois un peu d'astuce; mais elle était bien innocente. Et quelle perfection dans ce court récit! Il y prend tour-à-tour le ton d'un historien et celui d'un poëte comique. Moliere aurait-il mieux fait parler un *Dervis* dans sa cellule (puisque *Dervis* y a) que ne parle notre hermite dans son fromage? Et ce sérieux dont j'ai fait mention, cette importance qu'il donne à ses acteurs! Le *blocus* de *Ratopolis*, la *république attaquée*, son *état indigent*, le *secours qui sera prêt dans quatre ou cinq jours*, n'est-ce pas là le style de l'histoire? Aussi ne s'agit-il de rien moins que du *peuple rat*, du *peuple chat*. Ces dénominations auxquelles il nous a accoutumés, nous semblent peu de chose; il n'y en a pourtant aucun exemple dans les fabulistes qui l'ont précédé. De plus elles sont nécessaires pour amener les détails qui suivent, et cette unité fonde l'illusion. Mais aussi

cette illusion ne se trouve que chez lui; c'est ce qui fait que sa maniere de narrer ne ressemble à aucune autre. Comme il parle gravement de ce rat, *las des soins d'ici-bas!* Ne dirait-on pas d'un solitaire philosophe? Cette réflexion qui semble venir là d'elle-même et sans la moindre malice:

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font voeu d'être siens.

avait été si confirmée par l'expérience, que nous la répétions tous les jours. Voilà bien des remarques: on en ferait de pareilles presque à chaque vers.

Nous avons un peu trop la prétention dans ce siecle d'avoir fait, en économie politique, des découvertes qui ne sont pas toujours aussi modernes que nous l'imaginons. On a crié beaucoup, par exemple, contre l'inconvénient de la trop grande multiplicité de fêtes, et si fort qu'à la fin nous en avons vu supprimer un certain nombre. On pouvait là-dessus citer Lafontaine, qui était bien aussi philosophe qu'un autre, quoiqu'il ne s'en piquât pas; car il ne se piquait de rien. Ecoutons son savetier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir.
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr: il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le financier se plaignait,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte; et je n'entasse guere
Un jour sur l'autre; il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année:
Chaque jour amene son pain.
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours,
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer: on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier riant de sa naïveté,
Lui dit: je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à-la-fois.
Plus de chants : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'oeil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

On voit que le savetier de notre fabuliste pensait comme les réformateurs de notre siecle. Il fit plus : il se conduisit en sage, puisqu'il rapporta les cent écus. Mais Lafontaine le fait toujours parler en savetier, et lui laisse, avec le bon sens qu'il lui donne, le langage de son état et la grosse gaîté de son caractere. C'est en quoi consiste dans la fable le grand mérite de la partie dramatique : il ne

possede pas moins éminemment celui de la partie descriptive. Avec quel art il suspend au cinquieme pied, par une césure imitative, ce vers qui peint les alarmes du pauvre homme, que l'idée de son trésor tient toujours en l'air!

Tous les jours il avait l'oeil au guet.....

Quelle précision dans cet autre vers!

L'argent et sa joie à-la-fois.

S'il étend cette idée, quel intérêt dans les détails!

Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis.
Il eut pour hôtes les soucis, etc.

Tout-à-l'heure on riait du savetier: on le plaint maintenant. Cette réflexion si rapide, *ce qui cause nos peines*, nous fait revenir sur nous-mêmes; et ce trait si heureux, *celui qu'il ne réveillait plus!* C'est dans un seul hémistiche toute la substance de l'apologue. Cette facilité étonnante à nous faire passer d'un sentiment à un autre sans disparate et sans

secousse, est une espece de magie qui est sur-tout nécessaire en racontant. L'idée de *vendre* le dormir, qu'on pourrait prendre pour une saillie, n'en est peut-être pas une. Il est assez naturel à quiconque a beaucoup d'argent d'y voir l'équivalent de tout ce qu'on peut desirer, et l'on sait qu'un riche gourmand, mécontent de son estomac, se plaignait qu'on ne pût pas payer un *digéreur*, attendu qu'il trouvait que la gourmandise, fort bonne en elle-même, n'avait d'inconvénient que la digestion.

Patru voulait détourner Lafontaine de faire des fables : il ne croyait pas qu'on pût égaler en français la briéveté de Phedre. Je conviendrai que notre langue est plus lente dans sa marche que celle des Latins; aussi Lafontaine ne s'est-il pas proposé d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste de Rome; il eût couru le risque de tomber dans la sécheresse. Mais avec bien plus de graces que lui, il n'a pas moins de précision, si l'on entend par un style précis, celui dont on ne peut rien retrancher d'inutile, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une beauté, et

que le lecteur regrette un plaisir. Tel est le style de Lafontaine dans l'apologue: on n'y sent jamais de langueur; on n'y trouve jamais rien de vide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Qu'on relise par exemple la fable du vieillard et des trois jeunes gens, ce modele de la plus aimable morale et du talent de narrer avec un intérêt qui parle au coeur: qu'on examine s'il y a un seul mot de trop.

Un octogénaire plantait,
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfans du voisinage:
Assurément il radotait.
Car, au nom de Dieu, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier? est-il un seul moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars, servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
Le troisieme tomba d'un arbre,
Que lui-même il voulut enter;
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

On peut bien appliquer au poëte ce qu'il dit quelque part de l'apologue:

C'est proprement un charme.

Oui, mais ce n'en est un que chez lui: chez les autres ce n'est qu'une leçon agréable. A quel autre a-t-il été donné de faire des vers tels que ceux-ci?

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage,
Eh bien! etc.

Cet inexprimable enchantement ne permet pas même à l'imagination de voir rien au-delà : c'est encore autre chose que la perfection. Car Phedre y parvint dans plusieurs de ses fables : il est fini, il est irréprochable : on n'eût pas soupçonné le mieux, si Lafontaine n'eût pas écrit. Mais Lafontaine !... oh ! que la nature l'avait bien traité ! aussi n'en a-t-elle pas fait un second.

Comment se fait-il que cet homme qui paraissait si indifférent dans la société, fût si sensible dans ses écrits ? A quel point il la possede cette sensibilité, l'âme de tous les talens, non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui est faite pour la tragédie, pour l'épopée, pour tous les grands ouvrages de l'imagination ; mais cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenait si bien au genre d'écrire qu'il avait choisi, qui se fait apercevoir à tout moment dans sa composition, toujours sans dessein, jamais sans effet, et qui donne à tout ce qu'il a écrit un attrait irrésistible. Quelle foule de sentimens aimables, répandus par-tout !

Par-

Par-tout l'épanchement d'une âme pure et l'effusion d'un bon cœur. Avec quelle vérité pénétrante il parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié ! Qui ne voudrait être l'ami d'un homme qui a fait la fable des *Deux amis* ! Se lasserait-on jamais de relire celle des *Deux pigeons*, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donnerait la palme sur tous les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvres on avait la confiance de juger ou la force de choisir ? Qu'elle est belle cette fable ! qu'elle est touchante ! que ces deux pigeons sont un couple charmant ! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! comme on s'intéresse aux aventures du pigeon voyageur ! quel plaisir dans leur réunion ! que de poésie dans leur histoire ! et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie ! quel besoin d'aimer ! on croit entendre les soupirs de Tibulle.... Relisons-la cette fable divine : il ne faut pas louer Lafontaine ; il faut le lire, le relire et le relire encore. Il en est de lui comme de

la personne que l'on aime : en son absence, il semble qu'on aura mille choses à lui dire, et quand on la voit, tout est absorbé dans un seul sentiment, dans le plaisir de la voir. On se répand en louanges sur Lafontaine, et dès qu'on lit, tout ce qu'on voudrait dire est oublié : on le lit et on jouit.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frere?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage
Attendez les zéphirs : qui vous presse? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rézeaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiette
L'emporterent enfin. Il dit : ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite.

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere.
Je le désennuirai : quiconque ne voit guere,
N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étais là, telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris, ce bled couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé, si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrappé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues,
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,

Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatille malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal il arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant d'objets, si doux et si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiete!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Lafontaine avait appris des Anciens et sur-tout de Virgile, cet art de se mettre

quelquefois en scene dans son propre ouvrage, art très-heureux, lorsqu'on sait également et le placer à propos et l'employer avec sobriété. Mais l'exemple en est dangereux pour ceux à qui il ne saurait être utile : c'est celui dont les mal-adroits imitateurs ont de nos jours le plus abusé. De quoi qu'ils parlent au public, c'est toujours d'eux qu'ils parlent le plus, et souvent rien n'est plus étrange ou plus insipide que les confidences qu'ils nous font. Au contraire jamais on n'aime plus Lafontaine que quand il nous entretient de lui-même. Pourquoi? c'est que toujours on voit son âme se répandre ou son caractere se montrer. Voyez ce morceau sur les charmes de la retraite, que depuis on a si souvent imité, et que Lafontaine lui-même a imité en partie de Virgile.

Solitude où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
O qui m'arrêtera dans vos sombres asiles?
Quand pourront les neuf soeurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux,

Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos moeurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets :
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie.
Je ne dormirai point sous les riches lambris ;
Mais croit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

C'est là le ton d'un homme qui révele ses goûts et qui épanche son cœur. Dans d'autres occasions ce n'est qu'un mot en passant, qui trahit son caractere.

Toi donc, qui que tu sois, ô pere de famille!
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur.)

Quand nous ne saurions pas que Lafontaine ne pouvait pas souffrir les embarras du ménage, et qu'il avait une femme qui ne les lui faisait pas aimer, ce vers nous l'apprendrait.

Ailleurs c'est un trait de gaîté, une saillie.

Une souris tomba du bec d'un chathuant:
Je ne l'aurais pas ramassée.
Mais un Bramin le fit : chacun a sa pensée.

S'il eût dit simplement qu'un Bramin la ramassa, il n'y avait rien de piquant. Tout le sel de cet endroit consiste dans l'adresse de l'auteur à se mettre en opposition avec le Bramin, et cela lorsqu'on y pense le moins, par une réflexion si simple qu'elle fait ressortir davantage la singularité de l'Indien. C'est ainsi qu'il égaye et embellit tout par des moyens que lui seul connaît : personne n'a su entremêler avec plus de rapidité, de justesse et de bonheur le récit et la réflexion.

Un lievre en son gîte songeait;
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui ce lievre se plongeait;
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les exemples de cette espèce sont sans nombre. Il reste à parler de la poésie de ses fables. Mais elle est si riche, qu'elle demande un détail fort étendu, et Lafontaine mérite bien de nous occuper deux séances.

Toujours guidé par un discernement sûr, Lafontaine a réglé sa maniere d'écrire la fable et le conte sur le plus ou moins de sévérité de chaque genre. Tout

est bon dans un conte pourvu qu'on amuse: il y hasarde toute sorte d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, et l'on ne s'en plaint pas; on fait volontiers le chemin avec lui. Dans la fable qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vîte, et ne s'arrêter sur les détails qu'autant qu'ils concourent à l'unité de dessein. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les fables de Lafontaine, à un très-petit nombre près, sont des modeles de perfection.

Le conte familier et badin fait pardonner les fautes de langage, d'autant plus facilement qu'il ressemble à une conversation libre et gaie: la fable plus sérieuse ne les souffre pas. Aussi Lafontaine négligé dans ses contes, est en général beaucoup plus correct dans ses fables: il y respecte la langue bien plus que Moliere dans ses comédies. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes, et qui croira pouvoir s'en permettre aucune, quand Lafontaine s'en permet si peu.

Cette correction qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable qu'elle est accompagnée de ce naturel qui

semble exclure toute idée de travail. Je ne crois pas qu'on trouve dans Lafontaine, du moins dans les écrits qui ont consacré son nom, une ligne qui sente la recherche ou l'affectation. Il ne compose point : il converse : s'il raconte, il est persuadé : s'il peint, il a vu : c'est toujours son âme qui s'épanche, qui nous parle, qui se trahit. Il a toujours l'air de nous dire son secret et d'avoir besoin de le dire. Ses idées, ses réflexions, ses sentimens, tout lui échappe; tout naît du moment. Rien n'est appelé, rien n'est préparé. Tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile et familier : il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style. Il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point Lafontaine est poëte par l'expression, ce qu'il a vu de ressources dans notre langue, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule de locutions aussi nouvelles qu'elles sont heureusement figurées. Combien n'y en a-t-il pas dans la seule fable du Chêne et

du roseau ! Veut-il peindre l'espece de frémissement qu'un vent léger fait courir sur la superficie des eaux ?

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau....

Ce mot de *ride* offre la plus parfaite ressemblance. Veut-il exprimer les endroits bas et marécageux où croissent ordinairement les roseaux ?

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

S'agit-il de peindre la différence de l'arbuste fragile au chêne robuste, peut-elle être mieux représentée que dans ce vers d'une précision si expressive ?

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.

Un vent d'orage, un vent impétueux et destructeur peut-il être plus poétiquement désigné que dans cet endroit de la même fable ?

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans,
Que jusques-là le nord eût portés dans ses flancs.

Quelle tournure élégamment métaphorique dans ces deux vers sur les illusions de l'astrologie ! Celui qui a tout fait, dit le poëte,

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps renferme dans ses voiles?

Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieusement la langue ; aucun sur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui disparaît absolument : ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose et entremêle si habilement ses rimes, que le retour des sons paraît une grace et non pas une nécessité. Nul n'a mis dans le rythme une variété si pittoresque, nul n'a tiré autant d'effets de la césure et du mouvement des vers : il les coupe, les suspend, les retourne comme il lui plaît. L'enjambement qui semble réservé aux vers grecs et latins, est fort commun dans les siens, et ne serait pas un mérite, s'il ne produisait des

beautés; car s'il est vicieux dans le style soutenu, à moins qu'il n'ait un dessein bien marqué et bien rempli, il est permis dans le style familier, et tout dépend de la maniere de s'en servir. J'avouerai aussi que les avantages que je viens de détailler dans la versification de Lafontaine, tiennent originairement à la liberté d'écrire en vers de toute mesure, et aux privileges d'un genre qui admet tous les tons : il ne serait pas juste d'exiger ce même usage de la langue et du rythme dans la poésie héroïque, et dans les sujets nobles. Mais aussi tant d'autres ont écrit dans le même genre que Lafontaine! Pourquoi ont-ils si rarement approché de cette espece de poésie? C'est lui qui possede éminemment cette harmonie imitative des Anciens, qu'il nous est si difficile d'atteindre; et l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant que toute sa science en cette partie est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentimens, toutes les idées, tous les personnages ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper.

De lourds calculateurs aimeront mieux peut-être y voir des sons combinés avec un prodigieux travail ; mais le grand poëte, l'enfant de la nature, Lafontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain pour qui la poésie est si docile et si flexible, soit un si grand peintre ? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans lequel de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément est égal à la perfection ? lorsqu'il nous rend les spectateurs du combat de la mouche et du lion, que manque-t-il à cette peinture ?

Le quadrupède écume et son œil étincelle ;
Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau ;
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abbat : le voilà sur les dents.

De cette peinture énergique, passons à une peinture riante.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légere et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

Ici toutes les syllabes sont coulantes et rapides ; tout-à-l'heure elles étaient fermes et résonnantes : elles seront, quand il le faudra, lourdes et pénibles. Nous avons vu la facilité : voyons l'effort.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

La phrase est disposée de maniere que l'oeil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si rude à monter ; la roideur, le sable, le soleil à-plomb ; on voit ensuite arriver avec

peine les *six forts chevaux*, et au bout le *coche* qu'ils *tirent*, mais de maniere que le coche paraît se traîner avec le vers. Ce n'est pas tout, le poëte acheve le tableau en peignant les gens de la voiture.

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu;
L'équipage suait, soufflait, était rendu.

On ne peut prononcer ces mots *suait*, *soufflait*, sans être presque essoufflé : on n'imite pas mieux avec des sons. Cet art n'est pas moins sensible dans la fable de *Phebus et Borée*. Celui-ci :

Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête.....

Siffle, *souffle* : on entend le vent. Ne voit-on pas aussi le lapin, quand il va prendre le frais à la pointe du jour ?

Il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thim et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours, etc.

Cette peinture est fraîche et riante comme *l'aurore*. *Brouté*, *trotté*, cette répétition de sons qui se confondent, peint mer-

veilleusement la multiplicité des mouvemens du lapin.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit.

Je demande si le plus habile peintre pourrait me montrer sur la toile tout ce que me fait voir le poëte dans ce petit nombre de vers. Tel est l'avantage de la poésie sur la peinture qui ne peut jamais représenter qu'un moment. Comme le chasseur et le chien suivent pas-à-pas la perdrix qui se traîne dans ces vers traînans! Comme un hémistiche rapide et prompt nous montre le chien qui *pille!* Ce dernier mot est un élan, un éclair. L'autre vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée*: elle est en l'air avec la césure, et vous voyez long-temps l'homme immo-

bile, *qui confus des yeux en vain la suit*; et le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce dernier morceau, me rappelle avec quelle surprenante facilité cet écrivain si simple et si familier s'éleve quelquefois au ton de la plus haute philosophie et de la morale la plus noble. Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage à l'éloquence du *paysan du Danube*, et à cette fable que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un autre titre à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne l'est un apologue ordinaire, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, relativement à l'âme des bêtes, poëme plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment! Car c'est par-tout celui de Lafontaine : il a beau devenir philosophe, vous retrouverez toujours le grand poëte et le *bonhomme*.

Ce petit poëme adressé à madame de la Sabliere, où il discute très-ingénieusement la question *long*-temps fameuse du mécanisme et de l'organisation des animaux, prouve que malgré sa paresse, il n'avait

pas négligé les connaissances éloignées de ses talens. Il avait étudié avec son ami Bernier les principes de Descartes et de Gassendi. Ainsi Lafontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination : il n'était pas resté au-dessous des lumieres de son siecle.

Ses contes sont, dans un genre inférieur, aussi parfaits que ses fables, excepté que la diction en est moins pure et la rime plus négligée. D'ailleurs c'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaîté ! quelle aisance ! quelle variété de tournures dans des sujets dont le fond est quelquefois à-peu-près le même ! quelle abondance gracieuse ! que tous les auteurs et tous les fabulistes sont loin de lui ! Il est au-dessus de Bocace et de la reine de Navarre, autant que la poésie est au-dessus de la prose. L'Arioste seul, quand Lafontaine conte d'après lui, peut soutenir la concurrence. Voltaire prétend qu'il y a plus de poésie dans l'aventure de Joconde, telle qu'elle est dans le Roland, qu'il n'y en a dans l'imitation de Lafontaine. Boileau, dont nous avons une

dissertation sur Joconde, donne par-tout l'avantage au poëte français. On voit par les citations qu'il fait, que l'original italien ne lui est pas étranger. Voltaire plus versé dans la langue de l'Arioste, reproche à Boileau de ne pas la connaître assez pour rendre une exacte justice à l'auteur de *l'Orlando*, et sentir tout le mérite de ses vers. Je ne prononcerai point entre ces deux grands juges; mais il me semble que dans tous les endroits où Despréaux rapproche et compare les deux poëtes, il est difficile de n'être pas de son avis et de ne pas convenir que Lafontaine l'emporte par ces traits de naturel et de naïveté, par ces graces propres au conte, qui étaient en lui un présent particulier de la nature.

Du côté des mœurs, la plupart de ses contes sont plutôt libres que licencieux; ce qui n'empêche pas qu'on ait eu raison d'y voir un mal et un danger qu'il n'y voyait pas lui-même, et qu'il aperçut dans la suite. On a trouvé moyen d'en accommoder plusieurs au théâtre en les épurant, au lieu que Vergier, Grécourt et d'autres conteurs n'ont rien fourni à la scene, parce

qu'ils sont infiniment moins réservés que lui. Ceux de ses contes où il a blessé la décence et par le fond et par les détails, sont en assez petit nombre, et plusieurs sont entiérement irréprochables, par exemple celui du Faucon qui est d'un intérêt si touchant. Il n'y a personne qui ne soit attendri, lorsque le malheureux Frédéric, auquel il ne reste plus rien que son faucon, le tue sans balancer pour le dîner de sa maîtresse, de cette même femme jusques-là toujours insensible, et à qui son amour a tout sacrifié.

Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
Dans mon paillier rien ne m'était resté.
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine.
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine ?

Le conte de la *Courtisane amoureuse* a aussi de l'intérêt. En total cet ouvrage ne me paraît pas du nombre de ceux qui

sont le plus dangereux pour les mœurs. Les livres où la passion est traitée de maniere à exalter l'imagination de la jeunesse, ceux où la volupté est représentée sans voile, enfin ce qui peut nourrir dans les jeunes personnes les erreurs de la sensibilité, ou exciter l'ivresse du libertinage, voilà les lectures vraiment pernicieuses, et l'expérience apprend tous les jours le mal qu'elles ont fait.

Il n'y a point d'écrivain qui ait réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser. Quel autre est plus souvent relu, plus souvent cité? quel autre est mieux gravé dans le souvenir de tous les hommes instruits et même de ceux qui ne le sont pas? Le poëte des enfans et du peuple est en même-temps le poëte des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages; mais il l'est sur-tout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté: nul n'a fait un plus grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même et à se défaire

du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers? sur quel livre la main se reporte-t-elle plus souvent? sur Lafontaine. Vous vous sentez attiré vers lui par le besoin de sentimens doux : il vous calme et vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur depuis l'enfance, on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait de passer trop légérement d'un genre à un autre, et lui-même s'en accuse avec cette grace infinie, qu'il a toujours quand il parle de lui.

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légere, et vole à tout sujet.
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Aller plus haut ne lui était gueres possible après ses fables et ses contes. Mais les différens genres qu'il a essayés, sont-ils en effet un sujet de reproche? N'y en

a-t-il pas qui, sans ajouter rien à sa renommée, n'étaient pourtant pas étrangers au caractere de son génie, et nous ont valu des ouvrages assez agréables pour qu'on lui sache gré de s'en être occupé? Il a fait une comédie. Dans cette espece de drame, l'enjouement n'est sûrement pas un titre d'exclusion; et *le Florentin* est un des plus jolis actes qui égayent encore le théâtre de Thalie. On ne peut pas donner le nom de comédie à un petit drame mythologique, intitulé *Clymene*, dont les neuf Muses sont les principaux personnages; mais l'idée en est ingénieuse, et la piece est pleine de délicatesse. Son poëme de *la mort d'Adonis*, imité en grande partie d'Ovide, ainsi que *Philémon et Baucis* et *les filles de Minée*, a, comme ces deux morceaux, des endroits faibles et peu soignés. Mais comme eux, il en a de charmans, sur-tout celui des amours de Vénus et d'Adonis. Le poëte habite avec eux des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. C'est là qu'on reconnaît l'auteur de la fable de *Tyrcis et Amarante*. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination qu'elle a construit

pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accens de la tendresse : vous êtes environnés des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amans, ont de délices toujours variés et toujours les mêmes, tout ce que deux âmes confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissemens et de transports, enfin ce qu'on voudrait toujours sentir et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre, voilà ce que Lafontaine nous représente sous les pinceaux que l'amour a mis dans ses mains. Les vers que je vais citer, justifieront cet éloge.

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus momens, momens filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfans de la joie;
Vœux, sermens et regards, transports, ravissemens,
Mélange dont se fait le bonheur des amans;

Tout

Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage:
Là sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus, ils consumaient les heures,
Sans avoir pour témoins dans ces sombres demeures
Que les chantres des bois, pour confident qu'Amour,
Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sucrée,
Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux enivrés par des charmes puissans,
Attachaient sur les siens des regards languissans.
Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs chaînes;
Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttant à chaque bond
Suivaient les longs replis du cristal vagabond,
Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course;
Ainsi le temps jamais ne remonte à sa source.
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'amour la saison la plus belle.
Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie?
Combien de fois le jour a vu les autres dieux
Complices des larcins de ce couple amoureux.

Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs, amis du silence et de l'ombre.

Il y a d'autant plus de mérite dans cette description, que rien n'est si difficile en poésie que de rendre le bonheur intéressant. C'est dans ce même poëme que se trouve ce vers si connu, et qui devait être fait pour Vénus et fait par Lafontaine.

Et la grace plus belle encor que la beauté.

C'est la même plume qui a écrit le roman de Psyché, un peu trop long, à la vérité, et trop mêlé d'épisodes, mais qui abonde en détails gracieux qui avertissent qu'on lit Lafontaine, et font mieux sentir par la comparaison ce qui manque au récit d'Apulée. Il faut sans doute rendre justice à l'inventeur de cette fable de Psyché: c'est la plus ingénieuse et la plus intéressante de toutes celles de l'antiquité. Mais elle est racontée dans l'original avec un sérieux trop monotone, et n'est pas exempte de mauvais goût: il y a des pensées ridiculement recherchées. Lafontaine l'a rendue beaucoup plus agréable, en y mêlant ce badinage qui naissait si facilement sous sa plume. Ce n'est pas non plus Apulée

qui aurait fait cette chanson que Psyché entend dans le palais de l'Amour, et qui semble composée par le dieu lui-même.

Tout l'univers obéit à l'Amour.
Belle Psyché soumettez-lui votre âme.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes coeurs c'est le suprême bien.
Aimez, aimez: tout le reste n'est rien.
Sans cet amour tant d'objets ravissans,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'attraits qui ne soient languissans;
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes coeurs c'est le suprême bien.
Aimez, aimez: tout le reste n'est rien.

Cet ouvrage est mêlé de vers et de prose: il est à remarquer qu'en général la prose est supérieure aux vers, si l'on excepte le tableau délicieux de Vénus portée sur les eaux dans une conque marine, et l'hymne à la volupté. Lafontaine qui s'est représenté dans son roman de Psyché sous le nom de *Polyphile*, nom qui signifie *aimant beaucoup de choses*, a justifié le nom qu'il s'est donné par ces vers qui terminent cet hymne dont je viens de parler.

Volupté, volupté, qui fus jadis maîtresse,
Du plus bel esprit de la Gréce,

Ne me dédaigne pas; viens-t'en loger chez moi:
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout: il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un coeur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce volupté!
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut pour le moins un siecle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

On voit que ceux qui ont dit de Lafontaine que c'était un véritable enfant, le connaissaient bien, puisqu'enfin c'est le propre des enfans d'être heureux à peu de frais et de s'amuser de tout.

Il fit aussi quelques élégies amoureuses: c'était alors la mode: elles sont médiocres; mais il en fit une pour l'amitié, et c'est la meilleure élégie de notre langue: c'est celle où il déplore l'infortune de Fouquet son bienfaiteur, et osé implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. C'était un courage aussi louable que rare, et la muse du poëte servit bien son coeur. Si cette piece fut inutile à Fouquet, elle ne l'est pas à la gloire de Lafontaine. Il n'entreprend pas

de justifier le sur-intendant qui n'était pas irréprochable: il l'excuse autant qu'il le peut sur ce qu'il s'est laissé aveugler par un long bonheur. Il fait valoir en sa faveur l'intéressant contraste de sa fortune passée et de son malheur présent. Il y mêle, en poëte philosophe, des leçons de morale qui naissent du sujet.

. . . .

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune.
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses desirs:
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carriere.
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arriere,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses dèsirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!

Vous n'avez pas chez vous (1) ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour,
Saluer à longs flots (2) le soleil de la cour.
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le loin de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage.
Du titre de clément rendez-le ambitieux:
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie:
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur.
La plus belle victoire est de vaincre son coeur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Lafontaine ne s'en tint pas là : il fit de nouveaux efforts dans une ode qu'il adressa au roi pour émouvoir sa pitié en faveur

(1) C'est aux nymphes de Vaux que la piece est adressée.

(2) Imitation de Virgile: *mane salutantum totis vomit ædibus undam.*

du ministre disgracié. L'ode ne vaut pas l'élégie; mais peut-on être fâché que la compassion et la reconnaissance ayent ramené deux fois sa muse sur le même sujet ?

Je ne parlerai pas d'un poëme sur le *quinquina* qu'il fit dans les intervalles de sa derniere maladie, ni de celui de *Saint-Malo* qu'il composa dans le même temps par pénitence, et pour acquitter le voeu qu'il avait fait de ne plus travailler que sur des sujets de piété. On ne connaît ces productions de sa vieillesse, que par le recueil posthume de ses *oeuvres mêlées*, dont ses éditeurs sont seuls responsables. Ce n'est pas sa faute non plus, si l'on y trouve deux mauvais opéras. Il suffit de savoir comment il s'avisa d'en faire. Lui-même nous l'apprend dans une satire contre Lully, intitulée le *Florentin*. C'est la seule qu'il se soit permise, et ce fut la suite de l'humeur qu'il eut de ce qu'on lui avait fait perdre son temps à faire des paroles d'opéra. Il en est d'autant plus fâché qu'il avait fait ses opéras pour Saint-Germain, et que Lully ne les fit pas représenter. Il nous conte comment le musicien

s'y prit pour l'engager à ce travail et finit par se moquer de lui.

Je me sens né pour être en butte aux méchans tours.
Vienne encore un trompeur: je ne tarderai guere.
. . . . . Il me persuada:
A tort, à droit, me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes,
Confits au miel: bref il m'*enquinauda*.

Mais ce qui est curieux, c'est ce qui arriva à Lafontaine au sujet de ce même opéra. On le joua sur le théâtre de Paris. L'auteur était dans une loge: on n'avait pas encore exécuté la premiere scene, que le voilà pris d'un long bâillement qui ne finit plus. Bientôt il n'y peut plus tenir et sort à la fin du premier acte. Il va dans un café qu'il avait coutume de fréquenter, se met dans un coin: apparemment l'influence de l'opéra le poursuivait encore; car la premiere chose qu'il fait, c'est de s'endormir. Arrive un homme de sa connaissance, qui fort surpris de le voir là, le réveille: *eh! M. de Lafontaine, que faites-vous donc ici? et par quel hasard n'êtes-vous pas à votre opéra? — Oh j'y*

ai été. J'ai vu le premier acte. Mais il m'a si fort ennuyé qu'il ne m'a pas été possible d'en voir davantage. En vérité j'admire la patience des Parisiens.

Lafontaine n'est peut-être pas le seul auteur qui ait eu la bonne foi de s'ennuyer à son propre ouvrage. Mais après avoir bâillé à sa piece, s'en aller dormir là-dessus, est d'une insouciance qui peint bien le *bonhomme*. Il est d'ailleurs si indifférent pour notre *fablier* qu'il ait fait un mauvais acte d'opéra, et ce trait est si plaisant, que ce serait dommage que Lafontaine n'ait pas été *enquinaudé* par Lully, quand ce ne serait que pour avoir eu l'occasion de faire un si bon somme; chose dont on sait qu'il faisait le plus grand cas.

Ce n'est donc pas à lui qu'il faut s'en prendre, si l'on rencontre ces pieces lyriques ou non lyriques dans le recueil de ses *oeuvres mêlées*. On se passerait bien aussi d'y voir *des fragmens du songe de Vaux*, une traduction de *l'Eunuque* de Térence, une comédie qui a pour titre, *Je vous prends sans vert*, et quelques autres poésies fort médiocres. Mais on y lit

avec plaisir ses lettres à mesdames de Bouillon, de Mazarin et de la Sabliere. Comment n'aimerait-on pas à entendre causer Lafontaine, dans toute la liberté du commerce épistolaire? Il n'y a aucune de ses lettres où il n'ait inséré quelques vers. Il les aimait tant et les faisait si aisément, qu'il n'a jamais rien écrit en prose sans y mêler de la poésie. Elle est là plus négligée que par-tout ailleurs; mais on le reconnait toujours au ton qui lui appartient, et à quelques vers heureux. En voici de très-jolis qui sont à la fin d'une lettre à madame de Bouillon, soeur de la duchesse de Mazarin:

Vous vous aimez en soeurs; cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
Ne contenterait pas en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs ni deux saints.

Le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes. Je ne prétends pas dire qu'il n'eût point les imperfections qui sont le partage de l'humanité; mais il n'eut

aucun des vices qui en sont la honte, et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractere; non qu'ils nous en rapportent aucun trait frappant; il paraît que c'était en lui une qualité habituelle et reconnue, qui se manifestait en tout, sans se faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui la servante disait qu'il était *plus bête que méchant*, et que *Dieu n'aurait jamais le courage de le damner!*

Sa candeur était égale à sa bonté. Il fut toujours, dans sa conduite et dans ses discours, aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion et la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes, qui ont quelque chose à cacher, n'étaient gueres faites pour cette âme toujours ouverte; dont les mouvemens étaient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais l'intention d'offenser. Ce mot si connu *je prendrai le plus long*, aurait été dans la bouche de tout

autre une impolitesse choquante. Il fait rire dans Lafontaine, qui ne songeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiôme reçu, que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est Lafontaine. Cette ingénuité de moeurs et de paroles allait si loin que ceux qui vivaient avec lui l'appelaient quelquefois *bétise*, mot qu'on ne pouvait se permettre sans conséquence, qu'avec un homme de génie; mais qui prouve en même-temps que les hommes en général ne jugent guerès de l'esprit que sur les rapports qu'il peut avoir avec eux. L'esprit sur chaque objet dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup pour observer toutes les petites convènances de la société; mais Lafontaine accoutumé à la jouissance de ses idées, ou bien au plaisir de ne songer à rien, oubliait le plus souvent ces convenances, et cet oubli, on l'appelait *bétise*: s'il eût paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il eût été

sans excuse. Mais chez lui c'était ou la préoccupation de son talent ou une insouciance invincible, et grace à la douceur de son caractere, elle pouvait amuser quelquefois, et ne pouvait jamais blesser.

Il était naturellement distrait; il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que certains hommes fassent grand cas de la singularité, puisqu'ils affectent même celle qui est un défaut.

S'il était si souvent seul au milieu de la société, il dut avoir fort peu de cet esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, et même n'est pas toujours compatible avec le genre de ses travaux. Mais il ne faut pas non plus en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé : c'est à-coup-sûr un avantage de plus. De grands écrivains ont mis dans leurs conversations les agrémens que l'on trouvait dans leurs écrits; de grands écrivains ont manqué de cette heureuse faculté. Boileau dans la société était austere et brusque; Corneille embarrassé et

silencieux ; Racine et Fénelon pleins d'urbanité, de grace et d'éloquence. Deux qualités sont essentielles pour briller dans un entretien, la disposition à s'intéresser à tout, et ce desir de plaire à tout le monde, où il entre nécessairement beaucoup de goût pour les jouissances de l'amour-propre. Lafontaine n'avait rien de tout cela, le fond de son caractere étant au contraire une profonde indifférence pour la plupart des objets qui occupent les hommes, quand ils sont les uns avec les autres, et une grande prédilection pour les choses dont on peut jouir tout seul, comme la lecture, la campagne, la rêverie, ou ces jeux qui délassent un esprit souvent occupé, en ne lui demandant aucune action, ou le plaisir d'entendre de la musique. Tels étaient ses goûts à ce qu'il nous apprend lui-même ; et cette maniere d'être qui nous rend moins dépendant des autres, a peut-être plus d'avantages que d'inconvéniens, et semble être fort près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde, puisqu'elle s'étendait jusques sur ses af-

faires domestiques : jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, tenait à un grand désintéressement, qualité qui marque toujours une âme noble; mais elle était aussi la suite nécessaire d'une indolence qui lui était trop chere pour qu'il essayât de la surmonter. Une fois tous les ans, il quittait la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry, et là il vendait une petite partie de son patrimoine, qu'il partageait avec elle. C'est ainsi qu'il s'en allait, comme il nous l'a dit, *mangeant le fonds avec le revenu.*

Il eut des amis parmi les gens de lettres, et ce furent tous ceux qui étaient comme lui les premiers écrivains de la nation. Jamais il ne se brouilla avec aucun d'eux; car comment se brouiller avec Lafontaine? Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, n'allerent pas jusqu'à lui. Il fut oublié, ainsi que Corneille : ni l'un ni l'autre n'était courtisan. Mais il eut des protecteurs à la cour, et même des bienfaiteurs, ce qui n'est pas toujours la même chose, et c'était ce qu'elle

avait de plus brillant, les Conti, les Vendôme, le duc de Bourgogne, ce digne éleve de Fénelon. Mais avouons-le à l'honneur d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit faire aimer davantage ses bienfaits, puisqu'il a plus de délicatesse : ce furent deux femmes à qui Lafontaine fut le plus redevable, madame de la Sabliere et madame d'Hervart. Elles furent ses véritables bienfaitrices, ou plutôt, s'il est permis de se servir d'un terme que la bonté peut ennoblir parce qu'elle ennoblit tout, elles se firent ses gouvernantes, et c'est ce qu'il lui fallait. Lafontaine n'avait pas besoin d'argent : il fallait seulement qu'on le dispensât de songer à rien, si ce n'est à faire des fables et à s'amuser. C'était là le plus grand bien qu'on pût lui faire, et c'est celui qu'il trouva chez elles. Peut-être n'y a-t-il que les femmes capables de cette maniere d'obliger : elles savent aussi bien que nous, et quelquefois mieux, l'espece de bonheur qui nous convient. Ainsi donc, graces à deux femmes, Lafontaine fut aussi heureux

qu'il pouvait l'être. Cela fait plaisir à penser : il fut heureux ! tant de grands hommes ne l'ont pas été ! Il le fut par l'amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur, etc.

Je me plais à croire qu'il songeait à madame de la Sablière et à madame d'Hervart, quand il fit ces vers, qui suffiraient seuls pour nous prouver que cet homme si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, était bien loin de l'être pour l'amitié. Je sais qu'on a prétendu que les vers ne prouvent jamais rien que de l'imagination; mais je persiste à croire qu'il y en a que le coeur seul a pu dicter; et je le crois sur-tout quand je lis Lafontaine. Il fut du très-petit-nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs ouvrages que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée; et d'ailleurs il n'était pas en lui d'avoir aucun desir assez vif pour que la privation pût devenir une peine. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de

nos avantages, mais la disposition à n'en affecter aucun sur autrui, on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu ! Sa simplicité extrême devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il semblait ne prétendre rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que dans un moment d'effusion, Moliere disait : *Nos beaux esprits n'effaceront point le bonhomme.* Il obtint les suffrages de l'académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité, dans la distribution des rangs, a paru suivre l'avis de l'académie plutôt que celui du monarque, et regarder Lafontaine comme un homme d'une espece plus rare que Boileau. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits, sans en porter jamais le poids, libre de toute inquiétude, ne connaissant ni l'ambition ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, et trop modéré, trop simple pour être en butte à ses attaques, il jouissait de la nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir : il jouissait de ses sentimens, de ses idées et du plaisir de

les répandre, enfin il était bien avec lui-même, et avait peu besoin des autres. Tandis que ses années s'écoulaient sans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieillesse et la mort sans les craindre, comme on voit *le soir d'un beau jour*. Il fut porté dans le même sépulchre qui avait reçu Moliere, comme si la destinée qui avait rapproché leur naissance, eût voulu réunir leur tombeau.

SECTION II.

Vergier et Senecé.

Parmi la foule des écrivains, qui, nés dans le même siecle que Lafontaine, se sont exercés après lui dans le genre du conte (car les autres fabulistes sont de ce siecle) on n'en peut distinguer que deux, *Vergier* et *Senecé*. Lamonnoye, Ducerceau, Saint-Gilles, Perrault, Desmarais, etc. sont trop médiocres pour avoir un rang. A peine dans les recueils que cherche à grossir l'indulgence ou l'intérêt des éditeurs, a-t-on pu rassembler un petit nombre de pieces plus ou moins passables, et toutes sont

fort peu de chose pour le fond comme pour le style. Vergier mérite une mention. Plusieurs, de ses contes sont plaisamment imaginés et narrés avec agrément et facilité. *Le Rossignol*, *le Tonnerre* et trois ou quatre autres, ont mérité d'avoir une place dans la mémoire des amateurs, et quoique bien loin de Lafontaine, c'est beaucoup d'en avoir une après lui. Au reste il rend hommage à sa supériorité, ainsi que Senecé ; mais je ne sais pourquoi il se pique de n'être pas son imitateur ; car on aperçoit assez fréquemment chez lui l'envie de prendre le même ton et des traces de réminiscence ; et c'est alors en effet qu'il a le plus de gaîté. Mais il s'en faut bien qu'il ait cet enjouement soutenu, ces tournures à-la fois piquantes et naïves, qui dans Lafontaine réveillent sans cesse le goût du lecteur. La longueur, la monotonie, le prosaïsme se font sentir même dans ses meilleurs contes. Il se tire assez bien de quelques détails, et en néglige une foule d'autres ; en un mot il n'est pas assez poëte, quoique souvent versificateur aisé et agréable. Le conte admet un air de négligence ; mais un trop

grand nombre de vers inutiles ou communs montre la faiblesse. Donnons pour exemple un de ses prologues, l'une des parties où Lafontaine a excellé.

Il est assez d'amans contens ;
Il n'en est gueres de fideles.
Cela s'est vu dans tous les temps,
Fort fréquemment chez nous, encore plus chez les belles.

Cela va bien jusqu'ici : il n'y a rien de trop et c'est le ton du genre. La suite se soutient-elle ?

On ne résiste guere à la tentation
D'une agréable occasion.

L'auteur tombe déjà : voilà de la prose et de la prose languissante.

Tromper est en amour chose délicieuse,
C'est un charmant ragoût que la variété.
Mais je crois voir de l'infidélité
Une source plus vicieuse.

Les deux premiers vers sont bien : les deux derniers sont mauvais. Le sérieux de cette expression, *une source plus vicieuse*, sort du genre et gâte tout.

C'est la mauvaise opinion,
C'est cette défiance extrême
Que l'on a de ce que l'on aime.

Encore une phrase traînante et prosaïque.

Pourquoi, dit un amant, par quelle illusion,
Refuser les faveurs que m'offre la fortune?
Pour faire mon devoir? mais qui m'assurera
Qu'en pareil cas ma belle aura
Ma délicatesse importune?

Cela n'est pas mal : les deux vers suivans retombent encore dans un sérieux qui détonne.

Qui sait même, qui sait, si dans ce même instant,
Elle ne trahit pas un amour si constant?

Ces deux vers pourraient entrer dans une tragédie. Ce n'est pas là le style du conte.

Ainsi souvent plus qu'autre chose,
Des infidélités la défiance est cause.
On doit peu s'assurer sur la foi des sermens.
Ce ne sont en amours que vains amusemens,
Ceux du sexe sur-tout; j'en parle avec science;
Et dussé-je en être haï,
Deux fois mon tendre amour en fit l'expérience.
Malgré mille sermens mon amour fut trahi.
Enfin si vous voulez être toujours fideles,
Amans, ne quittez point vos belles :
Belles, soyez toujours auprès de vos amans.

Ces trois derniers vers marchent bien; mais l'auteur ne va pas loin sans broncher.

Mais une suite dangereuse
Est attachée à cette extrémité.

Une suite attachée à une extrémité! platitude et impropriété.

Un peu d'absence amène une flamme amoureuse:
Le dégoût suit de près trop d'assiduité;
Et je crains qu'en voulant fuir l'infidélité,
On ne rencontre l'inconstance.
Que faire donc? plus on y pense,
Plus on se sent embarrassé.

Le défaut principal de tout ce morceau, indépendamment des autres, c'est l'uniformité de tournures. Voyons des idées à-peu-près semblables dans Lafontaine: nous allons trouver là tout ce qui manquait ici.

Le changement de mets réjouit l'homme;
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi;
Et ne sait pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen,
Non si souvent qu'on en aurait envie;
Mais tout au moins une fois en sa vie.

Peut-être un jour nous l'obtiendrons : amen.
Ainsi soit-il. Semblable indult en France
Viendrait fort bien, j'en réponds; car nos gens
Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeans.

Avec quelle légéreté ces vers courent en tout sens, et vous menent d'une idée à une autre! Comme tout est assaisonné d'un sel qui pourtant est répandu avec sobriété! comme il fait tout ressortir, sans épuiser rien! voilà comme on conte. Au reste Vergier vaut un peu mieux dans le récit que dans les prologues; mais il est si libre qu'on ne peut pas le citer. J'ai dit qu'il prétendait n'être point imitateur de Lafontaine : voici comme il en parle.

Sur les traces de Lafontaine
Je n'ai point prétendu marcher.
Si par hasard je puis en approcher,
J'obtiendrai cet honneur sans dessein ni sans peine.
Je ne sais si c'est vanité;
Mais je ne veux point de modele,
Et mon génie, enfant gâté,
Ne saurait souffrir de tutelle.
Lafontaine a fort bien conté;
Il s'est acquis une gloire immortelle.
Qu'on me mette au-dessous, qu'on me mette à côté;
Je ne veux point de parallele.

Aussi

Aussi n'en fera-t-on point ; *Ne voulon point de modeles*, est un peu fier. Des hommes qui valaient un peu mieux que Vergier, ont bien voulu en reconnaître; et quand on n'en veut point, il faut en être un soi-même.

J'aime beaucoup mieux ces vers adressés à Lafontaine lui-même, en réponse à une lettre où le *bonhomme*, alors âgé de soixante-dix ans, écrivait à Vergier, comment il s'était égaré de trois lieues en songeant à une jeune et jolie personne qu'il avait vue à la campagne

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage?
Qu'en suivant cet objet dont vous êtes épris
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Et qui pourrait être surpris,
Lorsque Lafontaine s'égare?

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse,
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se leve au matin sans savoir pourquoi faire,
Il se promene, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

Il semble que d'écrire à Lafontaine ait porté bonheur à Vergier; car ces vers sont certainement au nombre des plus jolis qu'il ait faits. Les quatre derniers peignent notre fabuliste au naturel, et celui-ci sur-tout,

Il dort tant qu'il plaît au sommeil

paraît lui avoir été emprunté.

Les deux contes qui nous restent de Senecé, et qui ont suffi pour lui faire un nom parmi les poëtes, sont dans un genre tout différent de celui de Lafontaine. Le premier qui a pour titre la

confiance perdue ou *le serpent mangeur de kaymak*, est un apologue oriental assez étendu pour former une espece de petit poëme moral. Le sujet du second qui s'appelle *Camille ou la maniere de filer le parfait amour*, est tout opposé à ceux que traite ordinairement Lafontaine. Chez celui-ci, ce sont des femmes qui trompent leurs maris: ici c'est une épouse qui est le modele de la fidélité. Senecé a donc le double mérite d'avoir choisi un genre nouveau, et d'avoir su plaire dans le conte sans blesser en rien les moeurs. Lui-même expose ainsi son dessein dans l'exorde de Camille.

Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médisent,
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siecle et le train qu'il veut suivre.
Lit-on du mal? c'est jubilation.
Lit-on du bien? des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.

Ce n'est pourtant pas l'effet que produit ici Senecé. Son conte de Camille est très-joli. Il écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités. Il con-

naît les convenances du style, et sait adapter son ton au sujet. Mais c'est sur-tout dans le conte du *kaymak* qu'il s'est montré supérieur. L'ouvrage est semé de traits fort heureux, de vers pleins de sens, de détails poétiquement embellis. Il joint la raison à la gaîté, et sa versification ferme ne se traîne point sur les traces d'autrui. Je me bornerai à citer cette description d'une fontaine que rencontre Mahmoud excédé de fatigue.

Des gazons émaillés l'ornaient tout à l'entour;
Un plane l'ombrageait par son vaste contour,
Et les zéphirs au frais, sans agiter l'arène,
Luttaient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout semblait dire en ce séjour,
Ou dormez ou faites l'amour.
Faire l'amour! Mahmoud n'en avait nulle envie,
Quand même il aurait eu de quoi,
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie;
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posé le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme?
J'en pense au rebours quant à moi.

De pareils traits et cette maniere de conter rappellent notre Lafontaine un peu

plus que ne fait Vergier. Aussi celui-ci a fait trop de contes, et Senecé en a fait trop peu. On ne peut pas donner ce nom aux *travaux d'Apollon*, le morceau le plus considérable qu'il nous ait laissé. C'est un poëme dont le sujet est un récit un peu long de tous les maux que le dieu des vers a soufferts, si l'on en croit la fable. L'intention de l'auteur est de faire voir que les poëtes ne doivent pas s'attendre à être heureux, puisque le dieu qui est leur patron ne l'a jamais été. Rousseau le lyrique faisait cas de cet ouvrage, parce qu'il s'attachait sur-tout au mérite de la versification. Celle des *travaux d'Apollon* offre des morceaux bien travaillés, et qui prouvent que Senecé avait étudié dans Boileau le mécanisme du vers; mais il est pourtant susceptible de beaucoup de reproches, même dans cette partie. Sa diction est quelquefois pénible et contrainte, et assez souvent un peu seche. Il s'en faut bien qu'elle soit d'un goût égal et sûr, ni qu'il soutienne le ton noble comme celui du conte. D'ailleurs le plan est mal conçu, et tout l'ouvrage est assis sur un fondement vicieux. Senecé suppose que dégoûté de la

poésie par le peu d'encouragemens qu'il reçoit, il est prêt à y renoncer, lorsque l'ombre de Maynard lui apparaît, et pour le disposer à la résignation et à la patience, s'offre de lui faire voir que toute l'histoire d'Apollon n'a été qu'un enchaînement de malheurs de toute espece. Mais en accordant que ce soit là un motif de consolation, Maynard pouvait-il croire que Senecé n'eût pas lu comme lui les Métamorphoses d'Ovide, et ne sût pas les aventures d'Apollon? Il parle donc pour parler, il raconte pour raconter, il décrit pour décrire: c'est un défaut mortel. Si vous voulez mener le lecteur, il faut lui proposer un but; et qui se soucie d'entendre ce que tout le monde sait? Toute machine poétique, toute fiction dans le plus petit ouvrage comme dans le plus grand, doit pour nous attacher être conforme au bon sens et à la vraisemblance. Enfin ce narré, aussi prolixe qu'inutile, des fabuleuses disgraces d'Apollon, est d'une ennuyeuse uniformité. Rien ne fait mieux voir combien le talent a besoin de se trouver en proportion avec les sujets qu'il choisit.

CHAPITRE XI.

De la poésie pastorale et de différens genres de poésie légère.

Après avoir traité en détail des objets les plus importans, de l'épopée, de tous les genres de poésie dramatique, de la fable, de la satire, de l'épître morale et de l'ode, il nous reste à parcourir rapidement les poésies d'un ordre inférieur, depuis la pastorale jusqu'à la chanson.

Il ne sagit point ici de la pastorale dramatique qui nous vint d'Italie en France, au commencement du siecle dernier. Elle appartient à l'histoire de la naissance du théâtre français, et comme il n'en a rien conservé, je n'aurai rien à ajouter à ce que j'en ai dit en son lieu, si ce n'est lorsque j'aurai à parler de quelques pieces de ce genre qu'on a faites de nos jours. Le roman pastoral, soit en prose, soit mêlé de prose et de vers, rentre dans l'article des romans.

Il n'est donc question que de l'églogue et de l'idylle dans le siecle où nous nous arrêtons.

Ces noms génériques dans l'origine, ont été particuliérement appliqués à la poésie bucolique ou champêtre, depuis que les pieces pastorales de Théocrite et de Virgile ont été publiées sous les titres d'idylles et d'églogues. J'ai traité de la nature de ces petits poëmes, quand ils sont venus à leur rang dans la littérature des Anciens. Les Modernes y ont eu moins de succès, soit parce que la nature n'en avait pas mis le modele si près d'eux, soit parce que les écrivains qui s'y sont exercés avaient moins de talent poétique. Cependant trois de nos poëtes s'y sont distingués, Segrais, Deshoulieres et Fontenelle.

Le principal mérite de Segrais est d'avoir bien saisi le caractere et le ton de l'églogue. Il a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidele, mais faible, de Virgile, il fait comme lui rentrer dans ses sujets les images champêtres qui leur donnent un air de vérité; mais il ne sait pas à beaucoup près les

colorier comme lui. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient ; mais ce langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. Boileau citait le commencement de sa premiere églogue, comme ayant bien la tournure propre au genre.

Tircis mourait d'amour pour la belle Climene,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes;
Et des tendres accens de sa mourante voix
Il faisait retentir les rochers et les bois.

Cette églogue a d'autres morceaux qui ne sont pas indignes de ce commencement, et qui sont en général imités des Anciens, de maniere à ce que tout homme qui a lu puisse reconnaître les originaux.

En mille et mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres.
Sans qu'on s'en aperçoive, il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour...

Sous ces feuillages verds, *venez*, venez m'entendre:
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimait tant!
Si vous vouliez venir, *ô miracle des belles!*
Je vous enseignerais un nid de tourterelles.
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fideles comme moi.
Climene, il ne faut pas mépriser nos bocages;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages;
Et leurs divines mains, au rivage des eaux,
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythere,
Du berger Adonis se faisait la bergere.
Hélene aima Pâris, et Pâris fut berger,
Et berger, on le vit *les déesses juger*.
Quiconque sait aimer peut devenir aimable.
Tel fut *toujours d'amour* l'arrêt irrévocable.
Hélas! et pour moi seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous : rien n'aime autant
que moi.

Si l'on excepte quelques vers négligés, et sur-tout cette inversion vicieuse et contraire au génie de la langue, *les déesses juger*, le reste, traduit en partie de Virgile, respire cette sensibilité douce et naïve qui convient aux amours des bergers. La seconde églogue, dont le sujet est une querelle de jalousie suivie d'un raccommodement, s'annonce par un récit qui est bien du ton des muses champêtres,

Timarette aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs.
Tous deux (dieux! que ne peut l'aveugle jalousie)
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces
chansons.
Echo les redisait aux nymphes du bocage;
Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.
Tels sont les jeux d'amour, disait-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette :
A son chant répondait la belle Timarette.
Tour-à-tour ils plaignaient leur amoureux souci;
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

Ce dernier vers est heureusement traduit de Virgile.

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage,

est de Segrais. C'est un trait excellent, un accessoire très-bien placé dans un tableau pastoral. Segrais a même quelques peintures vraiment poétiques, mais en trop petit nombre : telle est cette comparaison.

Comme on voit quelquefois, par la Loire en fureur,
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde;

Ainsi coulent mes jours depuis ton changement;
Ainsi périt l'espoir qui flattait mon tourment.

La comparaison n'est pas très-juste dans toutes les parties; mais les vers sont bien tournés. La description de l'aurore a le même mérite.

Qu'en ses plus beaux habits l'aurore au teint vermeil,
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légeres suivantes
Ouvrent de l'orient les portes éclatantes,
Depuis que ma bergere a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

Ce style descriptif est élégant. Ailleurs on trouve des morceaux de sentiment.

Enfant, maître des dieux, qui d'une aile légere
Tant de fois en un jour voles vers ma bergere,
Dis-lui combien loin d'elle on souffre de tourment;
Va, dis-lui mon retour; puis reviens promptement,
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
O dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai,
Elle me voit plutôt que je ne la verrai,
Et du haut du coteau qui découvre ma route,
En s'écriant, c'est lui, c'est lui-même sans doute,
Pour descendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi peut-être, et me tendant les bras,

M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable, etc.

. . . . . .

Inutiles pensers ou peut-être mensonges!
Qu'un amant sans dormir se forme bien des songes!
Qui ne sait que tout change en l'empire amoureux?
Et qui peut être absent et s'estimer heureux?

. . . . . .

O les discours charmans! ô les divines choses,
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses!
Doux zéphirs qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien à l'oreille des dieux?

En la saison des roses est un rapprochement très-agréable. C'est un mélange bien doux que le souvenir des roses, et celui d'une conversation amoureuse.

Puis reviens promptement,
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)

est une idée assez fine, mais où il n'y a pas plus d'esprit que l'amour n'en peut donner.

Rien n'est plus connu que les vers charmans de Virgile sur Galatée : Segrais les a rendus assez naturellement, quoiqu'avec moins de précision.

Amynthe d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans les bois.

Elle passe et s'enfuit, et cependant la belle
Veut toujours être vue et qu'on coure après elle.

La folâtre rend très-bien le mot latin *lasciva*. Segrais a mis un regard au lieu d'une pomme : une autre espece d'agacerie : il n'a pas osé exprimer en vers une bergere qui jette une pomme à son amant, ce qui en effet n'était pas aisé. Il a développé aussi l'idée de Virgile qui dit seulement ; *elle s'enfuit et veut qu'on la voie*. Segrais ajoute, *et qu'on coure après elle*. Cet hémistiche n'est pas très-harmonieux, et quoiqu'il ait de la vérité, il me semble que la réticence de Virgile n'en a pas moins, et a plus de finesse. *Elle veut qu'on la voie*, en dit assez pour l'amour.

Amynte, tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage,
Qui va cherchant sa mere aux rochers écartés,
Y craint du doux zéphir les trembles agités.
Le moindre oiseau l'étonne ; il a peur de son ombre ;
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.

Ces vers sont parfaits et sur-tout le dernier, dont l'expression simple et vraie tient sur-tout à l'épithete de *sombre*, placée à la fin du vers.

Ces endroits et plusieurs autres prouvent que Segrais n'était pas un poëte bucolique à mépriser. Il faut songer qu'il écrivait avant les maîtres de la poésie française, et n'ayant encore d'autres modeles que Malherbe et Racan; c'est ce qui rend plus excusable les fautes de sa versification, souvent lâche et traînante, et qui n'est pas même exempte de ces constructions forcées, de ces latinismes, enfin de ces restes de la rouille gothique qui ne disparut entiérement que dans les vers de Despréaux. On lui a reproché tout récemment d'avoir loué Segrais dans l'Art poétique, au préjudice de madame Deshoulieres dont il ne parle pas; ce reproche est mal fondé de toute maniere. D'abord, Boileau n'a point nommé Segrais comme un modele, comme un classique, puisqu'à l'article de l'Eglogue et de l'Idylle, il n'en fait aucune mention, et ne propose à imiter que Théocrite et Virgile. C'est à la fin de son poëme, lorsqu'il exhorte les poëtes de différens genres à célébrer le nom de Louis XIV, c'est alors qu'il dit seulement :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Et que pouvait-il citer de mieux dans ce genre ? ce ne pouvait être madame Deshoulieres dont les idylles ne parurent que long-temps après ; et d'ailleurs Segrais a plus de talens poétiques que madame Deshoulieres, quoique celle-ci, qui écrivait trente ans plus tard, ait une diction plus pure. Ses vers sont aisés, mais extrêmement prosaïques. Ce qui couvre un peu ce défaut dans ses idylles, c'est qu'elles sont en vers mêlés, et l'on a retenu quelques endroits de ses pieces, quand il n'y a plus gueres que les gens de lettres qui connaissent Segrais, c'est que la poésie purement bucolique est passée de mode, et que les idylles de Deshoulieres ne sont que des moralités adressées aux fleurs, aux ruisseaux, aux moutons, dans lesquelles il y en a quelques-unes exprimées d'une maniere à-la-fois ingénieuse et naturelle. Elle avait plus d'esprit que de talent, et plus d'agrément que de naïveté, quoique Gresset l'ait appelé assez improprement la *naïve* Deshoulieres. C'est l'esprit qui domine dans ses productions, qui sont en général faibles et monotones ; et je ne parle que des meilleures,

de ses idylles et de ses stances morales; car il y a long-temps qu'on ne lit plus la longue correspondance de ses chats et de ses chiens, qui remplit un tiers de ses œuvres, ni ses ballades, ni ses épîtres, ni ses chansons, ni ses odes: ses idylles même ont un plan trop uniforme. S'adresse-t-elle aux moutons, aux oiseaux, aux fleurs, aux ruisseaux, c'est toujours pour envier leur bonheur et comparer leur sort au nôtre. Non-seulement cette espece de rapprochement trop répété devient un lieu commun, mais même il manque quelquefois de vérité. Est-ce la peine de dire aux fleurs ?

Jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses;
Les médisans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse,
Que le printemps fait naître entre zéphir et vous.

On ne sait pas trop comment *les fleurs vivent heureuses*, mais on sait trop que *la médisance* et *la jalousie* ne les *gênent* point. La poésie qui anime tout, peut parler métaphoriquement des amours du zéphir et des fleurs : la fable qui donne un langage à tous les êtres, peut faire

parler une rose ; mais je doute qu'une idylle morale, la plus modeste de toutes les poésies, puisse être entièrement fondée sur le parallele abusif du sort des fleurs et du nôtre ; je doute qu'on puisse leur dire :

Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez pas la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement ou s'engager ailleurs.

Indépendamment de la faiblesse de ce style, il y a même ici une sorte d'inconséquence. Si l'on suppose que les fleurs puissent être amoureuses, pourquoi, dans cette fiction donnée, ne seraient-elles pas jalouses ? Une fable allégorique où l'on représenterait la rose se plaignant de l'inconstance de Zéphire, manquerait-elle de vraisemblance? Enfin, pourquoi employer une trentaine de vers à entretenir les fleurs de la nécessité de mourir, attachée à la condition humaine?

Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais.

Ces quatre vers suffisaient de reste. Pourquoi ajouter :

Un redoutable instant nous détruit sans *réserve*;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos,
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit *qui confond le héros*
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.

Qu'importe aux fleurs que le *lâche* soit confondu avec le *héros*? On ne voit pas même l'à-propos de ces lieux communs si usés, et qu'on peut adresser à tout autre objet qu'aux jonquilles.

Mais hélas ! pour vouloir revivre
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre!
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soins et de peines.

Pour qui connaît les miseres humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

On n'aperçoit ni le but ni le mérite de ces réflexions si communes, en vers si flasques et si rampans. Il n'y a de bon dans cette idylle que le commencement:

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneurs de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

L'idylle *du ruisseau*, quoiqu'un peu plus soutenue par la diction, n'est pas moins défectueuse dans le choix et le rapport des idées.

Vous vous abandonnez *sans remords, sans terreur,*
A votre pente naturelle.
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.

Point de loi ne la rend, n'est nullement français. Mais d'ailleurs je ne comprends pas qu'on dise à un ruisseau, qu'il n'a *ni remords ni terreur.*

La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur,

Qu'est-ce que la *vieillesse* d'un ruisseau ?

Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point *de chagrins, de mépris.*

Vraiment, je le crois bien. Ces vers dont il est assez difficile de deviner l'application, portent-ils sur le contraste implicite de la maternité, qui, avec le temps, détruit dans les femmes la beauté qu'elle a d'abord rendue plus intéressante ? Mais ce contraste n'est-il pas excessivement forcé ?

Avec tant de bonheur, d'où vient votre *murmure* ?

Passons *le bonheur* des ruisseaux que je n'entends pas plus que celui des fleurs : n'est-ce pas trop jouer sur le mot de *murmure* ? Ce mot pris dans le sens moral peut-il s'appliquer à un ruisseau ? Toutes les idées de la poésie pastorale doivent être simples et naturelles, et l'on ne trouvera dans les Anciens qui s'y sont exercés aucun exemple de cette recherche.

De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble et la douleur.

Pourquoi faut-il qu'un ruisseau *apprenne cela*? sont-ce *les passions que nourrit notre coeur*, que l'auteur oppose aux *poissons nourris* dans les eaux? En ce cas, l'opposition des poissons aux passions ne vaut pas mieux que celle des poissons aux enfans. L'imagination se prête davantage à la comparaison qui suit :

Il n'est point parmi vous de ruisseaux infideles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde;
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer;
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.

Ces vers sont trop peu différens de la prose, mais il y a de l'intérêt dans la pensée. En voici une autre qui est ingénieuse et agréable.

Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encore de la franchise.
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise.
Aucun défaut ne s'y déguise :
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.

Ce dernier vers est très-joli, et la fin de la pièce se rapporte très-bien au commencement. L'auteur a dit :

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort.
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Elle dit en finissant :

Courez, ruisseaux, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez,
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée
Dans le sein du néant dont nous sommes sortis.

Cette connexion d'idées relatives devrait se faire sentir dans toute la pièce, puisqu'elle en est le fondement. C'est un des avantages de l'idylle des *oiseaux* et de celle des *moutons*, les deux meilleures de l'auteur. Celle-ci a plus de douceur et de grace; l'autre a peut-être un peu plus de poésie.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais.
Les prés font éclater les couleurs les plus vives;
Et dans leurs humides palais,
L'hiver ne retient plus les nayades captives.

Les bergers accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante.
Mille et mille oiseaux à-la-fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les Echos, endormis dans ces bois.
Où brillaient les glaçons, on voit naître des roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnait dans ces lieux?
Quel Dieu les embellit? le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'amour ne s'en mêlait pas,
On verrait périr toutes choses.
Il est l'âme de l'univers :
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs :
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.

Cette description du printemps est ce que madame Deshoulieres a écrit de plus poétique, et la poésie n'a que le degré de force qui convient à l'idylle. Les réflexions sont analogues au genre, et le reste de la piece est du même ton. Celle des *moutons* est encore supérieure, puisqu'elle a un charme qui l'a gravée dans la mémoire des amateurs. C'est là son plus grand éloge, et il me dispense d'en dire

lire davantage. Il faut joindre à ces deux jolies idylles celle de l'*Hiver*, qui, sans les valoir, est pourtant au nombre des bonnes pieces de l'auteur. Mais celles du *Tombeau* et de la *Solitude*, qui ne sont que des moralités vagues, ne peuvent leur être comparées ni pour les pensées ni pour le style. On peut les joindre aux *Fleurs* et au *Ruisseau*. Ainsi de sept idylles qui nous restent de madame Deshoulieres, il y en a trois qui sont des titres pour sa mémoire. Il me semble qu'on peut y ajouter une églogue qu'on est surpris de ne pas trouver dans le choix qu'ont fait des poésies de Deshoulieres les éditeurs des *Annales poétiques*.

La terre fatiguée, impuissante, *inutile*,
Préparait à l'hiver un triomphe facile.
Le soleil sans éclat précipitant son cours,
Rendait déjà les nuits plus longues que les jours;
Quand la bergere Iris de mille appas ornée,
Et malgré tant d'appas amante infortunée,
Regardant les buissons à demi dépouillés,
Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés
De l'automne en courroux ressentez les outrages.
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages,

Des plaisirs de Tircis faisaient la sureté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.
Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie:
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois :
Ici j'ai soupiré pour la premiere fois.
Mais tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses.
Du désordre où j'étais loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette.
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant.
Ce que fait le soleil des vapeurs qu'il attire :
N'avait-il rien hélas ! de plus doux à me dire ?

Ces vers ont, si je ne me trompe, tous les caracteres du style bucolique, la naïveté des sentimens, la douceur de la diction, et le choix des détails analogues. La suite y répond, malgré quelques fautes ; et de cette églogue, des trois idylles que j'ai préférées aux autres, et des vers adressés à ses enfans, *dans ces prés fleuris*, je composerais la couronne poétique et pastorale de madame Deshoulieres.

Dans ses autres poésies, on peut distinguer les vers à M. Caze pour sa fête,

on dit que je ne suis pas bête, le rondeau qui commence par ces mots, *entre deux draps*, et quelques-unes de ses stances morales, celles-ci, par exemple.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse;
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le desir de gagner qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe;
On finit par être fripon.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'amour-propre est hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Les deux derniers vers de chacune de ces

stances ont ce mérite d'une vérité frappante, exprimée avec une précision ingénieuse, qui fait les proverbes des hommes instruits.

On a reproché avec raison à Fontenelle d'avoir dans ses églogues trop peu de cette simplicité qui sied aux amours champêtres, et cette élégance que le talent poétique sait unir à la simplicité. On voudrait qu'il mît à mieux faire ses vers tout le soin qu'il emploie à donner de l'esprit à ses bergers ; qu'il songeât plus à flatter l'oreille par des sons gracieux, et moins à nous éblouir de la finesse des pensées. Ses bergers en savent trop en amour, et il en sait trop peu en poésie. On est également blessé, et du prosaïsme de ses vers, et du raffinement de ses idées.

Moi qui fus toujours rigoureuse
Je ne l'étais presque plus que *par art;*
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse.
Puisqu'il m'a dû quitter, ciel! que je suis heureuse
Qu'il ne m'ait pas *quittée un peu plus tard.*
Encore quelques soins, il n'était plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas.
J'en eusse été touchée, et maintenant hélas!
Ce cœur regretterait d'avoir été sensible.

J'éprouverais mille chagrins jaloux.
Quel péril j'ai couru ! cependant abusée
Par des *commencemens* trop doux,
Je ne soupçonnais pas que *j'y fusse exposée.*
Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtile
La chanson que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avais qu'elle ne fût pas bien, etc.

Sont-ce là des vers ou de la prose rimée? C'est le cas de se rappeler la plaisanterie de Voltaire, à qui Fontenelle reprochait d'avoir mis trop de poésie dans son OEdipe : *cela se peut bien, et pour m'en corriger, je vais relire vos pastorales.*

De la voix de Daphné que *le doux son me touche!*
Je ne peux plus souffrir les hôtes de ces bois.
On sent aller au cœur *ce qui sort de sa bouche.*
O dieux! et j'entendrais, j'aime, de cette voix!

On ne peut gueres parler de tendresse en plus mauvais vers. Un hémistiche aussi dur que *le doux son me touche*, pour exprimer la douceur de la voix, cette étrange expression, *ce qui sort de sa bouche*, pour dire ces paroles, cette chute si plate à la fin d'un vers passionné, *de cette voix! les hôtes de ces bois*, quand

il faut spécifier le chant des oiseaux; que de fautes en quatre vers !

J'aimais et j'ai parlé : mes hommages, mes soins
Paraissent plaire assez : moi-même je plais moins.
Elle n'aime de moi que cette ardeur parfaite,
Qu'à quelque autre en secret peut-être elle souhaite.
Qu'ai-je dit ! quel soupçon! puisse-t-il l'offenser!
Mais de mon âme au moins tâchons de le chasser.
Enfin de ses mépris je ne viens point me plaindre;
Mais hélas ! pour son cœur elle n'a rien à craindre.
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause et ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine;
Mais comment surmonter la douceur inhumaine?

Tout cela n'est-il pas beaucoup trop subtil pour des amans de village? Adraste veut convaincre Hylas que Climene aime Ligdamis.

Nous étions l'autre jour, sous l'orme de Silene,
Une assez *grosse troupe* où se trouva Climene.
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien:
Prends bien garde, berger : seule elle n'en dit rien.
Dès que d'un tel discours *on eut fait l'ouverture*,
Elle se détourna, *rajustant sa coëffure*,
Où je ne voyais rien *qui fût à rajuster*,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

Une soubrette de comédie ne penserait

pas plus finement, et s'exprimerait en vers plus soignés. Hylas répond; *je me rends*, et Adraste reprend avec ironie:

Je remporte une grande victoire !
Une belle est sensible, et tu veux bien le croire.

Ce langage est plutôt d'un petit maître que d'un berger : les vrais bergers ne parlent pas si légérement des belles. Il est vrai que les bergeres de Fontenelle sont quelquefois un peu coquettes, et il faut bien qu'elles le soient, puisque leurs amans sont si habiles. Florise donne à Silvie des leçons de la coquetterie la plus savante :

J'évite de n'avoir qu'une même conduite.
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal.
Je le prends à danser deux ou trois fois de suite;
Mais après je prends son rival.

De ces défauts qui dominent trop dans les églogues de Fontenelle, il ne s'ensuit pas qu'elles ne méritent aucune estime. Plusieurs se lisent avec plaisir; particuliérement la premiere, la neuvieme et la dixieme. Dans les autres, il a une délicatesse spirituelle qui peut plaire, pourvu qu'on oublie que la scene est au village,

et qu'on fasse souvent grace à la versification. Mais dans les trois que je cite, il nous ramene de temps-en-temps à un ton plus vrai, et saisit dans l'amour des nuances qui ne s'éloignent point des couleurs locales. Alcandre dont la maîtresse est absente, pendant qu'on célebre une fête au hameau, s'exprime ainsi, seul et à l'écart.

Quels jours ! quelle tristesse ! et l'on songe à des fêtes !
On danse en ce hameau ! que je me tiens heureux !
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux !
Et qu'y ferais-je ? quoi ! je pourrais voir Doride,
De louanges toujours et de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joie !
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoie,
Bergeres ; jouissez de mille vœux offerts :
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné ces jeux ! *que d'yeux* tournés sur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il semblait de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois voulait bien le quitter.

Elle aurait mis en nœuds sa longue chevelure;
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure.
Elle est jaune, Iris brune, et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi.
Peut-être dans ces jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux et tendre,
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé;
Et de tous mes tourmens j'étais récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en fuyant dit quelques mots tout bas,
Avec sa douce voix et son doux embarras, etc.

Ces deux derniers vers sont d'une ingénuité amoureuse, et tout ce morceau respire la tendresse pastorale. Mais cette églogue qui ne contient que les plaintes d'Alcandre sur une absence, finit un peu froidement, et peut-être eût-il fallu quelque incident qui la terminât; car il faut toujours une espece d'action dans toute poésie qui se rapproche de la forme dramatique.

Lisidas, dans la seconde églogue, parle de l'indifférente Silvanire.

Souvent contre l'amour, même contre sa mere,
Contre *l'aimable troupe* adorée *en* Cythere,
Elle tint des discours offensans et hardis;
Je serais bien fâché de les avoir redits.

Ce dernier vers est un de ces traits propres à l'églogue : on les compte chez Fontenelle. Dans la derniere qui est la plus jolie, après celle d'*Ismene*, Iris dit à son amant, en lui parlant de deux bergeres qu'elle soupçonne d'infidélité :

Croyez-vous que pour être et fidele et sincere,
On en trouve toujours *autant* dans sa bergere?
Damon y gagnerait : nous sommes tous témoins
Combien à Timarette il a rendu de soins...
L'autre jour cependant elle vint *par derriere*,
Au fier et beau Thamire ôter sa pannetiere.
Damon était présent : elle ne lui dit rien.
Pour moi de leurs amours je n'augurai pas bien.
Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on aime;
Vous vous plaindriez bien si j'en usais de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content;
J'ai vu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettait ses longs cheveux en tresse,
La belle avait un air de langueur, *de paresse*,
Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquittait d'un emploi dont il était charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

Il y a bien ici quelque finesse ; mais pas trop, même pour une bergere : il n'y en a que ce que l'amour apprend à tout le monde. Si Fontenelle n'allait jamais au-

delà, il n'y aurait rien à lui dire, si ce n'est que dans ce cas même, il ne faut pas que des églogues roulent toutes sur des sujets de galanterie; il en résulte une couleur trop uniforme, et c'est encore un défaut.

Celle qui passe pour la meilleure de toutes, a pour titre, *Ismene*. On a retenu le refrain des couplets qui la partagent :

Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Et ce refrain est toujours bien amené. Elle ne manque pas d'élégance, et l'idée en est ingénieuse. Il est vrai qu'elle forme une espece de scene adroitement conduite, et qui pourrait se passer à la ville, peut-être mieux qu'au village; mais les détails se rapprochent assez du ton pastoral. Elle n'est pas longue, et aujourd'hui les églogues sont si peu lues, qu'on me pardonnera, je crois, de la rapporter.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corylas sans témoins entretenait Ismene.
Elle aimait en secret, et souvent Corylas
Se plaignait de rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
Soyez content de moi, lui disait la bergere :
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.

J'aime avec passion les airs que vous chantez;
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre.
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnaître.
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux.
Mais n'ayons point d'amour: il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne serait l'amour que vous pourriez prétendre.
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens;
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux;
Mais n'ayons point d'amour: il est trop dangereux.

Dieux! disait le berger, quel est ma récompense?
Vous ne me marquerez aucune préférence.
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux,
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.
Je ne connais que trop votre humeur complaisante:
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, et ses souris flatteurs,
Que devraient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah! plutôt mille fois.... non, non, répondait-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paraître belle.
Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés.
Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene.
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour: il est trop dangereux.

Eh bien! reprenait-il, ce sera mon partage,
D'avoir sur mes rivaux quelque faible avantage.
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien, et vous me préférez,
Toute autre l'aurait fait; mais enfin dans l'absence,
Vous n'aurez de me voir aucune impatience.
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connaissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connaître.
Croyez-moi, Corylas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flatte mon cœur.
Vous partites d'ici quand la moisson fut faite;
Et qui ne s'aperçut que j'étais inquiete?
La jalouse Doris, pour me le reprocher
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colere!
On vous l'a raconté: n'en faites point mystere.
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux.
Mais n'ayons point d'amour: il est trop dangereux.

Qu'aurait dit davantage une bergere amante?
Le mot d'amour manquait: Ismene était contente.
A peine le berger en espérait-il tant;
Mais sans le mot d'amour, il n'était pas content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismene, et dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire.
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étais son amant, voudrait bien m'écouter.

Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte Ismene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelaient vainement:
J'aimais Ismene alors comme un fidele amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage,
Demeurait interdite et changeait de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main.
Elle n'empêcha point son trouble de paraître.
Et quels charmes alors le berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux.
Mais puisque l'amitié vous paraît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

Parmi les poésies mêlées de Fontenelle, qui sont presque toutes mauvaises, on trouve trois pieces qui méritent d'être conservées, le portrait de Clarice, le sonnet de Daphné, et cet apologue de *l'amour et de l'honneur*, qui peut-être est la plus ingénieuse de ses pieces détachées.

Dans l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimait sans lois et sans contrainte,
On croit qu'amour eut un regne éclatant.

C'est une erreur : il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il, je regne, et je n'ai point de gloire.
J'aimerais mieux dompter des ennemis.
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve; et produit
L'austere honneur, épouvantail des belles,
Rival d'amour, et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considere en face,
De près, de loin, et puis faisant un saut,
Pere des dieux, dit-il, je te rends grace;
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

J'ai rapporté ailleurs le sonnet de Daphné : voici le portrait de Clarice.

J'espere que Vénus ne s'en fâchera pas :
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables
Mais je suis des plus délicats.
J'étais dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'était point touché.
Quelle honte ! il fallait justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'était reproché.
Je disais quelquefois : qu'on me trouve un visage,
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage :
Qu'on me le trouve et j'aimerai

Ce qui serait encor bien nécessaire,
Ce serait un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par-là plus charmant,
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former,
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrais bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austere et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer.
Qu'on me le trouve et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayais tout le monde:
Chacun me promettait une paix si profonde,
Que j'en serais moi-même embarrassé.
Je ne voyais point de bergere,
Qui d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimere.
Je ne sais cependant comment l'amour a fait:
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet:
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
O que l'amour a de malice!

Ces trois pieces valent mieux que la plupart de celles de plusieurs poëtes qui

ent conservé jusqu'à nos jours la réputation d'écrivains agréables, tels que Lafare, Charleval, Lainez, Ferrand, Pavillon, Regnier Desmarais et quelques autres, distingués comme eux en différens genres de poésie légere, et dont pourtant il ne reste dans la mémoire des connaisseurs qu'un très-petit nombre de morceaux choisis. Les madrigaux de la Sabliere sont d'une galanterie aimable, et ont même quelquefois l'expression de la sensibilité. Mais Chaulieu a passé de bien loin tous ces écrivains : il est le seul qui ait conservé un rang dans un genre où tous ceux qui s'y étaient exercés comme lui, sont depuis long-temps confondus pêle-mêle, et comme entiérement éclipsés par la prodigieuse supériorité de Voltaire, qui, de l'aveu même de l'envie, ne permet aucune comparaison. Chaulieu du moins, malgré la distance où il est resté, est encore et sera toujours lu. Ce n'est pas un écrivain du premier ordre, et ce même Voltaire l'a très-bien apprécié dans le *Temple du goût*, en l'appelant le premier des poëtes négligés. Mais c'est un génie original, un de ces hommes favorisés de la nature, et

qu'elle avait réunis en foule pour la gloire du siecle de Louis XIV. Il était né poëte, et sa poésie a un caractere marqué : c'était un mélange heureux d'une philosophie douce et paisible, et d'une imagination riante. Il écrit de verve, et tous ses écrits sont des épanchemens de son âme. On y voit les négligences d'un esprit paresseux, mais en même-temps le bon goût d'un esprit délicat, qui ne tombe jamais dans cette affectation, premier attribut des siecles de décadence. Il a de l'harmonie, et ses vers entrent doucement dans l'oreille et dans le cœur. Quel charme dans les stances sur *la solitude de Fontenay*, sur *la retraite*, sur sa *goutte !* son ode sur *l'inconstance* et la chanson du plaisir et de la gaîté! Il a même des morceaux d'une poésie riche et brillante; mais ce qui domine sur-tout dans ses écrits, c'est la morale épicurienne et le goût de la volupté. Les plaisirs dont il jouit ou qu'il regrette, sont presque toujours le sujet de ses vers. Il a très-bonne grace à nous en parler, parce qu'il les sent; mais malheur à qui n'en parle que pour paraître en avoir! Ses madrigaux sont pleins de

grace. Il tourne fort bien l'épigramme ; et si l'on peut retrancher sans regret quelques-unes de ses poésies, qui n'aimerait mieux avoir fait une douzaine de ces pieces pleines de sentiment et de philosophie, que des volumes entiers de ces poésies aujourd'hui si communes, dont les auteurs semblent trop persuadés que quelques jolis vers peuvent dédommager d'un long verbiage, ou d'un jargon précieux et maniéré ?

Voltaire a dit avec raison qu'il n'y avait point de peuple qui eût un aussi grand nombre de jolies chansons que le peuple Français ; et cela doit être, s'il est vrai qu'il n'y en ait pas de plus gai. Cette gaîté a été sur-tout satirique ou galante : quant à la satire, les couplets qu'elle a dictés sont par-tout : on les trouvera particuliérement dans un recueil en 4 volumes, publié de nos jours, où l'on a imaginé de rappeler et de caractériser les événemens et les personnages du dernier siecle par les chansons dont ils ont été le sujet. Cette idée est prise dans le caractere français : on n'aurait pas imaginé chez les Romains, ni même chez les Athéniens,

aussi légers que les Romains étaient sérieux, de trouver leur histoire dans leurs chansons. Celles d'Horace et d'Anacréon n'ont pour objet que leurs plaisirs et leurs amours; et les guerres civiles et les proscriptions n'ont point été chez les Anciens des sujets de vaudeville. Tacite, il est vrai, a dit des Germains qu'ils consolaient leurs infortunes par des chansons (1); mais il ne fait entendre en aucune maniere que ces chansons fussent des épigrammes, et la gravité, de tout temps naturelle aux Germains, ne permet pas de le supposer. Chez nous la Ligue et la Fronde firent éclore des milliers de satires en chansons, et la plupart de celles qui nous restent de cette folle guerre de la Fronde, sont pleines d'un sel qu'on appellerait le sel français, si nous étions des Anciens. Car notre vaudeville est vraiment national, et d'une tournure qu'on ne retrouverait pas ailleurs. Le refrain le plus commun, le dicton le plus trivial a souvent fourni les traits plus heureux. Ceux des chansons du temps de Louis XIV ont plus de finesse et de

(1) *Cantilenis infortunia sua solantur.*

grâce que ceux de la Fronde, et le sel en est moins âcre. Mais quoi de plus gai, par exemple, que ce couplet contre Villeroi, sur le refrain si connu, *Vendôme, Vendôme?*

Villeroi,
Villeroi,
A fort bien servi le roi.....
Guillaume, Guillaume.

Y a-t-il une rencontre plus heureuse, et une chute plus inattendue et plus plaisante? et cet autre sur le même général, fait prisonnier dans Crémone :

Palsambleu, la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal.
Nous avons recouvré Crémone,
Et perdu notre général.

Ce tour d'esprit est toujours le même en France et n'a rien perdu de nos jours, témoin ce couplet sur la déroute de Rosbac, si prompte et si imprévue; et c'est encore ici la parodie d'un refrain populaire très-bien appliqué : c'est le général qui parle.

Mardi, mercredi, jeudi,
Sont trois jours de la semaine.

Je m'assemblai le mardi ;
Mercredi, je fus en plaine ;
Je fus battu le jeudi.
Mardi, mercredi, etc.

En un mot, on peut assurer qu'il n'y a pas eu en France un seul événement public, de quelque nature qu'il fût, qui n'ait été la matiere d'un couplet, et le Français est le peuple chansonnier par excellence. Il n'y a dans toute son histoire qu'une seule époque où il n'ait pas chansonné ; c'est celle de *la Terreur* ; mais aussi ce n'est pas une époque humaine, puisque ni les bourreaux ni les victimes n'ont été des hommes ; et dès qu'on a cessé d'égorger, le Français a recommencé à chanter.

Il est à remarquer que cette facilité à faire des chansons est une sorte d'esprit tellement générale, et pour ainsi dire endémique, que dans cette multitude de jolis couplets de tout genre qui ont été retenus, le nom des auteurs a le plus souvent échappé à la mémoire. Tant de personnes en ont fait et peuvent en faire ! Boileau accordait ce talent, même à Liniere ; d'ailleurs les chansonniers de pro-

fession n'ont pas été renommés. Les Haguenier, les Têtu, les Vergier, et autres du même métier, ne sont pas ceux qui brillent dans nos recueils, et nos chansons les mieux faites sont de ces bonnes fortunes de société que tout homme d'esprit peut avoir, et beaucoup en ont eu de cette sorte.

La chanson galante et amoureuse avait dans le dernier siecle plus de simplicité, de sentiment et de grace; elle a eu dans le nôtre plus d'esprit et de tournure. Je ne sais si l'on pourrait citer une chanson de ce siecle aussi tendre et aussi naïve que celle-ci :

De mon berger volage
J'entends le flageolet ;
De ce nouvel hommage
Je ne suis plus l'objet.
Je l'entends qui fredonne
Pour une autre que moi.
Hélas ! que j'étais bonne,
De lui donner ma foi !

Autrefois l'infidelle
Faisait dire aux échos,
Que j'étais la plus belle
Des filles du hameau ;

Que j'étais sa bergère,
Qu'il était mon berger;
Que je serais légere,
Sans qu'il devînt léger.

Un jour, (c'était ma fête)
Il vint de grand matin,
De fleurs ornant ma tête,
Il plaignait son destin.
Il dit : veux-tu cruelle
Jouir de mes tourmens ?
Je dis : sois-moi fidelle,
Et laisse faire au temps.

Le printemps qui vit naître
Ses volages ardeurs,
Les a vu disparaître
Aussitôt que les fleurs.
Mais s'il ramene à Flore.
Les inconstans zéphirs,
Ne pourrait-il encore
Ramener ses desirs ?

Il y a dans cette chanson une scene, une conversation et un tableau ; et comme tout est précis, quoique tout soit si loin de la sécheresse ! le troisieme couplet surtout est charmant, et la chanson entiere est un modele en ce genre.

Je citerai encore un couplet très-bien fait et beaucoup moins connu. L'idée en

est

est très-ingénieuse et la tournure intéressante. Il est de madame de Murat.

Faut-il être tant volage !
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis ! las ! quel dommage!
Dès qu'on a cru te saisir.
Ce plaisir tant regrettable,
Me répond : rends grace aux dieux.
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

Fin du tome neuvieme.

TABLE DES MATIERES

DU TOME NEUVIEME.

SECONDE PARTIE. *Siecle de Louis XIV.*
LIVRE PREMIER. POÉSIE.
CHAP. IX. *De l'Ode et de Rousseau.* page 1
CHAP. X. *De la Satire et de l'Epître. De Boileau.* 99
CHAP. XI. *De la Fable et du Conte. De Lafontaine.* 262
SECTION II. *Vergier et Senecé.* 331
CHAP. XII. *De la poésie pastorale et de différens genres de poésie légere.* 343

Fin de la table du tome neuvieme.

LYCÉE

OU

COURS DE LITTERATURE.

TOME DIXIEME.

L'YCÉE,

OU

COURS

DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME DIXIEME.

A PARIS.

CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

SECONDE PARTIE.

SIECLE DE LOUIS XIV.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE, HISTOIRE,

PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, etc.

CHAPITRE I.

Eloquence.

SECTION PREMIERE.

De l'éloquence du barreau.

L'ÉLOQUENCE, sous Louis XIV, prit un essor aussi haut que la poésie, mais non pas, comme la poésie, dans tous les genres. Elle ne triompha que dans la chaire: ceux qui s'y distinguerent ont conservé une réputation immortelle: celle des orateurs du barreau a passé avec eux. Ce

n'est pas que les deux plus célebres, Lemaître et Patru, ne méritassent, par rapport à leurs contemporains, le rang qu'ils occupaient. Tous deux eurent assez de talent pour l'emporter de beaucoup sur les autres ; mais tous deux étaient encore loin de ce bon goût qui est de tous les temps, et qui fait vivre les productions de l'esprit. Ils connaissaient la théorie du combat judiciaire, ils savaient appliquer les lois et établir des moyens ; ils ne manquent point de force dans les raisonnemens ni même quelquefois de véhémence et de pathétique ; mais ces bonnes qualités sont habituellement corrompues par le mélange des vices essentiels dont le barreau était depuis long-temps infecté, et dont ils ne le corrigerent pas. Ils ne surent point se mettre au-dessus de cette mode ridiculement impérieuse, qui obligeait tout avocat, sous peine de paraître dénué d'esprit et de science, à faire d'un plaidoyer un indigeste d'érudition sacrée ou profane, toujours d'autant plus applaudie qu'elle était plus étrangere au sujet. On a peine à concevoir comment un Lemaître, de l'école de Port-Royal, un Patru, ami

Boileau, ne sentaient pas que rien n'était plus déplacé, plus contraire à la nature des objets qu'ils traitaient, au sérieux des discussions juridiques, à la gravité des tribunaux, que ce débordement de citations gratuites, tirées des poëtes et des philosophes de l'antiquité, des prophêtes, de l'ancien et du nouveau Testament, des peres de l'Eglise; que ces comparaisons de rhéteur, tirées du soleil, de la lune et des montagnes, et cette foule de subtilités inutilement ingénieuses; toutes choses qui ne tiennent qu'à la prétention de montrer de l'esprit et de la science, prétention futile par elle-même, et qui l'est encore bien plus dans des matieres aussi graves que le jugement d'un procès et le sort d'un accusé. Ce n'est pas dans Cicéron et dans Démosthene qu'ils apprenaient à écrire et à plaider de cette manière; ces maîtres de l'art se faisaient une loi de ne sortir jamais ni de leur sujet ni du ton qu'il comportait. Mais il faut reconnaître ici l'ascendant de l'exemple et le préjugé dominant. La manie de l'esprit et le faste de l'érudition se confondant ensemble, formaient encore le fond de

presque tous les ouvrages: il importait peu, sans doute, aux juges comme aux plaideurs, que Platon et Sénèque, Saint-Basile et Saint-Chrysostôme eussent dit *élégamment* telle chose, eussent écrit telles ou telles pensées; mais il fallait faire voir qu'on les avait lus, et qu'on était capable de les faire intervenir à tout propos. Il fallait aussi citer l'histoire, et parler des Carthaginois et des Romains à propos des soeurs d'un hôpital ou des marguilliers d'une paroisse. En vain Racine, dont le goût excellent s'étendait sur-tout, leur disait dans les *Plaideurs:*

Avocat, je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Avocat, il s'agit d'un chapon
Et non point d'Aristote et de sa politique.

En vain, quand l'Intimé remontait au chaos des Grecs et à la naissance du monde, Racine lui disait par la bouche de Dandin:

Au fait, au fait, au fait.

La foule des harangueurs du palais répondait comme l'Intimé, ce qui vous paraît inutile, *c'est le beau. C'est le laid,* disait Racine avec Dandin; mais la coutum

l'emportait, et les plaidoyers de Lemaître et de Patru, les deux coryphées du barreau, sont imprégnés de cette rouille de pédantisme et de faux esprit, au point qu'avec un mérite réel en quelques parties, ils ne peuvent plus être que consultés par ceux qui étudient la jurisprudence, et que d'ailleurs ils ne sont lus de personne.

Il y a pourtant quelque différence entre eux: Patru donne avec moins d'excès dans les abus dont je viens de parler: sa diction est en général plus pure et plus saine: il s'occupait beaucoup de la correction du langage, et il est un des premiers grammairiens qui ont contribué à l'épurer. C'est sous ce point de vue, plus important alors qu'il ne peut l'être aujourd'hui, que Despréaux l'a loué de bien *écrire;* mais nulle part il n'a loué son éloquence.

Je crois qu'au fond Lemaître en avait plus que lui, qu'il était plus orateur; du moins dans le petit nombre de causes intéressantes qui se trouvent parmi la multitude de leurs plaidoyers, il y en a deux où Lemaître me paraît avoir eu

de beaux développemens, de beaux mouvemens d'éloquence judiciaire; d'abord une cause de séparation entre mari et femme, et sur-tout une cause très-singuliere où il défendait une fille que sa mere refusait de reconnaître.

D'un autre côté, Patru est un peu moins déclamateur; il a même quelquefois dans de petites affaires la sagesse de ne vouloir pas être plus éloquent qu'il ne faut, sagesse infiniment rare alors, qui depuis le devint moins, et qui l'est redevenue aujourd'hui, en tout genre autant que jamais. Mais aussi Patru tombe plus que Lemaître dans le style bas, et dans les détails ignobles que réprouve également la délicatesse de notre langue et la dignité des tribunaux.

Les deux premiers plaidoyers de Lemaître offrent une particularité assez extraordinaire : il y soutient le pour et le contre dans la même cause. Il est vrai que le second plaidoyer qui ne parut qu'après sa mort dans le recueil de ses oeuvres, ne fut qu'un jeu d'esprit, et une sorte d'étude faite pour s'exercer. On peut le pardonner en faveur de l'in-

tention et de la jeunesse de l'auteur; mais d'ailleurs on voit avec peine qu'il se soit permis dans une cause réelle ce que les Anciens ne se permettaient que dans des sujets fictifs: dans ceux-ci les faits étant donnés et convenus, l'éleve ne s'exerçait qu'à balancer les moyens: ici l'on souffre de voir l'orateur établir d'un côté des faits tout contraires à ceux qu'il affirmait de l'autre. Il s'agit en partie de savoir si un pere a forcé sa fille de se faire religieuse : Lemaître le soutient dans le premier plaidoyer et le nie formellement dans le second. Je n'aime point ce jeu d'esprit, d'où il résulte de part ou d'autre un mensonge. Dans un avocat, que les Anciens définissaient *un homme de bien qui a le talent de la parole*, c'est une mauvaise étude qui contredit la premiere et la plus belle de toutes pour celui qui a tous les devoirs et toute la noblesse de sa profession; et cette premiere étude consiste à s'attacher inviolablement à la vérité, et à ne s'attacher à aucune cause que par raison de cette vérité. Je regarde comme une obligation indispensable

dans un avocat, de ne se rendre le défenseur d'aucune cause dans les tribunaux qu'il ne s'en soit auparavant rendu le juge, autant qu'il est possible, au tribunal de sa conscience. Tout autre usage de l'éloquence judiciaire n'est qu'un jeu frivole, un trafic coupable qui dégrade et souille un des plus beaux dons que l'homme ait reçus, puisqu'il ne lui a été départi que pour la défense de la justice, l'appui de l'innocence et le triomphe de la vérité. On dira que s'il en était toujours ainsi, les mauvaises causes resteraient sans défenseur, et que les bonnes n'en auraient pas besoin. Ce ne serait pas, je crois, un grand mal; mais malheureusement cette conséquence est impossible. Qui ne voit que mon principe ne peut concerner que le très-petit nombre, qui joint à la probité les talens et les lumieres? Il y aura toujours des causes de reste pour ceux qui sont bornés ou peu délicats. L'homme supérieur ne peut craindre qu'une tentation, il est vrai, assez dangereuse, celle de briller d'autant plus dans une cause qu'elle est plus difficile à sauver. Mais il y a une gloire bien plus relevée, celle du talent

qui ne veut briller qu'avec le grand jour de la vérité. Et quelle autorité n'acquerrait pas celui qui serait bien connu pour suivre toujours ce grand principe, qui se défendrait tout déguisement infidele, qui puiserait sa force dans sa conviction, et dont la voix, au moment où elle s'éleverait dans le temple de la justice, serait comme un prémier jugement.

Patru, dans une de ses lettres, s'efforce de prouver que le champ de l'éloquence, au temps où il vivait, était aussi étendu, aussi riche, aussi favorable pour les Modernes qu'il avait pu l'être pour les Anciens. Il exagere, ce me semble: s'il eût dit seulement qu'il y avait dans un siecle déjà aussi avancé que le sien dans les arts de l'esprit, plus d'une route ouverte pour le vrai talent, et que si plusieurs de ces routes n'avaient conduit à rien, c'était la faute des hommes et non pas des choses, je serais entiérement de son avis. Du Bellay, par exemple, il n'eût pas eu un meilleur goût pour produire des ouvrages qui eussent pu servir de modeles en ce genre, comme il y en eut vers le même temps dans celui de l'oraison

funebre. Mais ce goût même qui, pour vaincre la corruption générale, ne pouvait appartenir qu'au talent le plus éminent, n'aurait pas encore fait disparaître la distance que devait mettre, entre le barreau de Rome et d'Athènes et celui de Paris, la différence des gouvernemens. Patru ne faisait donc aucune attention au degré d'importance et d'intérêt que par-tout la chose publique peut donner à l'éloquence. Il ne songeait donc pas que la plupart des grandes causes plaidées par Cicéron, étaient de grandes scenes représentées sur le premier théâtre du monde. A quoi pense-t-il quand il nous dit que dans les plaidoyers de Gautier et de Lemaître *on trouvera de plus belles especes de causes que dans Cicéron et Démosthene;* que le procès de ce dernier contre Eschyne *était purement du genre didactique, si Eschyne n'y eût pas joint l'accusation contre Démosthene?* Mais cette accusation était le fond du procès, l'objet principal d'Eschyne; et si Patru s'était souvenu de l'appareil et de la solennité de cette cause, plaidée devant l'élite de toute la Gréce, et où il s'agissait de l'intérêt de

ces peuples, au lieu de nous dire, en nous citant une cause de son temps, aujourd'hui absolument oubliée, qu'*il n'y avait rien de pareil chez les Anciens*, il serait convenu sans doute que cette lutte mémorable d'Eschyne contre Démosthene était, non-seulement par la célébrité des deux athletes, mais par la nature même et les circonstances et dépendances de la cause, un des plus grands spectacles que dans aucun siecle et chez aucun peuple, l'éloquence judiciaire eût pu donner au monde et à la postérité.

Ce qu'elle a produit de plus beau dans le dernier siecle, n'appartient pas proprement au barreau, ne fut pas l'ouvrage d'un légiste, ni la plaidoirie d'un avocat, ni même un mémoire juridique : ce fut le travail de l'amitié courageuse défendant un infortuné qui avait été puissant; ce fut le fruit d'un vrai talent oratoire animé par le zele et le danger, et signalé dans une occasion éclatante. On voit bien que je veux parler du procès de Fouquet et des défenses publiées en sa faveur par Pélisson et adressées au roi. Voltaire les compare aux plaidoyers de Cicéron; et au moment

où Voltaire écrivait ce jugement, ces apologies de Fouquet étaient sans contredit tout ce que les Modernes pouvaient en ce genre opposer aux Anciens, et ce qui se rapprochait le plus de leur mérite. Ce n'est pas qu'elles soient encore tout-à-fait exemptes de cet abus des figures qui sent le déclamateur; qu'il n'y ait aussi quelques incorrections dans le langage, quelques défauts dans la diction, comme la longueur des phrases, l'embarras de quelques constructions, et la multiplicité des parentheses, mais les beautés prédominent, et il n'y a plus ici de vices essentiels. Tout va au but, et rien ne sort du sujet. On y admire la noblesse du style, des sentimens et des idées, l'enchaînement des preuves, leur exposition lumineuse, la force des raisonnemens, et l'art d'y mêler sans disparate une sorte d'ironie aussi convaincante que les raisons; l'adresse d'intéresser sans cesse la gloire du roi à l'absolution de l'accusé, de réclamer la justice de maniere à ne renoncer jamais à la clémence, et de rejeter sur les malheurs des temps et la nécessité des conjonctures, ce qu'il n'est pas possible de justifier; une

égale habileté à faire valoir tout ce qui peut servir l'accusé, tout ce qui peut rendre ses adversaires odieux, tout ce qui peut émouvoir ses juges; des détails de finance très-curieux par eux-mêmes, par les rapports qu'ils offrent avec l'étude de cette science, telle qu'elle est en nos jours, et par la nature des principes qui établissent un certain désordre comme inévitable, nécessaire, et même salutaire dans les finances d'un grand empire. On y admire enfin des pensées sublimes et des mouvemens pathétiques, et principalement une péroraison adressée à Louis XIV, que je vais citer, quoiqu'un peu étendue, parce que ce seul morceau suffit pour confirmer tout ce que j'ai dit à la louange de Pélisson, [illegible] reproches qu'on peut lui faire.

[illegible]t vous, grand prince (car je ne puis [illegible] de finir ainsi que j'ai com[illegible] votre majesté même) c'est un [illegible]ne sans doute de sa grandeur, [illegible] un petit dessein que de ré[illegible]rance: il a été moins long et [illegible]le à votre majesté de vaincre [illegible]pagne. Qu'elle regarde de tous côtés; tout a besoin de sa main; mais d'une main

douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige, et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire; nous avons tous failli; nous avons tous desiré d'être considérés dans le monde; nous avons vu que sans bien on ne l'était pas; il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étaient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir votre majesté, quelque zele que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous pas fait pour ce bien, sans qui il nous était impossible de rien faire? Votre majesté, Sire, vient de donner au monde un siecle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois mêmes ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et nous courrons après la gloire, comme nous courions après l'argent, mourant de honte, si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, par-là véritablement, après cette seconde formation de nos

esprits et de nos moeurs, le pere de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que votre majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfans. Nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premieres lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étaient un crime; mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des Etats, dans l'indulgence française, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous était pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre majesté: que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables; et que s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnait jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisait tous les jours des fautes. Et quant au particulier de qui j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus faibles, *la colere de votre majesté, sire, s'emporterait-elle contre une*

feuille seche que le vent emporte? (1) Car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même *l'exemple* de la patience et de la misere, qu'à celui qui par le courroux du ciel et de votre majesté, s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneur, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce, qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser? Encore que ces accusations soient incessamment aux oreilles de votre majesté et que ses défenses n'y soient qu'un moment, encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure votre majesté contre lui ; je ne me rebuterai point ; car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable; mais je ne saurais douter s'il est

(1) Job.

malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira, s'il est puni; mais j'entends déjà, avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de votre majesté si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que votre majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire, (c'est un grand saint qui l'a dit) il n'est pas jusqu'aux lois qui *toutes* insensibles, *toutes* (1) inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque ne pouvant se fléchir d'elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute puissante, telle que celle de votre majesté en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le

(1) Faute de français: il faut *tout*, qui dans ce sens est indéclinable devant un féminin commençant par une voyelle.

plus sage, le plus juste même des rois crie encore à votre majesté, comme à tous les rois de la terre, *ne soyez point si juste.* C'est un beau nom que *la chambre de justice;* mais le temple de la clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules-César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à votre majesté, elle lui promet du moins l'empire des coeurs, où Dieu même desire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière; votre majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait, quand on lui parla de courir aux jeux Olympiques. Que votre majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace: comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillans, prudens, tempérans, libéraux même; mais comme elle, nous ne saurions être clémens. Cette vertu, toute douce, *toute* humaine qu'elle est, plus

fiere, qui le croirait? que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chere aux grands et aux magnanimes princes, tels que votre majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoiqu'au-dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci, ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe: s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins pour votre majesté, une générale, une auguste, une sainte loi de clémence, qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux dire en la prononçant. Votre majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis: qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoiqu'enflés de mille vaines prétentions, quoiqu'armés et sur nos frontieres, virent avec tant de douleur et d'étonnement, cet heureux jour, dis-je,

qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de votre majesté, si chere et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que votre majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins votre majesté qu'il n'était orné de votre majesté même; avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire, de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de votre majesté et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur ses sujets, nous vimes, nous entendimes votre majesté, environnée des pairs et des premieres dignités de l'état, au milieu des prieres, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le coeur d'un si grand roi;

je jure et promets de garder et faire garder l'équité et miséricorde en tous jugemens, afin que Dieu clément et miséricordieux répande sur vous et sur moi sa miséricorde.

» Si quelqu'un, Sire, (nous ne le pouvons penser) s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais pour nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espere, mais qui s'y fonde; quel malheur en détournerait les effets? Quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de votre majesté, l'empêcherait de suivre, et ce serment solennel, et sa gloire et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble? L'avenir, Sire, peut être prévu, réglé par de bonnes lois: qui oserait encore manquer à son devoir, quand le prince fait si dignement le sien? Que personne ne soit plus excusé: personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là

que votre majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est pas assez de sa justice. Mais pour le passé, Sire, il est passé; il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre majesté nous avait confiés à d'autres mains que les siennes; persuadés qu'elle pensait moins à nous, nous pensions bien moins à elle; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, la propre et véritable matiere, le beau champ de sa clémence et de sa bonté. «

Que l'on songe à ce qu'étaient Louis XIV, Fouquet et Pélisson; et si l'on veut se faire une idée de la différence des temps, et de ce que peut devenir une nation d'un siecle à l'autre; que l'on considere que s'il s'était agi, de nos jours, de défendre non pas un Fouquet, réellement coupable de malversations et même de crime d'état, puisqu'il avait projeté de se fortifier contre son roi dans Belle-Isle, mais quelqu'un de ces innocens proscrits, sans aucune espece de jugement quelconque par des décrets *conventionnels*, il ne se serait trouvé personne qui eût osé adresser à la tyran-

nie qu'on appelait gouvernement, une apologie publique en faveur de celui-là même dont la cause eût été la plus favorable, que s'il se fût élevé un défenseur de ces infortunés, la seule réponse à ses écrits eût été le même arrêt de proscription. Aussi dans ces malheureux jours l'infamie du silence a été égale à celle des paroles; et cette nation si fiere auparavant et si généreuse, semble avoir mérité ses maux inouïs par un avilissement sans exemple (1).

SECTION II.

Du genre démonstratif, ou des panégyriques, discours d'apparat, etc. Du genre délibératif et des assemblées nationales.

Quant au genre démonstratif, qui comprend les panégyriques de toute espece, les harangues de félicitation, de remercîment, d'inauguration, Patru cite sa harangue à la reine Christine, prononcée à la tête de l'académie, et qui est, dit-il, *un panégyrique mêlé d'actions de grâces*,

(1) Prononcé en 1794.

comme le discours de Cicéron pour Marcellus. Ce n'est pourtant, comme toutes les pieces semblables du même temps, qu'une amplification de rhétorique. On n'y aperçoit autre chose que le soin laborieux de construire et de cadencer des périodes, et d'entasser des hyperboles. On s'extasiait alors sur la noblesse des expressions et le nombre de la phrase, sans s'occuper assez du fond des idées, parce que la formation du langage était encore une affaire capitale. Les complimens de réception à l'académie, contenant l'éloge de ses membres, n'étaient pas non plus examinés sous un autre point de vue, et la plupart de ceux du dernier siecle sont dans le même goût. Les meilleurs, ceux qui sont au moins purgés de toute déclamation, n'offrent rien de plus que de l'esprit et de l'élégance, si l'on excepte celui de Racine, à la réception de Thomas Corneille. Les discours sur des points de morale, d'après un texte choisi dans l'Ecriture, proposés pour sujets de prix, étaient de froids traités ou de mauvais sermons; et ce qu'il y avait de plus passable, comme par exemple un discours de Fontenelle *sur la patience*, qui

qui fut couronné, n'était pas au-dessus du médiocre pour le style, et ne ressemblait en rien à l'éloquence. Les panégyriques des Saints, ceux même dont les auteurs ont mérité d'ailleurs le plus de réputation, ceux qui nous restent de Bourdaloue, de Bossuet, de Fléchier, sont au nombre de leurs plus faibles compositions. Les mieux faits sont encore ceux de Fléchier, le premier des rhéteurs de son siecle. Mais quand même ils seraient aussi bons qu'ils peuvent l'être, Patru aurait encore de la peine à nous persuader que ces sortes de sujets pussent avoir autant d'effet sur l'imagination, que Pline parlant à la tête du sénat de Rome, et remerciant le maître du monde d'en être le bienfaiteur, ou Cicéron félicitant César d'avoir rendu Marcellus au sénat, ou faisant devant le peuple romain l'éloge de Pompée, vainqueur des nations.

Patru n'a pas assez senti que la différence des lieux, des choses et des hommes est de quelque poids dans l'éloquence. Comme il avait été chargé plus d'une fois de faire la harangue de présentation, lorsqu'un avocat général était reçu au parle-

ment, il compte aussi ces sortes de discours parmi les sujets d'éloquence moderne. Mais dans le fait, comme ces discours ne sont et ne peuvent guere être autre chose que des politesses et des exagérations convenues, et que le récipiendaire doit toujours être, en vertu de son office et de la cérémonie, le modele de tous ceux de sa profession; ces complimens ne sont jamais sortis de l'enceinte où ils ont été débités.

Il convient du moins que le troisieme genre, le délibératif, est plus en usage dans les républiques que dans les monarchies. Cependant il revendique pour les Modernes, les discours que l'on peut faire dans les délibérations des corps de magistrature. *Ce genre*, dit-il, *pouvait être de saison dans le temps de la Fronde*, ce qui veut dire qu'il ne pouvait plus avoir lieu sous Louis XIV, qui ne permettait pas que les parlemens délibérassent sur les matieres de gouvernement. Mais ce qui nous reste de ces discussions parlementaires dans les mémoires du temps, et particuliérement dans ceux du cardinal de Retz, qui en rapporte de longs morceaux, est lourd, diffus, ré-

mauvais goût et ennuyeux. Patru ne parle pas des assemblées nationales; c'est pourtant là qu'il aurait trouvé plus aisément quelque chose de ce qu'il cherchait, et un discours du chancelier de l'Hôpital, à l'ouverture des Etats-Généraux, est, sans comparaison, ce qui nous reste de plus solide, de plus sain, de plus noble, de mieux pensé et de mieux senti, dans tous nos monumens du seizieme siecle.

En effet quel champ pour l'éloquence que ces assemblées, sans contredit, les plus augustes de toutes ! Quelle carriere pour un vrai citoyen, soit qu'il aït déjà cultivé le talent de la parole, soit que le patriotisme, capable, comme toute grande passion, de transformer les hommes, ait fait de lui tout-à-coup un orateur ! Placé dans le sein même de la patrie, au-dessus de toutes les craintes, ou parce qu'elle peut alors le garantir de tous les dangers, ou parce qu'elle offre des motifs suffisans pour les braver tous ; au-dessus de tous les intérêts particuliers, parce qu'aux yeux de la raison ils se réunissent tous alors dans l'intérêt général; rien ne lui manque de ce qui peut échauffer le coeur, élever

et fortifier l'âme, et donner à l'esprit des lumieres nouvelles : ni la grandeur des sujets, puisqu'ils embrassent les destinées publiques et les générations futures; ni le double aiguillon des difficultés et des encouragemens, selon les anciens maîtres, si nécessaire à l'orateur. Car il est ici en présence de toutes les passions ou connues ou cachées, généreuses ou abjectes; il est de toute part assiégé, pressé, heurté par la contradiction, ou repoussé, entraîné, enlevé par l'assentiment général. Il faut qu'il repousse des attaques furieuses, ou qu'il démasque un silence perfide. Il est au milieu de tous les préjugés, qui sont en même-temps un épais et lourd bouclier, fait pour mettre les esprits bornés et timides à couvert de la raison, et une arme acérée et dangereuse dont les esprits artificieux se servent pour intimider la raison même. Il est au milieu des accès de l'esprit d'innovation, espece de fievre la plus terrible, qui offusque le cerveau des vapeurs de l'orgueil et de l'ignorance, et allant bientôt jusqu'à la frénésie, se saisit du glaive pour tout abattre, faute de savoir s'en servir pour élaguer. Que d'ennemis

mis à combattre ! mais aussi que de forces et de moyens pour le patriote, le vrai philosophe, l'homme éloquent ! car tous ces caractères qui faisaient l'ancien orateur, doivent alors être ceux du nôtre. Il jouit de toute la liberté, de toute la dignité d'une nation entière, en parlant devant elle et pour elle; les principes éternels de justice sont là dans toute leur puissance naturelle, invoqués devant la puissance qui a le droit de les appliquer. Ils sont là pour servir l'homme de bien qui saura en faire un digne usage, pour faire rougir le méchant qui oserait les démentir ou les repousser. Enfin, ce n'est point ici l'effet toujours incertain et variable d'une lecture particulière, où chacun a tout le loisir de lutter contre sa conscience, et de se préparer des défenses et des refuges. J'ose dire à l'orateur de la patrie : si tous ses représentans sont réunis pour t'entendre, s'ils délibèrent après t'avoir entendu, c'est pour assurer ton triomphe et le sien. J'en atteste un des plus nobles attributs de la nature humaine, l'empire de la vérité éloquente sur les hommes rassemblés. Les plus jus-

tes et les plus sensibles reçoivent la premiere impression, ils la communiquent aux plus faibles, et l'étendent en la redoublant de proche en proche : la conscience agit dans tous : dans les uns, le courage dit tout haut, oui ; dans les autres, la honte craint de dire, non ; et s'il reste un petit nombre de rebelles opiniâtres, ils sont renversés, atterrés, étouffés par cette irrésistible impulsion, par ce rapide contre-coup qui ébranle toute la masse d'une assemblée; et comme la premiere lame des mers du nouveau monde pousse le dernier flot qui vient frapper les plages du nôtre, de même la vérité partant de l'extrémité d'un vaste espace, accrue et fortifiée dans sa route, vient frapper à l'extrémité opposée son plus violent adversaire, qui, lorsqu'elle arrive à lui avec toute cette force, n'en a plus assez pour lui résister.

O utinam !... Mais pour que l'éloquence politique acquiere généralement ce caractere et cet empire, il faut supposer d'abord que l'esprit national est généralement bon et sain, comme il l'était dans les beaux siecles de la Gréce et de Rome, et il faudrait s'attendre à un effet tout con-

traire, si une nation nombreuse se trouvait tout-à-coup composée de parleurs et d'auditeurs, précisément à l'époque où ayant perdu le frein de la religion et de la morale, elle aurait aussi rompu le joug de toute autorité. Alors le talent même, dans ceux qui parleraient, serait le plus souvent asservi et dépravé par ceux qui écouteraient, ou n'en serait pas écouté ; alors les caracteres dominans des orateurs de cette multitude insensée, seraient ou la complaisance servile qui flatte les passions et les vices, où la grossiere effronterie de l'ignorance, ivre du plaisir d'avoir tant d'auditeurs dignes d'elle, ou l'horrible impudence du crime déchaîné, parlant en maître devant des complices et des esclaves.

SECTION III.

Eloquence de la chaire.

L'ORAISON FUNEBRE.

Les sujets d'éloquence que le siecle de Louis XIV a vu porter au plus haut de-

gré de perfection, sont, sans contredit, le sermon et l'oraison funebre.

A l'égard des sermons, l'on sait assez ce qu'ils étaient dans les deux âges qui ont précédé le sien, et ce qu'étaient les Menot, les Maillard, et ce Barlet dont les savans disaient en latin, *nescit prædicare qui nescit barletisare* : *ne sait prêcher qui ne sait barletiser.* On s'est égayé par-tout sur leurs farces grotesques et indécentes. Nous avons des sermons de la Ligue : ils joignent l'atrocité à cette grossiéreté dégoûtante, qui dut nécessairement diminuer, à mesure que la politesse s'introduisait dans tous les états, à la suite de l'ordre qui renaissait avec l'autorité. Mais le premier, dit Voltaire, *qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente*, ce fut Bourdaloue. Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant. Bourdaloue fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministere, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'éta-

lage des citations profanes et les petites recherches du bel esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Evangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvemens, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant catéchiste plutôt qu'un puissant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop desirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

Tel est en général le caractere de ses sermons. Ceux de Cheminais, autre jésuite, ne sont pas sans quelque douceur, et celle qu'il mettait dans son débit, lui procura une vogue passagere dont l'impression fut le terme, comme elle l'a été de la réputation de Bretonneau et de quelques autres sermonaires leurs contemporains, qui depuis long-temps ne sont plus gueres lus. Les sermons même de Bossuet

et de Fléchier ne répondent pas à la célébrité qu'ils ont acquise dans l'oraison funebre, et sans parler de la foule des prédicateurs médiocres, il suffit de dire que lorsqu'on eut entendu, et plus encore lorsqu'on eut lu Massillon, il éclipsa tout.

Bossuet et Massillon sont donc les modeles par excellence que nous avons à considérer principalement dans l'éloquence chrétienne. L'un dans l'oraison funebre et l'autre dans le sermon. Je commencerai par le premier, en me conformant à l'ordre des temps et même à celui des choses, puisque l'oraison funebre réunit plus de parties oratoires, exige plus d'art et d'élévation que le sermon.

Mais je me crois obligé de jeter en avant quelques réflexions, que l'esprit du moment a rendues nécessaires, par rapport aux différentes dispositions que chacun peut rapporter à ces objets, suivans les diverses manieres de penser. Quoique le mérite d'orateur et d'écrivain soit ici particuliérement ce qui doit nous occuper; cependant on ne peut se dissimuler que le degré d'attention et d'intérêt pour le talent, dépend un peu en ces matieres,

et sur-tout aujourd'hui, du degré de respect pour les choses, et pour tout dire en un mot de la croyance ou de l'incrédulité. Celle-ci devenue plus intolérante, à mesure qu'elle est plus répandue, en vient enfin depuis quelques années jusqu'à vouloir détourner nos yeux des plus beaux monumens de notre langue, dès qu'elle y voit empreint le sceau de la religion. Je laisse de côté les opinions que personne n'a le droit de forcer; mais je réclame contre cette espèce de proscription que personne n'a le droit de prononcer. Il faut se rappeler que c'est le siecle de Louis XIV qui passe actuellement sous vos yeux; et qu'ainsi que moi vous devez considérer à-la-fois dans ce qui nous en reste, et l'esprit des écrivains et celui de leur siecle. Il était tout religieux: le nôtre ne l'est pas; mais de quelque maniere qu'on juge l'un et l'autre, on ne peut nier du moins que les écrivains et les orateurs ont dû écrire et parler pour ceux qui les lisaient et les écoutaient. C'est un principe de raison et d'équité, que j'oppose d'abord à l'impérieux dédain de ceux qui voudraient qu'on n'eût jamais écrit et parlé que dans leur

sens. Je n'examine point encore si ce sens est le bon sens : dans l'étendue de ce Cours, chaque chose doit venir en son temps et à sa place. Mais je puis avancer dès cet instant, que dans ce siècle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer même que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste; et que la France, son monarque et sa cour, furent pour l'Europe entière, dans la religion comme dans tout le reste, un spectacle et un modèle. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. Ayez donc devant les yeux, pendant les séances actuelles, un Bossuet convertissant un Turenne; un Fénelon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Eglise, un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom* du Dieu des pauvres; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse Palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir, au pied des autels, une Lavallière, allant pleurer aux Carmélites, jusqu'à son dernier jour, le

malheur d'avoir aimé le plus aimable des rois; enfin le roi lui-même, regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les temples un diadême de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez dans les lettres de Sévigné, ces fideles images des mœurs de son temps, par-tout la religion en honneur, par-tout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance; ce qu'était la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avait pour le roi son aïeul, d'assister à un bal qu'il regardait comme une assemblée trop mondaine. Tel était l'empire de la religion: ceux qui n'en avaient pas (et ils étaient rares) gardaient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avaient de la religion, en avaient avec dignité. Voilà les auditeurs qu'ont eus les Bossuet, les Fléchier, les Massillon: serait-il juste de les juger sur ceux qu'ils auraient aujourd'hui?

L'oraison funebre, telle qu'elle est parmi nous, appartient ainsi que le sermon, au seul christianisme. C'est une espece de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens, celui de proposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talens qui ont brillé dans les premiers rangs de la société, et en même-temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'attache de préférence au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle était plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle-même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévere que les oraisons funebres ? A Dieu ne plaise que je veuille en aucun cas justifier le mensonge ; mais d'abord il y a dans toute espece de discours oratoire des convenances et

des conventions qui sont du genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur, que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à l'exemple du bien : le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce n'est point à lui de montrer l'homme tout entier : il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire : il n'a qu'une heure à parler, et ce doit être pour saisir dans son sujet tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission et l'objet du panégyrique.

Je ne prétends pas qu'en atteignant à ce but d'utilité, les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron et leurs successeurs n'ayent

jamais présenté les choses et les hommes que dans leur vrai point de vue ; mais quand ils y ont manqué (ce qui est rare) leurs erreurs, comme nous le verrons dans l'analyse qui va suivre, étaient celles du siecle; et quel siecle n'a pas les siennes ? et quel écrivain ne s'y laisse pas aller plus ou moins ? C'est là le cas où la vraie philosophie sait reconnaître et excuser l'influence de l'opinion.

On a fait à l'oraison funebre un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands, et l'on a demandé pourquoi la religion même accordait au rang ce qui ne devrait appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables dans ce système d'*égalité* mal-entendue, qui est l'opposé de de tout système politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'Etat, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or l'oraison funebre, avec les caracteres que je viens de marquer et qui

sont les siens, est un honneur public qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit. L'Evangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'Eglise leur rend, ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et sur-tout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la providence a placés au-dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'état n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrais-je pas demander aussi pourquoi les académies ne décernent d'éloges qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talens et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni regle ni mesure certaine, c'est-à-dire

sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les momens, et doit être fixe : l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le temps. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré ni l'expression infaillible : ils ont, comme je l'ai fait voir, un autre dessein et un dessein utile; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remede. Car on sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la renommée, plus fidele encore et plus prompte à célébrer les talens. Ainsi tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont.

Au reste, on a vu des exceptions à cette attribution exclusive de l'oraison funebre aux princes du monde et de l'Eglise, et une entre autres, dans nos jours, qui a également honoré le panégyriste et le héros ; car c'en était un, et de la religion et de l'humanité. Je veux parler du curé de

Saint-André, (1) le vénérable Léger, cet homme de Dieu, qui passa quarante ans à faire du bien dans une paroisse pauvre, qui n'en perdra jamais la mémoire. Il a été célébré et dignement célébré par un éloquent évêque, (2) qui avait été son élève, et qui prononça son éloge funebre dans la chaire évangélique, devant le plus nombreux auditoire et devant une foule de prélats, la plupart élèves aussi de ce même pasteur, et formés sous sa direction à toutes les vertus du sacerdoce, dans la communauté de Saint-André, l'un des plus illustres séminaires de l'épiscopat. C'est une preuve qu'il y a des hommes privilégiés pour qui le monde même déroge à ses usages, et il est beau que ce soit en faveur de la vertu modeste et presque ignorée; car cet homme respectable n'était gueres connu que des pauvres, et de cette classe de pauvres dont la reconnaissance n'a rien à donner à la vanité.

Faite pour la chaire, l'oraison funebre

(1) C'est lui qui a fourni l'idée et le caractere du curé de Mélanie.

(2) M. de Sénez.

tient beaucoup du sermon, et doit être fondée comme lui sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand, que ce qui est sanctifié par la grâce, et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir : il faut que pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement tout ce que fut son héros selon le monde; et que pour remplir son ministere, il termine tout cet héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'ont pas consacré devant Dieu. Ce plan n'est contradictoire que pour l'irréflexion, et difficile que pour la médiocrité : c'est au contraire une grande vue en morale, et un puissant véhicule pour le talent oratoire. En abattant d'une main ce qu'il a élevé de l'autre, l'orateur chrétien ne se combat point lui-même; il ne combat que des illusions, et avec d'autant plus de supériorité, qu'après avoir, comme par complaisance, accordé ce qu'il devait au siecle et à ses coutumes, il semble se jouer de toute la pompe qu'il a étalée un moment, et fait voir à ses auditeurs détrompés

combien ce qu'ils admirent est peu de chose, puisqu'il ne faut qu'un mot pour en montrer le vide, et qu'un instant pour en marquer le terme.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imagination et pour l'instruction : il est plus étendu, plus élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talens, des vertus, des travaux, qui ont illustré les empires et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut prendre un ton plus haut qu'elle. Heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir! Mais combien imposante et majestueuse doit être la voix qui se fait entendre aux hommes entre la tombe des rois et l'autel du Dieu qui les juge! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimidé qu'il a plus à faire ; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au-dessous de son sujet, à égaler les paroles aux choses ; ici l'orateur sacré, planant au-dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'Evangile qui renverse toutes les

couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres! Si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvemens n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut de toute maniere dominer sur les hommes; mais il faut que l'orateur sache y tenir sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle; si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'oeil vers les cieux, même en louant les héros de la terre, si en célébrant ce qui passe, il porte toujours sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point, s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux qui est à-la-fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'Evangile, le juge des puissances, l'interprête des révélations divines; en un mot ce sera Bossuet.

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le siecle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire ; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse était tour-à-tour l'épée et le bouclier de la religion: ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours qui sont quatre chefs-d'oeuvres d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modeles dans l'antiquité, et que personne n'a depuis égalée, les oraisons funebres de la reine d'Angleterre, de Madame, du grand Condé et de la princesse Palatine, surtout les trois premieres, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaître assez ce qu'on a eu long-temps entre les mains ; on ne songe pas que ce

n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la maturité de l'esprit, pour bien goûter et bien apprécier, ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se présente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place. Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'effort ni d'apprêt, rien qui vous fasse songer à l'auteur; il vous échappe entiérement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais ; c'est que tout effet est manqué, si je vous vois trop vous arranger pour en produire ; c'est que vous n'êtes plus rien, si vous ne vous faites pas oublier,

blier, c'est que vos efforts trop visibles ne montrent que votre faiblesse; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite; si votre imagination vous domine, vous dominez la mienne; si votre imagination vous commande, vous me commandez; et dans ce cas je ne verrai rien dans vous qui démente cette impression; je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'oeil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon; il vole, et ses ailes semblent immobiles: on croirait que les airs le portent: c'est l'emblême de l'orateur et du poëte dans le genre sublime: c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la maniere de penser et de sentir qui est à lui; expressions, tournures,

mouvemens, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relevent par l'expression: la pensée de Bossuet au contraire est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une maniere nouvelle et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition! Comme il en fait ce qu'il veut! quel caractere il lui donne! nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse ni plus hardie, ni plus fiere que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains à qui notre langue a tant d'obligations; c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de ceux de nos poëtes qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréans et sur-tout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout prêts d'ef-

facer leurs titres qui sont les nôtres: incrédules, laissez-nous nos grands hommes; car vous ne les remplacerez pas.

De quel ton il débute dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre, femme de l'infortuné Charles Ier! A la vérité quel sujet! Mais comme il est exposé dans cet exorde qui le contient tout entier! Bossuet parlait dans l'église de Sainte-Marie de Chaillot, où reposait le coeur de cette reine. Il prend pour son texte: *et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

» Celui qui regne dans les cieux, et » de qui relevent tous les empires, à » qui seul appartient la gloire, la ma- » jesté et l'indépendance, est aussi le » seul qui se glorifie de faire la loi aux » rois, et de leur donner, quand il lui » plaît, de grandes et terribles leçons. » Soit qu'il éleve les trônes, soit qu'il » les abaisse, soit qu'il communique sa » puissance aux princes, soit qu'il la re- » tire à lui-même, et ne leur laisse que » leur propre faiblesse; il leur apprend » leurs devoirs d'une maniere souveraine » et digne de lui. Car en leur donnant

» sa puissance, il leur commande d'en
» user comme il le fait lui-même, pour
» le bien du monde, et il leur fait voir
» en la retirant, que toute leur majesté
» est empruntée, et que pour être assis
» sur le trône, ils n'en sont pas moins
» sous sa main et sous son autorité su-
» prême. C'est ainsi qu'il instruit les
» princes, non-seulement par des dis-
» cours et par des paroles, mais encore
» par des effets et par des exemples;
» *et nunc, reges, intelligite; erudimini*
» *qui judicatis terram.* Chrétiens que
» la mémoire d'une grande reine fille,
» femme, mere de rois si puissans et
» souverains de trois royaumes, appelle
» de tous côtés à cette triste cérémonie,
» ce discours vous fera paraître un de
» ces exemples redoutables qui étalent
» aux yeux du monde sa vanité toute
» entiere. Vous verrez dans une seule
» vie toutes les extrémités des choses
» humaines, la félicité sans bornes aussi
» bien que les miseres; une longue et
» paisible jouissance d'une des plus no-
» bles couronnes de l'univers; tout ce
» que peuvent donner de plus glorieux,

» la naissance et la grandeur, accumulé
» sur une tête, qui ensuite est exposée
» à tous les outrages de la fortune; la
» bonne cause d'abord suivie de bons
» succès, et depuis des retours soudains,
» des changemens inouïs; la rebellion
» long-temps retenue et à la fin tout-
» à-fait maîtresse; nul frein à la licence;
» les lois abolies; la majesté violée par
» des attentats jusqu'alors inconnus;
» l'usurpation et la tyrannie sous le
» nom de liberté; une reine fugitive
» qui ne trouve aucune retraite dans
» trois royaumes, et à qui sa propre
» patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil;
» neuf voyages sur mer entrepris par
» une princesse malgré les tempêtes;
» l'Océan étonné de se voir traversé
» tant de fois en des appareils si divers
» et pour des causes si différentes; un
» trône indignement renversé et mira-
» culeusement rétabli. Voilà les en-
» seignemens que Dieu donne aux rois;
» ainsi fait-il voir au monde le néant
» de ses pompes et de ses grandeurs.
» Si les paroles nous manquent, si les
» expressions ne répondent pas à un

» sujet si vaste et si relevé, les choses » parleront assez d'elles-mêmes. Le coeur » d'une grande reine, autrefois élevé » par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans » un abîme d'amertume, parlera assez » haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur » des événemens si étranges, un roi me prête » ses paroles pour leur dire, *et nunc, reges*, etc. Entendez, ô grands de la terre! » instruisez-vous, arbitres du monde. »

Est-ce là entrer dès les premieres paroles au milieu de son sujet, et y transporter tout de suite l'auditeur? Que cet exorde est majestueux, sombre et religieux! notre ame n'est-elle pas déjà troublée de ce fracas d'événemens sinistres, de révolutions désastreuses, remplie d'une grande scene d'infortunes? Pourquoi? c'est qu'en effet il a fait parler les choses mêmes: pas un mot qui ne porte; pas un qui ne soit une image ou une idée, un tableau ou une leçon; et au milieu de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tout! Qu'on se représente, après un sem-

blable exorde, des auditeurs dans un temple qui ajoute encore à son effet, et qu'on se demande si quelqu'un d'eux pouvait songer à Bossuet? Non, l'imagination assaillie par tant d'objets de douleur et de réflexion, n'a vu, n'a pu voir que le renversement des trônes, les coups de la fortune, les tempêtes, l'Océan. Le lecteur même est entraîné, quoiqu'avec bien moins de moyens pour l'être, et ce n'est qu'après avoir été tout d'une haleine jusqu'au bout de ce discours, qui est à-peu-près par-tout de la même force, qu'il peut revenir à lui-même, et s'interroger sur tant de beaux détails et sur toutes les ressources de l'orateur. Observons encore que la plupart, empruntées depuis par de nombreux imitateurs, ont dû perdre, avec le temps, quelque chose de leur effet; mais qu'alors elles avaient toutes un caractere de nouveauté, et que personne avant Bossuet n'avait parlé de ce ton ni écrit de ce style. Avec quelle noblesse il exprime tout ce qui est relatif à la religion, même ce qu'un usage journalier a rendu vulgaire! Veut-il dire que les catholiques ne pouvaient en Angleterre ni se confesser ni entendre la

messe avec sureté? Rien ne paraît plus simple. Vous allez voir comment Bossuet, qui connaît le ton de l'oraison funebre, sait agrandir tout ce qu'il traite. » Les » enfans de Dieu étaient, étonnés de ne » voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni » ces tribunaux de miséricorde qui justi- » fient ceux qui s'accusent. O douleur! il » fallait cacher la pénitence avec le même » soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus- » Christ même se voyait contraint, au » grand malheur des hommes ingrats, de » chercher d'autres voiles et d'autres té- » nebres que ces voiles et ces ténebres » mystiques, dont il se couvre volontai- » rement dans l'eucharistie. » Voilà, sans doute, du sublime d'expression; mais il tient à celui des idées. Ailleurs vous trouverez cette précision énergique de Tacite et de Salluste. » Dans la plus grande fu- » reur des guerres civiles, jamais on n'a » douté de sa parole ni désespéré de sa » clémence. » En parlant de la mort si subite et si horrible de madame Henriette, il dit: « Que d'années la mort va » ravir à cette jeunesse! que de joie elle » enleve à cette fortune! que de gloire

» elle ôte à ce mérite! » Veut-il tirer de l'instabilité des choses humaines un motif de conversion? » Quoi! le charme de » sentir est-il si fort que nous ne puis- » sions rien prévoir? Les adorateurs du » monde seront-ils satisfaits de leur for- » tune, quand ils verront que dans un » moment leur gloire passera à leur » nom, leurs titres à leurs tombeaux, » leurs biens à des ingrats, et leurs » dignités peut-être à leurs envieux? »

On ne peut dire plus de choses en moins de mots, ni donner à sa phrase une plus grande force de sens. La même observation se présente sur ce morceau concernant Charles I.er, terminé par le mouvement le plus pathétique, que l'orateur sait tirer de la circonstance de ce coeur, dont il a déjà fait un des plus beaux endroits de son exorde. « Poursuivi » à toute outrance, par l'implacable ma- » lignité de la fortune, trahi de tous les » siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. » Malgré les mauvais succès de ses armes » infortunées, si on a pu le vaincre, on » n'a pas pu le forcer; et comme il n'a » jamais refusé ce qui était raisonnable,

» étant vainqueur, il a toujours rejeté ce
» qui était faible et injuste, étant captif.
» J'ai peine à contempler son grand coeur
» dans ces dernieres épreuves ; mais,
» certes, il a montré qu'il n'est pas permis
» aux rebelles de faire perdre la majesté
» à un roi qui sait se connaître ; et ceux
» qui ont vu de quel front il a paru dans
» la salle de Westminster, et dans la place
» de Witheall, peuvent juger aisément
» combien il était intrépide à la tête de
» ses armées, combien auguste et majes-
» tueux au milieu de son palais et de
» sa cour. Grande reine, je satisfais à
» vos plus tendres desirs, quand je cé-
» lebre ce monarque ; et ce coeur qui n'a
» jamais vécu que pour lui, se réveille,
» tout poudre qu'il est, et devient sen-
» sible, même sous ce drap mortuaire, au
» nom d'un époux si cher. »

Sont-ce là des figures pleines de chaeur et de vie? Et quel nerf de djction! A quelle sagacité de vues, à quelle étendue de pensée il se joint dans la peinture des caracteres! Voyez ceux de Turenne et de Condé en parallele, celui du cardinal de Retz, celui de Cromwel : on les a cités

trop souvent et ils sont trop connus pour les rapporter ici. Je ne remarquerai que la premiere expression du dernier, parce qu'elle contient un des secrets particuliers du style de Bossuet. *Un homme s'est rencontré.* Un autre écrivain aurait pu dire: Cromwel était un de ces prodiges de scélératesse qui apparaissent de temps en temps dans l'univers comme d'effrayans phénomenes, etc. Il aurait bien dit, mais comme tout le monde peut bien dire. Bossuet dit tout cela d'un seul mot. *Un homme s'est rencontré*, et de plus il dit mieux, parce qu'il fait entendre avec ce seul mot ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qu'il y monte l'imagination. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet! on en trouverait des traits à toutes les pages, et souvent en foule et pressés les uns sur les autres, témoin ce morceau sur la mort de Madame. » Rien n'a jamais » égalé la fermeté de son ame, ni ce cou- » rage paisible qui, sans faire effort pour » s'élever, s'est trouvé par sa naturelle » situation au-dessus des accidens les » plus redoutables. Oui Madame fut douce » envers la mort, comme elle l'était envers

» tout le monde. Son grand coeur ni ne
» s'aigrit ni ne s'emporta contre elle. Elle
» ne la brave pas non plus avec fierté,
» contente de l'envisager sans émotion,
» et de la recevoir sans trouble. Triste
» consolation, puisque malgré ce grand
» courage, nous l'avons perdue! C'est la
» grande vanité des choses humaines:
» après que par le dernier effet de notre
» courage, nous avons pour ainsi dire
» surmonté la mort, elle éteint en nous
» jusqu'à ce courage par lequel nous sem-
» blions la défier. La voilà, malgré ce
» grand coeur, cette princesse si admirée
» et si chérie; la voilà, telle que la mort
» nous l'a faite! Encore ce reste tel quel
» va-t-il disparaître; cette ombre de
» gloire va s'évanouïr, et nous l'allons
» voir dépouillée même de cette triste
» décoration. Elle va descendre à ces
» sombres lieux, à ces demeures souter-
» raines, pour y dormir dans la poussiere
» avec les grands de la terre, comme parle
» Job; avec ces rois et ces princes anéan-
» tis, parmi lesquels à peine peut-on la
» placer, tant les rangs y sont pressés,
» tant la mort est prompte à remplir ces

» places ! Mais ici notre imagination nous » abuse encore : la mort ne nous laisse » pas assez de corps pour occuper quel- » que place, et on ne voit là que les » tombeaux qui fassent quelque figure. » Notre chair change bientôt de nature ; » notre corps prend un autre nom ; même » celui de cadavre, dit Tertullien, parce » qu'il nous montre encore quelque forme » humaine, ne lui demeure pas long- » temps ; il devient un je ne sais quoi qui » n'a plus de nom dans aucune langue ; » tant il est vrai que tout meurt en lui, » jusqu'à ces termes funebres par lesquels » on exprimait ces malheureux restes.

» C'est ainsi que la puissance divine, » justement irritée contre notre orgueil, » le pousse jusqu'au néant ; et que pour » égaler à jamais les conditions, elle ne » fait de nous tous qu'une même cendre. » Peut-on bâtir sur ces ruines ? peut-on » appuyer quelque grand dessein sur ces » débris inévitables des choses humaines ? »

Nul écrivain n'a tiré un plus grand parti que Bossuet de ces idées de mort, de destruction, d'anéantissement, fréquentes chez les Anciens, qui connaissaient le pouvoir

qu'elles ont sur notre imagination, sur cette étrange faculté qui regne dans nous si impérieusement, qu'elle nous rend avides des impressions même qui effraient notre raison et qui humilient notre orgueil. Mais ces idées lugubres ont ici un autre résultat que chez les Anciens : ils appelaient la pensée de la mort, comme un avertissement de jouir du moment qui passe et qui peut être le dernier. On conçoit au contraire qu'une religion qui ne considere le temps que comme un passage à l'éternité, peut fournir à l'éloquence des instructions d'un ordre bien plus relevé, et nulle part elles ne sont plus frappantes que dans Bossuet. On pourrait dire de lui, si l'on osait hasarder des expressions qui se présentent quand on le lit ; et qui semblent dans son goût, que nul homme ne s'est avancé plus loin dans l'éternité, et ne s'est enfoncé plus avant dans les profondeurs de notre néant. Ecoutez-le dans l'oraison funebre de la princesse Palatine, qui, avant sa conversion, avait joué un si grand rôle dans les intrigues de la Fronde : « que lui servirent ses rares talens ? Que » lui servit d'avoir mérité la confiance in-

» time de la cour, d'en soutenir le mi-
» nistre deux fois éloigné, contre sa mau-
» vaise fortune, contre ses propres frayeurs,
» contre la malignité de ses ennemis, et
» enfin contre ses amis, ou partagés, ou
» irrésolus, ou infideles? Que ne lui pro-
» mit-on pas dans ces besoins? Mais quel
» fruit lui en revint-il, sinon de con-
» naître par expérience le faible des grands
» politiques, leurs volontés changeantes,
» ou leurs paroles trompeuses, la diverse
» face des temps, les amusemens des pro-
» messes, l'illusion des amitiés de la terre,
» qui s'en vont avec les années et les in-
» térêts, et la profonde obscurité du cœur
» de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il
» voudra, qui souvent ne sait pas bien
» ce qu'il veut, et qui n'est pas moins
» caché ni moins trompeur à lui-même
» qu'aux autres! O éternel roi des siecles,
» qui possédez seul l'immortalité! voilà ce
» qu'on vous préfere! voilà ce qui éblouit
» les ames qu'on appelle grandes! »

Toutes ces idées, je le sais, ont été depuis répétées mille fois; mais que cette façon de les concevoir et de les rendre, est hors de toute comparaison! Ce sont des

lieux communs dans les imitateurs, je le veux, mais aussi ont-ils, comme Bossuet, ce sentiment intime, cette pitié si sincérement dédaigneuse, ce mépris atterrant qui semble flétrir à chaque mot toutes les jouissances temporelles? Et quelle plénitude de sens! Je m'en rapporte à vous, Messieurs; vous venez de l'entendre, et surement ce que vous avez éprouvé est au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire.

Que de mouvemens heureux et oratoires lui a fournis ce sentiment qui a chez lui une force toute particuliere! Il vient de relever les grandes qualités de la reine d'Angleterre: il s'écrie: « O mere! ô femme! ô reine admirable et digne d'une » meilleure fortune! » Jusqu'ici ce n'est qu'une apostrophe, une figure ordinaire; mais il ajoute: « Si les fortunes de la terre » étaient quelque chose! » et ce trait jeté en passant porte dans l'ame une réflexion triste et religieuse.

Bossuet, comme tous les grands orateurs, abonde en mouvemens de toute espece: il n'a presque point d'autres transitions. « Les malheurs de sa maison (dit-il » en parlant de Madame) n'ont pu l'ac-

» cabler dans sa premiere jeunesse ; et
» dès-lors on voyait en elle une grandeur
» qui ne devait rien à la fortune. Nous
» disions avec joie que le ciel l'avait ar-
» rachée, comme par miracle, des mains
» des ennemis du roi son pere, pour la
» donner à la France : don précieux, ines-
» timable présent, si seulement la posses-
» sion en avait été plus durable ! Mais
» pourquoi ce souvenir vient-il m'inter-
» rompre ? Hélas ! nous ne pouvons un
» moment arrêter les yeux sur la gloire
» de la princesse, sans que la mort s'y
» mêle aussitôt pour tout offusquer de
» son ombre. O mort, éloigne-toi de
» notre pensée, et laisse-nous tromper
» pour un peu de temps la violence de
» notre douleur, par le souvenir de notre
» joie. Souvenez-vous donc, Messieurs,
» de l'admiration que la princesse d'An-
» gleterre donnait à toute la cour. Votre
» mémoire vous la peindra mieux avec tous
» ses traits et son incomparable douceur,
» que ne pourront jamais faire toutes mes
» paroles. Elle croissait au milieu des bé-
» nédictions de tous les peuples ; et les
» années ne cessaient de lui apporter de
» nouvelles grâces. »

Après avoir représenté Madame, l'idole de la cour, enlevée aux adorations publiques, à la fleur de son âge, et au retour d'un voyage d'Angleterre où elle avait entre ses mains le secret de l'État, confidence honorable pour une si jeune princesse : « La confiance de deux rois, dit-il, » l'élevait au comble de la grandeur et de » la gloire. » Il s'arrête à ces mots : « la » grandeur et la gloire ! Pouvons-nous » encore entendre ces noms dans ce triom» phe de la mort ? Non, Messieurs, je ne » puis plus soutenir ces grandes paroles » par lesquelles l'arrogance humaine tâ» che de s'étourdir elle même, pour ne » pas apercevoir son néant. » Quel caractere de style ! Il est vrai que jamais sujet ne s'y prêta davantage. Dix mois auparavant, il avait prononcé devant cette même princesse l'oraison funebre de sa mere, la reine d'Angleterre. On sait quel exorde il tira de cette circonstance ; et quel fut l'effet de ses premieres paroles sur une assemblée encore étourdie de ce coup affreux, de cette perte imprévue et effrayante d'une princesse qui ne mit entre la santé la plus florissante et la mort

que l'intervalle de quelques heures. « J'é-
» tais donc encore destiné à rendre ce
» devoir à très-haute et très-puissante
» princesse, Henriette Anne d'Angleterre
» duchesse d'Orléans ! Elle que j'avais vue
» si attentive pendant que je rendais le
» même devoir à la reine sa mere, de-
» vait être sitôt après le sujet d'un dis-
» cours semblable; et ma triste voix était
» réservée à ce déplorable ministere ! O
» vanité ! ô néant ! ô mortels ignorans de
» leurs destinées ! L'eût-elle cru, il y a
» dix mois ? Et vous, Messieurs, eussiez-
» vous pensé, pendant qu'elle versait tant
» de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt
» vous y rassembler pour la pleurer elle-
» même ? Princesse, le digne objet de
» l'admiration de deux grands royaumes,
» n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleu-
» rât votre absence, sans être encore ré-
» duite à pleurer votre mort ? Et la France
» qui vous revit avec tant de joie, en-
» vironnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle
» plus d'autres pompes et d'autres triom-
» phes pour vous, au retour de ce voyage
» fameux d'où vous aviez remporté tant
» de gloire et de si belles espérances ?

» *Vanité des vanités, et tout est vanité.*
» C'est la seule parole qui me reste; c'est
» la seule réflexion que me permet, dans
» un accident si étrange, une si juste et
» si sensible douleur. Aussi n'ai-je point
» parcouru les livres sacrés pour y trou-
» ver quelque texte que je pusse appli-
» quer à cette princesse. J'ai pris sans
» étude et sans choix les premieres paro-
» les que me présente l'Ecclésiaste, ou
» quoique la vanité ait été si souvent nom-
» mée, elle ne l'est pas encore assez à
» mon gré pour le dessein que je me pro-
» pose. Je veux dans un seul malheur dé-
» plorer toutes les calamités du genre hu-
» main, et dans une seule mort faire voir
» la mort et le néant de toutes les gran-
» deurs humaines. Ce texte qui convient
» à tous les états et à tous les événe-
» mens de notre vie, par une raison par-
» ticuliere devient propre à mon lamen-
» table sujet; puisque jamais les vanités
» de la terre n'ont été si clairement dé-
» couvertes, ni si hautement confondues.
» Non, après ce que nous venons de voir,
» la santé n'est qu'un nom, la vie n'est
» qu'un songe, la gloire n'est qu'une ap-

» parence, les grâces et les plaisirs ne » sont qu'un dangereux amusement : tout » est vain en nous, excepté le sincere aveu » que nous faisons devant Dieu de nos » vanités, et le jugement arrêté qui nous » fait mépriser tout ce que nous sommes. »

Mais de la même main dont il abat l'orgueil des hommes dans les choses du monde, voyez comme il les relève aussitôt dans les choses du ciel. « Mais dis-je la vérité? » l'homme que Dieu a fait à son image » n'est-il qu'une ombre..... Il ne faut pas » permettre à l'homme de se mépriser tout » entier, de peur que croyant, avec les » impies, que notre vie n'est qu'un jeu » où regne le hasard, il ne marche sans » regle et sans mesure au gré de ses aveu- » gles desirs. »

Tout son discours est fondé sur cette distinction philosophique autant que chrétienne, et qu'ailleurs il développe ainsi.

« Il faut donc penser, chrétiens, qu'ou- » tre le rapport que nous avons du côté du » corps, avec la nature changeante et mor- » telle, nous avons d'un autre côté un rap- » port intime avec Dieu, parce que Dieu » même a mis quelque chose en nous, qui

» peut confesser la vérité de son être,
» en adorer la perfection, en admirer la
» plénitude, quelque chose qui peut se
» soumettre à sa souveraine puissance,
» s'abandonner à sa haute et incompré-
» hensible sagesse, se confier en sa bonté,
» craindre sa justice, espérer son éternité.
» De ce côté, Messieurs, si l'homme croit
» avoir en lui de l'élévation, il ne se trom-
» pera pas. Car comme il est nécessaire
» que chaque chose soit réunie à son prin-
» cipe, et que c'est pour cette raison, dit
» l'Ecclésiaste, *que le corps retourne à la*
» *terre dont il a été tiré*; il faut par la
» suite du même raisonnement, que ce
» qui porte en nous sa marque divine, ce
» qui est capable de s'unir à Dieu, y soit
» aussi rappelé. Or ce qui doit retourner
» à Dieu qui est la grandeur primitive et
» essentielle, n'est-il pas grand et élevé?
» C'est pourquoi, quand je vous ai dit
» que la grandeur et la gloire n'étaient
» parmi nous que des noms pompeux,
» vides de sens et de choses, je regardais
» le mauvais usage que nous faisons de
» ces termes. Mais pour dire la vérité dans
» toute son étendue, ce n'est ni l'erreur,

» ni la vanité qui ont inventé ces noms
» magnifiques ; au contraire, nous ne les
» aurions jamais trouvés, si nous n'en
» avions porté le fond en nous-mêmes.
» Car où prendre ces nobles idées dans
» le néant? La faute que nous faisons n'est
» donc pas de nous être servis de ces
» noms; c'est de les avoir appliqués à des
» objets indignes. »

Qu'on me permette encore ici une remarque, et toujours pour faire connaître de plus en plus le caractere du style de Bossuet. Avez-vous pris garde, Messieurs, à cette expression dont il se sert pour établir la seule élévation de l'homme dans son rapport intime avec Dieu? *Il y a*, dit-il, *quelque chose en nous qui peut se soumettre à la souveraine puissance.* Ne paraît-il pas singulier d'énoncer comme un titre de grandeur, une faculté de soumission? Non-seulement ce contraste d'idées et d'expressions est vraiment sublime, mais il y a ici un mérite propre à Bossuet; c'est de jeter rapidement des idées étendues, sans s'arrêter à les développer. Il y a ici un grand fond de vérités philosophiques, indiqué en peu de mots. En

effet, quoiqu'il y ait infiniment moins de distance de la bête à l'homme que de l'homme à Dieu, cependant l'instinct de la bête ne va pas jusqu'à connaître la prodigieuse supériorité de la raison humaine, et la raison humaine, tout imparfaite qu'elle est, s'est élevée jusqu'à l'idée de l'intelligence divine, c'est-à-dire, jusqu'à l'idée de l'infini; et comme la conséquence nécessaire de cette idée est un sentiment de soumission, il est rigoureusement vrai que ce sentiment tient à ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, à sa raison qui a conçu l'infini.

Rousseau a exprimé précisément la même idée que Bossuet, mais d'une maniere toute différente. « Etre des êtres, le plus » digne usage de ma raison, c'est de s'a» néantir devant toi : c'est mon ravisse» ment d'esprit, c'est le charme de ma » faiblesse, de me sentir accablé de ta » grandeur. » L'un aperçoit une idée grande et vaste, l'indique et passe; l'autre s'en saisit avec vivacité et en fait un sentiment.

On a souvent admiré dans Bossuet cette hauteur des pensées; mais ce que peut-

être

être on n'a pas assez remarqué, c'est son expression, qui souvent dans les plus petites choses anime et colorie tout. Veut-il parler de la discrétion de madame Henriette. » Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la » vanité, ni l'appât d'une flatterie délica- » te, ou d'une douce conversation, qui » souvent épanchant le cœur en fait échap- » per le secret, n'était capable de lui faire » découvrir le sien. » A quoi tient le mérite de cette phrase ? à cette image si naturelle et si juste qui semble placée là d'elle-même, et qui représente le cœur humain, qui s'ouvre quand on le séduit, sous la figure d'un vase qui se répand quand on l'a penché ! Voilà des images douces: il est encore bien plus abondant en images fortes, et c'est une des propriétés de son style. « Charles Gustave parut à la » Pologne surprise et trahie, comme un » lion qui tient sa proie dans ses ongles, » tout prêt à la mettre en pieces. Qu'est » devenue cette redoutable cavalerie qu'on » voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse » d'un aigle ? où sont ces ames guerrie- » res, ces marteaux d'armes tant vantés, » et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus

» en vain ? Ni les chevaux ne sont vîtes,
» ni les hommes ne sont adroits que pour
» fuir devant le vainqueur. »

Dans l'oraison funebre du grand Condé, de quels traits il peint son activité, sa vigilance, sa célérité. « A quelque heure,
» et de quelque côté que viennent les
» ennemis, ils le trouvent toujours sur
» ses gardes, toujours prêt à fondre
» sur eux, et à prendre ses avantages.
» Comme une aigle qu'on voit toujours,
» soit qu'elle vole au milieu des airs, soit
» qu'elle se pose sur le haut de quelque
» rocher, porter de tous côtés des re-
» gards perçans, et tomber si surement
» sur sa proie qu'on ne peut éviter ses
» ongles non plus que ses yeux : aussi
» vifs étaient les regards, aussi vîte et
» impétueuse était l'attaque, aussi fortes
» et inévitables étaient les mains du prince
» de Condé. »

Aucun des genres du style oratoire ne lui était étranger, pas même ceux qui sont d'un ordre secondaire et communément au-dessous de la trempe de son génie. Dans celui que les rhéteurs appellent tempéré, qui consiste principalement dans les

ornemens de la diction et dans les figures brillantes de l'amplification, dans ce genre qui est celui de Fléchier, il ne lui est pas moins supérieur que dans tout le reste. Je n'en veux pour exemple que l'apostrophe à l'île de la Conférence, où s'était conclu le mariage de l'Infante Marie-Thérese d'Autriche avec Louis XIV. L'oraison funebre de cette reine et celle du chancelier Letellier ne sont pas en général de la même force que les quatre autres. Le sujet n'en était ni aussi riche ni aussi intéressant : il convenait de les relever autant qu'il était possible par les ornemens de l'art : c'est là qu'ils étaient bien placés. L'île de la Conférence et l'époque du mariage de Louis XIV, l'entrevue de Mazarin et de Louis de Haro étaient des accessoires importans pour l'orateur : ils donnent lieu à un morceau où les figures ont autant d'éclat qu'il soit possible. « Isle » pacifique où se doivent terminer les dif» férends de deux grands empires, à qui » tu sers de limite; Isle éternellement mé» morable par les conférences de deux » grands ministres, où l'on vit développer » toutes les adresses et tous les secrets

» d'une politique si différente; où l'un se
» donnait du poids par sa lenteur, et l'autre
» prenait l'ascendant par sa pénétration :
» auguste journée où deux fieres nations
» long-temps ennemies, et alors réconci-
» liées par Marie-Thérese, s'avancent sur
» leurs confins, leurs rois à leur tête, non
» plus pour se combattre, mais pour s'em-
» brasser, où ces deux rois avec leur cour
» d'une grandeur, d'une politesse et d'une
» magnificence, aussi bien que d'une con-
» duite, si différente, furent l'un à l'au-
» tre et à tout l'univers un si grand spec-
» tacle; fêtes sacrées, mariage fortuné,
» voile nuptial, bénédiction, sacrifice,
» puis-je mêler aujourd'hui vos cérémo-
» nies et vos pompes avec ces pompes
» funebres, et le comble des grandeurs
» avec leurs ruines ?„

Quant à ce pathétique noble qui vient de l'ame, et qu'il faut distinguer de ce pathétique doux qui vient du coeur, vous en avez vu des traits dans presque tout ce que j'ai cité : il est essentiel à l'oraison funebre, et Bossuet en est rempli. Mais c'est sur-tout dans celle du grand Condé, dans la péroraison qui la termine, qu'il

s'est surpassé en cette partie. C'était aussi celle où triomphait Cicéron; mais il n'a aucune péroraison supérieure à celle-ci, qui réunit, ce me semble, toutes les sortes de beautés. « Venez, peuples, venez » maintenant, mais venez plutôt, princes » et seigneurs; et vous qui jugez la terre, » et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel; et vous, plus que tous les » autres, princes et princesses, nobles » rejetons de tant de rois, lumieres de » la France, mais aujourd'hui obscurcies » et couvertes de votre douleur comme » d'un nuage; venez voir le peu qui nous » reste d'une si auguste naissance, de tant » de grandeur, de tant de gloire. Jetez » les yeux de toutes parts : voilà tout ce » qu'a pu faire la magnificence et la piété » pour honorer un héros : des titres, des » inscriptions, vaines marques de ce qui » n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles » images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes » qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel » le magnifique témoignage de notre néant; » et rien enfin ne manque dans tous ces

» honneurs, que celui à qui on les rend.
» Pleurez donc sur ces faibles restes de
» la vie humaine, pleurez sur cette triste
» immortalité que nous donnons aux hé-
» ros. Mais approchez en particulier, ô
» vous qui courez avec tant d'ardeur dans
» la carriere de la gloire, ames guerrieres
» et intrépides! quel autre fut plus digne
» de vous commander? mais dans quel au-
» tre avez-vous trouvé le commandement
» plus honnête? Pleurez donc ce grand
» capitaine, et dites tous en gémissant:
» voilà celui qui nous menait dans les
» hasards; sous lui se sont formés tant
» de renommés capitaines, que ses exem-
» ples ont élevés aux premiers honneurs
» de la guerre; son ombre eût pu encore
» gagner des batailles, et voila que dans
» son silence son nom même nous ani-
» me, et ensemble il nous avertit que
» pour trouver à la mort quelque reste
» de nos travaux, et n'arriver pas sans
» ressource à notre éternelle demeure,
» avec les rois de la terre, il faut encore
» servir le roi du ciel. Servez donc ce
» roi immortel et si plein de miséricor-
» de, qui vous comptera un soupir et

» un verre d'eau donné en son nom, plus
» que tous les autres ne feront jamais tout
» votre sang répandu ; et commencez à
» compter le temps de vos utiles servi-
» ces, du jour que vous vous serez don-
» nés à un maître si bienfaisant. Et vous,
» ne viendrez-vous pas à ce triste mo-
» nument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu
» mettre au rang de ses amis ? Tous en-
» semble, en quelque degré de sa con-
» fiance qu'il vous ait reçus, environnez
» ce tombeau; versez des larmes avec des
» prieres; et admirant dans un si grand
» prince une amitié si *commode* et un
» commerce si doux, conservez le sou-
» venir d'un héros dont la bonté avait
» égalé le courage. Ainsi puisse-t-il tou-
» jours vous être un cher entretien ! ainsi
» puissiez-vous profiter de ses vertus ! et
» que sa mort que vous déplorez, vous
» serve à la-fois de consolation et
» d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis,
» après tous les autres, de venir rendre
» les derniers devoirs à ce tombeau, ô
» prince, le digne sujet de nos louanges
» et de nos regrets, vous vivrez éternel-
» lement dans ma mémoire ; votre image

» y sera tracée non point avec cette au-
» dace qui promettait la victoire ; non ,
» je ne veux rien voir en vous de ce que
» la mort y efface. Vous aurez dans cette
» image des traits immortels : je vous y
» verrai tel que vous étiez à ce dernier
» jour , sous la main de Dieu , lorsque
» sa gloire commença à vous apparaître.
» C'est là que je vous verrai plus triom-
» phant qu'à Fribourg et à Rocroy, et
» ravi d'un si beau triomphe, je dirai en
» action de grâces ces belles paroles du
» bien aimé disciple : *Et hæc est victoria*
» *quæ vincit mundum , fides nostra : la*
» *véritable victoire , celle qui met sous*
» *nos pieds le monde entier , c'est notre*
» *foi.* Jouissez , prince , de cette gloire ,
» jouissez-en éternellement par l'immor-
» telle vertu de ce sacrifice. Agréez ces
» derniers efforts d'une voix qui vous fut
» connue. Vous mettrez fin à tous ces dis-
» cours. Au lieu de déplorer la mort des
» autres, grand prince, dorénavant je veux
» apprendre de vous à rendre la mienne
» sainte : heureux si averti par ces cheveux
» blancs du compte que je dois rendre de
» mon administration, je réserve au trou-

» peau que je dois nourrir de la parole
» de vie, les restes d'une voix qui tombe
» et d'une ardeur qui s'éteint. »

Quel mélange de douleur et d'onction, de noblesse et de simplicité! Avouons que l'éloquence ne peut pas aller plus loin; avouons que la renommée qui a consacré depuis un siecle le nom de Bossuet, n'a pas été une infidelle dispensatrice de la gloire. Figurons-nous ce grand homme aussi vénérable par son âge et sa belle figure, que par ses talens et ses dignités, prononçant ses dernieres paroles devant une cour accoutumée à recueillir avec respect toutes celles qui sortaient de sa bouche, et mêlant l'idée de sa mort prochaine à celle du héros qu'il venait de célébrer: combien ce retour sur lui-même dut paraître touchant! Sans m'arrêter à toutes les beautés de cette sublime péroraison, je ne puis m'empêcher du moins d'en observer une qui peut-être n'est pas très-frappante par elle-même, mais qui pourtant me paraît digne de remarque par la place où elle est; c'est, je l'avouerai, ce *verre d'eau donné* au pauvre, mis en opposition, avec toute la gloire du grand

Condé. Jamais, ce me semble, un homme ordinaire n'eût osé risquer, même en chaire, ce contraste hasardeux ; mais Bossuet a senti que cette citation, toute vulgaire qu'elle pouvait être, était non-seulement autorisée par l'Evangile, mais encore ennoblie par l'humanité, à qui l'on ne pouvait rendre un plus bel hommage que de la mettre au-dessus de toute la grandeur de Condé, et j'avoue que je ne saurais me défendre d'en savoir gré à l'auteur.

On a beaucoup parlé de ses prétendues inégalités, et sur-tout ceux qui ont affecté de poser en principe que le génie était *essentiellement inégal*, parce qu'au fond ils auraient bien voulu que leurs fautes de toute espece fussent regardées comme des *inégalités de génie*, ont été jusqu'à rapprocher sous ce point de vue Corneille et Bossuet, qui ont entre eux d'autres rapports que j'ai indiqués, mais qui n'ont pas celui-là : il s'en faut de tout que Bossuet tombe jamais aussi bas que Corneille, et même il tombe très-rarement. On ne peut pas donner le nom de chûtes à quelques morceaux moins élevés que les autres, mais dont la simplicité n'a rien de répré-

lensible. En général son éloquence est aussi saine qu'elle est forte ; et que peut-on y reprendre qu'un petit nombre d'expressions un peu familieres, ou qui même ne le sont devenues qu'avec le temps. Par exemple, vous trouverez chez lui que la France commençait à donner *le branle* aux affaires de l'Europe. Ce mot qui est bas aujourd'hui, ne l'était nullement alors. Il était employé en prose et en vers par les écrivains les plus élégans. Boileau disait en parlant de la fortune,

On me verra dormir au branle de sa roue.

Ce mot est fréquent dans Massillon même, qui écrivit long-temps après cette époque, et dans les vingt premieres années de notre siecle. Ce n'est que de nos jours que dans le style noble, ce terme a été remplacé par celui de *mouvement*, qui en lui-même ne vaut pas mieux pour la prose, et beaucoup moins pour la poésie : c'est un caprice de l'usage. « Le juste » ne peut pas même obtenir que le monde » le laisse en repos dans ce sentier soli» taire et rude, où il *grimpe* plutôt qu'il » ne marche. » Le mot propre était *gravit*,

qui est même plus expressif, puisque *grévir*, c'est *grimper* avec effort. Au sujet des troubles d'Angleterre, il s'exprime ainsi avec son énergie ordinaire : » ces disputes » n'étaient encore que de faibles commencemens, par où des esprits turbulens » faisaient comme un essai de leur liberté. » Mais quelque chose de plus violent se » remuait au fond des coeurs; c'était un » dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une *démangeaison* d'innover » sans fin. » *Démangeaison* est du style familier : on pouvait mettre *et un besoin d'innover.*

Il y a une autre sorte d'expressions familieres, qui choqueraient dans un écrivain médiocre, parce qu'elles tiendraient de la faiblesse, et qui plaisent chez lui; d'abord parce qu'elles ne peuvent paraître une impuissance de dire mieux dans un homme dont l'élocution est ordinairement si élevée; ensuite parce qu'elles sont de nature à faire sentir que leur extrême simplicité est ce qu'il y a de mieux pour la force du sens et le dessein de l'auteur. Un exemple me fera comprendre : *La voilà telle que la mort nous l'a faite.* Cette

phrase en elle-même est du style familier: placez-la dans un discours faiblement écrit, elle fera rire. Dans Bossuet elle est frappante de vérité et d'énergie. Pourquoi? c'est qu'après avoir dit sur le même sujet ce qu'il y a de plus relevé, il finit par ne trouver rien de plus expressif que cette locution vulgaire, il est vrai, mais qui rend si bien en un seul mot tout ce que la mort a fait de Madame, que les termes les plus choisis n'en diraient pas autant. C'est ainsi que la valeur des termes dépend souvent de celle de l'auteur qui les emploie; et l'on pourrait dire, comme un proverbe de goût; tant vaut l'homme, tant vaut la parole.

L'on a vu combien les taches sont légeres et faciles à effacer: elles sont, je le répete, très-clair-semées, même dans les deux oraisons funebres qui par la nature du sujet devaient être inférieures aux autres, celles de Marie-Thérese et de Letellier. Quant à la premiere, Louis XIV, au moment où elle mourut, en avait fait en une seule phrase le plus grand éloge possible: *voilà*, dit-il, *le premier cha-*

grin qu'elle m'ait donné. Le discours de Bossuet ne pouvait être que le développement de ce beau mot qui renferme le panégyrique le plus complet qu'un époux, et sur-tout un époux roi, puisse jamais faire de sa femme. Mais on sait que les vertus domestiques et modestes ne sont pas celles qui prêtent le plus à la grande éloquence, à celle qui s'adresse aux hommes rassemblés. Dans tout ce qui prétend aux grands effets, il faut quelque chose qui se rapproche du dramatique, des désastres, des révolutions, des scenes, des contrastes: voilà ce qui sert le mieux le poëte, l'orateur, l'historien; il semble que l'homme aime mieux être ému que d'être instruit: l'éloge de la simple vertu ressemble à un beau portrait: quelque parfaite qu'en soit l'exécution, il frappera beaucoup moins qu'une physionomie passionnée dans un tableau d'histoire, et c'est encore là un de ces principes généraux par lesquels tous les arts se rapprochent les uns des autres.

A l'égard du chancelier Letellier, l'ouvrage de Bossuet offre ici un de ces exem-

près de l'exagération du panégyrique, contredite par la sévérité de l'histoire. Ce magistrat eut certainement des qualités estimables, et rendit des services au gouvernement dans le temps de la Fronde; mais il ne sera jamais regardé comme un modele de justice et de vertu. La part qu'il eut à la révocation de l'édit de Nantes, pouvait, je l'avoue, n'être chez lui qu'une erreur, puisque ce fut celle de presque toute la France, et même de Bossuet, qui n'y voyait que le triomphe de la religion dominante. La postérité a pensé autrement, et l'on convient aujourd'hui que cette grande faute contre la politique en était une aussi contre le véritable esprit du christianisme, qui n'en reste pas moins ce qu'il est, même quand des chrétiens s'y trompent.

La France peut se vanter d'avoir en Bossuet son Démosthène, comme dans Massillon elle a eu son Cicéron; ainsi c'est à la religion que nous devons ce que la langue française a de plus parfait dans l'éloquence; c'est à elle que nous devons Athalie, ce qu'il y a de plus parfait dans notre poésie; c'est à elle que nous devons

le discours sur l'Histoire Universelle, le plus beau monument historique dans toutes les langues; c'est à elle que nous devons les Provinciales, le chef-d'oeuvre de la critique, c'est à elle enfin que nous devons les *Lettres philosophiques* de Fénelon, ce que nous avons de plus éloquent en philosophie. Voilà ce qu'a produit le siecle de la religion, qui a été celui du génie: que le nôtre avoue qu'il lui a été plus facile d'en être le détracteur que le rival, ou qu'il ose nous produire en concurrence les chefs-d'oeuvres de l'impiété.

On a dit que Bossuet avait moins d'harmonie que Fléchier: je n'en crois rien: il fallait dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils different entiérement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particuliere de la construction des phrases, de l'arrangement des mots et de la symétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler l'Isocrate français: il s'est appliqué à donner aux formes du langage de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre; c'est en quoi il excelle, et l'on peut

dire qu'il est plus nombreux que Bossuet; mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les élémens de l'harmonie musicale. Il y a une autre harmonie, d'un ordre bien supérieur, et qui pour le poëte, l'orateur, le musicien est celle du génie; parce que la premiere peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer: elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille, avec ceux que l'on produit dans l'âme et dans l'imagination. Ce rapport toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni en vers; car sans lui tout effet serait manqué. Or cette espece d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre; cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction; mais il n'a gueres de grandes images, de grandes idées, de grand mouvemens, où l'arrangement, le son, le reten-

tissement de ses phrases ne frappe l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée; et sans cela serait-il orateur? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie, de disposer ce qu'il conçoit de maniere à ce que tout concoure à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui un des plus heureux, et sans cela serait-il fait pour s'adresser à la nôtre?

Fléchier s'occupa sur-tout à la flatter, mais comme il arrive toujours, d'une maniere conforme à la nature de son talent et proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées, une diction ornée, fleurie, cadencée, telles sont ses qualités distinctives: c'est un écrivain disert, un habile rhéteur, qui connaît son art, mais qui n'est pas assez riche de son fonds pour éviter l'abus de cet art. Il emploie trop souvent les mêmes moyens; il répete trop souvent les mêmes figures, et spécialement l'antithese dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouvé deux fois en concurrence avec Bossuet

dans les mêmes sujets, dans l'oraison funebre de Marie-Thérese, et dans celle du chancelier Letellier, et quoiqu'elles soient les moindres de Bossuet, il s'offre encore dans celui-ci assez de traits de sa force pour que Fléchier ne l'atteigne pas. Il n'en approche pas davantage, dans celles de madame de Montausier, de madame d'Aiguillon, de la dauphine de Baviere et du président de Lamoignon. Deux seuls discours où il a été au-dessus de lui-même, ceux où il a célébré Turenne et Montausier, ont assez de beautés pour lui assurer le premier rang dans son siecle parmi les orateurs du second ordre, mais toujours à une grande distance des chefs-d'oeuvres de Bossuet. L'exorde de l'oraison funebre de Turenne, imité de celle d'Emmanuel de Savoye, composée par le jésuite Lingendes, mais fort embelli par Fléchier, est un des morceaux les plus finis qui soient sortis de sa plume: il a sur-tout l'avantage de convenir parfaitement au sujet, et d'y entrer d'une maniere très-heureuse. L'orateur prend pour texte ces mots du livre des Macchabées: *flevérunt illum omnis populus Israel*

planctu magno, et lugebant dies multos; et dixerunt quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat Israel? » *Les peuples dé-*
» *solés le pleurerent, ils le pleurerent* » *long-temps, et ils dirent; comment est* » *tombé l'homme puissant qui sauvait* » *le peuple d'Israël?*

» Je ne puis, Messieurs, vous donner » d'abord une plus haute idée du triste » sujet dont je viens vous entretenir, » qu'en recueillant ces termes nobles et » expressifs dont l'Ecriture sainte se sert » pour louer la vie et pleurer la mort » du sage et vaillant Macchabée. Cet » homme qui portait la gloire de sa na- » tion jusqu'aux extrémités de la terre; » qui couvrait son camp d'un bouclier, » et forçait celui des ennemis avec » l'épée; qui donnait à des rois ligués » contre lui des déplaisirs mortels, et » réjouissait Jacob par ses vertus et par » ses exploits, dont la mémoire doit » être éternelle; cet homme qui défen- » dait les villes de Juda; qui domptait » l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esaü, » qui revenait chargé des dépouilles de » Samarie, après avoir brûlé sur leurs

» [illegible]pres autels les dieux des nations
» étrangeres; cet homme que Dieu avait
» mis autour d'Israël comme un mur
» d'airain, où se briserent tant de fois
» les forces de l'Asie; et qui après avoir
» défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles
» généraux des rois de Syrie, venait
» tous les ans, comme le moindre des
» Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et
» ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que
» l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant
» homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait
» réduits à une fuite honteuse, reçut le
» coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier
» bruit de ce funeste accident, toutes
» les villes de Judée furent émues; des
» ruissseaux de larmes coulerent des
» yeux de tous leurs habitans; ils furent
» quelque temps saisis, muets, immobiles:
» un effort de douleur rompant enfin
» ce long et morne silence, d'une voix
» entrecoupée de sanglots que formaient

» dans leurs coeurs la tristesse, la pitié,
» la crainte; ils s'écrierent: comment est
» mort cet homme puissant qui sauvait
» le peuple d'Israël? A ces cris, Jérusa-
» lem redoubla ses pleurs, les voûtes
» du temple s'ébranlerent, le Jourdain
» se troubla, et tous ses rivages reten-
» tirent du son de ces lugubres paroles:
» comment est mort cet homme puissant
» qui sauvait le peuple d'Israël? »

L'adresse et l'intérêt de ce magnifique exorde consistent à présenter d'abord, sous le nom d'un héros de l'Ecriture sainte, le tableau allégorique et fidele du héros de ce discours, à le faire reconnaître, avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture, à faire entendre dans la répétition d'un texte bien choisi, le cri qu'avait jeté toute la France à la mort de Turenne. Vous ayez pu remarquer d'ailleurs, Messieurs, le choix des termes et la structure nombreuse des phrases; rien n'y manque; mais pour mieux concevoir ce qu'était cet exorde pour ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient à tout

mement les auditeurs. Cet homme qui *donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels*, faisait souvenir de ce mot du roi d'Espagne: *M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* » Cet homme que Dieu avait mis autour » d'Israël comme un mur d'airain, » n'était-ce pas celui qui tout récemment dans une campagne à jamais mémorable, avait dissipé les alarmes de toute la France, en dissipant avec vingt mille hommes, soixante mille Impériaux qui inondaient les frontieres d'Alsace et menaçaient d'envahir nos provinces? Cet homme » qui de ses mains triomphantes » venait réparer les ruines du sanctuaire, » caractérisait dans M. de Turenne l'union de la piété avec les talens militaires, et le zele qu'il avait montré pour la conversion des hérétiques. Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins justes, et il ne faut pas s'étonner de l'impression vive que fit ce discours, où l'orateur s'était tout-d'un-coup saisi si habilement de l'imagination de ses auditeurs, avant d'avoir prononcé le nom de Turenne: c'était vraiment un des

grands coups de l'art, et cet exorde en est un modèle. D'autres morceaux n'en sont pas indignes: je citerai entre autres celui où Fléchier parle de la modestie de Turenne: il respire le bon goût des Anciens, et même en est imité en quelques endroits. » Cet honneur, Messieurs, » ne diminue point sa modestie. A ce » mot je ne sais quel remords m'arrête; » je crains de publier ici des louanges » qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a » tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le » sans crainte en un temps où nous ne » pouvons être suspects de flatterie, ni » lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les » dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage? A l'entendre, ce » n'était pas qu'il fût habile; c'est que » l'ennemi s'était trompé. Rendait-il » compte d'une bataille? Il n'oubliait rien, » sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. » Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célebre? » on eût dit qu'il n'en avait été que le

» simple

» simple spectateur, et l'on doutait si
» c'était lui qui se trompait ou la re-
» nommée. Revenait-il de ces glorieu-
» ses campagnes qui ont rendu son nom
» immortel? Il fuyait les acclamations
» populaires: il rougissait de ses victoi-
» res, il venait recevoir des éloges
» comme on vient faire des apologies:
» il n'osait presque aborder le roi, parce
» qu'il était obligé par respect de souf-
» frir patiemment les louanges dont S.
» M. ne manquait jamais de l'honorer.
» C'est alors que dans le doux repos
» d'une condition privée, ce prince se
» dépouillant de toute la gloire qu'il
» avait acquise pendant la guerre, et se
» renfermant dans une société peu nom-
» breuse de quelques amis choisis, s'exer-
» çait sans bruit aux vertus civiles. Sin-
» cere dans ses discours, simple dans
» ses actions, fidele dans ses amitiés,
» exact dans ses devoirs, réglé dans ses
» desirs, grand même dans les moin-
» dres choses, il se cache, mais sa ré-
» putation le découvre; il marche sans
» suite et sans équipage; mais chacun
» dans son esprit le met sur un char

» de triomphe; on compte en le voyant
» les ennemis qu'il a vaincus, non pas
» les serviteurs qui le suivent; tout seul
» qu'il est, on se figure autour de lui
» ses vertus et ses victoires qui l'accom-
» pagnent. Il y a je ne sais quoi de
» noble dans cette honnête simplicité,
» et moins il est superbe, plus il de-
» vient vénérable. »

Voilà du sens, des choses, de la vérité et de l'expression vraiment oratoire. Si Fléchier écrivait ordinairement de ce style, ce ne serait pas encore Bossuet; mais il aurait une bien belle place tout près de lui. Ce qu'il dit ici de Turenne, on peut le dire de ce morceau: » il y a je ne sais quoi de noble dans » cette honnête simplicité. » Ailleurs Fléchier en est souvent fort loin; mais dans ce discours et dans l'éloge de Montausier, il se soutient assez sur le ton du genre: par exemple dans cet autre endroit qui est un de ces lieux communs de morale que développe et relève la figure de l'amplification. » Qu'il est dif-
» ficile, Messieurs, d'être victorieux et
» d'être humble tout ensemble! Les pros-

» périls militaires laissent dans l'ame
» je ne sais quel plaisir touchant (1)
» qui l'occupe et la remplit toute en-
» tière. On s'attribue une supériorité
» de puissance et de force; on se cou-
» ronne de ses propres mains; on se
» dresse un triomphe secret à soi-même;
» on regarde comme son propre bien
» ces lauriers qu'on cueille avec peine,
» et qu'on arrose souvent de son sang;
» et lors même que l'on rend à Dieu de
» solennelles actions de grâces, et qu'on
» tend aux voûtes sacrées de ses tem-
» ples des drapeaux déchirés et sanglans
» qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est
» dangereux que la vanité n'étouffe une
» partie de la reconnaissance, qu'on n'y
» mêle *aux voeux* qu'on rend au (2)
» Seigneur, des applaudissemens qu'on
» croit devoir à soi-même, et qu'on ne
» retienne au moins quelques grains de
» cet encens qu'on va brûler sur ses
» autels. »

(1) Cette épithete ne me paraît pas juste ; j'aimerais mieux *je ne sais quel plaisir enivrant.*

(2) Le mot propre était *hommages : on rend des hommages* et non pas des *voeux.*

Si Fléchier eût vécu de nos jours, il aurait pu remarquer ce même accord si rare des talens militaires les plus éminens et de la modestie la plus vraie, dans un prince (1) au-dessus de Turenne par la naissance, puisque la sienne est royale, égal à Turenne dans ce grand art de la guerre, puisqu'il n'y eut que Frédéric pour rival, et que tous deux en ont fait un art nouveau, où ils ont eu l'Europe pour disciple; et qui après tant de triomphes, sait cultiver dans la retraite les vertus privées et les connaissances philosophiques, et porte dans la société cette aimable simplicité qui cache le héros et qui montre le grand homme.

Il y a du pathétique dans l'exposé de la mort de Turenne, comme dans celle de Montausier, mais ce sont à-peu-près les seuls endroits où en ait Fléchier, qui est d'ailleurs très-faible dans cette partie, et qui manque en général de force dans les idées et dans l'expression. Je ne rapporterai point le morceau cité,

(1) Le prince Henri de Prusse, présent à cette séance.

dans toutes les rhétoriques, qui commence par ces mots: » N'attendez pas, » Messieurs, que j'ouvre ici une scene » tragique, etc. » Quoiqu'il ne soit pas sans effet, il ne m'a jamais paru tout-à-fait aussi beau que l'ont dit quelques rhéteurs, je ne crois pas que la figure si commune que l'on nomme *prétérition*, fût là ce qu'il y avait de mieux; je crois que le détail des circonstances, toutes si intéressantes, et l'épanchement d'une douleur qui eût répondu à la douleur publique, eût pu produire plus d'émotion. Mais j'observerai, à propos de ce morceau, combien Fléchier est sujet au retour des mêmes figures. Il dit ailleurs dans cette même oraison funebre: » N'at- » tendez pas, Messieurs, que je suive la » coutume des orateurs, et que je loue » M. de Turenne comme on loue les » hommes ordinaires. » Et dans celle du P . de Lamoignon: » N'attendez pas, » Messieurs, que je fasse ici un dernier » effort, etc. » Et dans celle de Montausier: » N'attendez pas que je vous le » représente, etc. » Il répete aussi beaucoup trop fréquemment ces formules qu'il

faut d'autant plus ménager qu'elles sont plus usées, *je ne vous dirai pas*, etc., *je ne m'arrêterai pas à vous peindre*, etc., *que ne puis-je vous dire*, etc., *que ne m'est-il permis*, etc., *que ne m'est-il possible*, etc. Cette monotonie accuse la faiblesse, sur-tout dans un petit nombre d'ouvrages du même genre.

L'oraison funebre de Montausier mérite d'être distinguée, comme le portrait fidele et bien tracé d'un homme qui fut à la cour, droit, integre et véridique. Elle a cela de remarquable, qu'elle paraît exempte de toute exagération, et que tout ce que dit le panégyriste est confirmé par les traditions qui nous restent, et conforme à l'opinion générale. Le style a plus de sévérité et de gravité que dans les autres ouvrages du même auteur: il était ami de Montausier, et il semble qu'il ait emprunté cette fois quelque chose de son caractere. Il n'est pas non plus dépourvu de force et de précision: en voici quelques traits. » Il » allait porter son encens avec peine » sur les autels de la fortune, et reve- » nait chargé du poids des pensées qu'un

» silence contraint avait retenues. » Après avoir parlé des services qu'il avait rendus dans le temps de la Fronde, Fléchier continue ainsi. » Quelle justice lui » rendit-on? On approuva ses services, » et bientôt on les oublia. Dans ces » jours de confusion et de trouble, où » les grâces tombaient sur ceux qui sa- » vaient à propos se faire soupçonner » ou se faire craindre, on le négligea » comme un serviteur qu'on ne pouvait » pas perdre, et l'on ne songea pas à » sa fortune, parce qu'on n'avait rien » à craindre de sa vertu. » C'est peindre en traits concis et énergiques l'esprit de la cour et celui du temps : Tacite n'aurait pas mieux dit.

A l'occasion du respect qu'inspirait l'austere piété de Montausier, il en donne une preuve digne de remarque. » L'in- » sensé ferma devant lui ses levres im- » pies, et retenant sous un silence forcé » ses vaines et sacrileges pensées, se con- » tenta de dire en son coeur : il n'y a » point de Dieu. » Si Montausier revenait aujourd'hui, je ne sais si son pouvoir irait jusques-là. Fléchier, huit ans

auparavant, avait aussi rendu le même devoir funebre à la digne épouse de cet homme vertueux, Mme de Montausier, la célebre Julie d'Angennes, l'un des principaux ornemens de ce fameux hôtel de Rambouillet, qui bien que frappé d'un juste ridicule dans ses abus, ne fut pourtant pas, dans son origine, inutile aux lettres dont il contribuait à répandre le goût dans la société des grands. Mlle de Rambouillet fut l'objet des hommages de tout ce qu'il y avait alors de plus renommé pour l'esprit et la politesse. Elle fut peinte dans les romans de Mlle Scudéry sous le nom d'Arténice, et ce portrait eut tant de vogue que Fléchier ne crut pas trop rabaisser son ministere, en lui donnant ce nom dans l'éloge qu'il lui a consacré. Ce fut aussi pour elle que fut composée *la guirlande de Julie*, bouquet poétique où tous les beaux esprits du temps apporterent leurs fleurs, aujourd'hui, il est vrai, presque toutes fanées, mais qui partagerent alors la France entiere sur le choix et la préférence. Quand on se défierait de tous ces hommages, il faudroit pourtant croire qu'une femme qui

capitaine le sévere Montausier, ne devait pas être d'un mérite médiocre. Elle fut gouvernante du dauphin Monseigneur, fils aîné de Louis XIV, et cette premiere éducation mérita de précéder celle qui fit ensuite tant d'honneur à son mari. C'est dans ce sujet que Fléchier fit avec succès le premier essai de ses talens pour l'oraison funebre. Mais on pourrait penser qu'il y avait encore en lui quelque reste du goût singulier et de la politesse affectée de l'hôtel de Rambouillet, du moins si l'on en juge par les passages suivans: » Ce nom » de Rambouillet qui renferme *je ne* » *sais quel mélange de la grandeur ro-* » *maine et de la civilité française.* » *On ne sait* en effet ce que peut signifier ce *mélange*, ni ce que *la grandeur romaine* a de commun avec le *nom de Rambouillet.* » Un ancien disait *autrefois* » que les hommes étaient nés pour » l'action et pour la conduite du monde » . . . . que *les dames* n'étaient nées » que pour le repos et pour la retraite. » Ce mot de *dames* est ici bien étrangement placé, sur-tout dans la bouche d'un Ancien; mais ce qui étonne davantage,

c'est de retrouver ce mot quelques pages après, et toujours en faisant parler un Ancien. « Son caractere était d'être bien-» faisante, et pour me servir des termes » d'un célebre Romain, elle ne paraissait » pas tant *une dame mortelle* qu'une di-» vinité favorable aux malheureux. » Ceci est encore bien plus extraordinaire : il semblerait que Fléchier ait craint de se servir du mot de femme, quelque nécessaire qu'il fût, comme trop au-dessous de la dignité oratoire, ou de M.me de Montausier. C'est la certainement de la politesse bien mal entendue. Une *dame mortelle* est aussi ridicule qu'un *monsieur mortel*; et pourquoi d'ailleurs faire cette injure aux femmes, de croire le nom de leur sexe trop peu noble ou trop peu respectueux? A n'en juger que parce qu'il doit naturellement exprimer, ce nom est leur plus beau titre : il signifie la bonté, la douceur, la modestie et les grâces.

Vous trouverez dans Fléchier d'autres endroits qui prouvent que dans sa diction scrupuleusement soignée, il ne laisse pas de pécher quelquefois par l'affectation, le défaut de propriété dans les termes

ou de justesse dans les idées, comme Bossuet dans son élocution ardente et inspirée, laisse passer de temps en temps quelques inexactitudes.

La pieuse duchesse d'Aiguillon avait équipé à ses frais un vaisseau pour la Chine, chargé de missionnaires : le vaisseau fit naufrage. Fléchier dit à ce sujet : *les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité* : c'est une antithèse puérile, fondée sur un abus de mots.

« Telle est l'heureuse condition des justes : ils sentent aux approches de la mort » un redoublement d'ardeur et de force. » Leur ame *se resserre en elle-même*, et » croit voir à chaque moment les portes » de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle. »

Si Fléchier avait dit : leur ame se recueille en elle-même pour contempler l'éternité, etc., il y aurait un juste rapport entre l'idée et l'expression, parce que la contemplation est la suite du recueillement ; mais que *l'ame du juste se resserre*, quand *elle croit voir les portes de l'éternité*, l'idée est absolument fausse. L'ame du juste au contraire doit s'ouvrir, se dilater, s'élancer au-devant de l'éternité.

« La moindre *louange* qu'on puisse donner à Turenne, c'est d'être sorti de » l'ancienne et illustre maison de la Tour » d'Auvergne. » Ce mot de *louange* est très-déplacé. Fléchier voulait dire *le moindre lustre*, le *moindre titre*. Ce ne peut jamais être une *louange* ni grande ni petite, d'être sorti d'une maison plutôt que d'une autre. Le hasard peut-il être un sujet de louange ? Cette inadvertance est choquante ; elle paraît tenir à l'habitude de flatter, d'autant plus que j'en aperçois ailleurs un exemple du même genre. Il dit en parlant des soins particuliers que Dieu prend des rois, *ce sont ses créatures les plus nobles*. Ministre de l'Evangile, où avez-vous pris cette erreur ? Les rois sont les *créatures les plus nobles* dans l'ordre social et politique ; mais dans l'ordre moral et religieux, *la créature la plus noble* devant Dieu, c'est celle qui s'en rapproche le plus par sa vertu bienfaisante. Vous ajoutez *qu'elles sont faites proprement à sa ressemblance et à son image*. C'est ce que l'Ecriture dit en propres termes de tous les hommes : pourquoi les appliquer *proprement* aux rois ? Vous dites :

» Il les conduit par son esprit, il les for-
» tifie par sa vertu, il les couronne dans
» ses miséricordes. » C'est encore ce que l'Écriture dit des justes seuls, et ce qui ne peut convenir aux rois que quand ils sont justes. Voudriez-vous rendre *l'esprit de Dieu* comptable de tout ce qu'ont fait les princes injustes? Il est inconséquent et dangereux d'énoncer ainsi d'une maniere générale et affirmative, ce qui n'est vrai que dans les applications restreintes et même rares.

On s'attend bien que Fléchier n'est pas plus exempt que Bossuet de ces traits d'adulation qui étaient alors si fort à la mode. Il eut le bonheur d'avoir à louer dans Turenne un véritablement grand homme. Il était dispensé de parler de ses faiblesses, si ce n'est pour dire ce que personne ne lui aurait contesté, qu'elles avaient été suffisamment rachetées par ses services et ses vertus. Mais pourquoi parler de lui comme s'il ne les eût jamais eues, ces faiblesses? Pourquoi dire que *son cœur s'était sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions?* Quel *déréglement* plus grand que de faire la guerre

au roi pour plaire à madame de Longueville, que de révéler le secret de l'Etat à une autre femme, et à une femme qui le trompait ? Voilà les souvenirs que retrace mal-adroitement l'indiscrete louange de l'orateur. Il en rappelle d'autres qui ne sont pas moins fâcheux, par cette phrase qui n'est d'ailleurs en elle-même qu'une exagération vide de sens : « il eût voulu » pouvoir attaquer sans nuire, se défen- », dre sans offenser. » C'est vouloir relever la modération de son héros aux dépens de toute raison : Turenne en avait trop pour former un voeu aussi absurde que celui *d'attaquer sans nuire*, ce qui se contredit dans les termes : c'est comme si Turenne eût desiré de faire la guerre aux ennemis, sans leur faire aucun mal. Et que font ces hyperboles, si ce n'est de réveiller plus vivement la mémoire de l'embrâsement du Palatinat, exécuté à regret, sans doute, mais enfin exécuté, et sur les ordres de Louvois, qui en donna de semblables à Catinat, mais qui ne fut pas obéi.

Un orateur peut saisir avec empressement l'occasion de caractériser la politi-

que ce les talens d'un ministre aussi fameux que le cardinal Mazarin, et ce devait être un des embélissemens de l'oraison funebre du chancelier Letellier, éleve et créature de ce ministre. Mais il n'y avait pas plus d'art que de vérité à nous dire que Mazarin *avait appris à Louis XIV l'art de régner et les secrets de la royauté.* Il était trop public qu'il ne lui avait rien appris du tout, ni souffert qu'on lui apprît rien. Fléchier dit de Letellier dans ce même discours : « au milieu des gran» deurs humaines, il en connut le néant. » *Il se vit mortel.* » N'y a-t-il pas là un peu d'emphase ? Qu'un monarque tel que Louis XIV, dise à sa cour qui pleure autour de son lit de mort : *pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* Cette parole est belle : elle est d'une ame tranquille, qui se prononce à elle-même son arrêt sans le craindre. Mais quoique la place de chancelier soit une grande dignité, il n'est pourtant pas très-extraordinaire qu'un chancelier *se voie mortel.*

Quant aux éloges de Louis XIV, comme ennemi et destructeur de l'hérésie, ils sont les mêmes dans Fléchier que dans Bos-

suet, quoique moins fréquens ; mais Fléchier pousse les choses plus loin. Comme les Hollandais étaient hérétiques, il appelle la guerre de Hollande *une guerre sainte*, où Dieu *triomphait avec le prince*. L'invasion de la Hollande *une guerre sainte*! Voilà de ces traits qui justifieraient la mauvaise humeur de quelques philosophes qui ont totalement réprouvé l'éloquence du panégyrique, si jamais un excès pouvait en justifier un autre.

Le P. de Larue a dit de Fléchier : « l'amour de la politesse et de la justesse » du style l'avait saisi dès ses premieres » études. Il ne sortait rien de sa plume, » de sa bouche, même en conversation, » qui ne fût travaillé ; ses lettres et ses » moindres billets avaient du nombre et » de l'art. Il s'était fait une habitude et » presque une nécessité de composer toutes ses paroles et de les lier en cadence. » Les ouvrages de Fléchier prouvent la fidélité du témoignage que lui rend le P. de Larue. Il faut de ces hommes-là pour achever de limer et d'épurer une langue récemment perfectionnée ; mais ce ne sont pas ceux qui en portent le plus

haut la gloire et la puissance. Celui qui donne tant de soin et de temps à ses paroles, n'est pas pressé par ses idées, et mettre *du nombre et de l'art* dans ses moindres billets, c'est être né plutôt pour la perfection des petites choses que pour la création des grandes.

Avec les ouvrages oratoires de Bossuet et de Fléchier, on met ordinairement entre les mains des jeunes étudians ceux de Mascaron; et l'on a grand tort, à moins que le maître ne soit assez éclairé pour les avertir, que si Bossuet et Fléchier sont généralement, chacun dans leur genre, de bons modèles à suivre, Mascaron malgré la grande réputation qu'il eut de son vivant, n'est le plus souvent qu'un très-mauvais modèle, et d'autant plus dangereux pour les jeunes gens qu'il a tous les défauts les plus propres à les séduire, aujourd'hui sur-tout où il est de mode de faire revivre en tout genre de composition tout ce que l'exemple et l'autorité de nos classiques avait condamné à une réprobation générale et durable. Ce n'est pas que l'esprit de Mascaron ne paraisse tendre naturellement à s'élever, mais non

pas, comme la lumière qui domine tout, pour tout éclairer et tout embellir; c'est au contraire comme une fumée ténébreuse qui ne monte dans les airs que pour les obscurcir et se dissiper. Cette comparaison est l'emblême de la véritable et de la fausse élévation; et celle de Mascaron est presque toujours la dernière. Il précéda de quelques années Bossuet et Fléchier, avant de se trouver en concurrence avec eux dans les mêmes sujets, et l'on voit qu'il était encore plein de tout le mauvais goût qui avait infecté si long-temps l'éloquence de la chaire et du barreau. Au lieu de ces moyens naturels qui proportionnent les paroles aux choses, de ces détails vrais et intéressans qui peignent l'homme qu'on célebre, et le font aimer et admirer, de ces mouvemens qui entraînent l'auditeur dans le sujet, de ces réflexions qui le ramenent à lui-même, de ces tableaux des grands événemens, qui les montrent à l'imagination; c'est une décomposition laborieuse d'idées follement alambiquées, un amas d'hyperboles gigantesques, qui semblent monter les unes sur les autres, une recherche bizarre de rap-

prochemens forcés, de spéculations fantastiques, de comparaisons fausses, de phrases boursouflées, enfin un fatigant mélange de métaphysique, de mysticité et d'enflure. Tel est Mascaron dans quatre de ses oraisons funebres, et il n'en a fait que cinq: pour le prouver, il n'y aurait qu'à les citer de page en page; mais un petit nombre d'exemples pris les uns fort près des autres, suffira pour démontrer que sa maniere d'écrire est précisément telle que je viens de l'exposer.

Son premier discours est consacré à la mémoire d'Anne d'Autriche: la premiere partie roule toute entiere sur la longue *stérilité* de cette reine et sur la *fécondité* qui la suivit. Voici un fragment de son exorde: « s'il n'y a qu'un temple où il » soit permis de lui élever un tombeau, » dont le marbre et les pierres précieu- » ses désignent la dignité de ses cendres » qu'elles renferment, ne serait-il pas » permis à la douleur de lui élever un » autre tombeau et un mausolée plus ri- » che que le premier, où toutes les » vertus chrétiennes et morales, naturel- » les et surnaturelles, infuses et acquises,

» tiendront lieu de marbre et de pierres
» précieuses? mais s'il est difficile de faire
» un chef-d'œuvre, quand on travaille sur
» ces matériaux pesans et grossiers que le
» soleil cuit dans le centre de la terre
» ou que la rosée forme dans le sein de
» la mer; à quelle difficulté ne dois-je
» pas m'attendre, à quel travail sur ces
» matériaux invisibles et spirituels, que
» le soleil de la grâce a formés dans le
» cœur de notre auguste princesse? En-
» core pour réussir dans ce premier ou-
» vrage, souvent il ne faut que retrancher
» quelque partie superflue, avec le ciseau;
» mais dans celui-ci je suis obligé de me
» comporter d'une maniere bien différen-
» te, et s'il ne me faut rien ajouter par
» la flatterie, aussi faut-il que je tâche de
» ne rien diminuer par la bassesse de mes
» pensées, etc. ,,

Après une longue distinction entre les créatures spirituelles, qui sont stériles, et les créatures corporelles qui sont fécondes, il s'écrie : " Si j'en demeurais là,
» Messieurs, quel partage donneriez-vous
» à Anne d'Autriche? la mettriez-vous
» parmi *le rang des anges* et des subs-

» tances spirituelles dans le temps de sa
» stérilité, ou bien dans sa fécondité, lui
» donnerez-vous la première place parmi
» *ces dames* (1) illustres et ces héroïnes
» qui se sont signalées par la production
» de leurs enfans ?..... Le ciel n'a pas
» voulu que cette question fût indécise:
» sa stérilité a fait voir que nous devions
» la regarder comme un ange dont nous
» admirons la beauté et aimons la protec-
» tion, quelque stérile qu'il puisse être. »

Il continue. « Il n'y eut pas de bouche
» qu'elle n'ouvrît pour rendre le ciel exo-
» rable à ses voeux. Les pélerinages, les
» aumônes, les pénitences, les libéralités
» frappaient incessamment les oreilles de
» Dieu ; mais je puis dire qu'il en était
» de toutes ces voix différentes comme
» de la voix du ciel qui est le tonnerre;
» il n'y a qu'un coup, mais ce coup est
» redoublé par quantité d'échos qui se
» multipliaient dans les airs. Dans ces
» prieres par lesquelles la terre voulut for-
» cer le ciel, il n'y avait qu'une voix,
» qui était celle de cette grande princesse,

(1) Encore les dames !

» Les soupirs des ames saintes étaient
» joints à ces soupirs, leurs larmes ré-
» pondaient à ses larmes, leurs desirs
» étaient les échos des siens; elle était
» l'œil de ceux qui pleuraient, et le cœur
» de ceux qui souhaitaient cette auguste
» naissance. »

Voulez-vous des antitheses? en voici des plus belles sur la journée de Rocroy: « On
» demande si ce jour fut le dernier mi-
» racle de la vie du pere, ou le premier
» du regne du fils; si ce fut la suite du
» branle que le roi mort avait donné au
» bonheur de la France, ou le mouve-
» ment que le roi vivant avait commencé
» d'imprimer à cette monarchie? Tenons
» le milieu, et disons que le roi mort lui
» avait confié sa fortune, qu'il l'avait fait
» dépositaire de son bonheur et de cet
» ascendant qu'il devait avoir sur tous ses
» ennemis; et que, comme le sang du
» pere, uni au fils, fait son courage, le
» fils vivant par sa force anime la mort
» du pere, et que par des communications
» réciproques, si le roi vivant s'enrichit
» des victoires du roi mort, le roi mort
» n'avait triomphé dans ses cendres que

» par la félicité et le courage de son fils ».
Voulez-vous des comparaisons? en voici
dans le même goût. Il s'agit de la bonté
d'ame d'Anne d'Autriche qui faisait du bien
à ses ennemis : « La rame blesse le fleuve;
» mais ses eaux entourent et caressent
» la rame. Le fleuve pourrait grossir, dé-
» raciner et entraîner les arbres qui s'op-
» posent à son cours, et qui sont à son
» rivage; mais il donne la fécondité à ces
» mêmes arbres..... Il en est des ames
» basses et vulgaires comme de ces oi-
» seaux domestiques et terrestres ; leurs
» ailes ne servent qu'à les rendre plus pe-
» sans ; dès qu'on leur ôte ce qui leur
» sert d'appui, ils tombent de toute la
» pesanteur de leur corps..... Je regarde
» le trésor de tant de belles qualités qui
» sont attachées à cet amour naturel de
» la vérité, comme des pieces rares et
» antiques d'un cabinet curieux : la ma-
» tiere en est précieuse, l'ouvrage en est
» exquis ; mais toutes ces médailles n'ont
» point de cours dans le monde, elles
» sont marquées à un coin trop ancien »...
Voulez-vous des métaphores, des simili-
tudes, des figures de toute espece? c'est

ici que Mascaron est le plus abondant, on n'a que l'embarras du choix. « La vé-
» rité, maîtresse de cette pointe de l'es-
» prit par ses rayons et par ses lumieres,
» déclare la guerre à la volonté ou re-
» belle ou paresseuse, elle fait des cour-
» ses sur le cœur pour faire que ce qui
» est lumiere dans l'esprit devienne feu
» dans la volonté».....

L'époque des premiers exploits du duc de Beaufort fut celle de l'avénement de Louis XIV au trône. « On peut dire, Mes-
» sieurs, avec vérité que l'orient de ce
» beau soleil fut l'orient de la gloire du
» duc de Beaufort. Le signe du lion n'est
» jamais plus brillant, ses influences ne
» sont jamais plus fortes que lorsqu'il est
» joint au soleil, et qu'il reçoit un redou-
» blement d'ardeur, de lumiere et d'ac-
» tivité de la jonction de ce grand lumi-
» naire. Jusqu'ici le duc de Beaufort vous
» a paru comme un lion dans les com-
» bats, par sa valeur et par sa généro-
» sité; mais ce lion, joint à ce soleil,
» brille de son plus bel éclat, et est em-
» brâsé de ses plus beaux feux».

Mais ce qu'il y a de plus curieux en ce genre,

genre, c'est une de ces métaphores prolongées, d'autant meilleures à citer, qu'on les a vu reparaître de nos jours avec les mêmes agrémens et la même affectation de reconnaissances physiques mal appliquées. « L'ombre, Messieurs, est la fille » du soleil et de la lumiere ; mais une » fille bien différente des peres qui la produisent. Cette ombre peut disparaître » en deux manieres, ou par le défaut, ou » par l'excès de la lumiere qui la produit : » il ne faut qu'un nuage ou que la nuit » pour détruire toutes les ombres. Ceux » qui sont assez aveugles pour courir après » elles, ont le malheur de perdre et l'ombre et la lumiere, lorsqu'un nuage ou » la nuit vient à leur dérober le soleil. » Enfans du siecle, voilà votre sort : tout » ce que vous aimez sur la terre, toutes » les grandeurs, les plaisirs, tous ces objets de vos amours et de votre ambition, ne sont que des ombres. Les vrais » biens de l'éternité, qui doivent occuper tout notre cœur, ce Dieu, ce soleil brillant ne les produit ici qu'en passant sur la terre, réservant pour le ciel » la plénitude de ses lumieres. Cependant

» vous tournez le dos à ce soleil pour
» courir après des ombres; vous en êtes
» amoureux, et dans le moment que vous
» les croyez tenir, le nuage d'une mau-
» vaise fortune vous les cache; et plus
» que tout cela, le soleil se couchant sur
» vous par la nuit de la mort, vous per-
» dez en même-temps et la lumiere qui
» vous tourne le dos, et les ombres qui
» étaient le sujet de votre amour et de
» votre poursuite. Il y a une autre façon
» de faire disparaître les ombres, qui se
» fait par la plénitude de la lumiere, telle
» qu'est celle du soleil en son midi, lors-
» que dardant ses rayons à-plomb, il ca-
» che l'obscurité de toutes les ombres sous
» la base de tous les corps, et les obli-
» ge, pour ainsi dire, de s'aller cacher
» dans les enfers, leur séjour, pour lais-
» ser régner la lumiere toute seule sur
» l'hémisphere. »

Cette physique est très-exacte; mais cette éloquence est bien mauvaise. C'est pourtant celle qui régnait par-tout avant qu'on eût entendu les sermons de Bourdaloue et les oraisons funebres de Bossuet et de Fléchier. Elle n'était autre chose

qu'une rhétorique puérile, un misérable effort d'esprit pour parler sans rien dire. La scholastique avait corrompu l'éloquence comme la philosophie, et apprenait à l'une et à l'autre à se passer de sens. Vous avez vu qu'il n'y en avait pas la moindre trace dans tout ce que j'ai cité : ce n'est qu'un fatras inintelligible, qu'on admirait d'autant plus, qu'on mettait plus d'amour-propre à s'imaginer qu'on l'entendait. Vous en avez ri, Messieurs ; mais avez-vous remarqué que ce style a beaucoup de rapport avec celui que tant d'écrivains se sont efforcés de remettre en vogue? Combien j'en pourrais citer qui n'ont pas manqué de prôneurs ou qui même en ont encore, et chez qui vous trouverez ce même entassement de figures insignifiantes, de termes d'art ou de science ambitieusement étalés, cette bouffissure de mots qui couvre le vide des idées, ce luxe apparent qui cache l'indigence réelle, surtout ces métaphores sans fin, où, en voulant réunir une multitude de rapports frivoles on fait perdre de vue l'objet essentiel ! Et pourquoi est-on revenu à ce style? par la raison que je viens de dire

plus haut : c'est la facilité si heureuse et la prérogative si commode de se dispenser de bon sens.

Après ce que j'ai dit et cité de Mascaron, l'on sera tenté de demander comment il a conservé de la réputation jusques dans ce siecle, et une place parmi nos orateurs ? C'est qu'il l'a méritée par la derniere de ses oraisons funebres, celle de Turenne ; c'est qu'il en est de lui comme de plus d'un écrivain en plus d'un genre, et qu'il s'est une fois surpassé lui-même, et de beaucoup ; soit que le sujet l'eût porté, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût, sous les auspices de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de lutter contre ce dernier, et même sans désavantage, en célébrant Turenne avant lui. Il eut un prodigieux succès ; et M.^de de Sévigné, qui en parle avec admiration dans ses lettres, désespere que Fléchier puisse soutenir la concurrence. Il la soutient pourtant, et par des moyens différens : il est plus pur, plus égal, plus nombreux, plus touchant. Mascaron garde encore quelques traces de recherche et d'enflure ; mais d'abord elles sont bien plus

légeres et moins fréquentes, et sur-tout elles sont couvertes par de grandes beautés, et il l'emporte sur Fléchier par la force, la rapidité, les mouvemens. On pourrait rapprocher nombre de morceaux analogues dans les deux orateurs : je me bornerai à un seul, qui roule entiérement sur le même fonds d'idées que celui que j'ai cité ci-dessus de Fléchier, où il fait voir combien il est difficile d'accorder la modestie et encore plus l'humilité chrétienne avec la gloire militaire. Ce fonds est traité bien supérieurement dans Mascaron ; mais aussi c'est l'endroit triomphant de son discours, c'est ce qu'il a écrit de plus beau ; et, si j'ose le dire ; vous croirez presque entendre Bossuet.

« Certes, s'il y a une occasion au monde » où l'âme, pleine d'elle-même, soit en » danger d'oublier son Dieu, c'est dans » ces postes éclatans, où un homme, par » la sagesse de sa conduite, par la gran- » deur de son courage, par la force de son » bras et par le nombre de ses soldats, » devient comme le dieu des autres hom- » mes, et rempli de gloire en lui-même, » remplit tout le reste du monde, d'a-

» mour, d'admiration ou de frayeur. Les » dehors même de la guerre, le son des » instrumens, l'éclat des armes, l'ordre » des troupes, le silence des soldats, l'ar- » deur de la mêlée, le commencement, » le progrès et la consommation de la » victoire, les cris différens des vaincus » et des vainqueurs, attaquent l'âme par » tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce » qu'elle a de sagesse et de modération, » elle ne connaît plus ni Dieu, ni elle- » même. C'est alors que les impies Sal- » monées osent imiter le tonnerre de Dieu, » et répondre par les foudres de la terre » aux foudres du ciel; c'est alors que les » sacrileges Antiochus n'adorent que leurs » bras et leurs coeurs; et que les inso- » lens Pharaons, enflés de leur puissance, » s'écrient : c'est moi qui me suis fait » moi-même. Mais aussi la religion et » l'humilité paraissent-elles jamais plus » majestueuses, que lorsque dans ce point » de gloire et de grandeur, elles retien- » nent le coeur de l'homme dans la sou- » mission et la dépendance où la créature » doit être à l'égard de Dieu?

« M. de Turenne n'a jamais plus vive-

» ment senti qu'il y avait un Dieu au-
» dessus de sa tête, que dans ces occa-
» sions éclatantes, où presque tous les
» autres l'oublient. C'était alors qu'il re-
» doublait ses prieres ; on l'a vu même
» s'écarter dans les bois, où, la pluie sur
» la tête et les genoux dans la boue, il
» adorait en cette humble posture ce Dieu
» devant qui les légions des anges trem-
» blent et s'humilient. Les Israélites, pour
» s'assurer de la victoire, faisaient por-
» ter l'arche d'alliance dans leur camp ;
» et M. de Turenne croyait que le sien
» serait sans force et sans défense, s'il
» n'était tous les jours fortifié par l'obla-
» tion de la divine victime qui a triom-
» phé de toutes les forces de l'enfer. Il
» y assistait avec une dévotion et une
» modestie, capable d'inspirer du respect
» à ces âmes dures, à qui la vue des ter-
» ribles mysteres n'en inspirait pas.

« Dans les progrès même de la victoire,
» et dans ces momens d'amour-propre où
» un général voit qu'elle se déclare pour
» son parti, sa religion était en garde pour
» l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu
» jaloux, par une confiance trop préci-

» pitée de vaincre. En vain tout retentissait des cris de victoire autour de lui; » en vain les officiers se flattaient et le » flattaient lui-même de l'assurance d'un » heureux succès : il arrêtait tous ces emportemens de joie où l'orgueil humain » a tant de part, par ces paroles si dignes » de sa piété : si Dieu ne nous soutient, » s'il n'acheve pas son ouvrage, il y a » encore assez de temps pour être battus. »

Est-ce bien le même homme qui tout-à-l'heure nous semblait si étranger à la saine éloquence? Oui; mais il avait entendu, avait lu Bossuet et Fléchier; et qui sait quelles leçons il avait pu recevoir du génie de l'un et de l'élégance de l'autre? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence d'un esprit supérieur sur ceux qui sont susceptibles d'amélioration? Qu'on me permette à ce sujet une réflexion que je ne crois pas qu'on ait encore faite, et qui est bien capable d'inspirer la modestie, non pas celle qui n'est que d'usage et de forme, et qui consiste à ne montrer son amour-propre que jusqu'au point où il ne doit pas blesser celui des autres, mais celle qui est intérieure et véritable, qui

apprend à ne pas s'apprécier au-delà de sa valeur, et qui doit être l'étude de tout homme sensé. En fait d'esprit et de talent, pour estimer au juste ce qu'on vaut, ne faudrait-il pas pouvoir séparer bien précisément ce qui est de notre fonds, et ce qui appartient à autrui? or, je demande qui donc pourra se flatter jamais de ne commettre aucun mécompte dans une semblable répartition?

Je ne dois pas finir cet article, sans observer que parmi les défauts de Mascaron, il faut compter ses fréquentes citations des auteurs profanes, qui forment par elles-mêmes une disparate choquante avec la gravité religieuse du langage de la chaire : c'était un reste de l'abus qui avait long-temps régné. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois citer en chaire un auteur païen ; mais il faut absolument l'à-propos le plus heureux, et cet à-propos même doit être très-rare. Dans Mascaron, ce n'est qu'un luxe d'érudition, mais il faut ajouter à sa louange que s'il a trop cité les Anciens, il les connaît assez bien pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec assez de bonheur : il a sur-

tout profité de quelques passages de Cicéron et de Tacite? On peut dire la même chose de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec plaisir des traces de l'étude de l'antiquité.

SECTION IV.

Le sermon.

L'usage d'assembler les hommes dans les temples pour leur prêcher, par l'organe d'un ministre des autels, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, est une institution particuliere aux chrétiens, et qui a pris son origine dans les premiers jours de l'établissement du christianisme. Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertaient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle de la raison; mais la loi de l'Evangile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mysteres, puisque le mystere de la grâce en est la source, il fallait une mission divine pour prêcher des vertus

surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à J. C. et aux apôtres ; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toute part, a dû malheureusement affaiblir un peu l'effet de ces discours. Ils avaient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fideles, qui, dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assemblaient guere que pour se préparer à l'héroïsme du martyre, ou s'encourager à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile, d'une vie entiérement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi bien que dans le troupeau, la parole évangélique dut perdre sa premiere force, qui était celle de l'exemple. Les auditeurs, au fond de leur conscience, confronterent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce

qui était un besoin et un secours dans les dangers de l'Eglise opprimée, devint une sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est ordonné de réveiller la froideur, de vaincre l'indifférence; et lorsque l'exemple s'y joint, (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage) il est certain que le ministere de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Par-tout ailleurs, c'est un homme qui parle à des hommes : ici, c'est un être d'une autre espece : élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siecle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparaître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, et dans le silence d'un recueillement

universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels ; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux avant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funebre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusques dans ces asiles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes freres!* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action ! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu !

Chaque homme a reçu son partage, et le talent de l'éloquence, comme celui de la poésie, appelle ceux qui le possedent à des genres différens. Bossuet était médiocre dans les sermons, et Massillon le fut dans l'oraison funebre. Au trait que je viens de citer, on ne pourrait joindre que peu de morceaux d'une beauté remarquable, et il est bien naturel que je choisisse de préférence les portraits de Montausier et de Bossuet, tracés par une main à tous égards si digne de peindre de tels modeles. Ils se trouvent dans l'oraison funebre du dauphin, Monseigneur, éleve de ces deux respectables maîtres. » L'un, » d'une vertu haute et austere, d'une pro- » bité au-dessus de nos moeurs, d'une » vérité à l'épreuve de la cour, philosophe » sans ostentation, chrétien sans faiblesse, » courtisan sans passion, l'arbitre du bon » goût et de la rigidité des bienséances, » l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur » du mérite, le zélateur de la gloire de » la nation, le censeur de la licence pu- » blique; enfin, un de ces hommes qui » semblent être comme les restes des an- » ciennes moeurs, et qui seuls ne sont pas

» de notre siecle. L'autre, d'un génie » vaste et heureux, d'une candeur qui ca- » ractérise toujours les grandes âmes et » les esprits du premier ordre, l'orne- » ment de l'épiscopat, et dont le clergé » de France se fera honneur dans tous les » siecles; un évêque au milieu de la cour; » l'homme de tous les talens et de toutes » les sciences, le docteur de toutes les » églises, la terreur de toutes les sectes, » le pere du dix-septieme siecle, et à qui » il n'a manqué que d'être né dans les » premiers temps, pour avoir été la lu- » miere des conciles, l'âme des peres as- » semblés, dicté des canons, et présidé » à Nicée et à Ephese. »

De ces deux portraits, qui n'ont peut-être d'autre défaut qu'un peu de ressemblance dans la tournure, le premier me paraît un peu supérieur à l'autre; mais tous deux sont exactement fideles.

C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de

mots qui vont tous au coeur ou qui parlent à l'imagination ; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développemens; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du coeur humain, de maniere à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes, de maniere à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour-à-tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Evangile a d'austere par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Ecriture et des peres, un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractere de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté: c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens ; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine, ont cru du moins à son talent,

et qu'il a été appelé le Racine de la chaire, et le Cicéron de la France. Lorsqu'étant encore à l'Oratoire, il eut prêché son premier Avent à Versailles devant Louis XIV qui le nomma depuis à l'évêché de Clermont, ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étaient si souvent pleines de sens, lui dit: » Mon » pere, j'ai entendu de grands orateurs » dans ma chapelle, j'en ai été fort con- » tent; pour vous, toutes les fois que je » vous ai entendu, j'ai été très-mécontent » de moi-même. » On ne peut ni mieux louer un prédicateur, ni profiter mieux d'un sermon.

Cet Avent et son Carême, qui forment cinq volumes, sont une suite presque continue de chefs-d'oeuvres. C'est dans son Avent que se trouve le sermon sur la mort du pécheur, et la mort du juste, deux tableaux également parfaits. Je citerai le premier, pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance.

» Alors le pécheur mourant, ne trou-

» vant plus dans le souvenir du passé que
» des regrets qui l'accablent, dans tout ce
» qui se passe à ses yeux que des images
» qui l'affligent, dans la pensée de l'ave-
» nir que des horreurs qui l'épouvantent;
» ne sachant plus à qui avoir recours, ni
» aux créatures qui lui échappent, ni au
» monde qui s'évanouït, ni aux hommes
» qui ne sauraient le délivrer de la mort,
» ni au Dieu juste qu'il regarde comme un
» ennemi déclaré dont il ne doit plus at-
» tendre d'indulgence; il se roule dans
» ses propres horreurs, il se tourmente,
» il s'agite pour fuir la mort qui le sai-
» sit, ou du moins pour se fuir lui-
» même. Il sort de ses yeux mourans
» je ne sais quoi de sombre et de fa-
» rouche, qui exprime les fureurs de
» son âme; il pousse du fond de sa
» tristesse des paroles entrecoupées de
» sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et
» l'on ne sait si c'est le désespoir où le
» repentir qui les a formées. Il jette
» sur un Dieu crucifié des regards af-
» freux, et qui laissent douter si c'est
» la crainte ou l'espérance, la haine ou
» l'amour qu'ils expriment; il entre dans

» des saisissemens où l'on ignore si c'est
» le corps qui se dissout ou l'âme qui
» sent l'approche de son juge ; il sou-
» pire profondément, et l'on ne sait si
» c'est le souvenir de ses crimes qui lui
» arrache ces soupirs, ou le désespoir
» de quitter la vie. Enfin, au milieu
» de ces tristes efforts, ses yeux se
» fixent, ses traits changent ; son visage
» se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre
» d'elle-même, tout son esprit frémit, et
» par ce dernier effort, son âme infor-
» tunée s'arrache comme à regret de
» ce corps de boue, tombe entre les
» mains de Dieu, et se trouve seule au
» pied du tribunal redoutable. »

A cette énergique et effrayante peinture, opposons un morceau d'un ton tout-à-fait différent, et voyons s'il sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes. Je le tirerai de son petit Carême, celui de ses ouvrages qui peut-être est plus relu que les autres par les gens du monde, parce qu'il traite des objets moins sévères, et que s'adressant particuliérement à un jeune roi de huit ans et à sa cour, il pro-

portionne sa matiere et son style à son auditoire et aux circonstances. Il s'agit du plaisir que les grands peuvent trouver dans la bienfaisance, mis en comparaison avec tous les autres avantages de leur état.

» Quel usage plus doux et plus flatteur » pourriez-vous faire de votre élévation » et de votre opulence? Vous attirer des » hommages? mais l'orgueil lui-même s'en » lasse. Commander aux hommes, et leur » donner des lois? mais ce sont là les » soins de l'autorité; ce n'en est pas le » plaisir. Voir autour de vous multiplier » à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? » mais ce sont des témoins qui vous em- » barrassent, et vous gênent plutôt qu'une » pompe qui vous décore. Habiter des » palais somptueux? mais vous vous édi- » fiez, dit Job, des solitudes où les soins » et les noirs chagrins viennent bientôt » habiter avec vous. Y rassembler tous » les plaisirs? ils peuvent remplir ces » vastes édifices, mais ils laissent tou- » jours votre coeur vide. Trouver tous » les jours dans votre opulence de nou- » velles ressources à vos caprices? la » variété des ressources tarit bientôt,

» tout est bientôt épuisé; il faut revenir
» sur ses pas, et recommencer ce que
» l'ennui rend insipide, et ce que l'oisi-
» veté a rendu nécessaire. Employez tant
» qu'il vous plaira vos biens et votre au-
» torité à tous les usages que l'orgueil et
» les plaisirs peuvent inventer, vous serez
» rassasiés, mais vous ne serez pas satis-
» faits; ils vous montreront la joie, mais
» ils ne la laisseront pas dans votre coeur.
» Employez-les à faire des heureux, à
» rendre la vie plus douce et plus suppor-
» table à des infortunés que l'excès de la
» misere a peut-être réduits mille fois à
» souhaiter, comme Job, que le jour de
» leur naissance eût été lui-même la nuit
» éternelle de leur tombeau; vous senti-
» rez alors le plaisir d'être né grand; vous
» goûterez la véritable douceur de votre
» état: c'est le seul privilége qui le rend
» digne d'envie. Toute cette vaine montre
» qui vous environne est pour les autres;
» ce plaisir-là est pour vous seuls; tout
» le reste a ses amertumes; ce plaisir seul
» les adoucit toutes. La joie de faire du
» bien est tout autrement douce et tou-
» chante que la joie de le recevoir. Reve-

» nez-y encore, c'est un plaisir qui ne
» s'use point ; plus on le goûte, plus on
» se rend digne de le goûter. On s'ac-
» coutume à sa prospérité propre, et on
» y devient insensible ; mais on sent tou-
» jours la joie d'être l'auteur de la pros-
» périté d'autrui ; chaque bienfait porte
» avec lui dans notre âme ce plaisir doux
» et secret ; et le long usage qui endurcit
» le coeur à tous les plaisirs, les rend ici
» tous les jours plus sensibles. »

Comme toutes ces expressions coulent d'une âme qui s'épanche ! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu ?

Ce précieux recueil du petit Carême et *les Directions pour la conscience d'un roi*, de Fénelon, et la *politique de l'Ecriture sainte*, de Bossuet, sont les meilleures instructions que puissent recevoir les souverains, non-seulement en morale, mais j'oserai dire en politique. Car, tout bien considéré, quand les principes généraux de l'une sont aussi ceux de l'autre, ils conduisent par la voie la plus sûre au même résultat, qui est le bonheur du prince, fondé sur celui des sujets.

Le petit Carême, prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministere évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à qui l'orateur parlait, et qu'on ne retrouve que dans les lettres de Fénelon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *petit Carême* ou de celui de *Télémaque*.

Je ne crains pas de citer Massillon dans le développement de l'une de ces

vérités qui depuis long-temps sont du nombre des lieux communs; et la plupart des vérités morales aujourd'hui sont-elles autre chose? Tout dépend de la maniere de les rendre; et celle-ci d'ailleurs était de nature à être fortement inculquée à un jeune roi, à un roi de France, à un successeur de Louis XIV. On se ressentait encore des maux affreux qu'avait produits, sous le dernier regne, la vanité des conquêtes. Massillon prêchant sur l'ambition des grands et des rois, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; et voici comme il lui peint un roi conquérant.

» Sa gloire, Sire, sera toujours souil-
» lée de sang. Quelque insensé chantera
» peut-être ses victoires; mais les pro-
» vinces, les villes, les campagnes en
» pleureront. On lui dressera des mo-
» numens superbes pour immortaliser
» ses conquêtes; mais les cendres en-
» core fumantes de tant de villes autre-
» fois florissantes, mais la désolation de
» tant de campagnes dépouillées de leur
» ancienne beauté, mais les ruines de

tant

» tant de murs, sous lesquels des citoyens
» paisibles ont été ensevelis, seront des
» monumens lugubres qui immortaliseront
» sa vanité et sa folie. Il aura passé comme
» un torrent pour ravager la terre, et non
» comme un fleuve majestueux pour y por-
» ter la joie et l'abondance. Son nom sera
» inscrit dans les annales de la postérité
» parmi les conquérans; il ne le sera pas
» parmi les bons rois, et l'on ne rappellera
» l'histoire de son regne que pour rappe-
» ler le souvenir des maux qu'il a faits aux
» hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit
» de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa
» tête aura touché dans les nues, ses suc-
» cès auront égalé ses desirs, et tout cet
» amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un
» monceau de boue, qui ne laissera après
» lui que l'opprobre et l'infection. »

J'ai dit que je considérais sur-tout le style, sa richesse, son harmonie : cette derniere qualité, si importante et si recommandée par tous les maîtres, revendique à elle seule une grande partie des effets produits par Massillon. Voyez cette phrase: « Quelque insensé chantera peut-être ses » victoires, mais les provinces, les villes,

» les campagnes en pleureront. » Je ne m'arrête pas à cette expression si simple, mais si heureuse, *quelque insensé*, qui rabaisse à-la-fois ses victoires et ceux qui les chantent; je ne remarque que l'arrangement des mots. Ceux-ci qui terminent la phrase, *en pleureront*, ont je ne sais quel son sourd et lugubre qui attriste la pensée: qu'il eût mis à la place, *mais elles feront gémir les provinces, les villes, les campagnes*, c'était bien la même idée, mais ce n'était plus la même chose.

Il est d'autres vérités que l'adulation parvient à rendre suspectes, et quelquefois même criminelles : ce sont celles-là qu'un homme vertueux ne se lasse point de répéter, sur-tout dans des temps où l'on est plus porté à les oublier qu'on ne songe à en abuser. Le digne évêque croit de son devoir d'instruire le jeune monarque de la véritable origine et de la véritable essence du pouvoir suprême.

« Sire, c'est le choix de la nation qui » mit d'abord le sceptre entre les mains » de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva » sur le bouclier militaire, et les proclama » souverains. Le royaume devint ensuite

» l'héritage de leurs successeurs; mais ils
» le durent originairement au consente-
» ment libre des sujets. Leur naissance
» seule les mit ensuite en possession du
» trône; mais ce furent les suffrages pu-
» blics qui attacherent d'abord ce droit
» et cette prérogative à leur naissance.
» En un mot, comme la premiere source
» de leur autorité vient de nous, les
» rois n'en doivent faire usage que pour
» nous..... Ce n'est donc pas le sou-
» verain, c'est la loi, Sire, qui doit régner
» sur les peuples : vous n'en êtes que le
» ministre et le premier dépositaire; c'est
» elle qui doit régler l'usage de l'autori-
» té, et c'est par elle que l'autorité n'est
» plus un joug pour les sujets, mais une
» regle qui les conduit, un secours qui
» les protége, une vigilance paternelle qui
» ne s'assure leur soumission que parce
» qu'elle s'assure leur tendresse. Les hom-
» mes croient être libres, quand ils ne
» sont gouvernés que par les lois; (l'o-
» rateur aurait pu ajouter, et ils le sont
» en effet : il n'y a point d'autre liberté
» politique) leur soumission fait alors tout
» leur bonheur, parce qu'elle fait toute

» leur tranquillité et toute leur confiance. » Les passions, les volontés injustes, les » desirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de » l'étendre, l'affaiblissent ; ils deviennent » moins puissans dès qu'ils veulent l'être » plus que les lois ; ils perdent en croyant » gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue. »

Toute la politique de Machiavel, bonne tout au plus pour les petits tyrans de son siecle, ne vaut pas ce passage d'un prédicateur. La saine morale est la bonne politique des siecles éclairés.

Massillon ne craint pas de combattre une autre erreur capitale, trop souvent érigée en système dans les gouvernemens absolus, et qui a été la source de longs malheurs et de longues injustices : c'est ce fatal principe des cours, que l'autorité ne doit jamais avoir tort.

« Sire, rien n'est plus grand dans les » souverains que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-» même de sa méprise. Assuérus ne crut » point déroger à la majesté de l'empire, » en déclarant, même par un édit pu-

» blic, que sa bonne foi avait été surprise
» par les artifices d'Aman. C'est un mau-
» vais orgueil de croire qu'on ne peut
» avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser
» reculer, quand on sent qu'on nous a
» fait faire une fausse démarche. Les va-
» riations qui nous ramenent au vrai,
» affermissent l'autorité, loin de l'affai-
» blir. Ce n'est pas se démentir que de
» revenir de sa méprise; ce n'est pas mon-
» trer au peuple l'inconstance du gouver-
» nement, c'est lui en étaler l'équité et
» la droiture. Les peuples savent assez et
» voient assez souvent que les souverains
» peuvent se tromper; mais ils voient ra-
» rement qu'ils sachent se désabuser et
» convenir de leurs méprises. Il ne faut
» pas craindre qu'ils respectent moins la
» puissance qui avoue son tort et qui se
» condamne elle-même; leur respect ne
» s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le
» connaît pas, ou qui le justifie; et dans
» leur esprit rien ne déshonore l'autori-
» té, que la faiblesse qui se laisse sur-
» prendre, et la mauvaise gloire qui croi-
» rait s'avilir en convenant de son erreur
» et de sa surprise ».

Vous pouvez vous apercevoir qu'un des caracteres de Massillon est de revenir un peu sur la même idée ; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des privileges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Séneque ; il la développe comme Cicéron, sous toutes les faces, de maniere à en multiplier les effets : c'est la lumiere d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire où il faut mener le lecteur sur une longue route, en exerçant toujours sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide ; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet, et chargée d'en tirer tout ce qu'il est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir, et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il y a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir long-temps, toutes communes qu'elles sont, et ce sont

celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini, le temps, par exemple, et les révolutions qu'il amene, la rapidité de la vie et la succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas; mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée, et de les transporter au-delà de cette vie, peut s'arrêter long-temps sur cet objet; et s'il le traite comme Massillon, s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image, sur-tout si, en enchérissant toujours sur lui-même, et s'échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'enthousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que de l'admiration; et je ne crois pas que vous refusiez la vôtre à l'un des morceaux où Massillon a le plus signalé son étonnante fécondité d'expression. C'est dans le sermon sur la mort, prêché à la cour, qu'il s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant de n'y pas songer assez.

« Sur quoi vous rassurez-vous donc? » sur la force du tempérament? Mais qu'est-» ce que la santé la mieux établie? une

» étincelle qu'un souffle éteint; il ne faut
» qu'un jour d'infirmité pour détruire le
» corps le plus robuste du monde. Je n'exa-
» mine pas après cela si vous ne vous
» flattez point vous-mêmes là-dessus; si
» un corps ruiné par les désordres de vos
» premiers ans ne vous annonce pas au-
» dedans de vous une réponse de mort;
» si des infirmités habituelles ne vous ou-
» vrent pas de loin les portes du tombeau;
» si des indices fâcheux ne vous mena-
» cent pas d'un accident soudain. Je veux
» que vous prolongiez vos jours au-delà
» même de vos espérances : hélas ! mes
» freres, ce qui doit finir doit-il vous
» paraître long? Regardez derriere vous:
» où sont vos premieres années ? que
» laissent-elles de réel dans votre souve-
» nir ? pas plus qu'un songe de la nuit :
» vous rêvez que vous avez vécu, voilà
» tout ce qui vous en reste. Tout cet in-
» tervalle qui s'est écoulé depuis votre
» naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est
» qu'un trait rapide, qu'à peine vous avez
» vu passer. Quand vous auriez commencé
» à vivre avec le monde, le passé ne vous
» paraîtrait pas plus long ni plus réel.

» Tous les siecles qui se sont écoulés jus-
» qu'à nous, vous les regarderiez comme
» des instans fugitifs; tous les peuples qui
» ont paru et disparu dans l'univers, tou-
» tes les révolutions d'empires et de royau-
» mes, tous ces grands événemens qui em-
» bellissent nos histoires, ne seraient pour
» vous que les différentes scenes d'un spec-
» tacle que vous auriez vu finir en un jour.
» Rappelez seulement les victoires, les pri-
» ses de places, les traités glorieux, les
» magnificences, les événemens pompeux
» des premieres années de ce regne. Vous
» y touchez encore, vous en avez été pour
» la plupart non-seulement spectateurs,
» mais vous en avez partagé les périls et
» la gloire; ils passeront dans nos anna-
» les jusqu'à vos derniers neveux; mais
» pour vous ce n'est plus qu'un songe,
» qu'un éclair qui a disparu, et que cha-
» que jour efface même de votre souve-
» nir. Qu'est-ce donc que le peu de chc-
» min qui vous reste à faire? croyons-
» nous que les jours à venir ayent plus de
» réalité que les jours passés? Les années
» paraissent longues quand elles sont en-
» core loin de nous; arrivées, elles dis-

» paraissent, elles nous échappent en un » instant, et nous n'aurons pas tourné la » tête, que nous nous trouverons, comme » par un enchantement, au terme fatal qui » nous paraît encore si loin, et ne de- » voir jamais arriver. Regardez le monde » tel que vous l'avez vu dans vos pre- » mieres années, et tel que vous le voyez » aujourd'hui : une nouvelle cour a suc- » cédé à celle que vos premiers ans ont » vue; de nouveaux personnages sont mon- » tés sur la scene; les grands rôles sont » remplis par de nouveaux acteurs ; ce » sont de nouveaux événemens, de nou- » velles intrigues, de nouvelles passions, » de nouveaux héros, dans la vertu com- » me dans le vice, qui font le sujet des » louanges, des dérisions, des censures » publiques; un nouveau monde s'est élevé » insensiblement, et sans que vous vous » en soyez aperçus, sur les débris du » premier. Tout passe avec vous et comme » vous ; une rapidité que rien n'arrête, » entraîne tout dans les abîmes de l'éter- » nité; vos ancêtres vous en frayerent le » chemin, et nous allons le frayer demain » à ceux qui viendront après nous. Les

» âges se renouvellent, la figure du mon-
» de passe sans cesse, les morts et les
» vivans se remplacent et se succedent
» continuellement ; tout change, tout s'use,
» tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours
» le même : le torrent des siecles qui en-
» traîne tous les hommes, roule devant
» ses yeux, et il voit avec indignation de
» faibles mortels emportés par ce cours
» rapide, l'insulter en passant, vouloir
» faire de ce seul instant tout leur bon-
» heur, et tomber au sortir de là entre
» les mains de sa colere et de sa ven-
» geance. »

Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but : on voit par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentimens, que l'orateur est dans le secret des âmes. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre ; car j'appelle ainsi cette expression, *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. Noublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre

chose qu'à la puissance du temps qui efface si vîte tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette maniere de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes, et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas pu se garantir tout-à-fait de cette complaisance adulatoire, et de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche de la cour. Il parle de l'esprit de discorde et d'ambition qui arme les rois les uns contre les autres. « Je le dis hardiment (ajoute-t-il) devant » un prince qui a mille fois préféré la » paix à la victoire. » Est-ce à Louis XIV que ce témoignage s'adresse? était-il conforme à la vérité? Je m'en rapporte à ceux qui savent l'histoire, et je dis avec regret à Massillon : *et vous aussi!*

Voltaire avait beaucoup lu Massillon; et quand on songe à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *éloquence*, qu'il a fourni à l'En-

cyclopédie, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraie le plus la raison, quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus: c'est le sujet de l'un des plus fameux sermons de l'orateur; et je croirais avoir négligé un des titres de sa gloire, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire: je rapporterai ses propres termes, et c'est lui qui va parler.

» Le lecteur sera bien aise de trouver » ici ce qui arriva la première fois que » Massillon, depuis évêque de Clermont, » prêcha son fameux sermon du petit » nombre des élus. Il y eut un mo- » ment où un transport de saisissement » s'empara de tout l'auditoire; presque » tout le monde se leva, à moitié par » un mouvement involontaire; le mou- » vement d'acclamation et de surprise » fut si fort, qu'il troubla l'orateur, et » ce trouble ne servit qu'à augmenter le » pathétique de ce morceau. Le voici:

» Je suppose que c'est ici votre der-

niere heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, J. C. paraître dans sa gloire au milieu de ce temple; que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grace ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siecles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

» Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez: je vous demande donc, si J. C. paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la

plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entieres? Je vous le demande; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fideles ici assemblés? les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien: vous en serez dépouillés devant J. C: qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui different leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà

le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour.... paraissez maintenant, où êtes-vous ? restes d'Israël, passez à la droite ; froment de J. C., démêlez-vous de cette paille destinée au feu..... O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? »

» Cette figure, la plus hardie qu'on ait » jamais employée, et en même-temps la » plus à sa place, est un des plus beaux » traits d'éloquence qu'on puisse lire chez » les nations anciennes et modernes; et » le reste du discours n'est pas indigne » de cet endroit si brillant: de pareils » chefs-d'oeuvres sont très-rares. »

Voltaire a rendu à Massillon une autre espece d'hommage, en empruntant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornemens. Massillon avait dit, dans son petit Carême, en traçant les caracteres d'un bon prince : » Les » peres raconteront à leurs enfans le » bonheur qu'ils eurent de vivre sous » un si bon maître; ceux-ci le rediront

» à leurs neveux, et dans chaque famille
» ce souvenir conservé d'âge en âge, de-
» viendra comme un monument domes-
» tique élevé dans l'enceinte des murs
» paternels, qui perpétuera la mémoire
» d'un si bon roi dans tous les siecles.

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils éternisant des images si cheres,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siecles à venir.

Ailleurs, voulant prouver que la nature a ménagé pour toutes les créatures des moyens de jouissance, le poëte a dit:

L'aigle, fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant,
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du *printemps* la douce Philomele
Attendrit par ses *chants* sa compagne fidele;
Et du sein des buissons le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiete
S'il est une autre espece ou plus ou moins parfaite? etc.

Vous allez reconnaître tous ces détails dans un morceau où Massillon, comme en cent autres endroits, n'a fait qu'ana-

lyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment, communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient; et ce n'est pas de ses avantages celui qui a le moins contribué à lui valoir par-tout des lecteurs. Ici son dessein est de développer une des preuves morales de l'immortalité de l'âme, employée par plusieurs philosophes, et fondée sur ce que tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici-bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur plus grand, où il ne peut jamais atteindre sur la terre. On sent bien que c'est aux athées et aux matérialistes qu'il s'adresse, et aucun écrivain ne les a plus éloquemment combattus.

» Si tout doit finir avec nous, si l'homme » ne doit rien attendre après cette vie, et » que ce soit ici notre patrie, notre ori- » gine, et la seule félicité que nous pou- » vons nous promettre, pourquoi n'y som- » mes-nous pas heureux? Si nous ne » naissons que pour le plaisir des sens, » pourquoi ne peuvent-ils nous satis- » faire, et laissent-ils toujours un fond » d'ennui et de tristesse dans notre

» coeur? Si l'homme n'a rien au-dessus
» de la bête, que ne coule-t-il ses jours
» comme elle, sans souci, sans inquié-
» tude, sans dégoût, sans tristesse, dans
» la félicité des sens et de la chair? Si
» l'homme n'a point d'autre bonheur à es-
» pérer qu'un bonheur temporel, pour-
» quoi ne le trouve-t-il nulle part sur
» la terre? d'où vient que les richesses
» l'inquiétent, que les honneurs le fati-
» guent; que les plaisirs le lassent, que
» les sciences le confondent, et irritent
» sa curiosité, loin de la satisfaire; que
» la réputation le gêne et l'embarrasse;
» que tout cela ensemble ne peut remplir
» l'immensité de son coeur, et lui laisse
» encore quelque chose à desirer? Tous
» les autres êtres, contens de leur desti-
» nation, paraissent heureux, à leur ma-
» niere, dans la situation où l'auteur de la
» nature les a placés. Les astres, tranquil-
» les dans le firmament, ne quittent pas
» leur séjour pour aller éclairer une autre
» terre: la terre, réglée dans ses mouve-
» mens, ne s'élance pas en haut pour aller
» reprendre leur place: les animaux ram-
» pent dans les campagnes, sans envier

» la destinée de l'homme qui habite les
» villes et les palais somptueux: les oiseaux
» se réjouissent dans les airs, sans penser
» s'il y a des créatures plus heureuses
» qu'eux sur la terre. Tout est heureux,
» pour ainsi dire, tout est à sa place dans
» la nature: l'homme seul est inquiet et
» mécontent, l'homme seul est en proie
» à ses desirs, se laisse déchirer par des
» craintes, trouve son supplice dans ses
» espérances, devient triste et malheureux
» au milieu de ses plaisirs; l'homme seul
» ne rencontre rien ici-bas où son coeur
» puisse se fixer.

» D'où vient cela? O homme! ne se-
» rait-ce point parce que vous êtes ici-
» bas déplacé; que vous êtes fait pour
» le ciel; que votre coeur est plus grand
» que le monde, que la terre n'est pas
» votre patrie, et que tout ce qui n'est
» pas Dieu, n'est rien pour vous? »

Ce que dit Massillon du vide que toutes les choses humaines laissent dans le coeur de l'homme, a été différemment exprimé, et avec des conséquences différentes, par les philosophes et les poëtes de tous les temps, depuis Lucrèce,

Sénèque, Juvenal, jusqu'à Pascal, Corneille et Addisson. Ce dernier, dans la tragédie de *Caton*, fait raisonner le stoïcien patriote précisément comme notre orateur; il lui fait dire dans cet admirable monologue, que Voltaire a imité plutôt que traduit :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle:
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siecles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

Ce sentiment, que l'on retrouve partout, n'est pas, il est vrai, une démonstration métaphysique, mais c'est ce qu'on appelle en philosophie une probabilité morale, qui est bien près de l'évidence.

Nous avons encore de Massillon des paraphrases des pseaumes, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentimens d'une humilité pénitente et résignée, dont ces pseaumes sont remplis. On y a joint des discours synodaux, instructions particuliérement adressées aux curés de son

diocese, et dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. La célébrité de son nom a fait recueillir aussi jusqu'aux mandemens qu'il publiait à propos des événemens publics qui exigent de l'Eglise des prieres et des actions de graces. Nous avons eu de nos jours en ce genre des morceaux qui étaient de véritables ouvrages, remarquables par un talent qui apparemment n'avait pas eu jusques-là d'autres occasions de se manifester. Ceux de Massillon sont d'un homme qui n'a point de réputation à acquérir, et qui n'a rien à dire que ce qui est de son sujet : ils sont la plupart aussi courts qu'une lettre, et ne contiennent que ce qui est nécessaire. Mais ce qu'il nous a laissé de plus intéressant, après ses sermons, ce sont *ses Conférences* : il appelle ainsi des discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il était Supérieur. Ces excellens discours sont encore de véritables

sermons, qui ne different guere des autres que parce qu'ils se rapportent tous à un même ordre de la société ; et ce que le petit Carême est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont pour les ministres de l'Eglise. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévere amour de la vérité et du devoir, qui a tant honoré en lui son ministere. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord de l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui ne l'ont embrassée que pour en recueillir les avantages. Que ceux qui ont oublié qu'à l'exception des hommes attachés au service des autels et à la conduite des âmes, d'ailleurs la priere est le devoir de tous, et n'est l'état de personne, que ceux-là se jugent sur ces paroles de Massillon.

« Dans le monde même, chacun dans » son état a des devoirs et des fonctions » qui occupent une partie de sa vie ; le

» magistrat, l'homme de guerre, le pere
» de famille, le marchand, l'artisan, la
» vie de tous ces différens genres de ci-
» toyens est mêlée d'occupations sérieu-
» ses; ils ont tous des heures, des jours,
» des temps destinés aux fonctions péni-
» nibles de leur profession. Le prêtre
» mondain seul, au milieu du monde,
» est le plus inutile et le plus désoccupé
» qui soit sur la terre. Le prêtre seul,
» dont tous les momens doivent être si
» précieux à l'Eglise, dont les devoirs sont
» si sérieux et si étendus, dont les soins
» doivent augmenter à mesure que les
» vices des hommes se multiplient; le
» prêtre seul n'a aucune fonction parmi
» les hommes, passe ses jours dans un vide
» éternel, dans un cercle d'inutilités frivo-
» les; et la vie qui aurait dû être la plus
» occupée, la plus chargée de devoirs, la
» plus respectée, devient la vie la plus
» vide et la plus méprisable ».

Il faut lire le discours qui a pour titre, *de l'ambition des clercs* : c'est là qu'il tonne contre cet impérieux préjugé qui voudrait attribuer les grands biens et les dignités de l'Eglise à une seule classe d'hommes,

d'hommes, comme une espece de patrimoine qui leur appartient. « Que produit-» on aujourd'hui comme un titre qui donne » droit aux honneurs et au ministere re-» doutable du Temple? le nom et la nais-» sance; comme si en J. C. on distin-» guait le noble et le roturier; comme si » la chair et le sang devaient posséder le » royaume de Dieu et l'héritage de J. C.; » comme si le vain éclat d'un nom qui » n'a peut-être commencé à être illustre » que par les crimes et l'ambition de vos » ancêtres, devait vous donner avec leur » sang l'humilité, la pudeur, le zele, l'in-» nocence, la sainteté qu'ils n'eurent ja-» mais eux-mêmes; comme si une dis-» tinction tout humaine, qui traîne après » soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les » profusions, des moeurs toujours oppo-» sées à l'esprit de votre ministere, de-» vait elle-même vous en rendre dignes. » Non, mes freres, l'Eglise n'a pas be-» soin de grands noms, mais de grandes » vertus. (1) La noblesse que demande la

(1) Voltaire a encore pris cela mot à mot: » Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus. « *Rome sauvée.*

» sublimité de vos fonctions, est une no-
» blesse d'âme, un coeur héroïque, un
» courage sacerdotal, que les menaces,
» les promesses, la faveur et la dis-
» grace du monde trouvent également
» inébranlable. La seule roture qui désho-
» nore votre ministere, c'est une vie souil-
» lée de moeurs profanes, de penchans
» mondains, un coeur lâche et rampant
» qui sacrifie la regle et le devoir à des
» faveurs humaines, et qui ne cherchant
» qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus
» non-seulement d'être ministre, mais
» même serviteur de J. C. Depuis que les
» Césars et les maîtres du monde se sont
» soumis au joug de la foi, l'Eglise a as-
» sez d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin
» d'en emprunter de ses ministres; la pro-
» tection des souverains assure sa tran-
» quillité, et lui conserve le respect et
» l'obéissance des peuples : voilà à quoi
» les puissances de la terre lui sont uti-
» les. Mais la noblesse et la grandeur
» humaine de ses ministres lui sont à
» charge; il faut qu'elle en soutienne le
» faste et l'orgueil; et qu'un bien consa-
» cré à des usages saints, et destiné à

» soulager des miseres réelles, soit em-
» ployé à décorer le fantôme du nom et
» de la naissance. Aussi ses fondateurs et
» ses plus illustres pasteurs furent d'abord
» pris d'entre le peuple; les siecles de sa
» gloire furent les siecles où les ministres
» n'étaient que la balayure du monde;
» elle a commencé à dégénérer depuis que
» les puissans du siecle se sont assis sur
» le trône sacerdotal, et que la pompe
» séculiere est entrée avec eux dans le
» Temple. »

Sans doute Massillon ne veut pas dire que la noblesse soit un titre d'exclusion; il s'en explique positivement, et ajoute même que c'est pour l'Eglise une décoration de plus, quand les talens et les vertus se joignent à la naissance; mais il affirme que toute seule, elle n'est pas un titre. Un cardinal de Noailles édifia le clergé de France par sa piété, un Fénelon l'illustra par ses talens; mais Bossuet, Massillon, Fléchier, Mascaron, qui l'ont aussi honoré et servi avec autant d'utilité que d'éclat, étaient des hommes sans naissance. Celle de Fléchier était même si obscure, qu'un de ses confreres se crut

en droit de la lui reprocher. On sait la réponse de Fléchier : *Il y a toute apparence que si votre pere avait été ce qu'était le mien, vous ne seriez pas ce que je suis.*

Le discours sur l'*usage des revenus* ecclésiastiques offre quelque chose de plus frappant ; il ressemble à une prophétie qui n'a été que trop vérifiée.

« Le maniement des revenus ecclésias-
» tiques n'est qu'une simple dispensation,
» puisque ce sont des fonds publics, pour
» ainsi dire, destinés à servir de res-
» source aux calamités publiques : nos be-
» soins une fois mesurés avec la religion,
» et retranchés, le reste n'est plus à nous,
» n'est plus qu'un bien étranger qu'on
» met en dépôt entre nos mains.... Nous
» ne saurions avoir d'autre droit sur les
» biens sacrés que celui que nous ont
» donné les fideles qui s'en sont dépouil-
» lés entre nos mains. Ces pieuses dona-
» tions renferment une espece de traité
» fait entre eux et nous, qui a ses con-
» ditions et ses réserves inséparablement
» attachées à la nature des biens qu'ils
» nous ont laissés. Si nous violons les

» condition de ce traité, nous sommes
» déchus du droit que nous avions aux
» biens que ce traité saint et sacré nous
» assure. Or, n'est-il pas vrai que s'ils
» nous ont préférés à leurs proches, ce
» n'a été que par un sentiment de reli-
» gion, que pour mettre à couvert entre
» nos mains le patrimoine des pauvres,
» qui n'eût pas été en sureté au milieu
» des révolutions et de la cupidité des fa-
» milles?.... Si ces fondateurs revenaient
» à reparaître au milieu de nous, à voir
» l'usage que la plupart des ministres font
» des biens offerts à nos temples.... s'ils
» les voyaient dissiper dans l'oisiveté,
» dans la bonne chere et les plaisirs un
» bien destiné à tant de pieux usages;
» s'ils voyaient ces abus et ces scanda-
» les, ne nous appelleraient-ils pas en ju-
» gement? ne demanderaient-ils pas à ren-
» trer en possession de ces héritages qu'ils
» avaient cru consacrer à la religion et
» à la piété, et qu'ils verraient employés
» à des usages mondains et profanes?...
» Et n'accusons pas le monde de nos abus;
» rendons-lui justice: ce monde lui-même,
» tout corrompu qu'il est, blâme en se-

» cret, dans les pasteurs et les ministres,
» ce faste et ces profusions dont il sem-
» ble leur faire honneur. Il est le premier
» et le plus rigide censeur d'un abus qui
» parait son ouvrage; tout aveugle et in-
» juste qu'il est, il respecte encore assez
» la majesté de la religion, pour com-
» prendre que ses ministres doivent l'ho-
» norer plutôt par la sainteté de leur vie
» que par la pompe qui les environne. Il
» sent le ridicule et l'indécence d'un faste
» attaché à un état saint et à l'usage d'un
» bien consacré à la piété et à la misé-
» ricorde. Les plus mondains eux-mêmes
» sont indignés, scandalisés de voir ser-
» vir au luxe, à la sensualité, à l'intem-
» pérance et à toutes les pompes du sie-
» cle, des richesses prises sur l'Autel. Ils
» blâment la simplicité de leurs pieux an-
» cêtres, d'avoir laissé des biens si con-
» sidérables aux églises pour nourrir la
» mollesse, la vanité et le faste des mi-
» nistres, et de n'avoir diminué les pos-
» sessions et les héritages de leurs mai-
» sons que pour augmenter les abus et
» les scandales de l'Eglise. Ils disent que
» ces biens sortis de leurs maisons, au-

» raient été plus utilement employés à
» l'éducation de leurs enfans, et à les met-
» tre en état de servir la patrie, qu'à
» nourrir le faste et l'oisiveté d'un clerc
» inutile à l'Eglise et à l'état. Ils se plai-
» gnent que les clercs tout seuls vivent
» dans l'opulence, tandis que tous les au-
» tres états souffrent, et que le malheur
» des temps se fait sentir au reste des
» citoyens. L'hérésie, en usurpant, dans
» le siecle passé, les biens consacrés à
» l'Eglise, n'allégua point d'autre prétexte:
» l'usage profane que la plupart des mi-
» nistres faisaient des richesses du sanc-
» tuaire, l'autorisa à les arracher de l'Au-
» tel, et à rendre au monde des biens
» que les clercs n'employaient que pour
» le monde; et qui sait si le même abus
» qui regne parmi vous n'attirera pas un
» jour à nos successeurs la même peine. »

Je m'arrête sur les citations; car il faut mettre des bornes à tout, et même au plaisir d'admirer. Pourrais-je d'ailleurs mieux finir que par une leçon devenue depuis si mémorable, pour avoir été alors inutile?

CHAPITRE II.

Histoire.

L'HISTOIRE fut généralement une des parties faibles du dernier siecle, et l'a même été du nôtre : dans l'un, par le défaut de philosophie, et dans l'autre, par l'abus.

Ce n'était pas assez que Bodin eût examiné les différentes especes de gouvernement dans son *Traité de la république*, qui a été le germe de l'Esprit des lois ; que Barbeyrac traduisît et commentât Grotius et Puffendorf, les plus fameux publicistes étrangers. Ces ouvrages, quoiqu'ils ne fussent ni sans mérite ni sans utilité, offraient plus d'érudition et de scholastique que de résultats lumineux et d'idées usuelles. On y chercherait en vain le talent nécessaire en ce genre, celui de mettre à la portée de tout lecteur un peu instruit ce qui intéresse tous les citoyens, et d'enseigner aux peuples et à ceux qui les gouvernent leurs véritables intérêts.

L'enthousiasme, d'ailleurs très-naturel

qu'avait inspiré Louis XIV, et qui enfanta tant de merveilles, eut aussi son succès, et par une conséquence ordinaire, ses inconvéniens. En exaltant les âmes, il troubla un peu le jugement : nous en avons la preuve dans les plus grands esprits de ce temps. On s'accoutuma trop à légitimer tout ce qui était brillant, et à soumettre la raison à l'opinion du maître, parce que le maître était grand ; mais le maître était faillible, et jamais ne se vérifia mieux ce vers d'un Ancien :

Regis ad exemplum totus componitur orbis.
L'exemple du monarque est la loi de la terre.

De-là tant d'histoires plus louangeuses que véridiques, et plus d'une fois les préjugés mis à la place de la raison. De-là aussi, comme par contre-coup, le défaut contraire dans les écrits du parti opposé, ceux des Protestans qui ne sont guere que des satires. En total, on oubliait qu'il ne fallait pas écrire l'histoire pour un roi, mais pour une nation ; que le despotisme, qui peut paraître de la grandeur dans un regne éclatant, n'est plus que de la tyrannie dans un regne vulgaire, et que,

sans même attendre cette époque, ce qui semblait de la dignité dans les succès, n'était plus que de l'orgueil, au milieu des maux publics. Il importait donc d'opposer de bonne heure à l'arbitraire justifié par la fortune, les principes d'un bon gouvernement et d'une saine législation, qui seuls sont de tous les temps, et qui font la sécurité des rois comme celle des peuples. Loin de faire de ces élémens du bonheur général les élémens de l'histoire, les écrivains ne s'occupaient que de combats et de triomphes, traçaient des portraits de fantaisie, coloriés par l'adulation ou par la haine; et parmi toutes ces peintures multipliées sans mesure et sans choix, parmi ces portraits de tant de princes remplacés les uns par les autres, disparaissait la figure principale qui aurait dû dominer sur toutes les autres, celle de la nation.

Des préjugés particuliers étaient encore un obstacle de plus à la perfection du genre historique. Parmi ceux qui s'y dévouaient, on comptait des hommes qui, engagés dans une profession toujours respectable, mais en même-temps attachés à l'esprit de corps, qui n'est pas toujours

irrépréhensible, étaient trop gênés dans leurs fonctions d'historiens, par les convenances de leur état, ou trop assujettis à ses intérêts temporels et à ses prétentions particulieres. Ce sont autant d'écueils difficiles à éviter pour un ecclésiastique ou un religieux qui écrit l'histoire. On s'en est aperçu dans le siecle dernier, et même dans le nôtre. Ceux qui ont échoué à cet écueil peuvent avoir une excuse ; mais ceux qui s'en sont préservés n'en ont que plus de mérite.

Les recherches d'érudition ne sont que les matériaux de l'histoire : la vie monastique est aussi favorable aux unes, qu'elle semble par elle-même éloignée de l'autre. L'érudition ne s'exerce que sur les livres, et demande sur-tout du temps et de la patience : aussi les Mabillon, les Montfaucon, les Petau, les Lecointe, et d'autres savans laborieux, furent véritablement utiles, en débrouillant la chronologie, en éclaircissant les difficultés des anciens manuscrits et les ténebres des anciens monumens, et ils ont eu jusqu'aujourd'hui des successeurs dans ce genre de travail très-estimable, et qui demande une saga-

cité particuliere. C'est sur-tout en posant ces premiers fondemens des connaissances historiques, que le dernier siecle a rendu des services au nôtre qui a commencé d'en profiter. Nous devons aussi beaucoup, pour ce qui regarde en particulier l'histoire de France, à Cordemoi, à le Valois, à Godefroi, à le Laboureur, etc.; et ce n'est qu'en les suivant que le P. Daniel rectifia les nombreuses erreurs où était tombé, dans les premieres races, Mézerai, qui n'avait point puisé dans les meilleures sources. Mais c'est à-peu-près le seul mérite de cette grande histoire de Daniel, qui fut d'abord en vogue, et qui est depuis long-temps dans le rang des compilations qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, et qu'on ne peut guere lire sans ennui. Daniel, à compter de la troisieme race, et sur-tout du siecle de Louis XI, manque de véracité, dissimule ou dénature ce qu'il y a de plus essentiel; et du moment où les jésuites paraissent sur la scene du monde, il écrit moins les annales de chaque regne, que le panégyrique ou l'apologie de son ordre, sur-tout dans ce qui concerne les temps

de la Ligue et de notre Henri IV. Sa diction, d'ailleurs manque trop souvent d'élégance et de noblesse. . . .

Le P. d'Orléans, que Voltaire, dans le temps de ses complaisances pour les jésuites, appelait *un écrivain éloquent*, a effectivement un peu plus de force dans le style que Daniel. Mais cette force est très-momentanée : on ne l'aperçoit que dans quelques morceaux travaillés avec plus de soin que le reste, et sa maniere habituelle est inégale et incorrecte. Son talent était au-dessous de son sujet, et son caractere ne s'élevait pas au-dessus des circonstances. Ce n'était pas au moment où Louis XIV était le protecteur de Jacques second, qu'un jésuite pouvait saisir l'esprit des *révolutions* du gouvernement anglais. Il eut alors la dangereuse confiance de les pousser jusqu'au détrônement de ce même Jacques second, et ne nous a laissé qu'un plaidoyer contre les Protestans, et une apothéose de Louis XIV.

Mézerai du moins n'était point flatteur; il avait même un fonds d'humeur satirique qui se fait sentir dans ses écrits. Il aimait

la vérité, mais il ne la cherchait pas avec assez de soin; et soit négligence, soit misantropie, il adopte trop légérement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. A ce défaut près, il juge sainement les hommes et les choses; mais il ne sait ni approfondir les idées, ni peindre les objets. Sa narration ne manque pas de naturel, elle plaît même par un ton de franchise; mais elle est dénuée d'agrément et d'intérêt. Incapable de rien soigner, et le style encore moins que tout le reste, Mézerai a écrit son histoire comme une conversation négligée.

Quoiqu'il ait terminé son ouvrage au regne de Henri IV, il éprouva le danger d'écrire l'histoire, même des temps éloignés, dans un pays où n'est pas encore établie cette liberté de penser, qui, restreinte dans des bornes raisonnables, c'est-à-dire dans le respect des lois sociales, est une des conditions indispensables pour remplir les devoirs d'un historien. Mézerai, ennemi mortel des exactions, s'était élevé avec force contre les abus de la taille arbitraire, et sur-tout de la gabelle, de cet impôt contre nature, que la sagesse de

notre souverain (1) a, dans ses édits, qualifié de *désastreux*, et dont sa bonté paternelle permit d'espérer l'abolition. Voici ce qui est rapporté à ce sujet dans la vie de Mézerai. « M. Colbert donna ordre à » M. Perrault, de l'Académie française, » d'aller trouver Mézerai de sa part, et » de lui dire que le roi ne lui avait pas » donné une pension de 4000 liv. pour » écrire avec si peu de retenue, que ce » prince respectait trop la vérité, pour » exiger de ses historiographes qu'ils la » déguisassent par des motifs de crainte » ou d'espérance; mais qu'*il ne prétendait pas aussi qu'ils se donnassent la licence de réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses ancêtres, et sur une politique établie depuis long-temps; et confirmée par les suffrages de toute la nation.* »

La suppression des appointemens d'historiographe fut bientôt la suite de cette semonce, dont les termes sont remarquables. On y regarde comme une *licence* de

(1) Tout ce morceau sur l'histoire a été écrit au commencement de 1789, et n'est pas moins applicable à d'autres circonstances.

réfléchir sur la conduite des rois, ancêtres du roi régnant. Il est vrai qu'on ajoute ces mots, *sans nécessité*; mais que signifient-ils ? Il n'y a jamais *nécessité de réfléchir*, si ce n'est celle de s'acquitter de ses obligations d'historien, dont la première est de dire aux souverains qui sont dans la tombe, les vérités que l'on a coutume de cacher à ceux qui sont sur le trône. L'histoire est évidemment déchue du plus beau de ses privileges, celui d'être l'instruction des rois, si l'on défend qu'ils soient justiciables de son tribunal; et réduire les historiens à l'emploi de narrateurs, c'est ôter l'usage de la raison à ceux qui sont d'autant plus autorisés à s'en servir, qu'ils ne l'exercent qu'à juger les morts pour l'utilité des vivans.

Il n'est pas moins singulier d'appeler une *politique confirmée par les suffrages de la nation*, les accroissemens progressifs et arbitraires de la taille et de la gabelle, impôts originairement passagers, qui ne sont devenus perpétuels qu'avec le temps, et qui exciterent tant de fois les plaintes de la nation assemblée. Rien n'est moins politique que la surcharge

illégale des impositions ; car elle produit une détresse habituelle qui finit par rendre la perception très-coûteuse par les contraintes illusoires, par l'insolvabilité, et par la rendre, en dernier résultat, impossible. Le possesseur qui veut faire prospérer sa terre, se gardera bien d'appauvrir et de vexer ses fermiers et ses vassaux.

Il est vrai que Mézerai, dépouillé de sa pension, écrivit ces mots sur un sac : « Voici le dernier argent que j'ai reçu du » roi : aussi depuis ce temps n'ai-je jamais » dit du bien de lui. » L'humeur de l'historiographe est aussi mal entendue que celle du ministre. L'un aurait dû sentir qu'en laissant à l'écrivain payé le droit de censure, il purifiait les louanges; l'autre, que cessant d'être payé, il gagnait en autorité ce qu'il perdait en revenu.

Mais d'après ce qui lui arriva, est-il étonnant que la plupart des historiens ne fussent que des gazetiers ou des rhéteurs? Parmi ces derniers il faut ranger Maimbourg l'ex-jésuite, historien des Croisades; Varillas, qui est plutôt un romancier qu'un historien; presque tous les biographes et les compilateurs de l'histoire ancienne,

qui ont écrit dans le goût du P. Catrou.

Vertot connut mieux le style de l'histoire : il sait écrire et narrer avec élégance et intérêt. Ses ouvrages sont encore lus, et ses *Révolutions romaines* sont fort estimées. Cependant je leur préférerais ses *Révolutions de Portugal*, quoiqu'il n'ait pas toujours écrit sur des mémoires fideles, et sur-tout celles de Suéde, s'il eût apporté autant de soins à la connaissance des moeurs et du gouvernement, qu'à embellir le récit des faits par les graces de l'élocution.... Quant à ce qu'il a écrit sur les Romains, la supériorité des auteurs anciens qu'il traduit le plus souvent, fait trop sentir à ceux qui les connaissent ce qui reste à desirer chez lui. Il n'a su s'approprier ni l'esprit judicieux de Polybe qui instruit toujours, ni le pinceau de Salluste qui nous fait connaître les caracteres. Quelquefois même Vertot, entre deux originaux qu'il peut suivre, ne choisit pas le meilleur, et traduit Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il pourrait prendre les plus beaux morceaux de Tite-Live.

Son *Histoire de Malthe* tient un peu du roman, soit par les longues et poéti-

ques descriptions de combats et d'assauts, soit par les embellissemens de pure imagination qu'il se permettait d'y ajouter, avec si peu de scrupule, qu'ayant reçu de nouveaux mémoires très-authentiques sur le siege de Malthe, il n'en fit aucun usage, et se contenta de dire : *C'est trop tard : mon siege est fait.*

On a fait le même reproche à l'abbé de Saint-Réal, sur la *Conjuration de Venise*, mais avec moins de preuves, et peut-être parce que les détails d'une conspiration aussi singuliere que celle qu'il écrivait, ont naturellement une teinte un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, c'est le seul écrivain du dernier siecle qui ait su donner à l'histoire cette espece de forme dramatique, qu'elle comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont il n'a pas la concision nerveuse; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modele qu'il s'était proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des

réflexions qui occupent le lecteur, sans le distraire du récit.

Ce qu'il a écrit sur les Gracches n'est pas, ce me semble, d'un aussi bon esprit, et eut beaucoup moins de succès. Le titre seul annonce la partialité : il qualifie de *conjuration* l'entreprise généreuse de ces deux illustres citoyens, que les auteurs latins les plus partisans de l'aristocratie romaine appellent, à la vérité, des séditieux, mais non pas des *conspirateurs*, et se gardent bien de confondre avec des brigands tels que les Catilina, les Cinna et les Carbon. Il se peut que les réformes qu'ils projetaient, ne fussent pas sans quelque danger, et demandassent plus de précautions; que la résistance furieuse qu'ils éprouvèrent les ait portés eux-mêmes plus loin qu'ils ne voulaient aller; je ne doute pas qu'ils n'eussent dessein de s'agrandir, mais par des voies nobles et républicaines.

Sur-tout je ne puis imaginer qu'ils aspirassent en aucune maniere à la royauté, comme Saint-Réal paraît le supposer sans aucune preuve; et s'ils ont été aussi cruellement égorgés que lâchement trahis, ce n'est pas une raison pour calomnier leur mémoire.

Je n'ai pas plus de foi à ses *Considérations* sur Antoine et sur Lépide, dont il veut faire de grands hommes, contre le témoignage de tous les historiens, qui nous montrent l'un comme un brave lieutenant de César, qui n'avait que les qualités et les vices d'un soldat, mais d'ailleurs rien de grand dans le caractere, et qui fut redevable de sa fortune à l'attachement que les légions conservaient pour la mémoire du dictateur, et à l'espérance qu'elles conçurent de s'enrichir sous un général qui leur abandonnerait tout; l'autre, comme un homme très-médiocre de tout point, qui n'avait pour lui que l'illustration d'un des plus grands noms qu'il y eût à Rome, et que les circonstances porterent un moment à un degré d'élévation dont il tomba sur-le-champ, dès qu'il fallut la soutenir par lui-même.

Saint-Réal, amateur des paradoxes historiques, s'efforce de rabaisser Auguste au-dessous de sa valeur, comme il voulait relever Antoine et Lépide. Il s'étend sur les cruautés si connues du triumvirat, que personne ne conteste, ni n'excuse. Mais trente années d'un regne doux et modéré

prouvent de deux choses l'une, ou qu'Auguste n'avait été cruel que par un calcul d'ambition et de politique, ou que s'il l'était par caractere, il eut ensuite assez de force et d'esprit pour vaincre le naturel. Il n'est pas vrai non plus qu'il manquât absolument de valeur; il fit voir en plus d'une occasion le courage guerrier, et ce qui est plus rare, le courage qui dicte une grande résolution dans un grand danger. Enfin, le résultat de l'abbé de Saint-Réal, *il fut ambitieux, fort dissimulé et fort heureux*, en ferait un homme très-ordinaire; et ce n'est pas avec ces seuls moyens que l'on peut faire une si grande révolution, et accoutumer en si peu de temps au gouvernement absolu le peuple le plus amoureux de sa liberté. Je crois qu'Auguste n'eut rien dans un degré supérieur que les lumieres de l'esprit, la politique et la connaissance des hommes; mais c'est un peu plus que de la dissimulation, et il ne fallait pas moins pour assujettir l'empire romain et savoir le gouverner.

Il s'offrirait beaucoup de remarques à faire sur ses différens *Traités historiques*, où il cherche plutôt des idées singulieres,

que des idées justes. Mais sur-tout je trouve peu digne de l'auteur d'un aussi bon ouvrage que *la Conjuration de Venise*, d'avoir contribué plus qu'aucun autre à accréditer un genre de composition aussi frivole que celui de ces *nouvelles historiques*, qui furent si long-temps à la mode dans son siecle, et qui heureusement sont tombées dans le nôtre. C'est une corruption de l'histoire, inconnue aux Anciens, et qui caractérise la légéreté des Modernes, que de défigurer par un vernis romanesque des faits importans et des noms célebres, et de mêler la fiction à la réalité. *D. Carlos* et *Epicaris* sont dans ce goût. C'est un étrange projet que de nous donner les billets galans de Néron, et de s'égayer en inventions de la même espece sur une aventure aussi tragique que celle du fils de Philippe second : un Tacite en aurait tiré un autre parti.

Saint-Réal, quoique né à Chambéry, écrivait en français avec assez d'élégance, mais non pas avec une pureté soutenue, ni avec un goût sûr. C'était ainsi que Saint-Evremond, un bel esprit qui se pliait aisément à différens genres, mais bien plus

solide et plus instruit que Saint-Evremond, quoiqu'en exceptant sa *Conjuration de Venise*, on ne trouve rien chez lui au-dessus du médiocre.

C'était bien autre chose qu'un bel esprit que ce Bossuet, si supérieur dans les oraisons funebres : il ne l'est pas moins dans *son discours sur l'histoire universelle*, d'autant plus admirable, que l'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien; mais il possede l'une comme l'autre. Nous n'avons en français rien de mieux écrit que cet ouvrage, qui n'avait point de modele.

Voltaire a dit très-ridiculement que Bossuet *n'a été que l'historien du peuple juif.* Non, il a été celui de la Providence, et personne n'en était plus digne que lui. Personne, sans exception, n'a mieux saisi l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause premiere. Chez lui tout est conséquent, ses résultats moraux tirent leur évidence des faits. Sa pensée marche avec les temps et les événemens, depuis la naissance du monde jusqu'à nous, et jette à tout moment des traits de lumiere qui éclairent tout.

tout et font tout voir, les siecles, les hommes et les choses.

Il est honorable pour le christianisme que ce soit un prêtre qui ait fait l'histoire de l'Eglise, et qu'il l'ait faite en vrai philosophe et en vrai chrétien. Ces deux titres, loin de s'exclure, se rapprochent et se fortifient l'un par l'autre, dès qu'ils sont dans leur vrai sens; et l'abbé Fleury en est la preuve. On n'a pas une piété plus vraie ni plus éclairée: plus il aime la religion, plus il sépare, dans son histoire, ce qui est de Dieu et ce qui est du monde; et on lui rend ce témoignage, que chez lui le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Ses *discours*, entremêlés d'abord dans son ouvrage et réunis ensuite en un seul volume, ont été loués même par les ennemis de la religion. Ces louanges n'étaient que justes: ils les croyaient adroites: elles ne l'étaient pas. Fleury, en devançant leur censure, sur tout ce que la corruption humaine a pu mêler à la sainteté d'une institution divine, leur ôtait le mérite, quel qu'il soit, d'un genre de critique très-facile, et gardait pour lui le mérite beaucoup plus rare de ne jamais

confondre la chose avec l'abus. En se faisant juge impartial, il les avait convaincus d'avance de déclamation et de calomnie. Il dissimule d'autant moins les fautes, qu'il gémit plus sincérement sur le scandale; et dans tout ce que l'ignorance des peuples ou l'ambition des grands a pu produire de mal, au nom d'une religion qui ne fait et ne veut que le bien, le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévere; et ceux qui en ont été les calomniateurs forcenés, se condamnaient eux-mêmes en louant l'abbé Fleury.

Au reste, son volumineux ouvrage, continué depuis sa mort, et dans le même esprit, quoiqu'avec moins de talent, est plutôt une compilation qu'une histoire. Elle pourrait être élaguée considérablement sans y rien perdre, et serait beaucoup plus lue. On pouvait réduire les faits à l'essentiel, en prendre la substance, et laisser à Baronius, aux érudits, aux biographes, aux controversistes les détails du martyrologe, les procès-verbaux des miracles, les disputes des hérésiarques et les cahiers des conciles. Le gé-

néral, on ne distingue pas assez l'histoire de ce qui doit servir à la faire; et là-dessus les Modernes ont été long-temps moins judicieux que les Anciens, et beaucoup moins sobres de paroles. Il est trop aisé et trop inutile de recueillir tout ce qu'on a lu. Le discernement consiste à laisser aux savans ou à ceux qui veulent l'être ce qui est de leur ressort, et à se resserrer dans ce qui convient au plus grand nombre de lecteurs, selon la nature des objets, et le degré d'intérêt et d'attention qu'ils peuvent y donner : c'est là l'esprit de l'histoire. Il est comme étouffé sous des monceaux de volumes, au lieu que dans un espace borné, l'on recueille ce qu'il y a de substantiel et de fructueux.

Le style de Fleury, clair, simple et naturel, a un caractere de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain et qui fait aimer et estimer l'homme.

On exige d'un historien qu'il entremêle avec habileté et avec goût le récit des faits, l'examen des moeurs, et la pein-

ture des hommes; qu'il nous indique leurs rapports, leur liaison, leur dépendance; qu'il raisonne, sans pesanteur, qu'il raconte sans prolixité, qu'il décrive sans emphase. Nous voulons qu'il satisfasse la raison par des pensées, l'imagination par des tableaux, l'oreille par la diction: tous ces devoirs sont, je l'avoue, difficiles à remplir. J'ai rappelé le peu que nous eumes, dans le dernier siecle, d'historiens estimables à plusieurs égards; et vous voyez qu'en mettant de côté Bossuet, comme un homme à part, il s'en faut qu'aucun d'entre eux ait réuni toutes ces qualités. Il ne paraît pas que l'on se fût fait une idée exacte et complette de ce genre de composition, l'un des plus importans que le talent puisse embrasser : on ne s'était pas représenté assez fidellement quel doit être l'homme qui peint les siecles, qui assemble en esprit les générations passées et futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, et aux autres ce qu'elles doivent être.

Souvent on a demandé pourquoi la lecture des histoires anciennes est généralement beaucoup plus agréable et plus attachante que celle des histoires modernes.

Cette différence ne vient pas seulement, comme on l'a cru, de la supériorité des sujets et de la nature des faits historiques; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des écrivains qui ont travaillé sur l'histoire grecque et romaine. La nôtre (pour ne parler que de celle-là) est seche et embrouillée sans doute dans les premiers temps; elle est barbare pour le fond des choses, et pauvre de matériaux. Mais en avançant dans la seconde, et sur-tout dans la troisieme race, le sujet devient fécond et intéressant, et les secours ne manquent pas plus que le sujet. Croit-on que l'époque singuliere des croisades, ce mélange de l'Europe et de l'Asie, ce genre d'héroïsme pieux et guerrier, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité; que le siecle de Charles-Quint et de François Ier, les mouvemens de l'esprit humain et les secousses du monde politique au temps de ce qu'on appelle la Réforme; que la Ligue, si fertile en grands crimes et en grands hommes, ne fussent pas des tableaux aussi intéressans qu'ils sont neufs, s'ils étaient coloriés par la main d'un Tite-Live, ou d'un Salluste, ou d'un Tacite? Le

malheur de nos historiens, pour la plupart, a été de n'être ni peintres, ni philosophes, ni hommes d'état; et ceux de l'antiquité avaient au moins un de ces caracteres: plusieurs les ont réunis.

Il y eut du moins dans le genre historique une partie qui fut très-perfectionnée dans le dernier siecle: c'est celle qu'on nomme la critique; (car ce mot s'applique au jugement qui s'exerce sur l'histoire, comme à celui qui a pour objet des ouvrages de goût et d'imagination.) Les bons critiques en histoire sont ceux qui savent discerner les pieces authentiques des pieces supposées, celles qui méritent créance et celles qui n'en méritent point: peser et concilier les témoignages, choisir les autorités, vérifier les dates, éclaircir ou épurer les textes et les manuscrits. On conçoit qu'il est plus aisé et plus commun d'avoir de bons critiques, que de bons historiens, ce qui dépend du travail et du discernement étant moins rare que ce qui demande du talent. On distingua dans cette classe un P. Pagi, un Tillemont, un Casaubon: ils rectifierent les innombrables méprises de Baronius, à qui pourtant

l'on avait l'obligation d'avoir, dans le 16e siecle, débrouillé, le premier, le chaos de l'histoire ecclésiastique. Le P. d'Avrigny marcha sur leurs traces avec plus de succès encore : c'est à lui que l'on doit une suite chronologique des annales de l'Eglise, depuis le commencement du 17e siecle jusqu'aux premieres années du nôtre, qui ne laisse rien à desirer pour l'exactitude et la fidélité. Les *mémoires pour l'histoire universelle* du même siecle n'ont pas moins de ce mérite, et il y joint celui d'une diction nette et précise, sans aucune teinte de ce jésuitisme dont les annales ecclésiastiques ne sont pas tout-à-fait exemptes. On peut citer dans le même genre *l'Histoire des Juifs*, l'*Histoire de l'Eglise*, l'*Histoire des Provinces-Unies*, toutes trois de Basnage de Beauval, le plus célebre de cette famille réfugiée des Basnages, qui tous ont rendu des services aux lettres; l'*Histoire du Manichéisme*, par Beausobre; l'*Histoire des conciles de Basle, de Pise et de Constance*, par l'Enfant. Tous ces écrivains protestans lutterent contre les savans catholiques, dans ce genre de recherches qui demande autant d'impartia-

lité que d'érudition, et ne montrerent pas toujours autant de l'une que de l'autre. Mais la sécheresse de leur style fait qu'ils sont plus estimés des gens de lettres qui cherchent l'instruction, que des gens du monde, qui veulent y joindre l'amusement. C'est ce qui ôta beaucoup de son prix à l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin Thoiras, quoique regardée comme la meilleure, même par les Anglais, du moins jusqu'à ce que le célebre Hume eût écrit. Mais sans parler de ces locutions étrangeres ou vieillies, qui ternissent un peu ce qu'on appelle *le style réfugié*, aucun de ces auteurs n'a connu l'éloquence de l'histoire: leur principal mérite est de s'être préservés beaucoup plus que les autres de cet esprit de parti qui infecta les productions de tant d'écrivains de leur secte, autant pour le moins que celles de leurs adversaires. Il est fâcheux que le Vassor, fait pour valoir mieux que cette foule de libellistes aujourd'hui confondus dans le même oubli, les ait imités dans leurs emportemens, et qu'il ait cru faire assez de ne pas les imiter dans leurs mensonges: Son *Histoire de*

Louis XIII renferme dans sa volumineuse prolixité une multitude de faits curieux; mais il oublie entiérement qu'une histoire n'est pas un *factum*. Il déclame avec une animosité indécente contre Louis XIV; et s'il ne trompe guere sur les faits, il est très-souvent injuste pour les personnes. Il n'a pas su distinguer la sévérité judicieuse d'un historien, de l'amertume virulente d'un satirique. La justice de l'histoire doit s'exercer comme celle des lois: l'une doit juger comme l'autre doit punir, sans colere et sans passion; et c'est infirmer son propre jugement, que de n'y pas porter cette raison tranquille et désintéressée, qui est la premiere disposition pour bien juger.

On ne peut mettre que dans la classe des savans en recherches historiques le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos. Leur érudition n'a pas été dirigée par un jugement sain: il y a dans ce qu'ils ont écrit sur l'histoire de France des vues et des lumieres dont on peut profiter; mais ils sont le plus souvent égarés par l'esprit de système, aussi dangereux en histoire qu'en philosophie, et

qui, dans l'une comme dans l'autre, commence par dénaturer les faits pour amener des résultats erronés. Heureusement les erreurs de ces deux écrivains ont été solidement réfutées par Montesquieu et le président Hénault, qui ont fait voir que Boulanvilliers et Dubos n'étaient, dans le genre de l'histoire, ni bons critiques, ni bons publicistes.

SECTION II.

Les Mémoires.

Les nombreux mémoires qui nous restent du dernier siecle offrent un plus grand fonds d'instruction, et sur-tout plus d'agrément que les historiens. Ils représentent plus en détail et plus naïvement les faits et les personnages; ils fouillent plus avant dans le secret des causes et des ressorts, et c'est avec leur secours que nous avons eu, dans le siecle présent, de meilleurs morceaux d'histoire. Il est peu de lectures plus agréables, si l'on ne veut qu'être amusé: mais généra-

ment il en est peu dont il faille se défier davantage, si l'on ne veut pas être trompé. Ce sont, il est vrai, des témoins qui vous apprennent les circonstances les plus secretes; mais si l'on veut s'assurer de la vérité, autant du moins qu'il est possible, il faut les confronter l'un à l'autre, et comparer les dépositions. S'il est difficile qu'un écrivain hors d'intérêt se garantisse de toutes les préventions naturelles à l'esprit humain, il l'est bien plus, que celui qui a été un des acteurs dans les événemens qu'il raconte, se dépouille de toute partialité, se désintéresse absolument dans sa propre cause, qu'il ne soit jamais flatteur ou apologiste pour lui-même, ni ami ou ennemi pour les autres. Il y a même un danger de plus pour lui et pour ses lecteurs: il peut les tromper comme il se trompe, c'est-à-dire de très-bonne foi. Les mêmes passions, les mêmes intérêts, qui ont dirigé sa conduite, peuvent encore conduire sa plume. Il y a plus: nous sommes assez disposés à écouter favorablement, et à croire avec facilité, celui qui nous raconte sa propre histoire: c'est une espece de con-

fidence qui sollicite notre amitié; il nous gagne dès la premiere page, et si nous n'y prenons garde, il nous met bientôt de moitié dans ses sentimens comme dans ses secrets.

Le premier motif de confiance qui doit balancer ces considérations, c'est le caractere connu de l'auteur, ensuite l'attention à s'oublier soi-même, pour ne montrer que les choses comme elles sont. C'est ce double motif de crédibilité qui rend si précieux les mémoires de Jeannin, de Villeroi, de Torcy, ceux de Turenne, malheureusement trop courts, les lettres du cardinal d'Ossat. C'est là que la véracité, présumée dans la personne, a été constatée par tous les témoignages. Les mémoires de Sully, rédigés par ses secrétaires et revus par l'abbé de l'Ecluse, ont l'avantage de faire connaître et par conséquent de faire aimer notre Henri IV, plus qu'aucune des histoires que l'on ait faites de ce grand homme. Ils sont fideles dans tous les faits essentiels; mais la tournure d'esprit de l'auteur, où il entre volontiers un peu de complaisance en sa faveur, et un peu de dureté pour les autres,

avertit de ne pas voir toujours les hommes et les objets dans le même jour qu'il nous les présente. Il faut lire avec plus de précaution encore les mémoires de la Fronde, dont plusieurs ont été composés par des gens d'esprit et de mérite, tels que la Rochefaucauld, Gourville, Bussy, Lafare, etc.; mais qui ne sont pas, à beaucoup près, purgés du levain de la faction. Celui que j'ai nommé le premier, comme le plus ingénieux et le meilleur écrivain, la Rochefoucauld, n'est pas plus exempt de préjugés en politique qu'en morale. L'avocat-général Talon, bien moins agréable à lire, mérite beaucoup plus de confiance. Il faut dévorer l'ennui de ses mémoires diffus, qui sont un amas de matériaux entassés sans choix et sans art, mais que l'esprit de vérité et de justice a rassemblés. C'était un excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce temps, où l'éloquence n'était pas encore épurée. On le voit assez par celle qui regne dans ses harangues, et pour comprendre le grand effet qu'elles produisaient, attesté d'une voix unanime, il faut songer qu'il avait deux grands avan-

tages, l'action, qui est nulle sur le papier, mais puissante sur un auditoire, et la vertu qui animait ses paroles ainsi que son âme, et qui respire encore dans ses écrits, les plus utiles et les plus instructifs pour qui voudrait écrire l'histoire de ces temps malheureux. Il n'avait aucun talent pour ce genre; mais on lui pardonne tout en faveur des sentimens qu'il montre, de sa candeur, de son amour pour le bien public, qui le mettent au-dessus de l'esprit de corps, celui de tous dont il est le plus difficile de se défaire. Il déplore avec sincérité les égaremens et les scandales de sa Compagnie; et nul ouvrage ne fait mieux voir combien un corps de magistrature est par lui-même étranger à la science de l'administration, combien des hommes, pour qui les formes sont toujours l'essentiel, sont loin de l'esprit des affaires publiques, pour qui ces mêmes formes ne sont jamais qu'un accessoire de convention; enfin, à quel point peut se dénaturer un corps de judicature, du moment où il veut joindre au pouvoir des lois celui de la force qui les détruit

ou celui de l'intrigue qui les déshonore.

Les mémoires de Mlle. de Montpensier et de Mde. de Motteville, écrits avec une extrême négligence, ne laissent pas de nous apprendre beaucoup de particularités et d'anecdotes qui ne sont pas toutes indifférentes. Il y a beaucoup plus à profiter dans les derniers, pourvu qu'on ne s'en rapporte pas absolument à l'extrême attachement de cette dame pour Anne d'Autriche, attachement très-louable dans l'amitié, mais qui peut être suspect dans l'histoire. Quant à ceux de Mademoiselle, ce qu'on y voit sur-tout, c'est l'esprit le plus ordinaire à ceux qui ne sont de la cour que pour en être, c'est-à-dire le sérieux des petites choses et l'importance des bagatelles.

Mais pour la connaissance des hommes et des affaires, pour le talent d'écrire, rien ne peut se comparer, même de fort loin, aux Mémoires du fameux cardinal de Retz: c'est le monument le plus précieux, en ce genre, qui nous reste du siecle passé. Le nom de cet homme vraiment singulier réveille tant d'idées à-la-fois, qu'il est impossible de ne pas chercher à les démêler;

et la supériorité de l'homme et de l'ouvrage, est une raison pour arrêter un moment la rapidité de ce résumé, et pour considérer avec réflexion un personnage qui, parmi tant d'autres plus ou moins célebres, n'a de ressemblance avec aucun d'eux.

Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être un grand homme, que d'être à sa place. Mais, malheureusement pour lui, il était par son caractere également déplacé et dans une monarchie et dans l'Eglise; et la premiere instruction qui résulte de ses aventures et de ses écrits, c'est que des qualités éminentes, en contradiction avec des circonstances insurmontables de leur nature, ne peuvent produire qu'une lutte brillante et momentanée, une célébrité passagere et une chûte complette. La premiere loi d'une grande ambition fondée sur de grands talens, est donc d'en choisir et d'en décider l'objet, suivant les possibilités morales et politiques. C'est un grand acte de la raison, le plus important de tous; mais en même-temps le plus difficile, parce qu'il dépend beaucoup du caractere, qui décide souvent contre la raison; et c'est ce qui arriva

cardinal de Retz. Né avec du génie pour les affaires, audacieux et adroit, ferme et souple, éloquent en public, insinuant dans le particulier, actif et patient, habile à se procurer de l'argent et à le répandre; sachant descendre de son rang jusqu'à la derniere popularité, et le soutenir jusqu'à la hauteur la plus fiere, il réunissait ce qui peut mener à tout dans un état républicain, où chacun a sa valeur personnelle, et peut se placer en raison de ses facultés. Il sentait ses forces, il y mesura ses projets; mais il ne mesura pas les projets aux moyens. Dans une monarchie que Richelieu venait de rendre absolue dans les principes et dans le fait, il n'y avait pour l'abbé de Retz, désigné archevêque de Paris, de chemin à l'élévation que celui du ministere, ni de chemin au ministere que l'attachement à la cour. Toutes les conjonctures offraient des facilités : une minorité, un roi enfant, une régente incapable de gouverner par elle-même, et qui avouait le besoin d'être gouvernée, qui même, si l'on s'en rapporte à lui, ne donna la premiere place à Mazarin que faute de pouvoir se fier à un autre.

Quoique ce dernier fait soit douteux, quoiqu'on ne sache pas bien précisément jusqu'où allait l'influence de Mazarin au commencement de la régence, parce qu'il pouvait être assez fin pour la dissimuler, et que la reine pouvait être intéressée à en déguiser les causes, il est au moins certain que le coadjuteur pouvait alors balancer cette influence, et devait s'y appliquer avant tout, s'il voulait fonder sa fortune sur une base solide. Il était beaucoup plus jeune que Mazarin: c'était un désavantage réel pour l'opinion; ce pouvait n'en être pas un dans le cabinet de la régente. Elle le voyait favorablement; il lui était redevable de la coadjutorerie qui lui assurait l'archevêché; la route était ouverte, il fallait la suivre; c'était de ce côté que devaient se tourner toutes les séductions et tous les efforts. Il était aimé de M. le Prince qui ne pouvait souffrir le ministre. On voyait avec peine un étranger, un cardinal dans un poste que Richelieu avait fait haïr et redouter. Cette considération, l'appui du grand Condé, les avantages naturels du coadjuteur qui avait pour lui l'élocution et les

manières qui souvent rendaient Mazarin ridicule, l'intrigue, où il était aussi savant que personne; tous ces moyens réunis pouvaient lui obtenir l'entrée au conseil; et ce premier pas fait, il pouvait, comme Richelieu, devenir le maître, dès qu'il aurait eu l'oreille de la maîtresse. Mais il eût fallu pour cela montrer un dévoûment entier aux intérêts de la régente, à ceux de son autorité, et de celle qu'elle devait conserver au roi. Ce fut là le grand art de Mazarin, qui lui servit plus que tout le reste; et ce sera toujours la marche la plus sûre auprès des souverains, sur-tout auprès de ceux dont le pouvoir, affermi par sa nature, n'est combattu que par les circonstances. Tel était le plan d'ambition que pouvait suivre le coadjuteur: il n'était pas infaillible, l'ambition n'a rien qui le soit; mais il était probable, et sur-tout c'était le seul possible dans l'exécution. Le pis-aller eût été de rester archevêque de Paris; et s'il avait un desir fort vif du chapeau, qui dans ce temps était un bien plus grand objet qu'aujourd'hui, lui-même convient dans ses Mémoires qu'un arche-

vêque de Paris devait naturellement l'espérer.

Maintenant, que l'on examine la conduite qu'il tint, et l'on verra que cet homme, qui dans ses écrits a tant raisonné sur les principes de l'ambition, manqua entiérement au premier de tous, qui est d'avoir un objet, et que la sienne, qui dans Rome ou dans Athènes pouvait l'élever au plus haut degré, ne pouvait absolument que le perdre en France, comme en effet elle le perdit. Il suffit de lire dans ses mémoires les motifs qui le déterminerent à la guerre civile, et dont il rend compte avec une bonne foi qui semble ne pas lui coûter, dès qu'il s'agit de choses qui ont au moins un côté brillant, et qui prouvent tout ce qu'il pouvait. C'était la veille de la journée des Barricades: il apprend qu'au Palais-Royal on est persuadé qu'il a soufflé le feu de la sédition, loin de chercher à l'éteindre, et que par conséquent la cour le mettait au nombre de ses ennemis. Là-dessus voici comme il s'exprime: » Comme la maniere dont j'étais » poussé et celle dont le public était me-

» nacé, eurent dissipé mon scrupule, et
» que je crus pouvoir entreprendre avec
» honneur et sans être blâmé, je m'aban-
» donnai à toutes mes pensées; je rappe-
» lai tout ce que mon imagination m'avait
» jamais fourni de plus éclatant et de plus
» proportionné aux vastes desseins; je
» permis à mes sens de se laisser chatouil-
» ler par le titre de chef de parti, *que*
» *j'avais toujours honoré dans les Vies de*
» *Plutarque.* Mais ce qui acheva d'étouf-
» fer tous mes scrupules, fut cet avan-
» tage, que je m'imaginai me distinguer
» de ceux de ma profession par un état
» de vie qui les confond toutes. Le dé-
» réglement des moeurs, très-peu con-
» venable à la mienne, me faisait peur....
» Je me soutenais par la Sorbonne, par
» des sermons, par la faveur des peu-
» ples; mais enfin cet appui n'a qu'un
» temps, et ce temps même n'est pas
» fort long par mille accidens qui peu-
» vent arriver dans le désordre. Les
» affaires brouillent les especes; elles ho-
» norent même ce qu'elles ne justifient
» pas, et les vices d'un archevêque peu-
» vent être dans une infinité de rencontres

» les vertus d'un chef de parti. *J'avais eu*
» *mille fois cette vue;* mais elle avait cédé
» à ce que je croyais devoir à la reine.
» Le souper du Palais-Royal et la résolu-
» tion de me perdre avec le public l'ayant
» *purifiée*, je la pris avec joie, et j'aban-
» donnai mon destin à tous les mouve-
» mens de la gloire. Minuit sonnant, je
» fis rentrer dans ma chambre Laigues et
» Montresor, et je leur dis ... Demain
» avant qu'il soit midi, je serai maître de
» Paris. »

Ces aveux sont un morceau bien curieux: ils contiennent en peu de lignes le caractere, le génie et l'histoire du cardinal de Retz. D'abord est-ce de bonne foi qu'il pouvait se plaindre de l'opinion de la cour? et à la place de Mazarin, aurait-il jugé autrement le coadjuteur? avait-il joué jusques-là un rôle qui dût inspirer beaucoup de confiance? Redevable à la reine d'une dignité plus considérable alors qu'elle ne l'a été depuis, il avait commencé par se déclarer contre le ministere dans une assemblée du clergé, et n'avait tiré d'autre fruit de ses menées que des querelles avec Mazarin, et le plaisir de braver impuné-

ment un ministre qui savait dissimuler les injures, mais qui ne les oubliait pas. L'adroit Italien en savait assez pour voir que le coadjuteur en voulait secrettement à sa place; mais que, désespérant de gagner la cour, il cherchait à s'en faire craindre. On ne pouvait ignorer ses liaisons avec les plus déterminés frondeurs, ses intrigues dans le parlement, les soins qu'il avait pris de se faire un parti dans le peuple, les sommes considérables qu'il avait répandues. Dans les premieres émeutes que le parlement avait encouragées, on avait entendu plus d'une fois crier, *vive le coadjuteur*; et quand il avait paru pour les apaiser, il avait tenu cette conduite équivoque et ces discours d'un homme qui ne veut modérer la sédition que de maniere à faire voir qu'il est en état de la gouverner. Il avait pris ce moment pour aller au Palais-Royal, comme pour jouir de l'embarras de la reine et du cardinal, et voir à quel point il pouvait se rendre nécessaire. Ce moment était celui qui pouvait le décider: s'il eût obtenu la confiance de la reine, il se fût très-certainement rangé de son parti, et aurait tout fait pour

la servir et pour chasser Mazarin. Mais cette princesse, qui avait toute la fierté du sang d'Autriche, ne put souffrir qu'un sujet qui lui devait tout, prétendît se rendre important par le mal qu'il avait fait ou qu'il pouvait faire. Il fut reçu avec mépris; et plus altier encore que sa souveraine, il se livra dès ce moment à la vengeance et au plaisir si flatteur pour un homme de son caractere, de lutter contre l'autorité royale. A l'entendre, il avait été retenu par la reconnaissance; mais ce qu'il en dit prouve seulement qu'il avait quelque honte de l'ingratitude. Les vrais motifs qui le dirigent, se montrent ici d'eux-mêmes; il les produit avec cette effusion et cette complaisance que l'on remarque dans tout ce qui vient du coeur. *Il s'abandonne à ses pensées, aux vastes desseins, à ce que son imagination lui avait fourni de plus éclatant, à ce titre de chef de parti qui chatouille ses sens, et qu'il avait toujours honoré dans les Vies de Plutarque.* Ces expressions étalent le cardinal de Retz tout entier: c'est là tout ce qu'il était, tout ce qu'il pouvait être; et si l'on y

fait

fait attention, cet homme qui rapporte tout à la politique, était dominé, sans qu'il s'en doutât, par une imagination où il entrait même un peu de romanesque, puisque le romanesque est ce qui va [redacted] de la raison et du vraisemblable. *Il honore le titre de chef de parti*, et il a tort. On peut admirer un chef de parti comme on admire tout ce qui est au-dessus du médiocre : on ne peut *honorer* que ce qui est juste. *Il abandonne son destin à tous les mouvemens de la gloire.* Voilà de beaux mots ; mais il fallait examiner s'il y avait une *gloire* bien réelle pour un archevêque à se faire chef de sédition, à marcher dans Paris, entouré de glaives, de mousquets et de poignards, si même en se considérant comme homme d'état, il y avait beaucoup de *gloire* à mettre Paris et le royaume en feu, uniquement pour renvoyer un ministre, à exciter la guerre civile sans pouvoir espérer, sans méditer même une révolution, à profiter des circonstances pour se rendre puissant un jour et tomber le lendemain. Mais ce n'étaient pas ces considérations qui occupaient Gondi : son génie

le maîtrisait, et les troubles civils, les complots, les conspirations étaient son élément naturel. Le coup d'essai de sa [redacted] jeunesse avait été une conspiration contre Richelieu, où il ne s'agissait [redacted] rien moins que de l'assassiner; et un prêtre nous raconte froidement qu'il eut pendant trois mois dans le coeur le dessein d'assassiner un prêtre; et pendant ce temps, dit-il, *il faisait un peu le dévot, et faisait même des conférences à Saint-Lazare.*

J'avoue que c'étaient les moeurs de ce temps, et que l'humeur implacable et sanguinaire de Richelieu, qui n'écrasait le pouvoir des nobles que pour établir le despotisme, ne pouvait guere produire d'autre effet. La tyrannie ne recueille que la haine: la force appelle la force, et à son défaut, l'impuissance appelle la trahison. Mais il n'est pas moins vrai que tous les exemples que le coadjuteur avait devant les yeux, étaient plus faits pour l'avertir que pour l'égarer. Il devait voir clairement qu'en allumant la guerre civile contre Mazarin, il avait moins d'excuses, moins de consistance, moins de moyens de sureté que ceux

, qui avaient voulu renverser Richelieu. Des princes du sang tels que Gaston et le comte de Soissons, devaient penser que leur naissance les sauverait toujours des derniers dangers, et qu'un ministre quel qu'il fût, croirait toujours avoir assez fait, s'il n'en avait rien à craindre. Montmorency, en servant Gaston, pouvait se flatter qu'à tout événement cet appui le sauverait : c'était un homme bien autrement considérable qu'un coadjuteur de Paris : il avait pourtant été décapité, à la vue de la France entiere qui le pleurait. Cinq-Mars, favori de Louis XIII, avait eu le même sort. Que pouvait raisonnablement espérer Gondi, en se déterminant à la guerre civile? Rien n'était si facile que de la commencer : sur ce point Mazarin l'avait servi à souhait. Depuis six mois les édits bursaux les plus odieux et les plus ridicules avaient montré la plus basse avidité ; et la résistance des parlemens et du peuple, d'abord traitée de révolte, ensuite enhardie et autorisée par des édits de révocation, puis éludée par mille petits artifices, avait arraché au ministere l'aveu de ce qu'il y a de plus méprisable dans un gouvernement, la violence

qui hasarde tout, la faiblesse qui ne soutient rien, et la mauvaise foi qui est la plus vile des faiblesses. Paris, d'ailleurs, était alors assez redoutable : la bourgeoisie était armée; elle l'était légalement, et pour la défense de la ville. Il y avait des colonels et des compagnies de quartier, et le coadjuteur s'en était assuré par ses séductions, ses libéralités et par l'ascendant de sa place. Il disposait aussi des curés qui disposaient de la populace. Le parlement outré, et avec raison, contre Mazarin, était résolu à pousser à toute extrémité un ministre qui avait eu la double imprudence de le ménager trop, après l'avoir ménagé trop peu, et de faire sentir à ces vieux corps toute leur force, après avoir attaqué leurs prérogatives. La difficulté n'était donc pas de faire la guerre domestique; il s'agissait de savoir quelle en serait l'issue. Un homme tel que le coadjuteur devait être capable de la prévoir, et le rapport du présent à l'avenir est l'étude du vrai politique. Il n'y avait encore rien à attendre des princes du sang : Gaston était absolument sans caractere et sans dessein, dépendant toujours des circons-

tances, et alors de la reine. Le prince de Condé, vainqueur à Rocroy et à Lens, le héros du siecle, était le protecteur naturel de la régente et du roi pupille, et d'abord il le fut effectivement. De plus, quelque parti que prissent ces deux princes, le coadjuteur, qui n'était auprès d'eux qu'un particulier, ne pouvait pas croire que leur destinée fût la sienne, quand même leur cause serait commune. Dans tous les cas il était impossible que ni Gaston, ni Condé, ni le parlement songeassent à détrôner leur roi, ni à renverser la monarchie, et en effet personne n'y songeait. Le résultat vraisemblable était donc un accommodement, soit que Mazarin fût chassé, soit qu'il ne le fût pas; et Gondi pouvait-il présumer que la régente, dès qu'elle serait maîtresse, ou le roi, dès qu'il serait majeur, pardonnât à un archevêque de Paris, d'avoir été le boute-feu de la sédition, et d'avoir soulevé la capitale? Lui-même ne s'aveuglait pas sur le sort qui l'attendait. A peine fut-il engagé dans la carrière, qu'il vit le précipice au bout; il vit que son existence était dépendante et secondaire. Il fallut d'abord s'attacher au parlement, ensuite à

Gaston; et il n'ignorait pas que c'était là de ces appuis qui bientôt vous laissent tomber. Enfin il prophétisa véritablement, lorsqu'il dit à Monsieur : *Vous serez fils de France à Blois, et moi cardinal à Vincennes.*

On sait ce qui lui arriva quand la paix fut faite, les rigueurs de sa détention, les périls et les accidens de sa fuite, son voyage à Rome. Il eut encore le plaisir d'y faire un pape; mais il ne put même demeurer archevêque, il fallut donner la démission de cette belle place. Il fallut n'être rien, pour avoir voulu être tout; paraître devant Louis XIV qui le méprisa, comme un homme qui n'avait rien été de ce qu'il devait être; vieillir dans l'obscurité; se borner pour toute gloire à l'acquit de quatre millions de dettes, dont le payement, quoique très-louable, n'en faisait pas oublier l'origine; et se réduire pour toute considération à une régularité de moeurs un peu tardive, et qui pouvait paraître forcée, après des scandales si longs et si éclatans. C'est la derniere observation qui reste à faire sur les motifs de ses entreprises. Il avoue que ce qui acheva d'étouffer tous

ses scrupules, fut principalement le desir de couvrir du nom d'un chef de parti les vices d'un archevêque. Ainsi, en dernier résultat, il fut cause de quatre années de guerre civile, parce qu'il avait du goût et du talent pour la faction, et parce qu'il voulait être moins obligé de cacher ses débauches ; et le reste de sa vie fut sacrifié à l'expiation de ces quatre années d'un pouvoir employé à faire du mal. Certes il n'y a là rien de grand ni dans les principes ni dans les effets : il n'y a de louable que le repentir.

La seule gloire qui lui soit restée, est celle à laquelle il songeait le moins, celle d'écrivain supérieur. Ce n'est pas que je le compare, comme on l'a fait un peu légérement, à Tacite, dont il n'a ni la profondeur de vues, ni la force de pinceau ; à Salluste, dont il n'égale ni la précision originale, ni l'expression heureuse. Son style est comme son génie, plein de feu et de hardiesse, mais sans regle et sans mesure. On peut reprocher à quelques-uns de ses portraits des antitheses accumulées et forcées ; mais ce défaut, qui est rare chez lui, n'empêche point que le naturel

et la vérité ne dominent dans sa diction : de même ses inégalités n'en diminuent point l'éclat : elles sont évidemment les négligences d'un homme qui adresse ses Mémoires à une amie intime comme une confidence épistolaire. Il sait raconter et peindre; mais on voit par les témoignages de ses contemporains que sa mémoire le trompe assez souvent sur les faits et les dates, et que ses prétentions le rendent quelquefois injuste sur les personnes. Il a beaucoup de franchise sur ce qui le regarde, moins pourtant qu'il n'en veut faire paraître; et son amour-propre, qui le conduisait dans ses écrits comme dans ses actions, avoue quelques fautes, pour faire croire plus aisément à une suite de combinaisons qu'il est trop facile d'arranger après les événemens, pour que l'on puisse toujours les attribuer à la prudence. Malgré cet artifice, ce qu'il peint le mieux dans ses ouvrages, c'est lui-même, et l'on peut dire de lui, comme de César, qu'il a fait la guerre civile et l'a écrite avec le même esprit (1). Ses inclinations et ses

(1) *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

principes percent de tout côté; sa politique est tournée toute entiere vers les dissentions domestiques; toutes ses maximes sont adaptées à des temps de cabale et de discorde, et il ne juge presque les hommes que par ce qu'ils peuvent être dans les factions, c'est-à-dire sur le modele qu'il est plus que personne en état de fournir d'après lui. Enfin ces Mémoires, pleins d'esprit, d'agrément, de saillies, d'imagination, de traits heureux, laisseront toujours l'idée d'un homme fort au-dessus du commun. Il n'y a guere de défauts que ceux qu'il était capable d'éviter en composant avec plus de soin; comme dans sa conduite ce qu'il y a de plus vicieux n'empêche pas que l'on aperçoive ce qu'il aurait pu être, si la fortune l'avait autrement placé.

CHAPITRE III.

Philosophie.

SECTION PREMIERE.

MÉTAPHYSIQUE.

Descartes, Pascal, Fénelon, Malle-branche, Bayle.

LA philosophie eut le même caractere que l'éloquence; elle fut presque toute religieuse, c'est-à-dire toujours appuyée sur ses bases premieres et universelles, la croyance d'un Dieu, et l'immortalité de l'âme immatérielle : idées meres, dont les conséquences pour les esprits justes et les coeurs droits, s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie, et c'est pour cela

que celle du dernier siecle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, d'ailleurs tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de toutes nos connaissances métaphysiques, comme elle est en même-temps le fondement et la sanction de toutes les vérités morales, puisque sans un Dieu, il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomenes physiques, puisque leur premiere cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est, pour ainsi dire, le premier instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendans, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les Anciens, et parmi les Modernes, de Descartes, de Leibnitz, de Locke et de

Fénelon, qui ont fait voir que cette religion primitive que rejettent les athées, conduit à la nôtre que rejettent les incrédules, et c'est ce qui fait que les philosophes du siecle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servis de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine, et c'est parce que celle-ci a des bornes, que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal : elle tient à ce qu'il y a de plus excellent dans la nature. Car s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut, en desirant de tout connaître ; et l'on sait que ce grand et beau desir a été dans les sages de tous les temps le sentiment de leur noblesse et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce desir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci; mais du moins nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connaissances spéculatives ; et les illusions qui ont dû

s'y mêler, sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carriere, hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnaissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie : il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille, qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison : la philosophie et la religion le désavouent également : il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des argumens dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies ; et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le monde, depuis l'arianisme qui ensanglanta les conciles, jus-

qu'au *philosophisme* (1) de ce siecle, qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

A la tête de tous ceux qui, dans le dernier siecle, ont vraiment mérité le nom de philosophes, il faut sans doute placer Descartes. Sa *Dioptrique* et l'application de l'algebre à la géométrie, découverte qui l'a mis au rang des inventeurs en mathématiques, n'appartiennent qu'aux sciences exactes qui sont étrangeres à notre objet. Mais personne n'ignore les obligations que nous lui avons sous des rapports bien plus étendus, puisque par la révolution qu'il opéra dans la philosophie

(1) On est obligé d'adopter ce mot, devenu nécessaire pour prévenir toute méprise, et qui signifie l'amour du sophisme, l'amour du faux, comme *philosophie* veut dire amour de la sagesse, amour du vrai. Dans le génie de la langue grecque, les mots de *sophisme* et de *sophistes* suffisaient pour marquer l'abus; dans la nôtre, ce n'est pas assez, parce que nos *sophistes* ne ressemblent point à ceux de l'antiquité. Ceux-ci n'ont jamais troublé la terre; les autres ont voulu l'asservir, et ont été au moment de ramener le chaos. Il y a donc ici *amour du mal*, et par conséquent beaucoup plus qu'erreur: c'est ce qui doit faire admettre le mot de *philosophisme*.

spéculative, il fut véritablement le réformateur de l'esprit humain. On doit à son heureuse hardiesse d'avoir pu briser enfin le lourd sceptre du pédantisme scholastique, qui avait produit depuis plusieurs siecles un très-mauvais effet, celui de n'éveiller la dispute qu'en assoupissant la raison. L'époque où l'on avait découvert les ouvrages d'Aristote, étant celle de l'ignorance, il avait imprimé tant d'étonnement et de respect, que l'on crut avoir trouvé la science universelle et infaillible; et ce qu'on avait alors d'esprit étant plutôt tourné vers une finesse frivole que vers le jugement solide, la physique générale d'Aristote, toute composée d'hypotheses gratuites, mais substituant aux faits des définitions, des divisions et des subdivisions fort régulieres, et sa métaphysique presque toute formée d'abstractions très-savamment chimériques, furent embrassées avec avidité par des hommes qui avaient assez d'esprit pour argumenter sur des mots, et pas assez pour chercher les choses. Ainsi l'on n'avait pris d'abord que les erreurs d'un grand homme; et ce ne fut que longtemps après que l'on sut profiter de ce

qu'il avait fait de beau et de bon, en régularisant les notions essentielles du raisonnement, de l'éloquence et de la poésie. Asistote avait pris dans toute l'Europe un tel ascendant, qu'il y était presque regardé comme un pere de l'Eglise : sa philosophie était une religion ; ses décisions étaient des oracles, et l'on n'oubliera jamais ce mot qui servait de réponse à tout, ce mot reçu constamment dans les écoles modernes, comme il l'avait été autrefois dans celle de Pythagore, ce mot qui est le sceau de l'esclavage des esprits, *le maître l'a dit.* Descartes ne voulut de maître que l'évidence : il la chercha par son doute méthodique, aussi sensé que le doute des Pyrrhoniens était extravagant. Il apprit aux hommes à n'affirmer sur chaque objet que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi qu'il trouva les meilleures preuves que l'on eût encore données de l'existence d'un premier être, de l'immatérialité des esprits et de l'immortalité de l'âme ; et son excellent livre *de la Méthode* réduisit en démonstration des vérités de sentiment. Il lui fallait pour achever cette révolution ;

non-seulement le courage de l'esprit, mais celui de l'âme : car, quoiqu'il n'ait jamais été persécuté par le gouvernement, comme on l'a prétendu, il le fut par ceux qu'il contredisait, et qui trouverent des protecteurs de leurs theses dans les magistrats qui condamnaient celles de Descartes. Le ministere lui offrit même des places et des pensions; mais il aima mieux philosopher en liberté chez l'étranger. Il eut de bonne heure des disciples et des admirateurs; il fit même des martyrs, puisque ceux qui oserent les premiers enseigner sa philosophie dans les classes, furent destitués de leurs places. Les tribunaux s'armerent en faveur d'Aristote, et prohiberent le cartésianisme, qui ensuite eut à son tour le sort du péripatétisme; car il domina dans les écoles, et y établit tout ensemble la vérité et l'erreur. On crut à la mauvaise physique de Descartes, parce qu'il était bon métaphysicien, comme on avait cru à celle d'Aristote, parce qu'il était bon dialecticien. Descartes, comme tant de grands esprits, n'avait pu se défendre de la tentation de faire un monde, et n'y avait pas mieux réussi. Mais on adopta ses

éblouissantes chimeres, après avoir combattu ses vérités; et quand Newton, sans chercher comment le monde avait été formé, découvrit les lois mathématiques qui le gouvernent, cette nouvelle lumiere fut long-temps repoussée. On ne se rendit qu'avec peine au calcul et à l'expérience qui firent voir enfin que des principes dans lesquels se trouve renfermée la régularité nécessaire du mouvement de tous les corps, étaient incontestablement les meilleurs.

Un génie non moins élevé que Descartes dans la spéculation, et non moins vigoureux que Bossuet dans le style, Pascal employa l'une et l'autre force à combattre l'incrédulité qui était venue à la suite du calvinisme, et quoique cachée et sans crédit, alarmait dès-lors les zélateurs du christianisme. Il attaqua d'abord ces malheureux casuistes, qui paraissent, il est vrai, avoir déraisonné de bonne foi, mais qui n'en avaient pas moins compromis l'honneur de la religion, en la rendant, autant qu'il était en eux, complice de cette ridicule scholastique qui avait rempli leurs livres des plus pernicieuses erreurs.

On peut donc mettre sur le compte de la bonne philosophie ces fameuses Provinciales qui leur porterent un coup mortel. Si ce n'eût été qu'un livre de controverse, il aurait eu le sort de tant d'autres, et aurait passé comme eux. S'il n'avait eu que le mérite d'être écrit avec une pureté unique à cette époque, on ne s'en souviendrait que comme d'un service rendu à notre langue. Mais le talent de la plaisanterie réuni à celui de l'éloquence, et le choix ingénieux d'un cadre dramatique, où il fait jouer à des personnages sérieux un rôle si comique et si plaisant, et naître le rire de la gaîté au milieu des matieres les plus seches et les plus graves, n'ont pas permis que cet excellent écrit polémique passât avec les intérêts particuliers qui lui promettaient d'abord une si grande fortune.

Mais une conception bien plus haute, ce fut celle du grand ouvrage qu'il ne put que méditer, et n'eut pas le temps de composer, et où il se proposait de prouver invinciblement la nécessité et la vérité de la révélation; ce qui ne veut pas dire pour ceux qui connaissent leur langue et

leur religion, qu'il eût jamais pensé à expliquer les mysteres par une théorie purement humaine; ce qui serait détruire la foi pour élever la raison. Pascal n'était pas capable de cette inconséquence antichrétienne; il voulait seulement démontrer les motifs de crédibilité fondés sur la certitude des faits et des conséquences, de maniere à ce que la raison n'ait rien à y opposer, et qu'elle soit forcée d'avouer qu'il suffit de ce que Dieu nous a voulu apprendre, pour croire ce qu'il a voulu nous cacher. Ce plan est très-philosophique, très-exécutable, et personne ne pouvait l'exécuter mieux que Pascal, à en juger seulement par les fragmens qui nous restent, tout informes qu'ils nous sont parvenus. La liaison des idées est nécessairement perdue : c'est une force principale qui manque pour le but de l'ouvrage; mais celle de pensée et d'expression suffirait pour l'immortaliser. *Ex ungue leonem* : on voit l'ongle du lion : c'est ce qu'on peut dire à chaque page de ce singulier recueil, qui ne parut qu'après sa mort sous le titre de *Pensées*. Voltaire en a combattu quelques-unes avec une très-mauvaise logique et

beaucoup de mauvaise foi. Le projet d'attaque n'était pas même convenable en bonne justice. Comment se permet-on d'argumenter contre un homme, qui ne parlant encore qu'à lui-même, n'a souvent jeté sur des papiers détachés que des aperçus incomplets, qu'il ne voulait que retrouver, pour les rattacher à la chaîne de ses raisonnemens? Voltaire est allé se heurter contre des pierres d'attente : combien il eût réussi encore moins contre l'édifice entier!

Mallebranche s'avança sur les traces de Descartes dans les régions de la métaphysique : il y démêla très-bien la cause des illusions que nous font sans cesse nos sens et notre imagination; mais il ne se défia pas assez de la sienne; et quand il voulut savoir ce qu'on ne saura jamais, comment nous pensons; quand il voulut comprendre dans l'homme cette incompréhensible union de la matiere et de la pensée, et comment deux substances d'une nature si opposée peuvent concourir à une même action; alors il fit le roman de l'âme, comme Descartes avait fait celui de l'univers. Il prétendit, comme l'on sait, que l'homme

voyait tout en Dieu, sur quoi l'on fit ce vers fort plaisant :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

C'était au moins un fou qui avait bien de l'esprit. On ne peut pas employer plus d'art à donner de la vraisemblance à un système qui ne peut pas soutenir l'examen. Mallebranche se distingue d'ailleurs par un mérite particulier : son style est le meilleur modele de celui qui convient aux recherches métaphysiques. Il est de la clarté la plus lumineuse, il est facile, agréable, coulant ; il n'est orné que de son élégance, et cette élégance ne va jamais jusqu'à la parure, encore moins jusqu'à la recherche. Aussi le lit-on toujours avec plaisir, parce que s'il se fait illusion à lui-même, il ne veut jamais en faire au lecteur.

Mais il est un mérite plus rare et plus précieux, c'est de joindre naturellement, et par une sorte d'effusion spontanée, le sentiment à la pensée, même en traitant des sujets qui exigent toute la rigueur du raisonnement, et c'est l'attribut distinctif de la philosophie de Fénelon ; c'est ce qui répand une éloquence si affectueuse et si,

persuasive dans son *Traité de l'existence de Dieu.* Il est divisé en deux parties : la première est un magnifique développement de cette grande et première preuve d'un être créateur, tirée de l'ordre et de l'harmonie de l'univers ; preuve d'autant plus admirable, qu'elle est à la portée du commun des hommes qui la conçoit par le plus simple bon sens, en même-temps qu'elle épuise la méditation du philosophe. Cette preuve, saisie en elle-même par le sens intime, étonne et confond dans les détails la plus haute intelligence. Fénelon n'a fait qu'étendre et analyser ces paroles de l'Ecriture si souvent citées : *Cœli enarrant gloriam Dei ; les cieux racontent la gloire de l'Eternel.* Mais c'est en développant cette idée que l'on sent mieux combien elle est juste et féconde. Les plus savans scrutateurs des choses semblent n'avoir travaillé que pour remplir l'étendue de cette idée. C'est ce que faisait un Newton, dont Voltaire a dit qu'*il démontrait Dieu aux sages* ; un Locke, lorsqu'il faisait, pour ainsi dire, l'anatomie de l'entendement humain ; un Winslow, celle du corps de l'homme ; et un Réaumur, celle des insec-

tes. Mais aucun d'eux, ni aucun de ceux qui les ont devancés ou suivis, ni aucun de ceux qui les suivront, ni tous les hommes ensemble, s'ils pouvaient se réunir pour creuser cette idée immense, ne parviendraient à en trouver le terme. Les ouvrages de Dieu ne sont finis que pour lui, et seront toujours infinis pour nous, non pas seulement dans le vaste édifice des cieux, qui semble offrir à notre vue bornée une image de la toute-puissance, mais dans l'imperceptible structure de l'insecte qui touche au néant. Par-tout on rencontre également la main de l'Auteur de la nature qui repousse notre faiblesse, par-tout il nous dit : je t'ai permis de concevoir que je suis, et que j'ai tout fait; je t'ai permis d'étudier et d'apercevoir quelques parties de mon ouvrage; mais, quoique ce grand tout ne soit rien devant moi, tu n'es pas plus capable de le connaître que de me connaître moi-même.

A mesure que les sciences physiques ont fait plus de progrès, les merveilles sont devenues plus sensibles; mais les sages de tous les temps ont employé cet invincible argument des causes finales qui

sera

sera toujours le désespoir des athées. Dans l'impuissance d'y répondre, ils ont essayé de le tourner en ridicule, sous prétexte qu'il était aussi vieux que le monde: sans doute; et il est vrai, depuis que le monde existe. D'ailleurs, est-ce que toutes les vérités métaphysiques, qui ne sont que les rapports intellectuels des choses, ne sont pas nécessairement aussi anciennes que les choses mêmes? Si l'esprit de l'homme, qui ne fait rien que graduellement, ne peut les apercevoir qu'à différens intervalles, n'existent-elles pas avant d'être découvertes? n'est-il pas vrai que tout effet supposait une cause, avant que Cicéron dans ses livres de philosophie eût fait valoir cet argument avec cette éloquence que Fénelon a imitée dans les siens?

Il ne fait guere que le suivre dans la brillante esquisse où il a tracé l'économie du monde; mais il l'emporte sur lui dans la décomposition anatomique des différentes parties du corps humain, beaucoup mieux connues des Modernes que des Anciens. Fénelon sait revêtir de couleurs brillantes tous ces détails scientifiques par eux-mêmes, mais dont le résultat offre le

plus merveilleux spectacle, et faisait dire, avec raison à une anatomiste (1) qui venait de détailler aux yeux d'un des plus célebres athées de nos jours, cette continuelle correspondance de causes et d'effets qui compose et soutient notre organisation: *eh bien, marchand de hasard, avez-vous assez d'esprit pour nous faire concevoir que le hasard en ait tant?* Je ne puis m'empêcher à ce sujet de citer aussi Montesquieu, qui n'était pas, ce me semble, *un petit esprit.* Voici ses paroles: » Ceux qui ont dit qu'une fatalité » aveugle a produit tous les effets que » nous voyons dans le monde, ont dit » *une grande absurdité;* car quelle *plus* » *grande absurdité* qu'une fatalité aveugle » qui aurait produit des êtres intelli» gens ?'»

Cette ridicule hypothese, inventée par Epicure, et chantée par Lucréce, a pourtant, de nos jours encore, été la ressource de la plupart des athées dogmatiques; et, pour le dire en passant, quand on renouvelle de si vieilles rêveries, on n'a pas trop bonne grace à se moquer des

(1) Mlle. Byron.

vieilles vérités. Fénelon anéantit aisément ce système qu'il examine dans tous ses points, et même un peu trop longuement; car sa métaphysique est aussi fertile que sa diction est abondante, et un peu de rédondance est le défaut de toutes deux. Mais quelle sagacité dans l'une, et quelle richesse dans l'autre! que d'élévation dans ce morceau sur l'union de l'âme et du corps! » Comme l'Ecriture » nous représente Dieu qui dit, *que la* » *lumiere soit, et elle fut*, de même la » seule parole intérieure de mon âme, » sans effort et sans préparation, fait ce » qu'elle dit. Je dis en moi-même par » cette parole si intérieure, si simple et » si momentanée: que mon corps se meuve, » et il se meut. A cette simple et intime » volonté, toutes les parties de mon corps » travaillent; déjà tous les nerfs sont tendus, tous les ressorts se hâtent de concourir ensemble, et toute la machine » obéit, comme si chacun de ses organes » les plus secrets entendait une voix souveraine et toute puissante. Voilà sans » doute la puissance la plus simple et la » plus efficace que l'on puisse concevoir.

» Il n'y en a aucun exemple dans tous les
» êtres que nous connaissons; c'est pré-
» cisément celle que tous les hommes,
» persuadés de la divinité, lui attribuent
» dans tout l'univers. L'attribuerai-je à
» mon faible esprit ou à la puissance
» qu'il a sur mon corps qui est si dif-
» férent de lui? croirai-je que ma vo-
» lonté a cet empire suprême par son
» propre fonds, elle qui est si faible et
» si imparfaite? Mais d'où vient que
» parmi tant de corps, elle n'a ce pou-
» voir que sur un seul? Nul autre corps
» ne se remue selon les desirs de ma
» volonté. Qui lui a donné sur un seul
» corps ce qu'elle n'a sur aucun autre? »

Cette question porte sur un fait de tous les momens, et la solution en est impossible; c'est un des mysteres de la nature, incompréhensibles pour l'homme. Quelqu'un disait à ce grand Newton qui avait calculé le mouvement de tous les corps: pourquoi mon bras se meut-il quand je le veux, et quel rapport y a-t-il entre mon bras et ma pensée? Le philosophe regarda le ciel, et répondit: *il n'y a que Dieu qui puisse le savoir.*

Si Fénelon a suivi Cicéron dans la premiere partie de son traité, dans la seconde il suit Descartes. Il se sert du moyen de son doute méthodique pour parvenir à la connaissance d'une premiere vérité, et bientôt il arrive comme lui à cette proposition fondamentale, base de toute certitude: *je pense, donc je suis.* Il s'éleve ensuite comme lui de conséquence en conséquence jusqu'à l'idée de l'Etre nécessaire et nécessairement infini, que nous appelons Dieu. Cette idée exalte son imagination sensible, naturellement portée à se répandre en spiritualité, et il commente éloquemment, quoiqu'avec un peu de diffusion, ces paroles de Moïse: *celui qui est m'a envoyé vers vous.* Il prouve très-bien que rien ne caractérise mieux la divinité que ce mot vraiment sublime, *celui qui est.* Il ne veut pas qu'on y ajoute rien, pas même le mot d'infini. » Quand je dis » de Dieu qu'il est l'Etre par excellence, » sans rien ajouter, j'ai tout dit..... C'est, » pour ainsi dire, dégrader l'Etre par ex» cellence, que de croire avoir besoin » d'ajouter quelque chose, quand on a dit » qu'il est. Dieu est donc l'Etre: l'Etre

» est son nom essentiel, glorieux, incom-
» municable. »

Fénelon réfute en passant ce qu'on nomme le Spinosisme, mais en peu de mots: on voit qu'il dédaigne de s'occuper long-temps d'un système en général si obscur, et monstrueux dans ce qu'on en peut comprendre. C'est une peine bien perdue que de chercher à entendre un homme qui peut-être ne s'est pas entendu lui même. Fénelon fait ce qu'il peut pour l'interpréter, et résume son inintelligible livre, en quatre pages qui contiennent en effet tout ce qu'il est possible d'y apercevoir. Il en fait toucher au doigt toute l'extravagance, et ressemble à Hercule combattant Cacus dans les ténebres; mais ce combat était assez inutile. Il est vrai que l'obscurité même de Spinosa est ce qui a le plus contribué à sa réputation: on l'a cru profond, parce qu'il fallait le deviner, et quelques gens se sont piqués d'en venir à bout. Mais si l'écrivain qu'il faut deviner, exerce quelques curieux, il rebute la plupart des lecteurs; et si la philosophie, comme on n'en peut douter, a l'évidence pour but, quoi de moins philo-

sophique que l'obscurité? Comment peut-on établir un système quelconque, en ne définissant rien qu'en termes équivoques? Locke, Clarke, Condillac, sont assurément des métaphysiciens profonds; sont-ils jamais obscurs? Et quand on s'est accoutumé à marcher à leur lumiere, a-t-on le courage de s'enfoncer dans la nuit de Spinosa? Au reste, si l'on pouvait soupçonner quelque prévention dans ce jugement, ou le croire uniquement dirigé sur celui des philosophes théistes ou chrétiens, qui n'ont vu dans Spinosa que l'ennemi de tout système religieux, je citerai ce qu'en a dit un homme connu par son indifférence sur cet article, Bayle, qui certainement ne voyait dans Spinosa que l'ennemi du bon sens: » Tout homme qui cherchera sincé-» rement les vérités philosophiques, et qui » verra qu'on ne saurait faire un pas dans » l'école de Spinosa, sans rejeter comme » fausses les regles les plus certaines que » la logique et la métaphysique nous puis-» sent donner, pour nous conduire en fait » de raisonnement, rejettera un pareil sys-» tême avec le dernier mépris. »

Il n'était pas possible, dans un livre où

l'on traite de Dieu, de ne pas traiter de l'infini, puisque l'idée de l'infini est contenue dans celle de l'Etre nécessaire. On peut penser avec quelle vivacité l'imagination de Fénelon s'élance dans cette haute sphere de pensées contemplatives, qui paraît être son élément, et combien il aime à s'y perdre. On est étonné de la fécondité de sentimens et d'expressions qu'il montre dans ces matieres purement intellectuelles; mais ce qui peut étonner aussi d'un philosophe tel que lui, c'est qu'il lui arrive quelquefois d'aller jusqu'à la subtilité. J'ai cru en voir deux exemples dans ce traité, et c'est beaucoup pour Fénelon. Je n'en citerai qu'un, qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne connaissent en lui que l'auteur du Télémaque: » L'idée que » j'ai de l'infini n'est ni confuse, ni né- » gative; car ce n'est point en excluant » indéfiniment toutes bornes que je me » représente l'infini. Qui dit borne, dit » une négation toute simple; au contraire, » qui nie cette négation, affirme quelque » chose de très-positif: donc le terme » d'infini, quoiqu'il paraisse dans ma » langue un terme négatif, et qu'il veuille

» dire non fini, est néanmoins très-po-
» sitif. C'est le mot de fini dont le vrai
» sens est très-négatif: rien n'est si né-
» gatif qu'une borne; car qui dit borne,
» dit négation de toute étendue ultérieure.
» Il faut donc que je m'accoutume à re-
» garder toujours le terme de *fini* comme
» étant négatif: par conséquent celui
» d'*infini* est très-positif. La négation
» redoublée vaut une affirmation; d'où
» il s'ensuit que la négation absolue de
» toute négation est l'expression la plus
» positive qu'on puisse recevoir, et la
» suprême affirmation. Donc le terme
» d'infini est infiniment affirmatif par sa
» signification, quoiqu'il paraisse négatif
» dans le tour grammatical. »

Au fond, la question me paraît assez inutile; car il importe fort peu que l'infini soit pour nous une idée négative ou positive: il n'en peut rien résulter. Dans tous les cas, nous ne pourrons jamais rien concevoir de l'infini, si ce n'est qu'il ne peut appartenir qu'au seul être qui, existant par soi et nécessairement, ne peut ni avoir commencé ni finir. De plus, le raisonnement de Fénelon ne me paraît

pas concluant, au moins pour l'idée de l'infini considéré en lui-même. Que l'on s'occupe un moment de l'infini en espace et en durée, on sentira que notre entendement ne peut faire autre chose que d'écarter toujours l'idée d'un terme quelconque, et de la reculer aussi longtemps que nous pourrons y penser: voilà ce qu'on éprouve par le sens intime. D'où il suit que l'infini n'est pour nous que la négation de toute limite. On peut même le prouver encore par une raison très-sensible. Il est reconnu que nous ne pouvons rien embrasser par notre conception, qui ne soit fini; et c'est pour cela que nous ne pouvons embrasser l'essence de Dieu qui est infini, quoique nous concevions très-bien la nécessité de son existence. Donc l'idée de l'infini étant seule hors de l'ordre de toutes nos autres idées, nous ne pouvons la concevoir autrement que comme une négation du *fini*, de ce *fini* qui est tout ce que nous connaissons. J'en conclurais que l'infini est une idée positive pour Dieu qui embrasse tout, et négative pour nous qui trouvons des bornes par-tout.

On ne trouve aucune trace de ces recherches un peu trop raffinées, dans ses admirables *Lettres sur la religion*, faites pour plaire même à ceux qui ne l'aiment pas. Ce qui pourra surprendre ceux qui n'ont lu de Bossuet que ses Oraisons funebres et ses Discours sur l'histoire, c'est que ses *Méditations sur l'Évangile* n'ont pas moins d'onction, d'enthousiasme et d'effusion de coeur que ces *Lettres* du tendre Fénelon: seulement Bossuet conserve toujours cette tendance au sublime qui lui est naturelle. Mais j'ose dire que ceux qui n'ont pas lu ces *Méditations*, ne connaissent pas tout Bossuet (1).

(1) J'espere que l'on me pardonnera d'égayer un peu le sérieux de cet article par une singularité du moment qui parut fort plaisante. Parmi les annonces de ces innombrables almanachs qui naissent et meurent au commencement de chaque année, on en trouvait une conçue en ces termes: *la Matinée de Paphos* ou *le Passe-Temps des dames, par Voltaire, Rousseau, Fénelon, etc.* On imagine bien que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Fénelon, ni ceux que l'on cite après eux, n'ont fait *la Matinée de Paphos* ni le *Passe-temps des dames*. Cela veut dire seulement que l'almanach qui porte

Pendant que les philosophes dont je viens de parler établissaient les fondemens de la morale et de la religion sur la certitude d'un petit nombre de principes démontrés, un homme d'un génie tout différent travaillait de toute sa force à établir un scepticisme presque général, qui fut la premiere atteinte portée à l'une et à l'autre. A ce trait caractéristique, on

ce titre est composé de pieces de ces illustres écrivains, qui ont pu s'amuser, comme d'autres, à faire quelques chansons. Mais on demandera peut-être à quel titre Fénelon obtient les honneurs de l'almanach ? c'est qu'il a plu à Voltaire de lui attribuer, de sa seule autorité, le couplet suivant, qu'il avait vu, dit-il, imprimé, dans un exemplaire du Télémaque,

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais trop savoir.
Je ne veux en partage
Que badinage
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.

Il est un peu étrange de supposer que Fénelon, *touchant au dernier âge*, se soit permis une semblable légéreté. On a dit avec beaucoup plus de vraisemblance que ce couplet était de Mde. Guyon. Mais, Fénelon l'eût-il fait, je crois qu'il ne se serait jamais attendu à se voir annoncé dans le *Passe-temps des dames*.

reconnaît le fameux Bayle, qui dans ses nombreux écrits porta sur tous les objets la liberté de penser beaucoup plus loin qu'aucun écrivain n'avait encore osé le faire avant lui, mais pourtant avec un art et des précautions qui laissent encore douter si c'était en lui un fonds d'incrédulité raisonnée, ou le jeu d'un esprit porté à la dispute et à la controverse. Ce qui est certain, c'est que, hors de ses excursions métaphysiques, où il se plaît à soutenir tour-à-tour tous les systêmes; il ne parle jamais des objets de la révélation qu'avec un respect qui paraît sincere, et même un ton d'affirmation qui, s'il était faux, supposerait une hypocrisie dont il paraît bien éloigné.

Peu de savans ont été aussi laborieux, peu ont été doués au même degré de cette étendue de mémoire qui est un si grand secours pour l'érudition, et qui en conserve les richesses comme dans un dépôt où l'on peut toujours puiser. Nul n'a eu une pénétration aussi prompte et aussi vive, pour envisager sous toutes les faces les matieres philosophiques, et une dialectique plus adroite et plus versatile, pour se char-

ger successivement de l'attaque et de la défense. Il avait acquis assez de réputation, pour que les incrédules qui sont venus après lui, se soient empressés de se l'associer. Mais je présumerais volontiers qu'entouré d'écrivains dogmatiques qui tranchaient sur toutes les questions, et de théologiens de toutes les sectes qui s'anathématisaient réciproquement, il s'amusait à leur faire voir combien la plupart des sujets de leurs querelles offraient de difficultés qu'ils n'avaient pas soupçonnées; et se faisant sans peine l'avocat de chaque cause, il évitait de se faire juge, de peur de se compromettre.

On lui doit d'ailleurs cette justice que le modique profit qu'il retirait du prodigieux débit de ses ouvrages, suffit jusqu'à la fin de sa vie à la modération de ses desirs et à la frugale simplicité de ses mœurs; et qu'il n'eut d'autre passion que l'étude, et d'autre ambition que celle de vivre et d'écrire en homme libre. Mais il avoue lui-même son goût pour un certain pyrrhonisme, dans une de ses lettres. « C'est la » chose du monde la plus commode. Vous » pouvez impunément argumenter contre

» tout venant, et sans craindre ces ar-
» gumens *ad hominem* qui font quelque-
» fois tant de peine. Vous ne craignez
» point la rétorsion, puisque ne soutenant
» rien, vous abandonnez de bon coeur à
» tous les sophismes et à tous les raison-
» nemens de la terre, quelque opinion que
» ce soit. Vous n'êtes jamais obligé d'en
» venir à la défensive; en un mot vous con-
» testez, et vous *daubez* sur toute chose,
» *tout votre saoul*, etc. »

Le style de Bayle est naturel, facile et agréable, mais souvent diffus, négligé, et familier jusqu'à cette trivialité d'expressions qu'on a pu remarquer dans le passage ci-dessus, où cependant elle est moins répréhensible que dans des livres sérieux qui n'admettent point la liberté épistolaire. On lui reproche avec raison un autre défaut, des termes grossiers et obscenes : ce n'était pas que ses mœurs ne fussent pures; mais accoutumé à vivre dans la retraite et avec ses livres, il oubliait ou ignorait les bienséances de la société. L'extrême vivacité de son esprit s'accoutumait peu; et il en convient, de la méthode et de l'ordre. Il aimait à promener son imagination

sur tous les objets, sans trop se soucier de leur liaison : un titre quelconque lui suffisait pour le conduire à parler de tout. C'est ainsi que dans son premier ouvrage, à propos de la comete qui parut en 1680, il traite, en quatre volumes, de toutes les questions métaphysiques, morales, théologiques, historiques et politiques qu'il est possible d'imaginer; mais on le suit avec quelque plaisir dans ses digressions, parce qu'il pense toujours et fait penser. Cette marche ou plutôt ce défaut de marche se remarque aussi dans son *commentaire* sur ces mots de l'Evangile, *compelle intrare*, *contrains-les d'entrer* : c'est là sur-tout qu'il établit le plus formellement celui de tous les principes qui lui était le plus cher, la tolérance civile, et dont alors on avait le plus de besoin, à commencer par ceux-mêmes en faveur de qui Bayle la réclamait, et qui n'en eurent pas pour lui. On sait que c'est chez les protestans de Hollande qu'il trouva des persécuteurs acharnés : aussi a-t-il bien su leur dire qu'ils ne prêchaient la tolérance que là où ils n'étaient pas les plus forts.

Il fut plus à son aise que jamais dans

son *Dictionnaire*, rien n'étant plus commode pour se passer de plan et de suite, qu'une nomenclature alphabétique. Il est reconnu depuis long-temps et par l'aveu de l'auteur lui-même, que ce dictionnaire, qui contient, ainsi que *les Réponses à un provincial*, beaucoup d'érudition frivole et de controverse superflue, pouvait être réduit à un seul volume. Il dit dans une de ses lettres, qu'il est obligé de fournir au jour marqué *de la copie* à ses libraires, en même-temps qu'il reçoit les épreuves. Ce n'est pas le moyen d'abréger, de corriger et de choisir; mais la quantité d'articles curieux qui sont dans ce recueil, lui donnera toujours une place dans la bibliotheque de tous ceux qui ont des livres pour s'instruire.

Quelque inclination qu'il eût pour le scepticisme, on voit cependant par ses écrits qu'il n'était pas capable de tomber dans le doute absolu de Pyrrhon, qui n'était qu'une folie complette. Il est vrai que dans une de ses lettres, il nous dit que les pyrrhoniens *se tiraient admirablement de la chicane de leurs adversaires, qui voulaient conclure de cette proposition*, on peut dou-

ter de tout, *qu'ils posaient donc affirmativement quelque chose : ils s'en tiraient* (dit-il) *en soutenant que leur proposition était aussi sujette à la loi générale du doute, que les autres propositions.* J'en demande pardon à Bayle, mais probablement il n'eût pas soutenu dans une discussion réfléchie ce qu'il hasarde dans une lettre fort légérement, et peut-être pour s'amuser. Quand on a fait l'honneur aux pyrrhoniens de leur répondre, on leur a opposé un raisonnement qui est sans réplique : c'est qu'en disant, *je doute*, on énonce une action de la faculté pensante qui suppose nécessairement l'existence de cette faculté, quelque nature qu'on lui attribue, puisque l'action suppose de toute nécessité un être agissant. Donc, en énonçant le doute, quel qu'il soit, on affirme l'existence de l'être qui doute. Si quelqu'un essayait sérieusement de réfuter cette preuve, il ne faudrait pas plus l'écouter que s'il niait que deux et deux font quatre; ce qui nous rappelle encore en passant que les vérités mathématiques suffiraient seules pour démontrer l'extravagance du pyrrhonisme.

Sur l'existence de Dieu et sur l'immatérialité du principe pensant, Bayle est si loin du scepticisme, qu'il énonce une opinion affirmative : *je ne crois pas qu'il soit possible qu'aucun corps, aucun assemblage de divers corps, aucun atome, soit susceptible de la pensée.* Il parle contre l'athéisme dans les termes les plus forts : « Si l'on regarde les athées dans le jugement qu'ils forment de la divinité dont » ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les » lois du bon sens, et qui se fait une » maniere de raisonner fausse et déréglée, » plus qu'on ne saurait le dire..... Si l'on » regarde les athées dans la disposition » de leur coeur, on trouve que n'étant » retenus ni par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animés par l'espérance » d'aucune bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte » leurs passions. » Un prédicateur chrétien parlerait-il autrement? Il faut que les athées de nos jours, qui se plaignent si haut du mépris que leur marquent les auteurs vi-

vans, n'ayent jamais lu les morts; où s'ils les ont lus, de quel nom appeler des hommes qui nous disent formellement qu'*il n'y a de philosophes que les athées*; ensorte que depuis Socrate jusqu'à Bayle, et depuis Bayle jusqu'à Montesquieu, il faut rayer du nombre des philosophes tous les grands esprits qui n'ont parlé de l'athéisme qu'avec autant d'horreur que de dédain?

A l'égard des *Pensées sur la comete*, la plupart des vérités qu'elles contiennent sont devenues si communes, qu'aujourd'hui, soit qu'on les soutînt, soit qu'on les combattît, on ne se ferait guere étouter. Il épuise sa logique à prouver que les cometes ne peuvent avoir aucune influence, ni morale ni physique, sur notre globe. Il ne peut y avoir ici de difficulté que sur le physique : à l'égard du moral, la chose est hors de doute; et pourtant l'on croyait alors très-communément que cette espece de phénomene présageait des événemens sinistres, des révolutions dans les empires, des guerres, des désastres publics, la mort de quelque grand personnage; et de nos jours encore un grand seigneur qui apparemment savait gré à sa destinée

d'avoir quelque rapport avec les cometes, disait à un particulier qui riait de ces terreurs puériles : *vous en parlez bien à votre aise, vous autres que cela ne regarde jamais.* Et remarquez que cet homme qui croyait aux cometes et à cent autres superstitions aussi plates, ne croyait pas à l'Evangile ; et ce contraste est ce qu'il y a au monde de plus commun.

SECTION II.

Morale.

Fénelon, Nicole, Duguet, Larochefoucauld, Labruyere, Saint-Evremond.

En passant de la métaphysique à la morale, nous retrouvons d'abord ce même Fénelon qui orna cette morale des graces de son imagination, comme il avait animé la métaphysique de la douce chaleur du sentiment. Les leçons qu'il donnait à son royal disciple sont celles que suivront tous les rois qui voudront être bons et aimés, et il les fondit toutes dans un ouvrage d'une espece unique, et qui jusqu'ici est

demeuré le seul de sa classe, le *Télémaque*. Il y a long-temps que tout est dit sur ce livre, et je ne répéterai point ce que j'ai écrit, lorsque j'eus le bonheur de rendre à la mémoire de Fénelon un hommage solennel. J'oserai seulement remarquer que les critiques qu'on a faites de ce chef-d'oeuvre sont pour la plupart outrées et injustes. Voltaire a dit :

> J'admire votre style flatteur,
> Et votre prose, encor qu'*un peu traînante*.

Il me semble que cette prose ne l'est point, qu'elle est en général ce qu'elle doit être. Ce n'est pas la précision qui doit caractériser un ouvrage tel que le *Télémaque*, qui sans être un véritable poëme, puisqu'il n'est pas écrit en vers, se rapproche pourtant des principaux caractères de l'épopée par l'étendue, par les fictions, par le coloris poétique. Ce qui doit y dominer, c'est une abondance facile et pourtant sage, un style nombreux et liant plutôt que serré ou coupé, et c'est celui du Télémaque. Il est vrai que dans la police de Salente, établie par Idomenée, l'auteur descend à des détails qui paraissent

trop petits, parce qu'ils sont de nature à ne pouvoir être relevés que par l'élégance des vers et la grace de la mesure, comme nous en voyons de fréquens exemples chez les Anciens, et chez les Modernes qui ont su les imiter. C'est un des avantages propres à la poésie, de pouvoir ennoblir certains objets que la meilleure prose ne peut faire valoir. Il s'ensuit que ces détails, qui d'ailleurs occupent peu de place, sont un défaut particulier dans l'ouvrage de Fénelon, et nullement un vice général de style. Il me paraît même qu'il a su, dans son Télémaque, se garantir de la diffusion qu'on peut lui reprocher ailleurs : c'est là qu'heureux émulateur des Anciens dont il était si rempli, il s'est rapproché en même-temps de la richesse d'Homere et de la sagesse de Virgile.

D'autres critiques auraient voulu qu'il eût plus de profondeur dans ses idées morales et politiques : ils ne se sont pas souvenus que l'auteur du *Télémaque* ne devait pas écrire comme celui de *l'Esprit des lois*. Je ne veux pas dire qu'il l'eût fait, s'il l'eût voulu : je dis que quand même il l'aurait pu, il ne l'aurait pas fait

et n'aurait pas dû le faire. Chaque genre doit avoir un caractere de style analogue à son objet. Ce qui n'est que solide et fort dans un livre sur les lois, paraîtrait sec dans un ouvrage mêlé de morale et d'imagination. L'un doit donner à la raison toute sa force : il ne veut qu'instruire et faire penser : l'autre doit songer surtout à donner de l'agrément et du charme à ses instructions : il veut plaire afin de persuader. Des principes de droit public, de politique et de législation, doivent avoir de la profondeur dans un traité didactique ; mais ces premiers principes de justice et de bienveillance universelle, qui sont la base de tout bon gouvernement, très-heureusement pour nous, ne demandent point de profondeur de pensée. La conscience les reconnaît, le sentiment les saisit, et ils n'ont de profond que leur racine, que la nature a mise dans tous les coeurs. Le devoir et le dessein de Fénélon étaient de les inspirer à un jeune prince né pour régner, et dans ce genre d'instruction, celui qui réussit le mieux, est sans contredit celui qui la fait aimer. Quand tous les lecteurs ne rendraient pas ce témoignage

moignage à Fénelon, c'en serait un qui seul tiendrait lieu de tous les autres, que le succès rare et presque unique de ses préceptes et de ses leçons. Pour apprécier le maître, il suffit de voir ce qu'il fit de son élève, d'où il le ramena et jusqu'où il le conduisit. Il suffit de savoir (et de fideles traditions nous l'apprennent) ce qu'était devenu le duc de Bourgogne, quel regne il promettait à la France, et quels regrets le suivirent, lorsque tant d'espérances s'en allerent avec lui dans le même tombeau.

Ecartons toujours cette espece de critique, qui demande à un écrivain le mérite qu'il n'a pas dû avoir. Je ne chercherai pas plus dans *Télémaque* la force et la profondeur de Montesquieu, que dans l'*Esprit des lois* les graces et la douceur de Fénelon. Rendons hommage à la nature qui en sait plus que tous les critiques, et qui, déterminant toujours les hommes qu'elle a doués, vers le genre de travail où elle les appelle, leur donne les qualités propres à y réussir.

Voltaire rapporte qu'après la mort du duc de Bourgogne, Louis XIV qui n'aimait

pas l'auteur de *Télémaque*, brûla tous les manuscrits du précepteur, que l'éleve avait conservés. Il cite au même endroit une lettre de Ramsay, ami de Fénelon, où il est dit que si l'archevêque de Cambrai *eût vécu en Angleterre, il aurait donné l'essor à ses principes que personne n'a connus.* Les manuscrits brûlés sont une perte sans doute : quoiqu'ils ne consistassent probablement que dans une correspondance suivie de l'instituteur et du prince, il serait curieux et intéressant de voir ce qu'écrivait Fénelon au duc de Bourgogne qui le consultait sur tout; mais d'ailleurs je ne sais trop ce que peut entendre Ramsay par ces *principes que personne n'a connus.* Je crois qu'ils le sont suffisamment par les *Dialogues des morts*, et encore plus par le livre intitulé *Direction pour la conscience d'un roi.* Peut-être ni l'un ni l'autre n'était imprimé, quand Ramsay écrivit sa lettre : le dernier n'a paru que de nos jours ; long-temps après la mort de l'auteur. Quoi qu'il en soit, toute sa morale sur la maniere de gouverner est très-clairement développée dans ses deux ouvrages. Elle est d'abord, par rapport aux

républiques, comme résumée toute entière dans ce peu de mots qu'il met dans la bouche de Socrate: » Il faut qu'un peuple » ait des lois écrites, toujours constantes » et consacrées par toute la nation; » qu'elles soient au-dessus de tout; que » ceux qui gouvernent n'ayent d'autorité » que par elles; qu'ils puissent tout pour » le bien, suivant les lois, qu'ils ne » puissent rien contre ces lois, pour autoriser le mal. » Quand Fénelon aurait écrit en Angleterre, eût-il pu dire mieux? eût-il pu dire davantage? Quant aux monarchies pures, qui sans avoir positivement un premier code politique *écrit*, un *contrat social* formel, ont toutes cependant une constitution dans des lois traditionnelles et des coutumes fondamentales, Fénelon a tracé les devoirs de leurs souverains dans *la Direction pour la conscience d'un roi.*

» L'amour du peuple, le bien public, » l'intérêt général de la société est donc » la loi immuable et universelle des sou» verains. Cette loi est antérieure à tout » contrat: elle est fondée sur la nature » même; elle est la source et la regle

» sûre de toutes les autres lois. Celui
» qui gouverne doit être le premier et
» le plus obéissant à cette loi primitive;
» il peut tout sur les peuples; mais cette
» loi doit pouvoir tout sur lui; le pere
» commun de la grande famille ne lui a
» confié ses enfans que pour les rendre
» heureux. Il veut qu'un seul homme
» serve par sa sagesse à la félicité de
» tant d'hommes, et non que tant d'hom-
» mes servent par leur misere à flatter
» l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour
» lui-même que Dieu l'a fait roi: il ne
» l'est que pour être l'homme des peu-
» ples... Le despotisme tyrannique des
» souverains est un attentat sur les droits
» de la fraternité humaine; c'est renver-
» ser la grande et sage loi de la na-
» ture, loi dont ils ne doivent être que
» les conservateurs... Le pouvoir sans
» bornes est une frénésie qui ruine leur
» propre autorité.... On peut en con-
» servant la subordination des rangs,
» concilier la liberté du peuple avec
» l'obéissance due aux souverains, et ren-
» dre les hommes tout ensemble bons
» citoyens et fideles sujets, soumis sans

être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines. »

Fénelon ne se borne pas à ces vues générales: sa *direction* est un examen sommaire de tous les devoirs du prince, et par conséquent de tous les droits des sujets. Rien n'y est oublié; et dans ce moment où un monarque patriote veut entendre la nation, parce qu'il veut et peut seul la *régénérer* (1), vous reconnaîtriez dans ce livre de Fénelon les voeux qui se manifestent de tout côté. Je ne m'arrêterai que sur deux articles principaux, l'emploi des revenus publics et le degré de confiance qu'il faut accorder aux ministres. » Le bien des peu-» ples ne doit être employé qu'à la vraie » utilité des peuples mêmes. Vous avez » votre domaine qu'il faut retirer et li-» quider: il est destiné à la subsistance » de votre maison. Vous devez modé-» rer cette dépense, sur-tout quand vos » revenus de domaine sont engagés et » que les peuples sont épuisés. Les sub-

(1) On voit que ceci a été écrit en 1788.

» ventions des peuples doivent être em-
» ployées pour les vraies charges de
» l'Etat. Vous devez vous étudier à re-
» trancher dans les temps de pauvreté
» publique toutes les charges qui ne
» sont pas d'une nécessité absolue. Avez-
» vous consulté les personnes les plus
» habiles et les mieux intentionnées qui
» peuvent vous instruire de l'état des
» provinces, de la culture des terres, de
» la fertilité des années dernieres, de l'état
» du commerce, pour savoir ce que l'Etat
» peut payer sans souffrir? Avez-vous
» réglé là-dessus les impôts de chaque
» année? Vous savez qu'autrefois le roi
» ne prenait jamais rien sur les peuples
» par sa seule autorité: c'était *le parle-*
» *ment*, c'est-à-dire l'assemblée de la
» nation qui lui accordait les fonds néces-
» saires pour les besoins extraordinaires
» de l'Etat: hors de ce cas, il vivait de
» son domaine. Qu'est-ce qui a changé
» cet ordre, sinon l'autorité absolue que
» les rois ont prise? De nos jours on
» voyait encore les parlemens, qui sont
» des compagnies infiniment inférieures
» aux anciens *parlemens* ou Etats de la

» nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. » Du moins devez-vous n'en faire aucun » sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui » ayent un véritable zele pour le bien » public. N'avez-vous point mis sur les » peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe » de votre table, de vos équipages et de » vos meubles, l'embellissement de vos » jardins et de vos maisons, les graces excessives prodiguées à vos favoris? »

La publication de ce livre n'aurait sûrement pas été permise sous le regne de Louis XIV: c'eût été une censure trop directe et trop terrible de ces travaux de Maintenon et de Versailles, aussi meurtriers que dispendieux, qui dévoraient à-la-fois, (selon le rapport des historiens) et la substance des peuples qui les payaient et la vie des soldats qu'on y employait. Il fut publié pour la premiere fois en 1748, dans le temps des prospérités de Louis XV, et il a été réimprimé en 1774 au commencement du regne actuel, et suivant les termes des

éditeurs, *du consentement exprès du roi.*

L'autre morceau a pour but de faire voir combien il est dangereux pour un monarque de s'en rapporter uniquement à ceux qui sont en possession de sa confiance. » Il n'est point permis de n'écouter » et de ne croire qu'un certain nombre de » gens: ils sont certainement hommes, et » quand même ils seraient incorruptibles, » du moins ils ne sont pas infaillibles. » Quelque confiance que vous ayez en » leurs lumieres et en leurs vertus, vous » êtes obligé d'examiner s'ils ne sont » point trompés par d'autres et s'ils ne » s'entêtent point. Toutes les fois que » vous vous livrez à un certain nombre » de personnes qui sont liées ensemble » par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentimens, vous vous exposez volontairement à être trompé, et à faire » des injustices. »

Je regarde comme un devoir de citer encore (quoiqu'on l'ait cité par-tout) ce qui regarde la liberté de conscience. » Sur » toute chose, ne forcez jamais vos sujets à changer de religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le re-

» tranchement impénétrable de la liberté
» du coeur. La force ne peut jamais
» persuader les hommes; elle ne fait que
» des hypocrites. Quand les rois se mêlent
» de religion, au lieu de la protéger, ils la
» mettent en servitude. Accordez à tous
» la tolérance civile, non en approuvant
» tout comme indifférent, mais en souf-
» frant avec patience tout ce que Dieu
» souffre, et en tâchant de ramener les
» hommes par une douce persuasion. »

Ces choses-là ne peuvent trop se répéter: elles ont bien une autre force dans un écrivain tel que Fénelon, que dans ceux qui n'ont été que philosophes. Ce n'est pas que la vérité soit en elle-même susceptible de plus ou de moins; mais une vérité de cette nature a plus d'autorité auprès de ceux qui l'entendent, quand elle sort de la bouche d'un prélat de l'Eglise romaine. Il n'est que trop commun, quand on ne peut combattre les choses, de se rejeter sur la personne. Que Bayle fasse un livre exprès pour prouver que la tolérance civile est de droit naturel, bien des gens diront: c'est un philosophe, et croiront avoir répondu. Mais qui osera

dire à Fénelon, vous n'êtes pas un bon chrétien? Ce n'est pas la moindre partie de sa gloire d'avoir été l'apôtre de la tolérance sous un règne de persécution; et si nous avons été affligés de voir un Bossuet préconiser celle de Louis XIV, nous en aimerons davantage Fénelon qui a osé la condamner.

Les *Dialogues*, qu'il n'eût pas fallu intituler *Dialogues des morts*, puisqu'il y en a beaucoup dont les interlocuteurs sont censés vivans, ne roulent pas en général sur un fonds d'idées aussi grave ni aussi sévere; ils sont proportionnés à l'âge du prince pour lequel ils étaient faits. La plupart ont pour résultat un point de morale qui doit servir de leçon; mais quelquefois l'auteur, tout occupé de son dessein, sacrifie un peu la dignité du personnage pour établir le précepte; et quelques grands hommes de l'antiquité sont obligés de descendre pour instruire le petit-fils de Louis XIV. Les *Dialogues* entre les Modernes sont d'une raison plus forte, parce que celle du prince devenait plus mûre. Les meilleurs, à mon gré, sont ceux de Louis XI et du cardinal la Balue, de Char-

les-Quint et de François Ier. Ces quatre personnages se disent des vérités fort dures, mais fort instructives; et leurs caracteres sont bien conservés. Fénelon a tiré un autre dialogue très-court, mais très-bien conçu, de l'anecdote piquante de ce jeune moine de Saint-Just, que l'ennuyé Charles-Quint allait réveiller avant le jour, et qui lui dit avec une naïveté si plaisante: *Eh, n'êtes-vous pas content d'avoir si long-temps troublé le repos du monde? Faut-il donc que vous l'ôtiez à un pauvre novice qui ne demande qu'à dormir?* En total, quoique ces dialogues soient quelquefois un peu négligés dans la diction, et d'une raison assez commune, je préférerais le naturel qu'on y sent toujours, et le bon esprit qu'on y aperçoit souvent, au babil si spirituellement raffiné, qui fatigue dans ceux de Fontenelle. On a joint à ceux de Fénelon quelques historiettes morales à la portée de la premiere jeunesse; mais tout le monde peut lire avec grand plaisir le morceau qui a pour titre *Aventures d'Aristonoüs*: il est écrit comme le *Télémaque*.

Nicole, oublié comme controversiste,

a conservé de la réputation par ses *Essais de morale*, quoiqu'on ne les lise guere plus que ses Dissertations polémiques. C'est un logicien fort exact, et un auteur d'un style pur et sain, comme tous ceux de Port-Royal; mais il est un peu froid et très-verbeux: il prouve la morale plus qu'il ne la persuade, et raisonne plus qu'il ne touche; ce qui n'empêche pas que la lecture de ses écrits ne soit utile: Voltaire lui-même en a loué plusieurs.

Duguet, autre écrivain de la même école, et qui soutint aussi pour elle de longs combats dont on ne parle plus, est digne de se reproduire aux regards de la postérité, par le mérite et l'importance du sujet qu'il a traité sous le titre *d'Institution d'un prince*, livre composé pour le fils aîné du duc de Savoie, Victor-Amédée. Il est vrai que ce qui concerne la religion et le clergé occupe trop de place dans cet ouvrage: de quatre volumes, les deux derniers y sont entiérement consacrés; et Fénelon, dans une *direction de conscience*, en dit cent fois moins sur les matieres ecclésiastiques, que Duguet dans un traité

de l'art de gouverner. C'est que le premier, comme tous les esprits supérieurs, se restreint à l'essentiel, s'oublie lui-même pour son sujet, et ne prétend pas qu'un souverain en sache autant qu'un évêque ou un docteur; l'autre, au contraire, abonde avec complaisance dans ce qui a été l'objet de ses études, et ne songe pas que, pour bien instruire, il ne faut pas dire tout ce qu'on sait, mais seulement ce qui convient à ceux qu'on instruit. Cependant, en laissant de côté ces deux volumes, qui pour un prince auraient pu être réduits à dix pages, on trouve dans les deux premiers, quoiqu'ils soient encore trop diffus, beaucoup d'ordre et de clarté, un fonds d'instruction solide, des principes sages et des moyens très-judicieusement présentés pour garantir un souverain de tous les pieges qui l'environnent, pour trouver la vérité et des amis, écarter le mensonge, et éviter l'injustice. Le plan de conduite et de gouvernement qu'il trace, est certainement très-bon à suivre; mais aussi celui qu'il a suivi lui-même dans son livre, lui ménageait de grands secours. Il en a fait une espece de recueil des plus

beaux préceptes de sagesse et des traits les plus heureux des anciens philosophes qui ont écrit pour former de bons princes, ou pour les louer, de Tacite, de Séneque, de Pline, et des meilleurs historiens du siecle d'Auguste ou du moyen âge. Personne n'a plus mis à contribution l'antiquité; mais personne n'a mis plus de bonne foi dans ses emprunts. Il cite régulièrement en note tout ce qu'il traduit dans son texte, et son érudition et sa candeur font un honneur égal aux bonnes études qu'il avait faites, et aux maîtres qui les avaient dirigées. Son style a plus de force et d'intérêt que celui de Nicole, quoiqu'on puisse desirer qu'au talent de fondre habilement l'esprit des Anciens dans son ouvrage, il eût joint celui de s'exprimer, comme eux, avec cette imagination qui anime tout. Il est du moins animé d'un sincere amour de la vertu et du bien public; il déteste toute flatterie, et n'oublie rien pour mettre le prince en garde contre elle, et faire tomber toutes les sortes de masques dont elle se couvre. On pourra juger de la sévérité de ses maximes par ce morceau qui aurait

un peu embarrassé les prédicateurs qui se font panégyristes. « Un prince doit dé-
» fendre en public comme en secret tout
» ce qui est excessif, et regarder comme
» excessif tout ce qui blesse la vérité. Un
» discours flatteur, prononcé dans une
» cérémonie, doit être interrompu par
» lui, si celui qui le fait n'a pas profité
» des avis qu'on lui a fait donner, de n'y
» rien mêler que de sage et de raisonna-
» ble. Une action de cet éclat est sue
» dans tout le royaume ; elle ferme la
» bouche à tous ceux qui croiraient avoir
» de l'esprit en disant de belles paroles,
» sans se mettre en peine qu'elles fussent
» vraies ; elle met en honneur le prince,
» comme ennemi déclaré du mensonge ;
» elle apprend à tous ses sujets que le
» moyen de lui plaire, est d'aimer, comme
» lui, la vérité.... » Et ailleurs : « Les
» inscriptions qu'on gravera sur le mar-
» bre ou sur l'airain seront condamnées
» par le prince, et changées par son ordre,
» si elles ne sont simples et sinceres. C'est
» un mal plus grand de perpétuer la flat-
» terie par des monumens durables que
» de la souffrir dans des discours qui ne

» laissent point de vestiges. C'est rendre » le scandale comme éternel, et apprendre » à la postérité à mépriser la vérité, que » de lui laisser de si mauvais exemples. » Les hommes s'y accoutument; mais l'in- » dignation de Dieu ne passe point, et » une statue avec un titre insolent, est » une espece d'idole qui lui rend odieux le » lieu où elle est érigée, et le peuple qui » n'en gémit pas. »

Jusqu'ici ce n'est que le langage d'une raison ferme et sévere; mais voici le rigorisme outré, qui tombe dans la petitesse et la puérilité. » Il aura sur-tout une » extrême indignation contre toutes ces » vaines fictions où les noms des ancien- » nes divinités lui seront attribués, aussi » bien que leur prétendu pouvoir sur la » terre ou sur la mer, sur la guerre ou » sur la paix. Il n'y a rien, d'un côté, » de si froid que des chimeres, et d'un » autre, de plus impie ni de plus scan- » daleux. Je sais que les noms de Mars, » de Neptune et de Jupiter sont des noms » vides de sens; mais ce sont des noms » qui ont servi au démon pour tromper » les hommes, et pour se faire rendre

» par eux les honneurs divins. C'est donc
» faire injure au prince que de le mettre
» à la place de cet usurpateur; et le prince
» se déshonore en consentant à cette im-
» piété. Cependant les théâtres en reten-
» tissent; la musique s'exerce sur ces in-
» dignes fictions; les peuples s'infectent
» de cette espece d'idolâtrie, et les châ-
» timens pleuvent en foule du ciel sur
» une nation qui s'est fait un jeu d'un si
» grand mal. »

Ce sont des passages dans ce goût qui ont contribué à décréditer de bons auteurs. Comment concevoir dans un auteur, qui d'ailleurs écrit en homme de sens, une si bizarre proscription et une colere si déplacée? Voltaire a pu dire des Modernes en plaisantant :

Ils sont chrétiens à la messe,
Ils sont païens à l'opéra.

Mais, en bonne foi, Duguet a-t-il pu penser que l'on fût *idolâtre* pour donner le nom de Mars à un guerrier, ou de Vénus à une belle femme? comment n'a-t-il pas voulu voir que ces dénominations n'étaient que des figures de style, une

sorte de métaphore, et que Mars signifiait la vaillance personnifiée; Jupiter, la puissance; Minerve, la sagesse, etc? A-t-il cru que quelqu'un fût assez sot pour se croire une de ces divinités antiques, que les plus raisonnables des païens ne regardaient eux-mêmes que comme des emblêmes et des simboles? Et qu'est-ce que *le démon* a de commun avec ce langage figuré et de convention? Boileau qui était dévot, mais dévot sensé, s'est moqué, dans son art poétique, des rigoristes de son temps qui avaient manifesté le même scrupule que Duguet. Tout le monde sait ces vers, mais ce sont les vers que tout le monde sait qu'il faut toujours citer, parce qu'ils font toujours plaisir. Le morceau où il explique les avantages du système mythologique, est un des chefs-d'œuvres de sa plume.

Chaque vertu devient une divinité:
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse

Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains par l'orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune,
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache,
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

. . . . . .

De n'oser de la fable emprunter la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron dans sa fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque,
[illegible] d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Et le temps qui s'enfuit une horloge à la main....

. . . . . .

Et par-tout des discours, comme *une idolâtrie*,

Dans leur faux zele iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.

Voilà bien la prétendue *idolâtrie* qui échauffe si mal à-propos le zele de Duguet. Ces vers imprimés long-temps avant son livre, auraient bien dû l'avertir de sa bévue. Je le réfute, d'ailleurs, dans toutes les regles; car j'oppose à un docteur janséniste un poëte janséniste aussi, comme j'ai opposé tout-à-l'heure aux dévots intolérans un archevêque dévot et tolérant: c'est, ce me semble, faire bonne guerre et battre l'ennemi sur son terrain.

Peut-être dans cette invective contre les prologues d'opéra, entrait-il un peu d'animosité contre Louis XIV, que les jansénistes n'aimaient pas plus qu'il ne les aimait. Mais si ce monarque encourageait un peu trop les louanges, était-ce une raison pour traiter Quinault comme un païen? et pour citer encore Boileau,

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

ne rendons pas moins de justice à ce que Duguet a dit de bon. Il parle fort sensément sur les inconvéniens de cette multiplicité d'ordonnances successives et sou-

vent contradictoires, qui révoquent aujourd'hui et sont révoqués demain. « Il n'y a » point de plus grand mal dans l'État » qu'une foule de lois qui le chargent et » l'embarrassent. Leur multitude a tou- » jours été regardée comme une preuve » certaine d'une mauvaise administration, » parce qu'elle est un effet ou de l'im- » prudence qui ne sait pas choisir, ou » de la faiblesse qui ne sait pas exécu- » ter, ou de l'inconstance qui ne sait rien » soutenir, ou du caprice qui convertit » en lois toutes les fantaisies. »

Il s'exprime sur la nature du pouvoir légal avec autant de justesse et de netteté que tous les philosophes que vous avez déjà entendus, et il importe de constater cette réunion de sentimens. « Le » premier caractere de la souveraine au- » torité, quand elle est pure, et qu'elle » n'a point dégénéré ni de son origine » ni de sa fin, est de gouverner par les » lois, de se régler sur elles, et de » se croire interdit tout ce qu'elles dé- » fendent. Ainsi le prince et les lois com- » mandent la même chose : l'autorité n'est » point partagée. L'exemple du prince n'af-

» faiblit pas les lois, et les lois ne con-
» damnent pas le prince. »

Il lui recommande spécialement de consulter la voix publique sur le choix de ses ministres. « Un bon prince fait plus d'état » d'une réputation bien établie, que des » relations secrettes qui sont quelquefois » l'effet des préjugés, et qui n'ont que » l'autorité des particuliers dont on les » reçoit. Il est plus facile de les tromper » que le public qui examine tout, et qui » est composé d'une infinité de sortes d'es- » prits et de caracteres qui ne s'unissent » gueres dans l'estime d'une même per- » sonne, à moins qu'elle ne le mérite. »

Tout ce qu'il prescrit sur les encouragemens que demande l'agriculture, sur le soulagement dû aux cultivateurs, sur la liberté nécessaire au commerce, sur les maux que lui font les droits de traite et de péage, est entiérement conforme aux documens de nos meilleurs économistes. Il s'éleve contre toute espece d'abus. « Le » prince doit examiner si l'Etat n'est point » chargé de doubles emplois; si une pro- » vince ne paye pas en même-temps les » appointemens du gouverneur et ceux du

» commandant qui en tient la place, s'il » n'en est pas ainsi de plusieurs villes et » de plusieurs ports ; s'il n'en est pas » ainsi de plusieurs emplois, dont l'un a » le titre et les revenus, et dont l'autre » fait les fonctions avec des gages, peu » différens de ceux du titulaire. Le prince » doit regarder ces doubles emplois com- » me des abus, et il réduit tout à l'uni- » té, sans avoir égard aux raisons qui » servent de prétexte à la multiplication » des officiers et au doublement de leurs » gages. »

Mais rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit sur les impôts, sur la maniere de les promulguer, sur l'obligation de les motiver et d'en limiter la durée. « La maniere » la plus naturelle d'établir sur le peuple » des taxes nouvelles, est de les faire » accepter par les Etats assemblés..... Il » n'y a rien dont le peuple ne soit ca- » pable quand on prend confiance en lui, » et qu'on paraît l'admettre dans les con- » seils publics. Il s'anime lui-même alors » à sa propre défense, et il entre avec » zele dans tous les sentimens d'un prince » qui veut bien lui en prouver la justice.

» Mais si l'on paraît compter pour rien
» son approbation et ne vouloir que ses
» richesses, il se détache des intérêts du
» prince, comme s'ils étaient différens
» des siens; il murmure contre toutes les
» impositions nouvelles, et il est encore
» plus blessé des préfaces dont on tâche
» de colorer chaque édit..... La condi-
» tion la plus importante est d'être exac-
» tement fidele à la parole de les sup-
» primer dès que le besoin sera cessé. On
» ne saurait croire combien le prince a
» d'intérêt à ne chercher sur cela ni dé-
» tour ni prétexte. Il a toute la confiance
» de ses sujets, s'il est sincere, mais il
» la perd et avec elle sa réputation, s'il
» n'est exact jusqu'au scrupule. Il n'y a
» point de contribution que le peuple n'ac-
» cepte, si elle n'est que pour un temps
» limité et s'il en est certain; mais la plus
» légere taxe l'effraie avec raison, s'il la
» regarde comme éternelle. Il n'est pas
» assez injuste, pour refuser un secours
» extraordinaire dans un pressant besoin;
» mais il s'afflige avec justice de ce que
» le besoin étant passé, la charge extraor-
» dinaire devient un joug perpétuel. Il a

donné

» donné à Louis XII, roi de France, le
» nom de *Pere du peuple*, quoique ce
» prince ait eu presque toujours la guerre,
» et qu'il ait fait de grandes levées d'hom-
» mes et de deniers, parce que tous les
» tributs extraordinaires étaient abolis, dès
» qu'il lui était permis de désarmer. Il en
» sera ainsi de tous les rois qui auront
» la même conduite. Ils trouveront dans
» leurs sujets un zele pour leur service et
» une préparation à tout entreprendre, à
» tout souffrir pour leurs intérêts, que
» rien ne sera capable de ralentir, s'ils
» observent religieusement leurs promes-
» ses, et s'ils prouvent par leur fidélité
[redacted] tributs, qu'ils
[redacted] dans la nécessité,
» qu'ils consentent avec peine à les éta-
» blir et qu'ils les abolissent avec joie. Ils
» rendront cette preuve complette en pre-
» nant part eux-mêmes à la condition du
» peuple, en se privant avec plus de sé-
» vérité des choses qui ne servent qu'au
» plaisir, en retranchant toute dépense
» qui ne sera pas inévitable, en faisant sus-
» pendre tous les ouvrages commencés
» pour le bien public, mais qui peuvent

» être suspendus, en témoignant qu'ils
» sentent et qu'ils partagent la peine de
» leurs sujets et qu'ils sont eux-mêmes
» dans une situation violente, jusqu'à ce
» qu'il leur soit permis de les soulager.
» Ils persuaderont ainsi le peuple qu'ils
» sont plus jaloux que lui-même de son
» repos, plus attentifs à son bien, plus
» occupés de son intérêt. Ils établiront
» en son affection la principale ressource
» de l'Etat. Ils mettront chez les étrangers
» leurs royaumes en réputation, comme
» gouvernés par des princes aimés uni-
» quement, et comme pleins de sujets pré-
» parés à tout entreprendre et à tout souf-
» frir pour leur [redacted]
» ront ainsi bien [redacted]
» bien des entreprises secrètes, dont le
» mécontentement public est souvent l'oc-
» casion et le prétexte. »

Ce ne sont pas là de vaines prédications, ce sont des vérités essentielles en politique comme en morale, fondés sur la nature des choses, prouvées par l'expérience, attestées par l'histoire de tous les temps. Quoique la violence et l'artifice puissent donner aux souverains quelques avantages

passagers, il est démontré par les faits qu'en total et en dernier résultat, la puissance la plus solide est celle qui est appuyée sur l'affection des peuples, et que par conséquent pour être puissant, il faut être juste. Le proverbe connu :

Si vous voulez la paix, soyez prêt à la guerre.

est d'une vérité éternelle ; et quel meilleur moyen d'être prêt à la guerre que d'établir l'ordre et l'abondance qui en est la suite, pendant la paix? Quelle différence entre les ressources pénibles, incomplettes, incertaines que l'on peut tirer d'un peuple épuisé dès long-temps par des exactions habituelles, et celles qu'on peut attendre, quand il les fait, des tributs faciles, volontaires, encouragés, que vous offre la reconnaissance d'un peuple à qui l'on a laissé ses propriétés naturelles et légitimes, jusqu'au moment du besoin? Croit-on que ce calcul échappe aux puissances ennemies; qu'elles ne sachent pas à-peu-près à quoi se bornent les secours extraordinaires que peut fournir malgré lui un peuple pauvre et mécontent ; qu'elles ne comptent pas très-souvent sur l'impossibilité de faire la

guerre dans cet état de détresse, et qu'elles ne sachent pas y proportionner les sacrifices qu'elles exigent avec un orgueil insultant? De-là des humiliations qu'il faut dévorer, la perte d'une considération nationale, si importante sous tous les rapports; de-là une foule de disgraces dont le regard sévere et perçant de l'histoire apercevra la cause dans le désordre des finances, et dans le système funeste de porter les impositions jusqu'au dernier degré du possible. Mais aujourd'hui sur-tout que la guerre étant si dispendieuse et si peu décisive, il ne s'agit presque plus que de savoir quel est celui qui pourra la payer le plus long-temps, on y regarderait à deux fois avant d'attaquer ou d'offenser un prince qu'on saurait avoir à sa disposition le cœur, le bras, la bourse de vingt-cinq millions de sujets heureux, dont on oserait troubler le bonheur. Toutes ces considérations sont renfermées implicitement dans le paragraphe que je viens de citer. L'auteur ne s'échauffe pas souvent; mais ordinairement il raisonne bien. Un des endroits (et il y en a peu) où il a quelque véhémence, encore en s'aidant de l'Ecriture et des pro-

nêtes, c'est celui où il montre à quels revers s'expose un monarque qui a fait craindre aux autres son orgueil et son ambition. » Il excite la jalousie et la défiance des » princes voisins qui s'unissent pour ré- » primer son ambition, qui l'obligent à se » défendre au lieu de les attaquer, et qui » tâchent de le réduire à un tel état qu'il » ne puisse les intimider. Il est contraint » d'acheter la paix qu'il avait lui-même » troublée, de restituer pour cela des pla- » ces usurpées, et d'en raser d'autres qu'il » avait fortifiées avec des dépenses infi- » nies. Il est forcé de passer les dernie- » res années de sa vie dans la guerre au » lieu du repos qu'il s'y était promis; elle » devient plus générale et plus animée » lorsqu'il en est las, et qu'on sait bien » qu'il desire de la terminer même à des » conditions honteuses. On commence à » le mépriser, lorsqu'il n'est plus en état » de mépriser les autres; on lui demande » plus qu'il n'a pris. On veut lui enlever » son ancien héritage, pour le faire re- » pentir de ses usurpations; et il éprouve » dans une triste vieillesse la vérité des » imprécations que l'Ecriture fait contre

» les princes qui s'imaginent être grand[s]
» parce qu'ils sont orgueilleux et injustes.
» *Malheur à vous*, dit-elle, à l'un d'entr[e]
» eux, *qui ravissez ce qui n'est point à*
» *vous. Pensez-vous donc que vous ne*
» *serez pas vous-même la proie d'un au-*
» *tre, et qu'après avoir méprisé les au-*
» *tres, vous ne tomberez pas vous-même*
» *dans le mépris? Il viendra un temps*
» *où vous cesserez d'usurper ce qui n'est*
» *point à vous, et où vous serez la proie*
» *des autres, où vous serez las de traiter*
» *les autres avec mépris et où vous en*
» *serez méprisé.* L'idée fastueuse qu'un
» prince s'était efforcé de donner de lui-
» même disparaît alors. On lui insulte dès
» qu'on ne le craint plus, et il est con-
» traint de souffrir qu'on dise hautement
» de lui ce qui est marqué dans un pro-
» phète: Quoi! est-ce donc là cet homme
» qui troublait toute la terre, qui ébran-
» lait les royaumes, qui désolait l'univers
» et qui ruinait les villes? »

Quand on ne saurait pas que le livre de Duguet a été composé dans les dernieres années de Louis XIV, et dans les temps de la malheureuse guerre de la suc-

sion d'Espagne, et des conférences trop mémorables de Gertruidenberg, il serait impossible de ne pas reconnaître dans ce tableau le prince que l'on y désigne si clairement. Le tableau n'est que trop fidele dans tous les points, et il n'est pas étonnant que les écrivains jansénistes, dont la persécution aigrissait la sévérité naturelle, ayent été si odieux à ce monarque, qui les haïssait comme sectaires, et les craignait comme censeurs; que les plus célebres ayent été forcés, sous son regne, de vivre et d'écrire dans les pays étrangers, et que plusieurs de leurs ouvrages, particuliérement celui-ci, n'ayent été imprimés en France qu'après la mort du roi. L'on ne peut nier que la leçon ne fût vraie; mais il eût mieux valu, je pense, la laisser à la justice de l'histoire. Il était peu généreux et peu décent d'insulter à l'infortune d'un roi septuagénaire, qui d'ailleurs la soutenait avec tant de courage et de grandeur d'âme. Au reste, à cette leçon que donne Duguet, on peut en ajouter une autre: c'est que ceux-mêmes qui voulaient punir un monarque long-temps victorieux d'avoir abusé de sa prospérité,

abusaient à leur tour de la leur à un ex[illegible] capable de tourner contre eux l'indigna[illegible] tion qu'ils avaient d'abord excitée cont[illegible] lui, et qu'à leur tour encore ils furent bientôt punis de leur aveugle et imprudente animosité. Il n'y avait pas plus de politique que de noblesse à rejeter avec une dureté outrageante les conditions les plus avantageuses qu'ait pu jamais offrir aucun traité. Quelle petitesse et quelle erreur de l'esprit de vengeance, de rebuter les demandes d'un ennemi abattu, plutôt que de profiter des avantages durables et solides qu'il vous assure ! Quoi de plus heureux que de pouvoir se donner les honneurs de la modération en consultant ses propres intérêts ! Au lieu de répéter avec une hauteur méprisante, aux négociateurs français : *Eh bien, vous dites donc que le grand roi propose.....* il eût mieux valu écouter avec attention, et accepter avec sagesse les énormes sacrifices que *le grand roi* proposait. L'éloquent Polignac, qui soutint avec tant de dignité un ministère humiliant, avait raison de leur dire : *On voit bien que vous n'êtes pas accoutumés à vaincre.* Et lorsque, trois ans après,

[F]scendant de Villars, la journée de Dénain et la prudente neutralité de l'Angleterre urent rétabli l'équilibre; quand l'Empire e la France traiterent avec égalité, et qu'il ne fut plus question ni des offres démesurées de Louis XIV, ni de l'influence que les Hollandais auraient eue dans un traité dont ils avaient pu être les arbitres, ils durent se souvenir de ce que leur avait prédit quelque temps auparavant ce même Polignac : *Nous traiterons de vous, chez vous, et sans vous.*

Le principal défaut de la plupart de ces écrivains dont je viens de parler, c'est une diction lâche et diffuse. Les deux hommes qui donnerent le premier modele de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant, furent la Rochefoucauld et Labruyere. Personne n'a porté ce mérite plus loin qu'eux; mais il ne faut pas oublier que, pour y parvenir, ils adopterent une méthode qui exclut d'autres avantages, et dispense de beaucoup de difficultés. En écrivant par petits articles détachés, et faisant ainsi un livre d'un recueil de pensées isolées, ils s'épargnerent, comme l'observait Boileau, le travail des transitions,

qui est un art pour les bons écrivains et un écueil pour les autres. Ils n'avaient besoin non plus ni de plan, ni de méthode, ni de proportions, ni de cet intérêt général, dont il est si difficile et si beau d'animer l'ensemble d'un ouvrage qui joint l'unité d'objet à l'étendue des détails. Ils ne s'occupaient qu'à faire valoir une seule idée à-la-fois, à en tirer le meilleur parti possible, pour passer ensuite à une autre sans aucune liaison qu'une étoile ou un alinéa. Mais en revanche ils se distinguerent par les qualités propres à ce genre d'ouvrage; et la tournure réfléchie et les formes concises de leur style donnerent à notre prose un caractere qui lui a été utile, et une sorte de beauté qu'il convenait de joindre à tous les titres qu'elle avait déjà.

Voltaire a dit que les *Maximes* de la Rochefoucauld étaient un des livres originaux du siecle de Louis XIV; et J. J. Rousseau n'a pas dissimulé son éloignement pour ce *triste livre*. Voltaire ajoute qu'il n'y a presque qu'une seule vérité, c'est que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions; et tous ces divers ju-

mens sont fondés. On peut même aller plus loin, et dire que non-seulement cet ouvrage attriste et flétrit l'âme, mais qu'il a un grand défaut en morale : c'est de ne montrer le coeur humain que sous un jour défavorable. Il y aurait peut-être tout autant de sagacité, et sûrement beaucoup plus de justice à démêler aussi ce qu'il y a dans l'homme de noble et de vertueux. Croit-on que la vertu ne garde pas souvent son secret tout aussi bien que l'amour-propre, et qu'il n'y ait pas autant de mérite à l'apercevoir? Il y a de plus un avantage réel, celui de faire voir à l'homme tout ce qu'il porte en lui de principes du bien, de lui faire sentir tout ce dont il est capable, et de l'élever ainsi à ses propres yeux. Au contraire, en généralisant trop la satire, il semble que tout le monde la mérite, et que par conséquent personne n'en soit flétri : là où l'on inculpe tous les hommes, nul ne peut être noté.

Les Maximes de la Rochefoucauld calomnient souvent la nature humaine, en supposant que ce qu'elle a de meilleur part d'un principe vicieux. « Cette clémence,

» *dont on fait une vertu*, se pratique tan-
» tôt par vanité, quelquefois par paresse,
» souvent par crainte, et presque toujours
» par tous les trois ensemble. » D'abord
que signifient ces mots, *dont on fait une vertu* ? Quoi donc, la clémence n'en est-elle pas une ? est-il sûr qu'elle n'ait jamais d'autre source que la *vanité*, la *paresse* ou la *crainte* ? pourquoi donc ne naîtrait-elle pas ou de la pitié, qui est si naturelle à tous les hommes, ou d'une bonté généreuse, naturelle aux grandes âmes ? César était-il *timide*, était-il *paresseux* ? et s'il sentit qu'il y avait quelque chose de plus noble à pardonner à tous les sénateurs prisonniers à Pharsale, qu'à les faire tous égorger ; si ce sentiment lui fit éprouver quelque satisfaction de lui-même, est-ce là ce que la Rochefoucauld appelle de *la vanité* ? ce terme serait très-impropre. *La vanité* est l'orgueil des petites choses : celui du vainqueur de Pharsale, pardonnant aux Romains, ne peut, dans aucun cas, s'appeler ainsi. Et puis est-il bien sûr que le plaisir de faire une bonne action soit nécessairement de l'orgueil ? Si le contente-

ent de la bonne conscience n'est pas autre chose, il ne faut donc plus croire au bonheur qu'elle procure, à ce bonheur regardé comme le plus pur de tous et le plus doux. Car certainement l'orgueil n'est rien de tout cela, et Voltaire l'a caractérisé parfaitement par ces vers :

Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas.

Ce que j'ai dit de la clémence de César, je le dis de celle de Titus, de Trajan, d'Henri IV, de Louis XII. Pourquoi donc ne penserait-on pas qu'ils étaient clémens; tout simplement parce qu'ils étaient bons? N'y a-t-il point de bonté dans l'homme? La Rochefoucauld voudrait-il nous défendre de croire à la bonté?

« La constance des sages n'est que l'art » de renfermer leur agitation dans leur » coeur. »

Où est la preuve de cette assertion générale? restreignez-la, elle sera aussi vraie que commune; énoncée comme elle l'est, elle est démentie par cent exemples. Comment savons-nous que le calme apparent cache souvent l'*agitation* intérieure? parce que dans ce cas, quelque effort que l'on

fasse, elle se trahit toujours par quelque indice; mais lorsqu'on n'en voit paraître aucun, de quel droit affirmer que cette agitation existe? sera-ce en jugeant du coeur d'autrui par le nôtre? Mais qui aura le droit de dire : nul n'a plus de force d'âme que je n'en ai? L'accusation est donc gratuite : c'est vouloir en deux lignes infirmer le témoignage de tous les siecles, et l'hommage qu'ils ont rendu aux âmes fortes qui ont fait honneur à la nature humaine par leur inébranlable fermeté. Qui a dit à l'auteur des *Maximes* que Soranus et Thraséas étaient agités à leurs derniers momens, quand un observateur tel que Tacite les représente tranquilles? Et cet électeur de Saxe, qui jouait aux échecs lorsqu'on vint lui annoncer qu'il fallait aller à l'échafaud, qui, pour toute réponse, demanda la permission d'achever la partie, la gagna, et alla mourir! sommes-nous bien sûrs que sa *constance* ne fût qu'une agitation cachée? L'on dira peut-être qu'il n'est guere possible qu'un souverain quitte la vie avec une indifférence absolue, et qu'il aurait mieux aimé de ne pas mourir. Je le crois, et

[illegible]est pour cela que j'admire sa *constance*; elle ne détruit pas la nature, elle la dompte, et si promptement; qu'on ne s'aperçoit pas du combat. Est-ce là de l'agitation? non: c'est du vrai courage, qui n'est autre chose qu'une résignation tranquille à la nécessité.

» La modération est une crainte de *tom-*
» *ber* dans l'envie et le mépris que méri-
» tent ceux qui s'enivrent de leur bon-
» heur; c'est *une vaine ostentation* de
» la force de notre esprit; enfin, la mo-
» dération des hommes dans leur plus
» haute élévation, est un desir de pa-
» raître plus grands que leur fortune. »

Toujours des généralités qui font croire que l'observateur n'a vu l'homme que d'un côté, et que la différence des caracteres lui échappe. Qui peut ignorer qu'il y a des hommes naturellement modérés, comme d'autres sont incapables de l'être, des hommes qui par eux-mêmes ne sont susceptibles d'aucune espece d'enivrement, tandis que d'autres ont la tête tournée pour très-peu de chose? Pour en bien juger, il n'y a qu'à les suivre dans leur conduite habituelle. Etait-ce par une *vaine ostenta-*

tion que Catinat s'amusait à jouer à quilles le lendemain d'une bataille gagnée. On pourrait le soupçonner, si d'ailleurs on avait vu son humeur dépendre de sa fortune; mais quand on le voit le même dans tous les momens, n'est-il pas très-présumable qu'il était dans son caractere d'être de sang-froid dans toutes les circonstances, et qu'accoutumé à s'amuser des petites choses, comme à s'occuper des grandes, il ne voyait aucune raison pour que la victoire de la veille l'empêchât de faire sa partie de quilles le lendemain ?

» L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux » moyens et à la maniere de le mettre » au jour. »

Je ne crois point du tout cette proposition vraie, pas même en mettant l'amour de soi à la place de *l'orgueil*, ce qui pourtant se rapprocherait de la vérité, du moins en ce sens, que l'amour de soi est commun à tous les hommes; et il leur est commun parce qu'il leur est nécessaire. Il ne devient un vice que par l'excès, et alors il s'appelle *orgueil*. Dire que cet or-

eil *est égal dans tous*, c'est anéantir une vertu qui lui est opposée, la modestie. Il n'est pas vrai qu'elle ne consiste que dans les formes extérieures : prétendre que personne n'est véritablement plus modeste qu'un autre, c'est dire que nul homme n'a plus de bon sens qu'un autre homme ; que nul n'est capable de restreindre par la réflexion l'idée trop avantageuse qu'il est tenté d'avoir de lui-même, que nul n'est assez raisonnable pour apprécier à leur juste valeur les avantages de la fortune, de la naissance et de la nature, et de compenser ce qu'il a par ce qui lui manque, ce qu'il sait par ce qu'il ignore. Or, cette assertion est démentie par l'expérience. Vous voyez de grands seigneurs estimer au juste le hasard de la naissance, et des bourgeois anoblis entêtés de leur noblesse d'un jour ; vous voyez des hommes instruits discuter avec réserve, et des ignorans qui tranchent sans discuter ; des hommes d'un grand talent le révérer très-sincérement dans les autres, et de plats écrivains se mettre de la meilleure foi du monde au-dessus des plus grands génies. Si la maxime de la Rochefoucauld était vraie, il

faudrait mettre sur la même ligne R[illegible]cine, qui disait à son fils, *Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens*, et ce rimeur écervelé (1), qui de nos jours disait publiquement : *Il n'y a pas dans Voltaire un seul vers que je voulusse avoir fait.*

» La force et la faiblesse de notre esprit » sont mal nommées : elles ne sont en » effet que la bonne ou mauvaise disposi- » tion des organes du corps. »

Si la Rochefoucauld était matérialiste, on croirait qu'il a voulu dire que tout est physique dans nous; mais dans tout son livre il se montre très-religieux. Il faut donc entendre sa pensée dans le sens de ces vers de Chaulieu :

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

C'est une vérité poétique, c'est-à-dire, du nombre de celles à qui l'on ne demande que de pouvoir être souvent appliquées avec fondement. Mais un moraliste doit écrire et penser avec une justesse plus sévere; et il est très-faux que la force d'esprit dépende toujours de la disposition du

(1) Gilbert.

corps. Il est démontré par des faits sans nombre que cette force peut se trouver dans le corps le plus mal *disposé*. Quand le maréchal de Saxe, gonflé d'hydropisie, ne pouvant se mouvoir sans douleur, se faisait porter à Fontenoy dans une gondole d'osier, et disait en riant: *Il serait plaisant que ce fût une balle ou un boulet qui me fît la ponction;* la force de son âme était-elle *mal nommée?* n'était-ce que *la bonne disposition de ses organes?*

» L'amour de la justice n'est, en la » plupart des hommes, que la crainte » de souffrir l'injustice. »

Je n'en crois rien du tout: c'est le cri de la conscience, c'est un sentiment qui précede toute réflexion. Il y a mille injustices que nous ne craignons pas de souffrir, et dont la seule idée nous révolte. En vérité, c'est un étrange projet que celui d'anéantir toutes les vertus, la bonté, la justice, la modération, la modestie, etc.

Il ne lui restait plus qu'à détruire l'amitié; voici ce qu'il en dit: » l'amitié la plus » désintéressée n'est qu'un commerce ou » notre amour-propre se propose toujours » quelque chose à gagner. »

Ne prend-il pas ici l'amour de soi pour l'amour-propre ? on les confond souvent dans le langage philosophique : dans le langage usuel on les distingue, et l'amour-propre ne se dit ordinairement que de l'amour de soi porté jusqu'à l'égoïsme, ou la présomption, c'est-à-dire jusqu'à tout rapporter à soi seul, ou présumer trop de ce que l'on vaut. Mais en morale, l'amour de soi n'est point vicieux en lui-même ; il ne le devient que par l'excès : aussi la saine philosophie et la religion se réunissent-elles pour nous avertir de nous en défier sans cesse et de le combattre sans relâche, parce qu'il est toujours près de cet excès qui en fait un vice.

Tout amour (1) vient du ciel : Dieu nous chérit, il s'aime,
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.

Voltaire.

Cette doctrine est parfaitement conforme à la raison ; et c'est en ce sens que Dieu nous ordonne expressément *d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.* En

(1) Bien ordonné, s'entend.

effet, l'amour de soi ou l'amour-propre bien réglé, soit qu'on les confonde ensemble, comme ont fait la plupart des moralistes, soit qu'on les considere séparément, sont des sentimens naturels et légitimes, donnés à l'homme pour l'attacher au soin de sa conservation, et lui inspirer le desir de se rendre meilleur. Si Larochefoucauld a voulu dire que cet amour de nous entre dans *l'amitié la plus désintéressée*, c'est une vérité, et non pas un reproche, car nul ne peut se séparer absolument de lui-même. Mais s'aimer ainsi dans un autre, n'est point *un commerce d'amour-propre*, du moins dans l'acception vulgaire de ce mot, qui répond à celle d'intérêt personnel: c'est au contraire l'usage le plus noble de cette heureuse faculté d'étendre nos sentimens hors de nous, et de nous retrouver dans autrui. On sait combien cet attrait réciproque a produit d'actions héroïques, et cet héroïsme ne sera pas détruit par la sentence équivoque et vague de Larochefoucauld.

» Quelque éclatante que soit une action, » elle ne doit pas passer pour *grande*,

» lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand » dessein. »

Oui, dans tout ce qui suppose de la réflexion; mais dans ce qui est instantané, dans ce qui est l'effet d'un sentiment prompt, dans tout ce qui tient à la pitié généreuse, dans ce qui est l'élan du courage, dans l'oubli de sa vie et de ses intérêts, n'y a-t-il point de *grandeur?* Il semble que Larochefoucauld ne voie rien de grand qu'en politique: il avait toujours la Fronde devant les yeux.

» Les rois font des hommes comme des » pieces de monnaie; ils les font valoir ce » qu'ils veulent, et l'on est forcé de les » recevoir selon leur cours, et non pas » selon leur véritable prix. »

Comparaison plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait dans l'opinion en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi; et quand Louis XIV envoyait Villeroi commander à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette fausse *monnaie:* les chansons militaires du dernier siecle en sont la preuve.

» Les vertus se perdent dans l'intérêt, » comme les fleuves se perdent dans la » mer. »

Autre comparaison beaucoup plus fausse : tous les fleuves tendent à la mer, et la vertu ne tend point à l'*intérêt*, si ce n'est celui d'être bien avec soi et avec les autres, et ce n'est pas ce qu'on entend ordinairement par *intérêt*. Il serait plus vrai de dire que la vertu s'arrête souvent, quand elle rencontre l'*intérêt* dans son chemin : c'est là sa véritable épreuve : si la vertu est faible, elle recule ; si elle est forte, l'intérêt se range devant elle et lui fait passage.

» La constance en amour est une *in-* » *constance perpétuelle*, qui fait que notre » coeur s'attache *successivement* à toutes » les qualités de la personne que nous » aimons, donnant tantôt la préférence à » l'une, tantôt à l'autre ; de sorte que cette » constance n'est qu'une inconstance arrê- » tée et renfermée dans un même objet. »

Ceci est bon pour une chanson ou un madrigal, et on l'y a vu vingt fois ; mais n'est pas assez solide pour un livre de morale. C'est une subtilité frivole d'imaginer que l'on aime sa maîtresse, au-

jourd'hui pour son teint, demain pour sa taille, ensuite pour sa chevelure, et puis pour sa conversation, etc. La vérité est que toutes ces choses ensemble sont hors de comparaison, dans la personne aimée, tant qu'elle est aimée; ce n'est pas que l'on ne convienne qu'elles peuvent être absolument parlant plus parfaites dans une autre; mais dans ce qu'on aime, elles ont toujours un charme qui n'est point ailleurs; et si l'on demande quel est ce charme, c'est l'amour.

Veut-on savoir ce que Larochefoucauld pense de l'amour? voici ce qu'il en dit: » Il » est difficile de définir l'amour; ce qu'on » *en peut dire* est que dans l'âme c'est » une passion de régner; dans les esprits, » c'est une sympathie; dans le corps, ce » n'est qu'une envie cachée et délicate de » posséder ce qu'on aime, après beaucoup » de mysteres. »

Je crois *qu'on en peut dire* tout autre chose, et je doute que beaucoup de gens goûtent cette définition. On est souvent tenté de dire aux moralistes, qui parlent de l'amour, comme à Burrhus:

Mais croyez-moi; l'amour est une autre science.

D'abord

D'abord ce n'est point *une passion de régner;* car celui des deux qui aime le plus, est toujours le plus gouverné. Ce n'est pas toujours une sympathie; car il y a des amans qui n'ont entre eux aucune conformité de caractere, d'esprit ni d'humeur, et qui ne peuvent s'accorder sur rien, si ce n'est à s'aimer. Quant au desir de posséder, *après beaucoup de mysteres*, je ne crois pas que ces *mysteres-là* entrent dans les vues de celui qui aime; mais heureusement ils entrent dans l'amour, parce que l'attaque est d'un côté, et la défense de l'autre, et plus ces mysteres-là durent, plus il y a à gagner pour l'amour. Au reste je pense, comme Larochefoucauld, qu'il est *très-difficile* à *définir* : aussi ne le définirai-je point, d'abord parce qu'il me convient d'être plus réservé que lui, et puis parce que chacun ne définit que le sien.

» Nous ne pouvons rien aimer que » par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre » plaisir, quand nous préférons nos amis » à nous-mêmes. »

Maxime qui rentre dans l'explication que

j'ai donnée ci-dessus, de l'amour de soi; explication dont un moraliste tel que Larochefoucauld ne devait pas se dispenser. Il est vrai que s'il l'eût donnée, il eût retranché la moitié de son livre, qui roule sur l'équivoque de l'amour de soi qui est légitime, et de l'amour-propre, qui est vicieux, dans l'acception usuelle qui en a fait l'abus de l'amour de soi.

» Il y a des gens de qui l'on ne peut jamais croire du mal sans l'avoir vu; mais » il n'y en a point de qui il nous doive » surprendre en le voyant. »

Exagération satirique : l'étonnement est proportionné au défaut de probabilité; et très-certainement il est des hommes en qui rien n'est plus improbable qu'un crime ou une bassesse.

» La folie nous suit dans tous les temps » de la vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est » seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune. »

Autre exagération qui ne peut passer que dans une satire. Il serait assez difficile de nous dire quelles étaient les folies de Sulli ou du chancelier de l'Hôpital; et comment accorder cette maxime avec celle-ci? » Qui

» vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. » Il y a donc des gens qui n'ont point de *folie;* et de plus on n'est pas très-*sage* pour n'en pas avoir. Tout cela est-il bien clair et bien conçu; et au lieu de chercher à se faire deviner, ne vaudrait-il pas mieux s'assurer de ce qu'on veut dire?

» *On a fait une vertu de la modération,* » pour borner l'ambition des grands hom- » mes, et pour consoler les gens médio- » cres de leur peu de fortune et de leur » peu de mérite. »

Autant de mots, autant d'erreurs. L'homme ne fait point de *vertus:* la modération en est une, parce qu'elle est opposée à tous les excès, qui sont des vices. Les *grands hommes* ne sont point tous des *ambitieux*, et le desir de paraître modéré n'arrête point ceux qui ont de l'ambition; et comment un moraliste peut-il faire entendre que la modération n'est le partage que des *gens médiocres?* cette maxime est incompréhensible dans tous les points.

» La bonne grace est au corps ce que le » bon sens est à l'esprit. »

Cela ne serait-il pas plus vrai du goût que du bon sens? Ce n'est pas que le pre-

mier ne suppose l'autre; mais le bon sens tout seul ne donne point l'idée de la grace, et le goût donne au bon sens une délicatesse d'expression, qui est pour l'esprit ce qu'est pour le corps l'aisance et la justesse des mouvemens.

» On s'est trompé, lorsqu'on a cru que » l'esprit et le jugement étaient deux cho- » ses différentes; le jugement n'est que *la* » *grandeur de la lumiere* de l'esprit; cette » lumiere pénetre le fond des choses; elle » y remarque tout ce qu'il faut remar- » quer, et aperçoit celles qui sont imper- » ceptibles. Ainsi, il faut demeurer d'ac- » cord que c'est l'étendue de la lumiere » de l'esprit qui produit tous les effets » qu'on attribue au jugement. »

Toutes ces idées manquent de justesse et de clarté. Dans le langage philosophique, l'esprit n'est que l'entendement, la faculté pensante; et ce n'est pas de celui-là qu'il s'agit ici. Dans l'usage commun, le manque d'expressions nécessaires pour rendre chacune de nos idées, a fait donner génériquement ce nom d'esprit à l'une de ses qualités; dont l'effet est le plus sensible dans la société, à la

vivacité des conceptions. C'est là ce qu'on nomme communément *esprit*, soit en parlant, soit en écrivant; et je crois qu'on a eu raison de le distinguer du *jugement*. Celui-ci désigne une autre qualité, la solidité des conceptions, et l'on sait combien l'une se rencontre souvent sans l'autre. *Le jugement* n'est pas non plus la *grandeur des lumieres*: il n'en est que la netteté: *la grandeur des lumieres* appartient à l'esprit étendu; le jugement appartient à l'esprit juste, et l'un ne suppose pas l'autre. Le premier embrasse beaucoup d'objets; le second juge bien ceux qu'il aperçoit. L'on pourrait ajouter, en poussant plus loin cette distinction des diverses sortes d'esprit, que la sagacité démêle dans les objets de nos idées les différences difficiles à saisir; que la profondeur en aperçoit les rapports les plus éloignés et les plus féconds; que la finesse distingue des nuances délicates et imperceptibles; que l'élévation se porte vers ce qu'ils ont de plus noble et de plus haut; que la force les assemble en grand nombre pour en tirer des effets ou des conséquences; et toutes ces différences

ne sont, en philosophie, que des modifications de la substance pensante, et dans l'acception vulgaire, différens dons de la nature, qui constituent les différentes sortes de talens.

Ce ne sont pas là les seules maximes qui soient susceptibles de censure ou de discussion; beaucoup ne sont que des répétitions les unes des autres; plusieurs sont extrêmement communes; plusieurs, mais en petit nombre, sont de mauvais goût. Il y en a qui pèchent par l'expression, comme d'autres par la pensée; mais il en est un plus grand nombre encore où l'une et l'autre sont d'une égale perfection. Le défaut général de cet ouvrage, c'est que la morale n'y est presque jamais que de la satire. Malheureusement l'auteur avait vécu dans toute la corruption et toute la folie de la Fronde, guerre civile d'une espèce particulière, guerre d'humeur et de légèreté, essentiellement différente des autres guerres civiles, en ce que celles-ci donnant à chacun toute l'énergie dont il est capable, tirent ordinairement de la foule quantité d'hommes inconnus à eux-mêmes et aux

autres, et dont elles font de grands personnages ; au lieu que la Fronde n'étant qu'un vertige épidémique, rabaissa même les grands hommes au niveau de la multitude. On conçoit aisément que la philosophie d'un écrivain nourri à cette école, n'ait guere été que de la misantropie.

Labruyere est meilleur moraliste et surtout bien plus grand écrivain : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées, justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans Larochefoucauld : presque toujours elle est particularisée et remplit le titre du livre : ce sont des *caracteres* ; mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de maniere que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes il met ses personnages en scene de vingt manieres différentes, et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur

n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque, et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vîte, vous le suivez sans peine; il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espece de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait en écrivant ce qu'un Ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

On citerait des exemples sans nombre du grand sens qu'il renferme dans son énergique brieveté.

» Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre et mourir: il ne » se sent pas naître, il souffre à mourir, » et il oublie de vivre.

» L'esprit s'use comme toutes choses: » les sciences sont ses alimens; elles le » nourrissent et le consument.

» Deux choses toutes contraires nous » préviennent également, l'habitude et la » nouveauté.

» Le devoir des juges est de rendre » la justice; leur métier est de la différer:

» quelques-uns savent leur devoir, et » font leur métier.

» L'on confie son secret à l'amitié; » mais il échappe dans l'amour.

» La cour ne rend pas content; elle » empêche qu'on le soit ailleurs.

» Il semble qu'estimer quelqu'un, c'est » l'égaler à soi. »

Je ne citerai aucun de ses portraits, ils sont plus étendus, et l'abondance des matieres me force d'économiser le temps. On convient d'ailleurs qu'il excelle également comme observateur et comme peintre. Je conseillerai toujours à un poëte comique d'étudier Labruyere; il y trouvera des sujets, des idées et des couleurs. Tant de mérites ne sont pas sans quelques défauts: j'essaierai de les indiquer en discutant quelques-unes de ses pensées.

» Il faut briguer la faveur de ceux à qui » l'on veut du bien, plutôt que de ceux » à qui l'on espere du bien. »

Cette maxime fait voir que Labruyere n'est pas toujours exempt d'obscurité. On peut soupçonner ce qu'il a voulu dire ici: il faut se donner plus de soins pour se faire pardonner le bien qu'on fait, que

pour obtenir celui qu'on espere. Mais le dit-il?

» Après l'esprit de discernement, ce » qu'il y a de plus rare au monde, ce » sont les diamans et les perles. »

Quel rapprochement bizarre et frivole, pour dire que le discernement est rare! et puis les diamans et les perles, sont-ce des choses si rares?

» Tout notre mal vient de ne pouvoir » être seuls; de-là, le jeu, le luxe, la » dissipation, le vin, *les femmes*, l'igno- » rance, la médisance, l'envie, l'oubli de » soi-même et de Dieu. »

Ce passage prouve une vérité humiliante, c'est que de grands esprits peuvent écrire des choses absolument dénuées de sens. Tout notre mal ne vient pas *de ne pouvoir être seuls*; car nul être n'est *mal* en suivant sa destination naturelle; et l'homme n'est point né pour être *seul*. Si les vices existent dans l'état de [illegible], hors de cet état il n'y aurait non plus aucune vertu, et ni l'un ni l'autre n'a son principe dans l'état social, mais dans la nature de l'homme; susceptible de mal et de bien. C'est une vérité triviale que

Labruyere a oubliée; on ne sait comment, dans cet endroit de son livre.

» Les hommes n'ont point de caractere, » qu'ils en ont, c'est celui de n'en avoir » aucun qui soit suivi, qui ne se démente » point, et où ils soient *reconnaissables.* »

Il est bien singulier de trouver ce principe dans un ouvrage qui a pour titre, *des Caracteres:* outre qu'il est en contradiction avec l'objet de l'auteur, il est d'ailleurs faux en lui-même. Le caractere, dans ceux qui en ont un, est généralement *reconnaissable* dans tout le cours de leur vie; et s'il n'est pas constamment suivi, s'il se dément quelquefois, il s'ensuit seulement qu'il n'y a rien dans l'homme de parfaitement régulier. Mais soutenir qu'il n'y a point de caractere, parce que tout caractere est sujet à quelque inégalité, c'est dire qu'il n'y a point de vertu, parce que la vertu la plus pure a quelques taches; qu'il n'y a point de beauté, parce que la plus grande beauté a quelques défauts, etc.

» Si les hommes sont hommes plutôt » qu'ours et pantheres; s'ils sont équi- » tables; s'ils se font justice à eux-mê- » mes et qu'ils la rendent aux autres,

» que deviennent les lois, leur texte et le » prodigieux *accablement* de leurs com- » mentaires? que devient le *pétitoire* et le » *possessoire*, et tout ce qu'on appelle ju- » risprudence? où se réduisent même ceux » qui doivent toute leur enflure à l'autorité » *où ils sont établis*, de faire valoir ces » mêmes lois? Si ces mêmes hommes ont » de la droiture et de la sincérité, s'ils » sont guéris de la prévention, où sont » évanouïes les disputes de l'école, la » scholastique et les controverses? s'ils » sont tempérans, chastes et modérés, » que leur sert le mystérieux jargon de la » médecine, qui est une mine d'or pour » ceux qui s'avisent de le parler? Lé- » gistes, docteurs, médecins, quelle chûte » pour vous, si nous pouvions tous nous » donner le mot de devenir sages! »

Que résulte-t-il de ce long verbiage, si ce n'est que celui qui sait mettre tant de sens en deux lignes, peut en écrire vingt qui n'en ont aucun? D'abord ce n'est point parce que les hommes sont *ours* et *pantheres*, qu'ils ont des lois, des juges et des médecins; c'est précisément parce qu'ils sont hommes; car les *ours*

et les *pantheres* n'ont rien de tout cela, et l'auteur se contredit dans les termes. Et si les hommes ont besoin de toutes ces choses, qui sont un mélange de bien et de mal, c'est parce qu'ils sont eux-mêmes un composé de mal et de bien. N'est-ce pas une belle découverte, que de nous apprendre que si tous les hommes étaient sages, il ne leur faudrait point de lois; et que s'ils n'étaient jamais malades, il ne leur faudrait point de médecins?

» L'honnêteté, les égards et la politesse des personnes avancées en âge, » de l'un et de l'autre sexe, me donnent » bonne opinion de ce qu'on appelle le » vieux temps. »

Pensée peu philosophique. On a dit la même chose dans tous les siecles; ce qui prouve qu'un plus grand usage du monde dans les vieillards est seulement le fruit des années et de l'expérience, et que ce sont eux qui ont acquis, et non pas les autres qui ont perdu.

Non-seulement Labruyere a sur plusieurs points des opinions outrées; mais même il n'est pas exempt de préjugés sur

les matieres politiques. Il se répand en invectives contre Guillaume, prince d'Orange et roi d'Angleterre. L'aversion que l'on avait généralement en France pour ce prince, n'est point une excuse suffisante pour Labruyere. Il était d'un philosophe, non pas de suivre la multitude, qui ne voyait dans Guillaume III qu'un ennemi de Louis XIV, mais de devancer la postérité, qui l'a mis au rang des grands hommes. Labruyere, en parlant de lui, descend jusqu'aux idées et même jusqu'au langage du peuple.

« Vous avez sur-tout un homme *pâle* » *et livide qui n'a pas sur soi dix onces* » *de chair, et que l'on croirait jeter à* » *terre du moindre souffle; il fait néan-* » *moins plus de bruit que quatre autres,* » *et met tout en combustion. Il vient de* » *pêcher en eau trouble une île toute en-* » *tiere.* Ailleurs, à la vérité, il est battu, » et poursuivi; mais il *se sauve par les* » *marais,* et ne veut *écouter ni paix ni* » *tréve.* Il a montré de bonne heure ce » qu'il savait faire; il a *mordu le sein de* » *sa nourrice; elle en est morte, la pau-* » *vre femme! Je m'entends:* il suffit. En

» un mot, *il était né sujet* et il ne l'est
» plus ; au contraire, il est maître.... Il
» s'agit, il est vrai, *de prendre son pere*
» *et sa mere par les épaules, et de les*
» *jeter hors de leur maison ;* on l'aide
» dans une si honnête entreprise ; *les gens*
» *de-là l'eau et ceux en-deçà se cotti-*
» *sent*, et mettent chacun du leur pour
» le rendre *à eux tous*, de jour en jour,
» plus redoutable..... Des princes, des
» souverains viennent trouver cet homme
» *dès qu'il a sifflé* ; ils se découvrent dès
» son antichambre, et ils ne parlent que
» quand il les interroge, etc. »

Tout ceci n'est qu'une parodie grossiere, dont l'auteur ne s'aperçoit pas que chaque trait de satire peut devenir, en examinant les faits, un sujet d'éloge. Son éditeur l'a si bien senti, qu'il s'est cru obligé de mettre en note que Labruyere s'exprimait *plus en poëte qu'en historien.* Voilà une plaisante maniere d'excuser un philosophe qui déraisonne, de dire qu'il *parle en poëte !* il n'y a rien dans tout cela de *poétique*, il n'y a que du mauvais esprit. C'était sans doute une chose délicate de parler d'un prince vivant, d'un

prince qui faisait la guerre à Louis XIV; mais si Labruyere voulait à toute force en parler, quand rien ne l'y obligeait, il fallait songer aux bienséances et à la postérité. Il fallait se demander si la nation anglaise n'avait pas usé de ses droits constitutionnels, en réprouvant un roi qui les violait, qui se déclarait l'ennemi de leur liberté et d'une religion erronée sans doute, puisqu'elle est séparée de l'Eglise, mais que les Anglais regardent comme une des bases de cette liberté? si le prince d'Orange appelé au trône par les Anglais, n'y montait pas avec le plus légitime de tous les titres, le voeu des peuples qui le voulaient pour roi? Il était le gendre du roi Jacques, je l'avoue, mais des intérêts de la plus haute importance devaient-ils céder à des considérations de famille qui ne doivent jamais être les premieres pour un prince? Si le prince d'Orange par son caractere, par ses talens, par son activité, était digne d'être à la tête des puissances protestantes, et de les défendre contre l'ennemi le plus puissant du protestantisme; s'il était assez habile pour réunir dans la cause commune l'Angleterre et la

Hollande, que Louis XIV eut d'abord l'adresse de diviser; s'il était le lien de leur union avec l'Empereur et le duc de Savoie, contre un monarque dont la puissance prépondérante menaçait d'asservir l'Europe, c'était jouer à-la-fois le rôle le plus imposant et le plus glorieux, et ce fut en effet celui de Guillaume jusqu'à son dernier moment. Labruyere lui reproche son ascendant sur tous les princes alliés contre la France, et il lui donne, sans y songer, la plus grande de toutes les louanges, en faisant voir qu'un stadhouder de Hollande était l'âme de cette ligue puissante et politiquement nécessaire, qu'il la dirigeait par son génie, et l'échauffait par son courage. Et où a-t-il pris qu'un prince de la maison d'Orange, qu'un stadhouder de la république hollandaise était *né sujet?* Quelle petitesse de plaisanter sur sa maigreur, sur ses *dix onces de chair!* on a honte qu'un écrivain de mérite ait imprimé ces platitudes. Est-ce qu'une âme forte dans un corps faible n'en est pas plus admirable? Cet homme qu'il semblait que l'on dût *jeter à terre du moindre souffle*, ne put être renversé par tous les

efforts de Louis XIV, et mérita d'être l'objet de sa haine, en opposant une barriere inébranlable à son ambition. Il mérita d'être regardé par les Anglais comme le vérirable fondateur de cette constitution, que les autres peuples admirent, mais qu'ils auraient tort d'envier, parce qu'elle ne convient qu'à l'Angleterre : il le mérita, parce que ce fut lui qui l'affermit sur des bases plus assurées.

C'est à ce titre que l'époque de son regne est célébrée tous les ans par la reconnaissance du peuple anglais ; n'est-ce pas un honneur pour sa mémoire que le regne des lois date du sien ?

N'oublions jamais que le zele de la vraie religion dans un écrivain catholique, ne doit jamais aller jusqu'à le rendre injuste envers les peuples et les rois qui ont le malheur d'être dans le schisme. La piété doit en gémir, sous les rapports d'un ordre à venir, mais le jugement de l'histoire est de l'ordre temporel ; et nous savons de plus que les hérésies entrent dans celui de la providence (1), dont nous ne pou-

(1) *Oportet hæreses esse.* ST. PAUL.

vons ni juger ni pénétrer les décrets.

Si l'auteur, en injuriant avec tant d'indécence un roi d'Angleterre, ne voulait que flatter le roi de France, c'était encore un tort de plus : qu'est-ce qu'un moraliste flatteur ? Il est trop vrai que Labruyere l'était ; il dit quelque part : « *Les* » *enfans des Dieux*, pour ainsi dire, *se* » *tirent des regles de la nature*, et en » sont comme l'exception. Ils n'attendent » presque rien du temps et des années. » Le mérite chez eux devance l'âge : *ils* » *naissent instruits, et ils sont plutôt des* » *hommes parfaits, que le commun des* » *hommes ne sort de l'enfance.* »

En voilà pour cette fois des hyperboles *poétiques*, mais bien déplacées dans un livre de morale. Que veut dire cette expression, *les enfans des Dieux ?* A qui l'auteur veut-il les appliquer? Sans doute, comme l'éditeur nous en avertit en note, *aux fils, aux petits-fils de roi* : c'est eux en effet que les poëtes appellent souvent *les enfans des Dieux* ; mais ce qui est une figure en poésie, est ici une adulation très-blâmable. Pourquoi le censeur amer de toutes les conditions, cherche-t-

il à corrompre celle de toutes qui est le plus près de la corruption? Comment un philosophe ose-t-il dire à ceux qui ont le plus besoin d'être instruits, qu'ils *naissent instruits?* Si ces termes peuvent s'appliquer à quelques hommes privilégiés, c'est aux *enfans* de la nature qu'elle a le plus favorisés, et ceux-là se trouvent dans toutes les classes, aussi souvent pour le moins que parmi ceux que l'auteur appelle *enfans des Dieux.*

C'est avec peine aussi qu'on voit un écrivain que son talent rend digne d'écrire pour la gloire, avouer qu'il écrit pour le gain, et se plaindre crûment au public de n'être pas assez payé de ses ouvrages. « *Vous écrivez si bien!* continuez d'écrire... » Suis-je mieux nourri et plus *lourdement* » vêtu? suis-je dans ma chambre à l'abri » du nord? Ai-je un lit de plumes, après » vingt ans entiers qu'on me débite dans » la place? *J'ai un grand nom* dites-» vous, et beaucoup de gloire. Dites que » j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. » Ai-je un grain de ce métal qui procure » toutes choses, etc.? »

Ces sortes de saillies se pardonnent à

un poëte : les poëtes, de temps immémorial, sont en possession de se louer de leur génie, et de se plaindre de leur fortune : un livre grave exige d'autres bienséances. Il y a trop d'amour-propre d'auteur à se faire dire, *vous écrivez si bien, vous avez un grand nom et beaucoup de gloire.....* et trop peu de la fierté d'un honnête homme à dire, *ai-je de l'or ?* Quand on a pris le rôle de philosophe, il faut le soutenir : on est fondé à vous répondre : vous devez connaître les hommes et les choses, puisque c'est l'objet de vos études ; et quand vous avez pris le parti d'écrire, vous deviez savoir que ce n'était pas le chemin de la fortune. « Il ne dépend pas de nous » (a dit très-judicieusement Voltaire) » de n'être pas pauvre, mais il dépend » toujours de nous de faire respecter no- » tre pauvreté. »

Je passe sous silence quelques phrases mal écrites, quelques tournures forcées, défauts moins essentiels que ceux dont je viens de parler, et je me hâte, pour terminer cet article, d'arriver à un écrivain qui n'a rien de commun avec aucun de ceux dont j'ai fait mention, si ce n'est

d'avoir écrit sur la morale : je veux dire, Saint-Evremond.

Il eut, dans le dernier siecle, une réputation prodigieuse : il en a perdu beaucoup, et peut-être trop dans celui-ci; et l'on peut assigner les raisons de cette extrême disproportion. D'abord c'était véritablement un homme de beaucoup d'esprit, un écrivain agréable, délicat et ingénieux : du moins en prose (car il ne faut pas même parler de ses vers); c'était en même-temps un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Sa naissance, ses places et ses agrémens l'avaient mis dans la société des plus grands princes : il jouit des mêmes distinctions en Angleterre, et la disgrace même qui le relégua chez l'étranger, et les correspondances qu'il conservait en France, étaient de nature à donner un nouveau relief à sa célébrité. Il avait joué un rôle dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue, et ses satires contre le cardinal Mazarin, ses plaisanteries sur le voyage du duc de Longueville en Normandie, ses différens écrits politiques, qui ne manquaient ni de finesse ni de gaîté, et qui empruntaient un nou-

vel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédaient le mieux la raillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une espece de vanité, que l'on sait avoir été dans son caractere, et qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimait jamais rien, regardant comme au-dessous d'un homme de condition le titre d'auteur, en même-temps qu'il desirait la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les sociétés qui donnaient le ton aux autres, y acquirent cette sorte de renommée, la plus facile et la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce que tout le monde n'a pas, par l'indulgence que l'on a toujours pour les manuscrits, et par la disposition à juger ce qu'on appelle un homme du monde d'autant plus favorablement, qu'on lui suppose moins de prétentions, et qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisait n'avait la forme et l'importance d'un ouvrage : c'étaient des morceaux détachés qui paraissaient de temps-en-temps par l'officieuse infidélité de quelques amis ; on se

les arrachait de toute part. Ce qu'ils avaient de mérite, excitait moins de jalousie, soit parce que l'auteur était éloigné, soit parce que lui-même avait l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivait à ceux qui voudraient s'en emparer. Les fautes n'étaient pas mises sur son compte; on supposait de la négligence dans les copistes. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel esprit et d'homme du monde; et nous avons toujours vu que l'un de ces deux titres adoucissait extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre.

Enfin, il est juste d'avouer que plusieurs de ces morceaux avaient de quoi plaire, malgré leurs défauts, et peuvent encore aujourd'hui être lus avec quelque plaisir. Saint-Evremond sut éviter dans sa prose l'enflure de Balzac et l'affectation de Voiture. Il avait réellement un caractere de style qui était à lui, et qui tenait à celui de son esprit. Sa philosophie était douce et mesurée : c'était un épicuréïsme bien entendu; sa raison n'avait point l'austérité chagrine des moralistes de Port-Royal; son érudition était exempte du pédantisme dont les savans n'étaient pas encore

encore entiérement défaits. Son goût pour le plaisir est du moins celui de ce qu'on appelle honnêtes gens; il rejette tout excès. Son style, quoique inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire, celui de rendre souvent sa pensée avec une facilité assez élégante. Les expressions ne lui manquent point, et quelquefois elles sont heureuses; il saisit sur plusieurs objets des rapprochemens d'idées, qui, sans être rigoureusement justes, ont un fonds de vérités ingénieusement aperçu, comme dans cet endroit : « Le plus dévot ne peut venir » à bout de croire toujours, ni le plus » impie de ne croire jamais. » Et celui-ci : » La sagesse nous a été donnée principa» lement pour ménager nos plaisirs. » On trouve beaucoup de choses bien pensées et bien dites dans ses *Considérations sur les Romains*, dans ses *Dissertations morales, historiques et politiques;* et l'on conçoit que cette liberté de penser sur toutes sortes de matieres, qui alors était rare, et sa maniere d'écrire aisée et spirituelle, sa facilité à discourir de tout agréablement, quoiqu'il n'approfondît rien,

ayent pu avoir assez d'attrait pour faire dire aux libraires, qui ne jugent que sur la vogue et le débit : *faites-nous du Saint-Evremond.*

Mais, lorsqu'après sa mort, et dans un temps où les personnes et les choses qui l'avaient fait valoir n'étaient plus, on rassembla dans une volumineuse collection tous ces fragmens épars, qui séparément avaient fait tant de fortune ; ce recueil, qui montrait Saint-Evremond tout entier, le réduisit à sa juste valeur. Les grands modeles qui avaient paru en tout genre de poésie firent sentir le peu que valait la sienne, qui même n'en mérite pas le nom. Ses prétendues comédies, dénuées de toute apparence de comique ; ses froides galanteries, que ne soutenait plus le nom de la fameuse Hortense Mancini ; ses dialogues, ses madrigaux, ses épîtres, ses sonnets, cette foule de vers de toute espece, qui ne sont que de la prose rimée, tout ce fatras fut mis au rang des vieilleries du temps passé ; et dans sa prose même, le mélange du bon et du mauvais, inconvénient ordinaire des recueils, et surtout des recueils posthumes, rendit les lec-

teurs d'autant plus séveres, que les éditeurs l'avaient été moins. Saint-Evremond, que tous les critiques avaient respecté, et que Bayle avait appelé un *auteur incomparable*, tomba peu-à-peu dans la classe des écrivains médiocres. Il fut peu lu, et pourtant il mérite de l'être, du moins par ceux qui ne se font pas une peine de chercher et de démêler quelques morceaux estimables parmi beaucoup d'autres qui ne sont d'aucune valeur.

Il me semble qu'il y a beaucoup de sens dans ce qu'il dit de la *vieillesse*. « Quand » nous sommes jeunes, l'opinion du monde » nous gouverne, et nous nous étudions » plus à être bien avec les autres qu'a- » vec nous. Arrivés à la vieillesse, nous » trouvons moins précieux ce qui nous » est étranger. Rien ne nous occupe tant » que nous-mêmes, qui sommes sur le » point de nous manquer. Il en est de » la vie comme de nos autres biens, tout » se dissipe, quand on pense en avoir » un grand fonds; l'économie ne devient » exacte que pour ménager le peu qui » nous reste. C'est par-là qu'on voit faire » aux jeunes gens comme une profusion

» de leur être, quand ils croient avoir » long-temps à le posséder. Nous nous » devenons plus chers, à mesure que nous » sommes plus près de nous perdre. Autrefois mon imagination errante et vagabonde se portait à toutes les choses » étrangeres ; aujourd'hui mon esprit se » ramene au corps, et s'y réunit davantage. A la vérité, ce n'est point pour » le plaisir d'une douce liaison ; c'est par » la nécessité des secours et de l'appui » mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un » à l'autre. »

Saint-Evremond me paraît avoir démêlé avec assez de justesse cette vérité d'observation, que les jeunes gens, quoique naturellement portés aux voluptés de leur âge, sont pourtant très-vifs et très-empressés pour les jouissances de l'esprit, et en font grand cas ; que les vieillards, au contraire, se refroidissent sur les choses d'esprit, et sont principalement occupés de tout ce qui tient aux facultés corporelles ; et la raison en est simple : c'est que les uns courent après ce qu'ils veulent acquérir, et que les autres s'attachent à ce qu'ils craignent de perdre.

Il y a dans ce morceau de Saint-Evremond quelque chose de la vérité de Montaigne, quoique son imagination n'y soit pas; mais on croit retrouver l'une et l'autre dans celle-ci, où l'on reconnaît le vieux soupirant de la belle Hortense. « Vous » vous étonnez mal à propos que les vieil- » les gens aiment encore; car leur ridi- » cule n'est pas à se laisser toucher; c'est » à prétendre imbécillement *de* pouvoir » plaire. Pour moi, j'aime le commerce » des belles personnes autant que jamais; » mais je les trouve aimables, sans des- » sein de m'en faire aimer. Je ne compte » que sur mes sentimens, et cherche moins » avec elles la tendresse de leur coeur » que celle du mien..... Le plus grand » plaisir qui reste aux vieillards, c'est de » vivre, et rien ne les assure si bien de » leur vie que leur amour. *Je pense, donc* » *je suis*, sur quoi roule la philosophie de » Descartes, est une conclusion pour eux » bien froide et bien languissante. *J'aime,* » *donc je suis*, est une conséquence toute » vive, toute animée, par où l'on rappelle » les desirs de la jeunesse, jusqu'à s'ima- » giner quelquefois être jeune encore. Vous

» me direz que c'est une double erreur » de ne croire pas être ce qu'on est, et » de s'imaginer être ce qu'on n'est pas. » Mais quelles vérités peuvent être si avantageuses que ces bonnes erreurs qui nous » ôtent le sentiment des maux que nous » avons, et nous rendent celui des biens » que nous n'avons pas! »

Les Anacréon, les Saint-Aulaire n'ont rien dit de plus spirituel et de plus aimable pour justifier le culte de la beauté, pratiqué jusqu'au dernier moment. Cette morale ne saurait déplaire à un sexe flatté de faire sentir son pouvoir à tous les âges, et sur-tout quand cela ne l'engage à rien.

L'on voit que Saint-Evremond l'avait assez bien connu, ne fût-ce que par ce passage sur la maniere de converser avec les femmes. « Le premier mérite auprès » des dames, c'est d'aimer; le second, » est d'entrer dans la confidence de leurs » inclinations; le troisieme, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont » d'aimable. Si rien ne vous mène au secret du coeur, il faut gagner au moins » leur esprit par des louanges; car, au » défaut des amans à qui tout cede, celui-

» là plaît le mieux qui donne aux fem-
» mes les moyens de plaire davantage.
» Dans leur conversation, songez bien à
» ne les tenir jamais indifférentes ; leur
» âme est ennemie de cette langueur : ou
» faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce
» qu'elles aiment, ou faites-leur trouver
» en elles de quoi s'aimer mieux ; car en-
» fin il leur faut de l'amour, de quelque
» nature qu'il puisse être. »

Il est clair que Saint-Evremond était un homme de fort bonne compagnie. Il ne s'exprime pas moins agréablement sur la dévotion dans le déclin de l'âge, c'est-à-dire, sur les erreurs dont elle est susceptible, et qui sont le contraire de la véritable dévotion. « La pénitence ordi-
» naire des femmes, à ce que j'ai pu ob-
» server, est moins un repentir de leurs
» péchés, qu'un regret de leurs plaisirs ;
» en quoi elles sont trompées elles-mê-
» mes, pleurant amoureusement ce qu'el-
» les n'ont plus, quand elles croient pleurer
» saintement ce qu'elles ont fait.....
» Quand elles étaient jeunes, elles sacri-
» fiaient des amans ; n'en ayant plus, elles
» se sacrifient elles-mêmes. La nouvelle

» convertie fait un sacrifice à Dieu de » l'ancienne voluptueuse..... Quelque- » fois elles veulent s'élever au ciel de bonne » foi, et leur faiblesse les fait reposer en » chemin avec les directeurs qui les con- » duisent. La dévotion a quelque chose » de tendre pour Dieu, qui peut retour- » ner aisément à quelque chose d'amou- » reux pour les hommes. »

Je ne citerai rien de plus sur ce chapitre des dévotes, qui devient un peu satirique. Ce qu'il y a de mieux, c'est le titre (*La dévotion est le dernier de nos amours*). On en ferait une maxime digne de Larochefoucauld, qui, en sa qualité de chrétien, aurait pu ajouter que cet amour-là sert à faire sentir le vide de tous les autres.

Voltaire, qui a tiré parti de tout, s'empare quelquefois des idées de Saint-Evremond, jusqu'à mettre sa prose en vers; témoin cet endroit. « César profita des » travaux de tous les Romains : les Scipions, les Emiles, Marcellus, Marius, » Sylla et Pompée, ses propres ennemis, » avaient combattu pour lui : tout ce qui » s'était fait en six cents années, fut le » fruit d'une heure de combat. »

Et dans la mort de César :

Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siecles de gloire à peine avaient produit.

Il y aurait beaucoup à observer dans ce que Saint-Evremond a écrit sur l'histoire. Quoique le jugement ne manque point chez lui, en général, il n'est ni assez sûr, ni assez étendu; et nous verrons ailleurs qu'il en est de même de sa critique en littérature. Il n'a guere, sur tous les sujets qu'il traite, qu'un premier aperçu, quelquefois assez vivement saisi par un goût naturel, mais qui s'arrête ou s'égare là où il faudrait que la réflexion vînt diriger ou étendre ses vues. Quant à sa diction, quoique peu soutenue, quelquefois elle n'est pas au-dessous de sa matiere. Il dit, en parlant d'Alexandre : « Il n'était » proprement dans son naturel que dans » les choses extraordinaires : s'il fallait cou- » rir, il voulait que ce fût contre des rois; » s'il aimait la chasse, c'était celle des » lions. Il avait peine à faire un présent

» qui ne fût digne de lui ; jamais si ré-
» solu, jamais si gai que dans l'abatte-
» ment des troupes ; jamais si content, si
» assuré que dans leur désespoir ; en un
» mot, il commençait à se posséder plei-
» nement où les hommes ordinaires, soit
» par crainte, soit par quelque autre fai-
» blesse, ont accoutumé de ne se possé-
» der plus. »

Ce qu'on appelle les oeuvres de Saint-Evremond, est en grande partie composé de lettres. Il était alors à la mode de les écrire comme des ouvrages ; et c'était le plus souvent un moyen pour qu'elles ne fussent bonnes ni comme ouvrages, ni comme lettres. Les siennes sont, pour la plupart, très-médiocres. On y a joint jusqu'aux billets les plus insignifians, tant on était avide de tout ce qui sortait de sa plume. Mais heureusement il s'y rencontre aussi quelques lettres de la célèbre Ninon de Lenclos : celles-là n'étaient pas écrites pour le public, on le voit bien ; et on les lit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y montre avec la même franchise et son caractere et son esprit, et que tous deux la font aimer. C'est pour elle

que Saint-Evremond fit ces quatre vers, à-peu-près les seuls qu'on ait retenus de lui :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

On peut cependant y joindre ceux-ci, qu'il adresse à cette même Ninon :

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse ;
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

Si les mémoires pour la duchesse de Mazarin, imprimés dans les oeuvres de Saint-Evremond, étaient de lui, il y aurait de quoi s'étonner, que cet homme qui professait la galanterie, écrivît mieux comme avocat que comme galant. Mais il est avéré qu'ils sont d'Érard, célebre avocat de ce temps, et qui méritait sa réputation, à n'en juger que par ces mémoires. On les crut long-temps de Saint-Évremond, parce qu'ils étaient d'un style piquant et d'une tournure légere ; ce qui

prouvait seulement que l'avocat, homme d'esprit, avait quitté le style du barreau, pour prendre celui de son sujet.

Il serait superflu de s'étendre sur les autres bagatelles de ce recueil; elles prouvent à tout moment l'extrême incertitude de son goût. Cependant les pieces réunies à ses oeuvres, comme lui ayant été attribuées, prouvent aussi son mérite; et quand un abbé Pic et un Valterie veulent *faire du Saint-Evremond*, ils sont encore fort loin de lui. Mais il n'en est pas de même de la conversation si connue du *Pere Canaye, et du maréchal d'Hoquincourt.* Ce morceau qui est de Charleval, est connu comme modele de finesse, de gaîté et de bonne plaisanterie; et je ne serais pas surpris qu'on aimât mieux l'avoir fait que tous les ouvrages de Saint-Evremond.

CHAPITRE IV.

Littérature mêlée.

SECTION PREMIERE.

Romans.

Les bons romans sont l'histoire du coeur humain, et ce n'est pas ce qu'ils furent d'abord parmi nous. Les plus anciens, tels que *le roman de la Rose*, ont pu n'être pas inutiles à notre langue naissante, dans un temps où on ne la croyait pas encore digne des ouvrages sérieux. J'avoue franchement que jamais je n'ai pu les lire, non plus que *l'Astrée*, quoique beaucoup plus moderne; et malgré la vogue prodigieuse qu'elle avait encore au commencement du dernier siecle. Quelques traits de naïveté, quelques images pastorales que l'on pouvait rechercher dans un temps où l'on manquait de meilleurs modeles, ne peuvent aujourd'hui faire supporter le ver-

biage et le galimathias, si ce n'est aux phylologues de profession, aux érudits, aux étymologistes qui se font un plaisir d'habiter dans les ténébreuses antiquités de notre langue, de deviner notre vieux jargon, et qui se croient assez payés de leur patience quand ils ont déterré quelques origines, ou qu'ils peuvent citer un mot heureux. Chacun se nourrit de ce qu'il aime: on s'est même avisé de faire revivre ce vieil idiôme dans des productions modernes, et d'écrire au dix-huitieme siecle comme on parlait au douzieme. On a employé dans des romans de nos jours le style de *la belle Maguelone* et de *Pierre de Provence.* Il y a des gens qui trouvent dans cette sorte de pastiches une invention merveilleuse: moi qui n'y entends pas finesse, je n'y vois qu'un moyen facile de se passer de style et d'esprit.

Je n'ai pas lu non plus, du moins jusqu'au bout, la *Clélie* ni le *Cyrus*, dont Boileau s'est tant moqué et avec tant de raison, ni l'*Ariane* de Desmarets, qui vaut encore moins, et qui n'eut pas moins de réputation: ce n'est pas faute de

bonne volonté ; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuie.

Il faut toujours en revenir à ce que disait Voltaire : *oh! qu'il fait bon venir à propos!* Mademoiselle Scudéry, avec ses grands romans, se fit une grande renommée, du moins jusqu'au moment où Despréaux les eut réduits à leur valeur. On avait alors la manie des portraits, et cette demoiselle ne manquait pas de faire celui de tous les personnages célebres de son temps, sous des noms anciens. On était flatté de se voir encadré dans cette galerie: Mademoiselle de Rambouillet y parut sous le nom d'*Artenice* qu'elle conserva toujours, jusques dans l'oraison funebre que l'on fit en son honneur; et la modestie des solitaires de Port-Royal ne put résister à la petite vanité de se voir désignés avec éloge dans ces productions mensongeres, que d'ailleurs leur goût rejetait et que réprouvait le rigorisme janséniste. On fit venir au Désert ces livres que l'on traitait de poisons, quoiqu'en vérité il n'y eût d'autre poison que l'ennui ; et il est sûr au moins que l'amour-propre était assez puissant pour mêler un peu de son

miel à ce qu'ils appelaient du venin.

Le chef-d'oeuvre de ces sortes de romans, (si l'on peut se servir de ce terme dans un si mauvais genre) est sans contredit *Cléopâtre*, malgré son énorme longueur, ses conversations éternelles et ses descriptions qu'il faut sauter à pieds joints, la complication de vingt différentes intrigues qui n'ont entre elles aucun rapport sensible, et qui échappent à la plus forte mémoire, ses grands coups d'épée qui ne font jamais peur et que madame de Sévigné ne haïssait pas, ses résurrections qui font rire, et ses princesses qui ne font pas pleurer. Avec tous ces défauts que l'on retrouve dans *Cassandre* et dans *Pharamond*, la Calprenede a de l'imagination : ses héros ont le front élevé; il offre des caracteres fiérement dessinés, et celui d'Artaban a fait une espece de fortune; car il a passé en proverbe. Il est vrai que ce proverbe même prouve le ridicule de l'exagération; mais enfin les ouvrages de cet auteur respirent l'héroïsme, quoique le plus souvent ce soit un héroïsme outré, et il peut y avoir à profiter pour ceux

qui s'exercent dans la tragédie, pourvu que l'on se garantisse de l'excès où tombe Crébillon, qui passionné pour la lecture de ces sortes de livres, transporta dans ses pieces le goût et le style romanesque.

Il y a long-temps que l'on a pris le parti de rire des héroïnes de tous ces romans, pour qui la déclaration la plus respectueuse est un outrage si grand qu'il ne se pardonne qu'après des années d'expiation. Mais rien n'approche en ce genre d'un *Polexandre, du sieur de Gomberville*, en cinq gros volumes ou billots de mille ou douze cents pages chacun, qui sont d'un excès de folie si curieux qu'il donne le courage de les lire, à la vérité, un peu légérement. La princesse, héroïne de ce terrible ouvrage, est une certaine Alcidiane qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous les monarques du monde, et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent

des lances en son honneur, et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde, après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble d'abord que cette espece d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conséquence, et il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliser. Cependant la princesse en est très-offensée : elle trouve très-mauvais que le grand kan des Tartares, et le roi de Cachemire et les sultans des Indes ayent la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin. Enfin aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort, excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grace à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours, pour châtier les insolens qui osent se déclarer ses soupirans sans sa permission. Polexandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre; et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier, et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alci-

diane, il revient auprès de sa belle qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que long-temps après à l'idée d'épouser un homme après en avoir tant fait tuer. Lui-même ne le conçoit pas plus qu'elle, et lorsqu'enfin il est marié, il a toutes les peines du monde à se persuader qu'un mortel puisse être l'époux d'Alcidiane, et que cet époux ce soit lui. La tête lui tourne, lorsqu'il faut monter à l'appartement de sa femme; il faut que deux écuyers le soutiennent dans l'escalier; il est prêt à tomber à chaque marche, et le roman est fini, que l'on n'est pas encore bien assuré de sa vie.

Nous avons été imitateurs en tout, il faut l'avouer, dans nos défauts comme dans nos beautés. C'est à l'imagination ardente et déréglée des peuples du midi et de l'orient, qui ont été lettrés avant nous, que nous empruntames ce caractere si follement outré qui régna d'abord dans nos grands romans. Nous imitions les Espagnols qui avaient imité les Arabes: c'est dans les écrits de ces derniers que l'on retrouve originairement ces princes amoureux d'un portrait dont l'original est

au bout du monde, et quelquefois même n'existe pas, comme on le voit par l'aventure d'un prince qui, dans les *mille et un jours*, court le monde pour chercher l'objet d'une passion qu'a fait naître la vue d'un portrait ; et qui au bout de je ne sais combien d'années, apprend d'un sage que la princesse dont il est épris était une des maîtresses de Salomon. La galanterie enthousiaste des Castillans et des Arabes, ces passions exaltées, ces paladins invincibles qui disposent de la destinée des rois et des empires, toutes ces idées hors de nature et de vraisemblance, dominerent dans notre littérature, en même-temps que la puissance espagnole donnait le ton dans l'Europe, et nous faisait adopter ses habillemens, ses fêtes et ses tournois ; et c'est ainsi que l'histoire du goût est liée par-tout à celle des moeurs. Il faut dire plus : il en était de ces inventions extravagantes, comme de toutes les erreurs qui sont originairement fondées sur un peu de vérité. La passion de l'amour avait eu effectivement chez les peuples asiatiques et méridionaux, un degré d'enthousiasme que la chevalerie des nations

occidentales avait imité sans l'égaler, et que l'imagination ambitieuse de nos romanciers se piqua de surpasser, dussent-ils aller jusqu'à la folie complette. A l'égard des héros, ce qu'avait fait Duguesclin en Espagne et Varvick en Angleterre, qui tous deux avaient renversé et relevé des trônes, dans un temps où les rois n'ayant point de grandes armées à leur solde, ni de grands trains d'artillerie, dépendaient plus de l'ascendant d'un homme et des coups de la fortune; ces exemples fameux semblaient donner quelque fondement à la supposition de ces aventuriers, que nos romans représentaient faisant et défaisant des rois, mais avec des circonstances trop dénuées de toute apparence de raison.

L'esprit de la cour de Louis XIV, pendant la jeunesse de ce prince, qui lui-même avait alors la tête un peu romanesque, favorisa d'abord ce goût pour les fictions outrées, et les rôles qu'avaient joués les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute puissante qu'elles y avaient portée, accoutumaient les romanciers à faire valoir cet empire d'un sexe qui commande partout où il n'est pas esclave. On passait

la mesure sans doute: c'est toujours par-là que l'on commence : de bons esprits ramenent à la nature. Le ridicule fit passer de mode tous ces fatras héroïques dont l'Espagne nous avait inondés. Nous avions payé long-temps le tribut de l'imitation aux écrivains de cette contrée: ils étaient devenus nos maîtres, comme les Italiens l'avaient été, lorsque nous composions nos historiettes sur leurs *nouvelles*, et que nos poésies galantes, à quelques morceaux près, respiraient l'affectation de Pétrarque, sans avoir son harmonie et son élégance. Enfin Boileau et Racine nous apprirent à n'imiter que la nature et les Anciens, et à sentir que l'amour était mieux peint dans vingt vers du quatrieme livre de l'Enéïde, que dans tous les romans de l'Europe moderne.

Le premier qui offrit des aventures raisonnables écrites avec intérêt et élégance, fut celui de *Zaïde*, et ce fut l'ouvrage d'une femme. Il était juste que l'on dût ce premier modele au tact naturel et prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Rien n'est plus attachant ni plus original que la

situation de Gonsalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidens que cette situation fait naître, sont une peinture heureuse et vraie des mouvemens de la passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas tout-à-fait aussi intéressant que ce commencement, quoique le caractere d'Alphonse, jaloux d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être trop bizarre, cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout, et on le lira toujours avec plaisir. *La Princesse de Clèves* est une autre production de Mde. de la Fayette, encore plus aimable et plus touchante. Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse; il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre, un siecle après, avec un succès égal, l'amour luttant contre les obstacles et la vertu. *Le Comte de Comminges*, de madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de la Princesse de Clèves.

Passer de madame de la Fayette à Scar-

ron, et de Zaïde au *Roman comique*, c'est aller de la bonne compagnie à la taverne. Mais les honnêtes gens ne sont pas sans indulgence pour la gaîté : c'est une si bonne chose ! il y en a dans ce livre, et même de la bonne. Le caractere de la Rancune est piquant, vrai et bien tracé; et plusieurs chapitres, entre autres celui des bottes, sont traités fort plaisamment. Le style a du naturel et de la verve : il est même assez pur et beaucoup plus que celui de tous les autres écrits du même auteur. Il faut passer presque toutes les *nouvelles* qu'il a tirées des Espagnols, ou qu'il composa dans leur goût. J'aime cent fois mieux Ragotin que toutes ces fadeurs amoureuses, et ces froides intrigues. Ragotin est de la farce; mais il fait rire. Le *Virgile travesti* est d'un genre de turlupinade insupportable au bout de deux pages. *Jodelet* et *D. Japhet* sont deux pieces dégoûtantes, indignes de la scene française. Le *Roman comique* vaut infiniment mieux: c'est à proprement parler tout ce qui reste de Scarron ; et voilà aussi ce qui nous reste de meilleur des romans du dernier siecle; car *Gilblas* est

du

du nôtre; et Mlle. de la Force, auteur de l'*histoire secrete de Bourgogne*, et Mde. d'Aulnoy, auteur d'*Hyppolite, comte de Douglas*, (roman où il y a pourtant de l'imagination) ne sont que des imitatrices de madame de la Fayette, fort inférieures à leur modele pour l'art d'inventer et d'écrire.

SECTION II.

Contes.

Le merveilleux de la féerie, les *peris* des Persans, les *gines* des Arabes, le pouvoir des génies et des talismans, toutes ces fictions de la théologie des Orientaux fondées sur la croyance d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, qui a été commune à toutes les nations, quoiqu'avec différens caracteres, sont le fonds de ces contes dont les traductions, qui parurent dans le dernier siecle, étaient la suite et la preuve de l'encouragement donné à l'étude des langues orientales par Louis XIV qui encourageait tout. On peut les rapprocher de la classe des romans,

comme appartenant à l'imagination. Il est vrai que ce genre de merveilleux en est l'abus ; mais l'agrément fait tout pardonner. On sait que l'Orient fut le berceau de l'apologue, et la source de ces contes qui ont rempli le monde. Ces peuples amollis par le climat et intimidés par le despotisme, ne se sont point élevés jusqu'à la vraie philosophie, et n'ont fait qu'effleurer les sciences. Mais ils ont habillé la morale en paraboles, et inventé des fables amusantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécondité dans ce genre ! quelle variété ! quel fonds d'intérêt ! Ce n'est pas que dans la mythologie des Arabes il y ait autant d'esprit, d'art et de goût que dans celle des Grecs : les fables de ces derniers semblent faites pour les hommes : ici l'imagination connaît des bornes et des regles ; là elle n'en a point, et ses inventions semblent faites pour des enfans. Mais ne sommes-nous pas tous un peu enfans dès qu'il s'agit de contes ? Y a-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem, une histoire plus touchante que celle de Ganem ? D'ailleurs l'amusement

que ces livres procurent n'est pas leur seul mérite : ils servent à donner une idée très-fidele du caractere et des mœurs de l'Orient, et sur-tout de ces Arabes qui autrefois y régnaient. On y reconnaît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'âme et la verve de leurs poëtes et de leurs romanciers semble toujours exaltée. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux ; et ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotisme n'eût point avili les âmes ni étouffé le génie. Il n'y eut point de despote plus absolu, plus redoutable que ce fameux Aaron, dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, et dont le regne fut l'époque la plus brillante du califat et de la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces moeurs et de ses opinions singulieres, qu'inspirent à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté l'habitude de l'esclavage, et de l'autre l'abus du pouvoir; cette disposition dans des princes d'ailleurs éclairés, à compter pour rien la vie des hommes, et dans ces mêmes hommes la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas

plus qu'on ne les apprécie, et à faire de la servitude politique un dévoûment religieux. Voilà ce qu'on voit sans cesse dans leurs livres, et peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité, de tout temps enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables, dont le fond est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faîte des prospérités, de l'abjection la plus basse au plus haut point d'élévation, et de l'ivresse de la joie au comble de l'infortune. Il semble qu'ils n'ayent eu pour objet que de nous faire comprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle, écrite sur *la table de lumiere*, et il faut encore observer que ces révolutions extrêmes ont toujours été beaucoup plus fréquentes chez eux que parmi nous, parce que la volonté d'un seul homme; dans les gouvernemens asiatiques, peut en un moment tout renverser et tout confondre, et que ce même homme, par la même raison, peut passer de la grandeur au néant aussi facilement qu'il y précipite les autres. Les Etats despotiques sont nécessairement le théâtre le plus

mobile de tous les jeux de la fortune.

Les Mille et une nuits sont une sorte de peinture dramatique des peuples qui ont dominé dans l'Orient. L'audace et les artifices de leurs femmes, qui osent et risquent d'autant plus qu'elles sont plus rigoureusement captives, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidelement représenté, et beaucoup mieux que ne pourrait faire le voyageur le plus exact. On y retrouve aussi de ces traditions antiques, que plusieurs nations ont rapportées à leur maniere. L'histoire de Phedre et celle de Circé y sont très-aisées à reconnaître. Plusieurs endroits ressemblent à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblême de l'envie qui anime des freres contre un frere, se retrouve aussi en partie dans les Contes arabes, mais d'une maniere bien inférieure à celle de l'ouvrage hébreu. Quant à la maniere dont ces contes sont amenés ; on ne saurait en faire cas. L'on sait que l'aventure de Joconde sert de fondement aux

Mille et une nuits, et que le sultan Schak-Riar, irrité de l'infidélité d'une sultane, prend le parti de faire étrangler, tous les matins, la nouvelle épouse de la veille, pour éviter les accidens du lendemain. Si le moyen est sûr, il est violent; mais enfin la fille de son visir parvient à faire cesser ces noces meurtrieres, et à sauver sa propre vie, en amusant le sultan par des contes. On peut en conclure que Schak-Riar aimait mieux les contes que les femmes, et qu'il était à-peu-près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut avouer que toutes les histoires du premier volume sont arrangées de maniere à exciter tellement la curiosité dès le commencement, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le reste, sur-tout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disait de sa femme en se levant : *Je la ferai toujours bien mourir demain.*

Les contes persans, que l'on appelle *Mille et un jours*, ont un fondement plus raisonnable. Il s'agit de persuader à une jeune princesse trop prévenue contre les hommes, qu'ils peuvent être fideles en

amour; et en effet la plupart des Contes persans sont des exemples de fidélité. Plusieurs sont du plus grand intérêt; mais il y a moins de variété, moins d'invention que dans *les Mille et une nuits*. On s'aperçoit d'ailleurs qu'ils sont l'ouvrage d'un religieux, à la multitude de traditions tirées de la théologie musulmane, et à la haine fanatique qu'ils respirent contre la religion des Mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

C'est à Galland et Pétis de la Croix que nous avons l'obligation (et c'en est une véritable) de nous avoir fait connaître les Contes arabes et persans. Le premier a écrit avec une grande négligence; le second, avec plus de correction, et tous deux avec naturel. Au reste, il n'y a peut-être personne qui n'ait entendu raconter ce qui arriva au traducteur des *Mille et une nuits*, quelque temps après la publication de son premier volume, où il répétait si souvent : *ma chere soeur, si vous ne dormez pas, contez-moi un de ces contes, etc.* Quelques jeunes gens, que cette répétition continuelle avait impatientés, (et ils n'étaient pas les seuls)

imaginerent d'aller réveiller ce pauvre Galland au milieu d'une nuit d'hiver, en criant de toute leur force sous sa fenêtre : *Mr. Galland*, *Mr. Galland !* Il ouvre enfin la fenêtre, et demande ce qu'on lui veut. *M. Galland, n'est-ce pas vous qui nous avez donné ces beaux Contes arabes ? — Oui, Messieurs, c'est moi. — Eh bien, M. Galland, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes, etc.*

Il faut bien, à propos de contes, descendre à ceux qu'on appelle particuliérement *Contes des Fées*, ne fût-ce que pour observer le tort qu'on a eu de les croire bons pour des enfans, sous prétexte de la moralité qu'on y joint. Cette espece d'instruction, que l'on peut leur donner beaucoup mieux de toute autre maniere, ne balance pas, à beaucoup près, l'inconvénient de remplir leur faible cerveau d'ogres, de loups-garoux, de sorciers, en un mot, de tout ce qui est propre à entretenir la peur et la crédulité, deux faiblesses dangereuses, qui de l'imagination passent quelquefois dans le caractere, tant les premieres impressions ont de force, sur-tout quand les enfans ont l'esprit na-

turellement borné, et que leur condition ne les met pas à portée d'acquérir des lumieres. Il n'est jamais bon à rien de tromper l'enfance; au contraire, c'est l'âge dont il importe le plus de soigner les premieres idées, parce qu'il en reçoit plus facilement l'empreinte. On ne saurait croire combien les premieres erreurs, gravées dans une imagination tendre, ont produit souvent de très-mauvais effets. La raison qui vient ensuite, ne détruit pas toujours radicalement ce qu'ont fait la nourrice et la gouvernante. Il est bien étrange que l'on ait cru la tête d'un enfant plus faite pour le mensonge que pour la vérité : elle est également ouverte à l'un et à l'autre; il ne s'agit que de mettre la derniere à sa portée. C'est un principe sûr, que tout ce qui peut former le jugement et affermir le courage, ne saurait être trop tôt mis en œuvre dans l'éducation des enfans : les abuser et les effrayer est toujours un mal. L'imagination, que Montaigne appelle si bien *la folle de la maison*, n'a que trop de facilités pour s'en rendre la maîtresse; et au lieu de lui ouvrir toutes les portes, on ne saurait de trop bonne

heure mettre la raison en sentinelle pour écarter *la folie*.

Plusieurs collections, récemment publiées, font voir combien l'on a été fécond dans ces bagatelles, et que quelquefois des personnes d'esprit et de mérite n'ont pas dédaigné de s'y exercer. On peut mettre de l'art et du goût jusques dans ces frivolités puériles. M.de d'Aulnoy est celle qui paraît y avoir le mieux réussi; elle y a mis l'espece d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vraisemblance conservé dans le merveilleux et d'une simplicité de style convenable à la petitesse du sujet.

Mais il convient de mettre à part Hamilton, esprit original, qui, pressé par des dames de la cour de faire des contes dans le goût des *Mille et une nuits*, qui étaient en grande faveur, prit le parti d'en faire, comme Cervantes avait fait un livre de chevalerie, mais pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisan-

teries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur d'Epine* : il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les caracteres et les situations. L'objet en est moral, et très-agréablement rempli ; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles, et que dans les femmes la grace l'emporte sur la beauté. Hamilton devait en effet vanter la grace ; son style en est plein. Il suffirait, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur-d'Epine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur ; mais qui, à ce titre, commence déjà à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de roman, mille fois répétées dans des situations pareilles ; Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le coeur de Fleur-d'Epine. Tarare lui raconte,

chemin faisant, comment il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisaient mourir tant de monde. « Vous » l'avez donc souvent regardée? dit Fleur-» d'Epine. Oui, dit-il, tout autant que » j'ai voulu, et sans aucun danger, comme » je viens de vous le dire. — L'avez-vous » trouvée si merveilleusement belle qu'on » vous l'avait dit? — Plus belle mille fois, » répondit-il. — On n'a que faire de vous » demander, ajouta-t-elle si vous en êtes » d'abord devenu passionnément amou-» reux; mais dites-m'en la vérité. Tarare » ne lui cacha rien de ce qui s'était passé » entre lui et la princesse, pas même l'as-» surance qu'elle lui avait donnée de l'é-» pouser, en cas qu'il réussit dans son » entreprise. Fleur-d'Epine ne l'eut pas » plutôt appris, que repoussant les mains » dont il la tenait embrassée, elle se re-» dressa, au lieu d'être penchée sur lui » comme auparavant. Tarare crut enten-» dre ce que cela voulait dire, et conti-» nuant son discours, sans faire semblant » de rien : je ne sais, dit-il, quelle heu-» reuse influence avait disposé le premier » penchant de la princesse en ma faveur,

» mais je sentis bientôt que je n'en étais
» pas digne par les agrémens de ma per-
» sonne, et que je le méritais encore moins
» par les sentimens de mon coeur. Car je
» ne me suis que trop aperçu depuis que
» l'amour que je croyais avoir pour elle,
» n'était tout au plus que de l'admiration.
» Chaque instant qui m'en éloignait, effa-
» çait insensiblement son idée de mon
» souvenir ; et dès les premiers momens
» que je vous ai vue, je ne m'en suis plus
» souvenu du tout. Il se tut, et la belle
» Fleur-d'Epine, au lieu de parler, se
» laissa doucement aller vers lui comme
» auparavant, et appuya ses mains sur cel-
» les qu'il remit autour d'elle pour la
» soutenir. »

Dans la foule des peintures que l'amour a fournies (et il en fournira jusqu'à la fin du monde), je ne crois pas qu'il y en ait une plus vraie, plus douce et plus gracieuse. Elle remplit le coeur de l'idée d'un de ces momens délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet, soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner.

Il n'y a personne qui n'ait lu et relu *les Mémoires de Grammont :* c'est de tous les livres frivoles le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises moeurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaîté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses de maniere à les faire valoir beaucoup, y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes, est en ce genre un modele unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé *persiflage*, que Voiture avait mis quelquefois en usage, avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement les choses frivoles. Lorsque le C. de Grammont dit, en parlant de son valet-de-chambre Termes, *je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais craint de faire attendre* Mlle. *d'Hamilton;* il dit une chose très-folle du ton le plus sérieux, et n'en

est que plus gai. Mais cet esprit demande beaucoup de mesure et de choix, et n'a rien de commun avec ce langage décousu, néologique, vague et burlesque, que de nos jours on a qualifié du nom de *persiflage*, et qui n'est qu'une absence totale de sens et de goût, une espece de baladinage d'autant plus éloigné du bon ton, qu'il semble plus y prétendre.

Un autre mérite d'Hamilton, et qui n'est pas commun, c'est que dans la partie de ses contes qu'il a versifiée, il a particulièrement saisi la maniere de narrer en vers. Voltaire citait sur-tout le commencement du Bélier comme un morceau charmant en ce genre. Celui des quatre Facardins ne l'est guere moins, mais il est plus négligé. Rien n'est plus connu que sa jolie lettre au comte de Grammont, mêlée de prose et de vers,

Honneur des rives éloignées, etc.

Mais voilà aussi tout ce qu'il a fait de bon en poésie. Ses pieces de société, ses chansons, dont on a fait un volume, ne sont pas au-dessus de celles de Voiture.

Il en est de même de Chapelle. On ne sait pas ce qui lui appartient en propre

dans ce *Voyage* qu'il fit en commun avec Bachaumont, et qui est de tout point un petit chef-d'oeuvre. C'est encore un de ces morceaux qui prouvent que le dernier siecle eut, jusques dans les petites choses, une originalité et une richesse de talent qui lui sont propres. Car, quoique nous ayons plusieurs *Voyages* où des auteurs de beaucoup de mérite, Desmahys, Lefranc, M. de Parny, ont essayé de rivaliser avec celui de Chapelle, aucun n'a pu en approcher. Mais c'est là tout Chapelle: ses autres poésies, qu'on a jointes à celles du chevalier d'Aceilly, ne les valent même pas, quoique celles-ci soient extrêmement faibles. Chapelle devait pourtant se tirer assez bien de l'impromptu (qui d'ailleurs est assez ami du vin), si l'on en juge par les deux suivans, que je ne me souviens pas d'avoir vus imprimés nulle part, et qui sont en effet de ces bagatelles qui ne méritent que les honneurs de la tradition, après avoir eu ceux de la table. Le premier est adressé à Boileau, qui venait aussi de s'égayer jusqu'à faire, entre deux vins, un petit quatrain contre Chapelle.

Qu'avec plaisir de ton haut style,
Je te vois descendre au quatrain!
Bon Dieu, que j'épargnai de bile,
Et d'injures au genre-humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main!

L'autre est sur le fameux gourmand Broussin, celui à qui le *Voyage* fut adressé.

Broussin, dès l'âge le plus tendre,
Inventa la sauce-robert;
Mais jamais il ne put apprendre
Ni son *Credo* ni son *Pater*.

SECTION III.

Lettres, Traductions, Critiques.

Le genre épistolaire eut dans le dernier siecle une assez grande importance: il avait fait la réputation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs qui marche toujours à la suite des succès. Si les modeles ne sont plus guere lus, les copistes sont entiérement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes

dans les lettres de Guy-Patin, dans celles de Mde. Dunoyer, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*Espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guere que des recueils de satires grossieres, ou d'historiettes romanesques et de contes populaires, alimens passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme Mde. de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poëme dont le sujet, ébauché dans un temps plus heureux, n'est guere de nature à être achevé dans le nôtre:

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente,
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le coeur de Grignan tu répandais le tien:
Tes lettres font ta gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.

Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer,
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire:
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux, etc.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces lettres? elles sont de toutes les heures: à la ville, à la campagne, en voyage, on lit Mde. de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit, presque sans vous demander d'attention? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien; ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siecle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquans pour la curiosité, et Mde. de Motteville est un peu moins lue que Mde. de Sévigné. Il

y a donc ici un avantage personnel; et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût; c'est une maniere de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte: elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets: dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses lettres la mort de Turenne: personne ne l'a pleuré de si bonne foi; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funebres de ce grand homme; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti; c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire, écoutez-moi, je vais louer: écoutez-moi et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins

qu'on peut; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Mde. de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier; et si elle produit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient familiérement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son âme parle à la nôtre, sans annoncer le dessein de lui parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchir et à tirer une instruction de leur plaisir même, peuvent trouver dans ces lettres un autre avantage; c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion, ce qu'était un prédicateur de Versailles, ce qu'était le confesseur du roi, le jésuite Lachaise, chez qui Luxembourg accusé allait faire une retraite; cet assemblage de faiblesses, de religion et d'agrément, qui caractérisait les femmes les plus célebres; cette délicatesse d'esprit qui dans les courtisans se mêlait à

l'adulation; ce ton qui était encore un peu celui de la chevalerie et de l'héroïsme, et qui n'excluait pas le talent de l'intrigue. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur Mde. de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugemens, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugemens sont souvent l'esprit des autres, sur-tout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion : les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légérement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices. De-là celles de Mde. de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'*il passera comme le café*. Elle se défendait de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croirait pourtant qu'il n'y a rien de plus

simple et de plus aisé que d'admirer à-la-fois deux grands écrivains ; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'ayent tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opinion, comme on l'est dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix ; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité? On ne loue presque que pour rabaisser, et sans sortir de notre temps, j'ai vu depuis vingt années, sept ou huit écrivains dont chacun a été à son tour, *le seul poëte*, *le seul génie*, *le seul talent* que nous eussions. Il est vrai que le temps a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier, et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à Mde. de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé : on a prétendu qu'elle faisait parade dans ses lettres d'un sentiment qui n'était point dans son âme, qu'en un mot elle n'aimait point sa fille. Cette accusation est non-seulement dénuée

de preuve, mais de probabilité : on n'affecte pas de ce ton-là ; et si madame de Sévigné ne sentait rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? Heureusement elle est impossible. On contreferait plutôt le ton d'un amant que le coeur d'une mere; et Mde. de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit; et si ce n'était pas lui, ce serait la raison.

Les traductions tiennent une grande place dans l'histoire littéraire du siecle passé, et n'en ont conservé aucune dans le nôtre. De celles qui sont en vers, rien n'est resté que l'exorde du premier livre de Lucréce, par Henaut, quoique généralement assez médiocre. De celles qui sont en prose, les plus renommées dans leur temps, et les plus passables, sont celles de Vaugelas, de d'Ablancour et de Tourreil. Le mérite

mérite qui les fit justement estimer, était une attention à la pureté et à l'exactitude du langage, fort utile aux progrès dont il était alors susceptible. Mais il eût fallu joindre à ce travail le talent de se pénétrer de l'esprit de l'auteur, et de le faire parler en français comme dans son idiôme naturel. Ils sont tous bien loin de cette force; aucun ne peut soutenir la comparaison avec les originaux, aux yeux de ceux qui les connaissent. La traduction d'un grand écrivain est une lutte de style et une rivalité de génie. Ceux qui en avaient alors ne s'y sont pas engagés ; ce n'est que dans ce siecle que les ressources de la langue étant plus généralement reconnues, et les genres commençant à s'épuiser, quelques hommes supérieurs se sont aperçus qu'il pouvait y avoir de la gloire à faire revivre un Ancien; et ce n'est aussi que de nos jours que les traductions ont été des ouvrages de talent et des titres durables de célébrité.

La critique, dont il me reste à parler, est générale ou particuliere : la premiere examine la théorie de l'art; la seconde, l'application bonne ou mauvaise des prin-

cipes dans les ouvrages des artistes. Il était naturel qu'à l'époque où tous les genres de littérature étaient cultivés à l'envi, avec plus ou moins de succès, on en discutât les règles. Mais, comme je l'ai observé ailleurs, le talent va plus vîte que le goût, et celui-ci ne se forme que longtemps après, par la comparaison du bon et du mauvais, et par l'étude des modèles. Corneille avait donné tous ses chefs-d'œuvres, et il n'y avait pas encore en français une poétique supportable. *La Pratique des théâtres*, de l'abbé d'Aubignac, est un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote, fait par un pédant sans esprit et sans jugement, qui entend mal ce qu'il a lu, et qui croit connaître le théâtre parce qu'il sait le grec. Redisons, à la louange de la poésie, que c'est à elle que l'on doit le premier ouvrage qui offrit les élémens du bon goût, et cet ouvrage, c'est *l'Art poétique* de Despréaux. Il y a mille fois plus à profiter dans ce qu'il a dit de la tragédie et des autres genres de poésie, en un petit nombre de vers, que dans tous les traités que l'on faisait de son temps. Celui du P. le Bossu, sur la

poésie épique, n'apprendra jamais rien à un poëte. On confondait alors l'érudition avec le jugement, et l'on ne songeait pas que tout le monde peut devenir érudit, et que la nature seule peut donner un bon esprit, que l'étude perfectionne. Sans cette lumière naturelle, toutes les connaissances acquises ne peuvent que conduire, par une route laborieuse, à l'erreur et aux chimères : le traité du P. le Bossu en est rempli.

C'est à un Fénelon qu'il convenait de donner des préceptes sur l'art d'écrire : aussi ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* et sa *Lettre à l'Académie française*, respirent le bon goût, quoique jetés sur le papier avec la facilité rapide de cet illustre écrivain, qui occupé d'autres objets, et mettant peu d'importance à ces compositions, dont il faisait une sorte de délassement, ne se croyait pas obligé de les approfondir.

A l'égard de la critique particulière, le livre du jésuite Bouhours, intitulé *la Maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, eut dans son temps beaucoup plus de réputation qu'il n'en méritait. Le

titre n'est pas modeste, et l'ouvrage l'est encore moins. L'auteur y donne des leçons sous le nom d'Eudoxe, (mot grec qui signifie *celui qui pense bien*) à Philanthe; (autre mot grec qui veut dire *amateur des fleurs*) et dans ces Dialogues, Eudoxe-Bouhours se fait à lui-même, par la bouche de Philanthe, de petits complimens assez flatteurs, tel que celui-ci : « Je ne vous admire guere moins que » Pline admirait les ouvrages de la na» ture, tant je trouve que vous raison» nez juste sur une matiere si abstraite. » Remarquez que cette *matiere si abstraite* n'est point *la nature*, mais la délicatesse de pensées et de style, et qu'Eudoxe vient de débiter sur ce sujet un véritable galimathias; si bien qu'il a fini par dire : « Je » ne sais si vous m'entendez. Je ne m'en» tends pas moi-même, et je crains à » tous momens de me perdre dans mes » réflexions. » Il faut croire que l'admirateur Philanthe entend Eudoxe mieux que cet Eudoxe ne s'entend lui-même, et que Philanthe est comme bien des gens qui admirent d'autant plus qu'ils comprennent moins

On aperçoit trop dans la vanité d'Eudoxe celle d'un régent de collége, accoutumé à parler à des écoliers, et qui se croit un grand homme, parce qu'il est écouté par des enfans. Cependant une des prétentions de Bouhours les plus marquées, est celle d'avoir le ton d'un homme du monde. Il y vivait en effet, comme beaucoup de jésuites ; mais il prouve que cela ne suffit pas toujours pour dépouiller l'écorce du pédantisme. Son adversaire Barbier d'Aucour, qui voyait beaucoup moins le monde, connaît infiniment mieux les convenances délicates, qui échappent souvent au P. Bouhours. C'est que le bon esprit devine tout : celui du jésuite était fort superficiel : c'était un homme lettré, qui savait l'italien et l'espagnol ; mais son goût est fort peu sûr; il est vétilleux sur les mots, et se trompe souvent sur les choses. Voiture est son héros et il le loue beaucoup de ses sottises. Il met Rapin à côté de Virgile, et cela est un peu fort, même pour un jésuite, parlant d'un jésuite. Il était de la destinée de Port-Royal de les combattre avec les armes du bon goût. Barbier d'Aucour traita leurs beaux esprits

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 26 June, 2018

comme Pascal et Arnaud avaient traité leurs casuistes et leurs théologiens. *Les sentimens de Cléante* sont, je crois, après les *Provinciales*, qu'il suffit de nommer, le seul livre polémique qui ait assuré à son auteur une réputation qui a duré jusqu'à nous, et l'ouvrage en est digne: c'est, à très-peu de chose près, ce que la critique littéraire a produit de meilleur dans le dernier siècle. Barbier d'Aucour me dispense d'en dire davantage sur le P. Bouhours, dont il a relevé les défauts de manière à ne rien laisser à desirer; et ce n'est pas un de ces critiques, comme il y en a tant, qui ne sachant que reprendre des fautes faciles à apercevoir, montrent eux-mêmes fort peu d'esprit en attaquant celui d'autrui. Il a de la méthode, du sens et des principes. En indiquant l'erreur, il y substitue la vérité; il met le bon goût à la place du mauvais; en blâmant ce qu'on a fait, il montre ce qu'il faut faire; il pense juste, et il écrit bien; il varie son ton en proportion des objets, et sa plaisanterie est fine et décente, autant que sa raison est solide et lumineuse.

Il eût été à souhaiter que la critique

00064910